



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

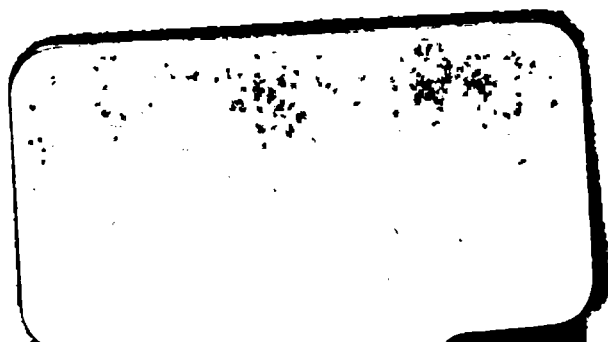
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Per. 3977 f. $\frac{31}{29}$



BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois de
JUILLET, AOUT, & SEPTEMBRE,
1742.
TOME VINGT-NEUF.

Première Partie.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN
MDCCXLII

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1000
1000

1000
1000

1000
1000

1000
1000

1000
1000

BIBLIOTHÈQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Juillet, Aout,
& Septembre, 1742.

ARTICLE I.

HISTOIRE ROMAINE depuis la Fondation de Rome jusqu'à la Bataille d'Actium : c'est-à-dire, jusqu'à la fin de la République. Par Mr. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. TOME SIXIÈME, In 12. pagg. 504, sans compter la Table. A Amsterdam, chez J. Wetstein, 1742.

L'Idée générale, qu'on a donnée des cinq premiers Tomes (a) de cet Ouvrage, convient

(a) Les Extraits de ces cinq premiers Tomes se trouvent dans les Volumes précédens de cette Bibliothèque, savoir, dans les Tomes XXII, pag. 352. XXIV, pag. 434. XXV, pag. 91, XXVII, pag. 203, & XXVIII, pag. 223.

Tom. XXIX. Part. I.

A 2

vient parfaitement à celui-ci. C'est par-tout le même plan , le même Style , & le même génie dans les réflexions, qui sont toujours également utiles & instructives.

Ce Sixième Tome contient quatre Livres, qui sont le XVIII , le XIX, le XX & le XXI. Le XVIII Livre ne renferme que l'histoire des années 542, 543 & 544. On y raporte, entre autres faits remarquables, les combats de *Marcellus* contre *Annibal*; la prise de Tarente par *Fabius*; les avantages remportés par *Scipion* en Espagne; la mort de *Marcellus*; le passage d'*Asdrubal* en Italie, & l'entière défaite de ce Général par les deux Consuls *Livius* & *Néron*. On expose dans le XIX Livre ce qui s'est passé pendant les années 545, 546, 547 & 548. Il comprend principalement les expéditions de *Scipion* en Espagne; la première guerre des Romains contre *Philippe*, Roi de Macédoine; la nomination du même *Scipion* pour Consul, & le dessein qu'il forma de porter la guerre en Afrique. Le XX Livre renferme l'histoire de près de cinq années, depuis 548 jusqu'à 552. Les principaux faits, dont on y donne le détail, sont, l'arrivée de *Scipion* en Afrique; l'incendie des deux Camps ennemis; la défaite & la prise de *Syphax*; l'histoire de *Sophonisbe*; la sortie d'*Annibal* de l'Italie; sa défaite au combat de *Zama* en Afrique; la paix accordée aux Carthaginois, qui termine la seconde guerre Punique. Le XXI Livre roule sur les expéditions les plus importantes des années 552, 553, 554 & 555. On y remarque principalement la seconde guerre
contre

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 5

contre *Philippe* ; laquelle est terminée par la victoire que *Quintus Flamininus* remporta à Cynoscéphales, & quelques autres expéditions en Espagne & dans la Gaule Cisalpine.

On peut juger, par cet exposé, des matières renfermées dans les quatre Livres de ce Sixième Tome. Un petit détail des principaux faits suffira pour en donner au Lecteur une idée plus claire & plus distincte. L'Histoire Romaine est déjà connue par un grand nombre d'Ouvrages anciens & modernes ; mais la manière, dont Mr. ROLLIN l'a traitée, ne l'est encore que de ceux qui ont acheté celui-ci, & mérite certainement de l'être de ceux qui se contentent de lire les Journaux, ou qui n'attendent que le jugement des Journalistes pour se déterminer sur le choix des Livres qu'ils veulent acheter. Il y a tout lieu de croire qu'on n'aura pas sujet de se repentir d'avoir fait choix de celui-ci, il est trop recommandable, par bien des endroits, pour qu'il perde jamais rien de la réputation qu'il a déjà parmi les personnes qui savent juger du vrai mérite d'un Ouvrage. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Public lui a fait d'abord un très bon accueil, & , jusqu'à présent il ne paroît pas avoir changé d'idée. Voila du moins un bon préjugé en sa faveur, & ce préjugé n'est pas peu de chose.

Pour nous conformer au plan de l'Auteur exposé ci-dessus, nous commencerons cet Extrait par ce qui est contenu dans le XVIII Livre, qui est celui par lequel ce Volume commence. *Marcellus*, après s'être rendu maître de Salapie,

6. BIBLIOTHEQUE RAISONNÉE,

par intelligence, prit de force Maronée & Metes sur les Samnites. Il y défit environ trois mille hommes qu'*Annibal* y avoit laissés en garnison, & abandonna à ses Soldats tout le butin, qui fut assez considérable. Ces avantages furent suivis de la perte que fit la République auprès de la ville d'Herdonnée. Le Proconsul *Cn. Fulvius* y fut battu & tué dans un combat que lui livra *Annibal*. Ce combat fut vif, & la victoire longtems balancée. Dans le feu de l'action, *Annibal* détacha sa Cavalerie, dont une partie alla fondre sur le camp des Ennemis, & l'autre attaqua par derrière ceux qui étoient aux mains avec les Carthaginois. Les Romains furent bientôt mis en desordre. Les uns prirent la fuite; & les autres, après avoir fait de vains efforts pour se défendre, furent taillés en pièces. Onze Tribuns Légionnaires demeurèrent sur la place avec *Fulvius*. Sept mille hommes, selon quelques-uns, ou treize mille selon d'autres, périrent dans l'action. Le vainqueur demeura maître du camp & de tout le butin.

Les événemens, dont il est fait mention dans ce XVIII. Livre, sont assez variés. En voici un qui est tout à fait particulier; & nous le rapportons d'autant plus volontiers, qu'il donne lieu à *Mr. Rollin* de faire une excellente réflexion qui mérite aussi de trouver place dans ce Journal. Voici de quoi il s'agit. *P. Licinius*, Grand Pontife, obligea *C. Valérius Flaccus*, malgré lui, à se faire sacrer Prêtre de *Jupiter*. Ce *Flaccus* s'étoit décrié pendant sa jeunesse par son indolence, & par le dérèglement de ses mœurs.

Ces

Juillet; Août & Septembre; 1742. 7

Ces deux défauts l'avoient rendu odieux à L.
Etats son frère; & à tous ses autres parens.
Mais il ne perdit pas l'espérance de le ramener
à son devoir. Il lui représenta quel malheur
c'étoit pour lui; que d'affliger ainsi & de des-
honorer toute sa famille; & lui fit entendre
qu'un moyen fût de rétablir sa réputation; se-
roit de prendre une charge de Prêtre de *Jupiter*,
& d'en remplir de telle sorte les fonctions; que
la sagesse de sa conduite couvrît & fît oublier
toutes les fautes & tout le dérangement de sa vie
passée. Le jeune homme le crut, & se livra à
ses conseils. Occupé uniquement de l'étude des
cérémonies sacrées; du soin des sacrifices, &
du culte des Dieux; il renonça si bien à ses an-
ciennes habitudes; que parmi les jeunes Ro-
mains il n'y en avoit aucun qui fût plus généra-
lement estimé des premiers du Sénat; ni plus
considéré dans sa famille & dans toute la ville.

Voilà le fait, & voici la réflexion de l'Au-
teur. „ C'est une grande affliction pour des
„ pères; il faut en convenir, & la plus sensible
„ qui puisse leur arriver, que de voir leurs en-
„ fans s'écarter de leur devoir, & s'abandonner
„ au dérèglement. Mais ce qui arrive ici est pour
„ eux une importante leçon, qui leur apprend à
„ mettre de la différence entre des fautes causées
„ par la vivacité de l'âge qui laissent des ressources;
„ & celles qui viennent d'un caractère endurci
„ dans le mal, & absolument incorrigible (a); à

ne

(a) *Habitudinē est moralem, quā sanabili ingenio
distinguit à depravati fidei.* Senec. de Clem. L. 2.

„ ne point désespérer du retour de leurs enfans ;
 „ à les y préparer par des remontrances mêlées
 „ de bonté & de douceur ; à ne point employer
 „ à leur égard des menaces outrées , & des voies
 „ de rigueur , qui ne sont propres qu'à aigrir &
 „ à irriter leurs passions ; enfin , & ce moien ne
 „ se trouve que dans le Christianisme , à mériter
 „ par leur propre conduite , que celui qui a un
 „ pouvoir souverain sur les cœurs change celui
 „ de leurs enfans.

Joignons une autre réflexion à celle de Mr. *Rallin*. C'est que l'amour de la gloire, l'envie de se distinguer parmi ses Concitoyens , d'en être estimé, honoré, respecté, est un des plus grands mobiles des actions des hommes. Ce jeune homme aimoit apparemment la gloire, qui est une passion qui a presque toujours guidé les Grands-hommes, & leur a fait entreprendre les actions les plus héroïques. Qu'il seroit à souhaiter que l'on mît plus fréquemment en œuvre ce puissant motif, sur-tout à l'égard de ceux qui ont de grands talens (a). Ce jeune homme, dont nous parlons, s'acquît avec le tems une si grande réputation de probité & de sagesse, qu'il se crut en état d'entreprendre de rentrer en possession d'un privilège attaché autrefois à sa charge, & dont ceux qui l'avoient exercée avant lui étoient déchus depuis plusieurs années par leur indignité. Ce privilège consistoit à avoir droit

(a) On peut consulter ce que dit sur cela le célèbre Abbé de *St. Pierre*, en divers endroits de ses Ouvrages, & on en trouvera quelque chose dans un des Extraits du Tome XXVIII, pag. 360, & suiv. de cette Bibliothèque.

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 9.

droit d'entrer dans le Sénat. Pour faire revivre cette prérogative, il s'y présenta, & il y fut admis avec un consentement général des Sénateurs & du Peuple. Tout le monde jugea qu'il avoit mérité cette distinction, plutôt par la pureté de ses mœurs, que par le droit de sa charge.

Ce seroit dommage de passer ici sous silence les beaux traits historiques que Mr. *Rollin* rapporte, touchant *Caton*, pour nous faire connoître comment il passa sa jeunesse. Ce morceau d'histoire est instructif, il présente à la Postérité un beau modèle à suivre, & peut beaucoup servir à embellir la vie de ce Grand-homme.

Caton étoit de *Tusculum* (a). Avant que d'aller à la guerre, il passa ses premières années dans des terres que son père lui avoit laissées près du pais des Sabins. Un travail continuel, une vie sôbre & réglée, lui avoient fait un tempérament fort & robuste, & capable de soutenir les plus rudes fatigues. Près de sa maison de compagnie étoit la petite Métairie qui avoit appartenu à *Manius Curius*. Il alloit souvent s'y promener, & considérant la petitesse du champ, la pauvreté & la simplicité de la maison, il ne pouvoit se lasser d'admirer ce Grand-homme, qui étant devenu le plus illustre des Romains, ayant vaincu les Nations les plus belliqueuses, & chassé *Pyrrhus* de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit champ, & après tant de triomphes, habitoit encore une si chétive maison.

A 5

II.

(a) Ville du *Latium*, *Frascati*.

Il y avoit, en ce temps-là, un homme des plus nobles & des plus puissans de Rome, qui, par son grand sens & par son esprit, étoit très capable de démêler & de connoître une vertu naissante; & qui, par sa bonté, sa générosité, sa douceur, étoit très propre à la nourrir, & à l'aider à se produire au grand jour. C'étoit *Valerius Flaccus*. Il avoit des terres contigues à la petite Métairie de *Caton*. Là il entendoit souvent parler les esclaves de la manière de vivre de son jeune voisin, & du travail qu'il faisoit aux champs. On lui racontoit que, dès le matin, il alloit aux petites villes des environs, plaider les causes de ceux qui s'adressoient à lui pour les défendre; que delà il revenoit dans son champ, où, jettant une méchante tunique sur ses épaules, il travailloit avec ses Domestiques; &, après le travail, assis avec eux à table, il mangeoit du même pain & buvoit du même vin. On lui rapportoit encore d'autres marques d'un caractère sage & modéré, & des discours pleins de sens & de raison.

Valerius eut la curiosité de voir ce jeune homme & de l'entendre, & l'invita à souper. Il reconnut dès lors en lui un caractère si sage, & des talens si propres pour la ville, qu'il vit bien que c'étoit comme une plante excellente, qui méritoit d'être cultivée; & transplantée dans un meilleur terroir. Il lui conseilla donc & lui persuada d'aller à Rome, pour se mettre en état d'entrer dans le maniment des affaires publiques. Il n'y fut pas longtems sans se faire des amis & des

Juillet, Août & Septembre, 1742. 11

des admirateurs, sur-tout par la force & l'éloquence de ses Plaidoiers.

Caton étoit d'une famille très ancienne, mais Plébéienne, & qui n'avoit jamais été illustrée dans aucun de ses Aïeulx par les Charges Cuires, ce qui faisoit la Noblesse à Rome. Ceux qui, sortis de ces familles, commençoient à s'élever, étoient appelés des *hommes nouveaux*, (*homines novi*). *Caton*, qui n'avoit point l'avantage de la naissance, songea à se rendre recommandable par un autre endroit, c'est à-dire, par le mérite & la vertu, & à devenir la source & le principe de la noblesse de sa famille. Telle fut la route que prit *Caton* pour parvenir aux Dignités; & il ne craignit point, dans cette vue, de s'attirer l'inimitié des Citoyens les plus puissans de Rome. Il fit sa première campagne sous *Fabius*, Consul alors pour la quatrième fois. Cinq ans après, sous son cinquième Consulat, il le suivit à l'expédition de Tarente: il pouvoit avoir, dans ce tems, environ vingt-quatre ans (a); & l'année suivante, il servit en Sicile, en qualité de Tribun Légionnaire. A l'armée il ne buvoit jamais que de l'eau, excepté quelquefois que, brûlé d'une soif ardente, il demandoit un peu de vinaigre, ou que se sentant affoibli par le travail ou la lassitude il prenoit quelque peu de vin.

Telle fut, suivant Mr. *Rollin* qui cite ses *garras* en marge, la jeunesse d'un homme, qui
joua

(a) Suivant Mr. *Bayle* (dans l'Article *Porcius* de son Dictionnaire), *Caton* naquit l'an de Rome 512, & mourut à l'âge de 85 ans.

joua bientôt après un grand rôle dans la République.

On ne sauroit trop rappeler les Faits , qui peuvent influencer sur le bonheur du Genre humain. En voici un de cette nature. *Indibilis*, qui étoit un des plus puissans Princes d'Espagne, avoit toujours été très affectonné au service des Carthaginois. Sa fidélité fut mise à une rude épreuve , puisqu'elle lui couta la perte de son Royaume. Il y avoit été rétabli depuis, en récompense de son attachement & de son zèle pour les intérêts de Carthage. *Asdrubal*, fils de *Gisgon*, devenu fier & insolent après un avantage qu'il avoit remporté sur les Romains , & abusant de son crédit pour satisfaire son avarice, exigea d'*Indibilis* une somme considérable; & , comme ce Prince ne se pressoit point d'exécuter un ordre si injuste, *Asdrubal*, sous un faux prétexte & une calomnieuse accusation, l'obligea à lui donner sa fille en otage.

Quelles furent les suites de ces mauvais traitemens? Les voici. Lorsque Scipion sortit de Tarragone pour aller chercher les ennemis, il ne trouva dans son chemin que des amis & des alliés, qui venoient de toutes parts à sa rencontre, chacun à l'entrée de leur pays, & qui l'accompagnoient ensuite & grossissoient son armée. Ce fut dans cette marche que *Mandonius* & *Indibilis* vinrent le joindre avec leurs troupes.

Indibilis porta la parole, & son discours ne se ressentit en rien de la grossiereté d'un Barbare. Il dit qu'il savoit bien que le nom de déserteur étoit aussi suspect aux nouveaux Alliés , qu'il

paroissoit détestable aux anciens ; qu'il ne blâmoit point ce sentiment commun à tous les hommes , pourvu qu'on ne considérât pas le nom seul de transfuge , mais les raisons que chacun pouvoit avoir de le devenir. Il étala ensuite les services importans que son frère & lui avoient rendus aux Généraux Carthaginois , auxquels il opposa l'avarice insatiable & l'arrogance insupportable dont toute la Nation Carthaginoise les avoit païés , & enfin les mauvais traitemens de toute espèce qu'elle leur avoit fait souffrir à eux & à leurs Sujets ; qu'ainsi il y avoit déjà longtems que lui & son frère n'étoient plus unis que de corps & extérieurement avec les Carthaginois , mais que leur cœur & leur affection étoit du côté de ceux pour qui ils savoient que la Justice & les Loix étoient religieusement observées ; qu'on adressoit ses prières aux Dieux pour obtenir leur protection contre l'injustice & la violence des hommes ; que pour eux , tout ce qu'ils demandoient à *Scipion* , c'étoit de ne leur faire ni un mérite , ni un crime , de leur changement , mais de juger d'eux par la conduite qu'il leur verroit garder à l'avenir.

Voilà de beaux de sentimens. Quelle fut la réponse que leur fit *Scipion* ? Il leur dit , *qu'il ne taxeroit point d'infidélité & de désertion , des Princes qui n'avoient pas cru être obligés à observer l'alliance avec un Peuple qui méprisoit également les Loix divines & humaines.* Alors on leur rendit leurs femmes & leurs enfans , qu'ils reçurent en pleurant de joie ; & ce jour-là même *Scipion* les logea & les régala comme ses amis

amis & ses hôtes. Le lendemain il fit un Traité avec eux, & les renvoya dans leur pays pour en tirer les secours qu'ils s'engageoient de lui fournir.

C'est à l'occasion de ce qui vient d'être rapporté, que Mr. Rollin fait, après Polybe (a), une réflexion bien sensée & d'une grande importance en matière de Politique & de Gouvernement.

„ Il est beau, dit-il, de conduire une guerre de
 „ façon qu'on remporte l'avantage sur ses En-
 „ nemis; mais il faut encore plus d'habileté &
 „ de prudence pour bien user de la victoire.
 „ Les Carthaginois ne savoient que vaincre.
 „ Après avoir défait les Armées Romaines, &
 „ tué les deux Généraux Publius & Cneus Scipion, se flatant qu'on ne pouvoit plus leur
 „ disputer l'Espagne, ils n'eurent plus aucun
 „ ménagement pour les Peuples de cette
 „ Contrée.

Polybe ajoute que les Carthaginois ne pouvoient éviter ce malheur, pensant, comme ils faisoient, que pour contenir les Alliés dans le devoir, il falloit les traiter avec hauteur & dureté; & ne sachant pas que la meilleure manière de conserver les Empires, est de suivre constamment les maximes qui ont servi à les conquérir. Or il est évident que le vrai moyen de s'acquérir l'obéissance & la soumission d'un Peuple, c'est de lui faire du bien actuellement, & de lui en faire espérer encore davantage dans la suite. Mais si, après l'avoir conquis, on le maltraite

&

(a) Polyb. X, 605.

Et on le gouverne despotiquement, on ne doit pas être surpris que ce changement de maximes, dans ceux qui gouvernent, entraîne après lui le changement de conduite dans ceux qu'ils avoient soumis. La crainte & la terreur sont de foibles liens pour contenir les Peuples dans l'obéissance (4) : elles ne retiennent que la main, & n'ont point de pouvoir sur le cœur. La preuve en est, que dès qu'elles disparaissent, la haine & la révolte éclatent.

Les Romains tenoient une conduite toute différente. Dès le commencement de la République (5), où ils étoient encore très foibles, leur grande maxime fut de traiter les vaincus avec bonté & douceur, & de leur faire sentir leur autorité par des bienfaits, non par la violence. Ils cherchoient à s'attacher des amis, plutôt qu'à faire des esclaves; & ils ne croyoient pas qu'une domination pût être ferme & stable, si les Sujets n'obéissoient que malgré eux, & de cœur.

Ces maximes sont belles, & il est étonnant que les Princes ne les aient pas toujours suivies. La grande révolution, arrivée en Portugal, dans le dernier siècle, est une preuve bien sensible de l'excellence de ces maximes. Ce trait d'histoire est

*non infirma vincula caritatis, quæ,
vere deservint, edisse incipiunt. Tacit.*

*non jam à principio inopi, mellis vi-
vos, quarere; cuiusque rati volent-
imperitare, Sallust. in Bel. Jug. In
quàm metu, imperium agitare. Id.*

ab
le

du
du
du
du

est si frappant , & fournit aux Princes une si belle leçon , que je ne saurois me dispenser de le rapporter ici. On ne doit jamais perdre l'occasion d'inculquer aux Souverains la manière dont ils devroient se conduire à l'égard des Peuples qui leur sont soumis. C'est dans cette vue que je placerai ici l'évènement en question, dût-on m'objecter que je m'écarte un peu de mon devoir de Journaliste. Je promets cependant d'être court, & je tiendrai ma parole.

Après la mort de *Philippe II*, qui avoit fait la conquête du Portugal, *Philippe III* son fils, & *Philippe IV* son petit-fils, traitèrent les Portugais moins comme des Sujets naturels, que comme des Peuples soumis par les armes & par le droit de la guerre ; & ce Royaume devenoit insensiblement Province d'Espagne, comme il avoit été autrefois, sans qu'il parût que les Portugais fussent en état de songer à se soustraire de la domination Castillane. Le Duc d'*Olivarez*, Premier Ministre de *Philippe IV* Roi d'Espagne, croyoit qu'on ne pouvoit trop affoiblir de nouvelles conquêtes ; & dans cette idée il vouloit assurer l'autorité de son Maître, en laissant les Grands sans emploi, en tenant la Noblesse éloignée des affaires, & en rendant peu à peu le Peuple si pauvre, qu'il n'eût pas la force de tenter aucun changement.

Pour exécuter ce projet on commença par tirer du Portugal tout ce qu'il y avoit de jeunes gens & d'hommes propres à porter les armes, & on les fit servir dans les guerres étrangères. On détacha de ce Royaume plusieurs beaux

Do-

Domaines, qui furent réunis à la Couronne de Castille. En même tems, on distribua les revenus de l'Etat à un tas d'hommes vils, obscurs & sans mérite, ou du moins qui n'avoient que celui d'inventer chaque jour de nouveaux expédiens pour ruiner entièrement le Royaume. *Marguerite de Savoie*, Duchesse de *Mantoue*, gouvernoit alors le Portugal, en qualité de Viceroine; mais cette Princesse n'avoit qu'un titre éclatant, la Cour ayant confié le secret des affaires & presque toute l'autorité à *Michel Vasconcellos*, Portugais, qui faisoit la fonction de Secrétaire d'Etat, mais qui étoit en effet Ministre absolu & indépendant. Ce Ministre recevoit directement les ordres du Duc d'*Olivarez*, dont il étoit créature, & auquel il étoit devenu agréable & nécessaire par l'habileté qu'il avoit de tirer incessamment des sommes considérables de Portugal. Par un esprit d'intrigue, il faisoit naître, entre les Grands du Royaume, des haines & des inimitiés, qu'il entretenoit & fomentoit habilement par des grâces & des distinctions affectées.

La Cour d'Espagne n'avoit d'autre but que d'opprimer le Duc de Bragance. Elle ne voyoit pas avec plaisir le grand crédit qu'il avoit dans le Royaume. Sa naissance, ses richesses, les droits incontestables qu'il avoit à la Couronne, l'estime & l'amour des Peuples, déterminèrent les Castillans à faire naître une occasion pour s'en défaire. On ne cessoit d'en entretenir le Roi; on le lui peignoit hardi, ambitieux, téméraire, affectant la Royauté, & méditant quel-

que grande révolution. *Philippe* consentit à la perte. On résolut de l'enlever du Portugal, mais ce projet ne réussit pas. La Cour n'observa plus alors aucune mesure avec les Portugais. Les honneurs, les récompenses, les charges, les dignités, furent prodigués aux Castillans, aux Navarrois, aux Arragonois, aux Italiens, & à toute sorte d'Etrangers. Les seuls Portugais en furent exclus, malgré les Loix, les Coutumes, & les Privilèges de la Nation.

Tant d'injustices augmentèrent le nombre des Mécontents, & il fut résolu d'aller offrir la Couronne au *Duc de Bragance*, qui étoit à sa maison de plaisance près de Villaviciosa. Le Duc ayant consenti à ce qu'on lui demandoit, les Conjurés prirent les mesures convenables pour faire réussir leur projet. La révolte commença par la ville de Lisbonne. *Vasconcellos* fut percé de plusieurs coups d'épée, & jetté par les fenêtres du Palais. Le Duc de Bragance fut aussitôt proclamé Roi de Portugal, aux acclamations de tout le Peuple. Rien ne prouve mieux combien le Gouvernement Espagnol étoit devenu odieux ; que ce que fit une femme nommée *Donna Philippe de Villéas*. L'histoire porte, qu'ayant armé de ses propres mains ses deux fils, & leur avoir donné leurs cuirasses, elle leur dit : *Allez, mes enfans, éteindre la tyrannie, & nous vanger de nos Ennemis ; & soyez sûrs que si le succès ne répond pas à nos espérances, votre Mère ne survivra pas un moment au malheur de tant de gens de bien.*

Joignez à cet exemple frappant la révolution
arri-

Juillet, Août & Septembre, 1742. 19

arrivée dans les Païs-Bas sous *Philippe II*, Roi d'Espagne. Si ce Prince en eût traité les Peuples avec douceur, avec humanité; s'il eût conservé leurs privilèges, & qu'il n'eût pas voulu les forcer de croire des choses qu'ils ne pouvoient croire, en établissant parmi eux le Tribunal infame de l'Inquisition, ils lui seroient sans doute demeurés fidèles, & ce Monarque auroit conservé par cette sage conduite un des plus beaux & des plus riches fleurons de sa Couronne.

Encore un exemple, & je reviens à mon Auteur. Tandis que la *Maison d'Autriche* a mis tout en œuvre pour réduire sous le joug les Hongrois, par la force & la violence, en privant les Grands des premières Charges & en foulant aux pieds à leur égard toutes les règles de la justice & de l'équité, on n'a vu regner en Hongrie que troubles & divisions, soulèvemens & révoltes. Les roues & les gibets n'ont pas été capables de les soumettre entièrement. Mais aujourd'hui (a) que la *Reine de Hongrie*, leur Souveraine, les traite avec douceur, qu'elle leur accorde des privilèges, & qu'elle leur fait mille belles promesses, on les voit accourir en foule sous les étendarts de ses Généraux, & défendre avec un zèle & une ardeur, dont il y a peu d'exemples, les Etats de cette illustre Princesse qui se voit attaquée de toutes parts.

Après avoir rapporté les plus beaux traits renfermés dans le XVIII Livre de l'Histoire de mon

B. 2.

Au.

(a) J'écris ceci le 25 Juin 1742.

Auteur, je passe à quelques autres évènements du XIX Livre, évènements non moins singuliers que ceux que nous avons déjà exposés, quoique d'une espèce bien différente. En voici un qui égale, s'il ne surpasse même, tout ce que nous fournit en ce genre l'Histoire ancienne & moderne. La seule pensée de cette action fait frémir d'horreur, & donne du grand courage & de l'héroïsme des hommes du tems passé une idée bien différente de celle que l'on se forme de ceux d'aujourd'hui. On croit à peine que la chose puisse être vraie, lorsqu'on l'envisage tranquillement, peut-être parce qu'on ne voit plus de semblables exemples de cruautés exercées sur soi-même. Les hommes auroient-ils donc changé de nature ? Quoiqu'il en soit, voici le fait, qui ne paroît certainement pas avoir été forgé pour en faire accroire à la Postérité.

Lorsque l'Armée Romaine s'approcha d'Astapa, pour l'attaquer, les habitans, qui savoient que par des brigandages & des meurtres commis de sang froid ils avoient irrité les Romains contre eux, au point de n'en pouvoir espérer de pardon ; & d'ailleurs, comptant peu sur la bonté de leurs murailles, ou sur la force de leurs armes, formèrent contre eux-mêmes une résolution étrange & barbare. Ils entassèrent au milieu de la Place publique leurs meubles les plus riches, avec tout leur or & leur argent, firent asséoir sur ce monceau précieux leurs femmes & leurs enfans, & entourèrent le tout de bois sec & propre à s'embraser en un moment. Ensuite ils

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 21

ils ordonnèrent à cinquante jeunes gens, vigoureux & bien armés, de garder en ce lieu, tant que le succès du combat seroit douteux, & leurs trésors, & les personnes qui leur étoient infiniment plus chères que leurs biens ; & quand ils s'appercevroient qu'il n'y auroit plus d'espérance, de mettre le feu au bucher, & de ne rien laisser de ce qui étoit confié à leur garde, sur quoi l'Ennemi pût exercer sa fureur. Que pour eux, s'ils ne pouvoient sauver la ville, ni éviter d'être vaincus, ils périroient tous dans le combat. Ils ajoutèrent des imprécations horribles contre ceux que le manque de courage, ou l'espérance de sauver leur vie, empêcheroit d'exécuter ce projet. Ces mesures prises, ils ouvrirent tout d'un coup les portes de la ville, & vinrent fondre sur les Romains avec une extrême furie.

Les Romains ne s'attendoient pas à une telle sortie. Quelques Escadrons, avec les Soldats armés à la légère, sortirent dans le moment même du Camp, pour aller à leur rencontre ; mais ils furent vivement repoussés, & les Romains auroient été obligés de combattre près de leurs retranchemens, si le Corps des Légions, s'étant mis en bataille le plus promptement qu'il put, ne fût allé au devant des Ennemis. Dans ce moment ceux d'Astapa se précipitant comme des désespérés au milieu des armes & des blessures, jetèrent pendant quelque tems le désordre dans les premiers rangs de l'Infanterie Romaine. Mais ces vieux Soldats, opposant une valeur constante à l'audace & à la témérité de

ces furieux , arrêterent par le carnage des premiers la fougue de ceux qui suivoient. Voyant néanmoins qu'aucun ne ploit , & que , déterminés à mourir , ils se faisoient tuer sans quitter leur poste , ils ouvrirent leur Bataillon ; & , ayant enfermé les Ennemis au milieu , ils les obligèrent à se resserrer en rond , & les tuèrent tous depuis le premier jusqu'au dernier. Le meurtre , qui se faisoit en même tems dans la ville , étoit bien plus affreux ; car c'étoient des Concitoyens qui égorgeoient une troupe de femmes & d'enfans , incapables , par leur sexe ou par leur foiblesse , d'aucune défense ; qui ensuite jetoient leurs corps , la plupart encore vivans , dans un bucher allumé exprès , dont la flamme étoit presque éteinte par l'abondance du sang qui ruisseloit de toutes parts ; & qui enfin , las de tuer , se jettèrent avec leurs armes dans les mêmes flammes , pour y être consumés avec leurs Compatriotes qu'ils venoient de massacrer d'une manière si déplorable.

La chose étoit déjà exécutée lorsque les Romains entrèrent dans la ville. D'abord , à un spectacle si affreux & si atroce , ils s'arrêtèrent tout étonnés & interdits ; mais un moment après , lorsqu'ils eurent apperçu l'or & l'argent qui brilloient à travers les autres choses que le feu dévorait , l'avidité naturelle fit son effet. Ils se jettèrent avec tant d'empressement au milieu de l'incendie pour en tirer ces richesses , que plusieurs y périrent , d'autres furent endommagés par la vapeur des flammes , ceux qui s'étoient avancés les premiers n'ayant pas la liberté de

reculer, parce qu'ils étoient pressés par les derniers, qui vouloient avoir part au butin. Ainsi la ville d'Astapa fut entièrement consumée par le fer & par le feu, sans que le Soldat pût en aucune sorte profiter du butin.

Un autre trait encore bien remarquable dans ce XIX Livre, dont nous donnons l'Extrait, concerne la conduite que tint *Fabius* à l'égard de *Scipion*. Pour en donner quelque idée, il faut reprendre les choses de plus haut, & faire voir ce qui donna lieu à la mesintelligence survenue entre ces deux Grands-hommes, ou plutôt aux motifs qui portèrent *Fabius* à lui faire perdre son crédit, détruire sa réputation, & lui ôter le commandement.

Lorsqu'il fut question de reprendre la ville de Locres, qui, dans le soulèvement général de l'Italie, avoit aussi quitté les Romains pour suivre le parti des Carthaginois, *Scipion* y fit conduire trois mille Soldats de ceux qui étoient à Rhègè, & chargea le Propréteur *Q. Pléminius* de cette entreprise. Lui-même s'avança à Messine, pour être plus à portée d'apprendre des nouvelles de tout ce qui se passeroit. Les trois mille hommes étant arrivés de nuit à Locres, furent reçus dans la Citadelle, d'où ils fondirent sur les Sentinelles des Carthaginois qu'ils trouverent endormies. Les Carthaginois frappés de terreur se réfugièrent dans la seconde Citadelle; car il y en avoit deux assez voisines l'une de l'autre. Les habitans étoient maîtres de la ville, qui, placée au milieu des deux partis, alloit devenir la proie de celui qui resteroit vainqueur.

Pléminius commandoit les Romains, & *Amilcar* la Garnison Carthaginoise. Les Romains auroient succombé, si le Peuple de Locres, indigné de l'orgueil & de l'avarice des Carthaginois, ne se fût déclaré pour ses anciens Alliés.

Scipion, averti de ce qui se passoit à Locres, s'y rendit promptement de Messine, & y débarqua ce qu'il avoit amené de Soldats. *Annibal* d'un autre côté vint attaquer la ville pour secourir les siens ; mais les Romains ayant fait sur lui une vigoureuse sortie, il se vit dans la nécessité de décamper. Les Carthaginois se voyant abandonnés, mirent le feu aux maisons qui étoient en leur pouvoir, & étant sortis de la Citadelle, ils rejoignirent *Annibal* avant la nuit. *Scipion* fit alors assembler les Locriens, & leur ayant fait une severe reprimande au sujet de leur révolte, il punit de mort ceux qui en étoient les auteurs, & donna leurs biens aux Chefs de la faction opposée. Ensuite, aiant laissé *Pléminius* pour garder la ville avec les Troupes qui l'avoient prise, il retourna à Messine avec celles qu'il avoit amenées avec lui.

Pléminius, entièrement maître de Locres, traita ses habitans avec une inhumanité qui n'a point d'exemple. Il n'est point d'infamies que les Soldats Romains n'exerçassent sur eux, sur leurs femmes, sur leurs enfans. Leur avarice n'épargna pas même les choses les plus sacrées. Après ces excès, la division se mit parmi les Romains, & ils se détruisirent les uns les autres par une barbarie inouïe. Il y avoit dans Locres deux Tribuns, qui commandoient quelques Troupes
que

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 28

que *Scipion* leur avoit données. Il se livra un combat entre les Soldats de *Pléminius* & ceux des Tribuns. Les Soldats de *Pléminius* ayant été battus, ce Commandant fit appeller les Tribuns, & donna ordre qu'après les avoir dépouillés on les battit de verges. On commençoit déjà à exécuter ces ordres, lorsque les Soldats de ces deux Officiers accoururent de tous les quartiers de la ville, & commencèrent à traiter avec la dernière cruauté les Licteurs de *Pléminius*. Celui-ci ne fut pas épargné. Les Soldats des Tribuns se jetèrent sur lui-même, l'accablèrent de mille coups; & , après lui avoir coupé le nez & les oreilles, le laissèrent sur la place presque sans vie.

Ces desordres obligèrent *Scipion* de repasser à Locres, & ayant pris connoissance de l'affaire, il donna gain de cause à *Pléminius*, & ordonna qu'on menât les Tribuns à Rome chargés de chaînes. Après quoi il retourna à Messine, & delà à Syracuse. *Pléminius* ne trouva pas que *Scipion* lui eût rendu pleine justice. En sa présence il fit déchirer de mille coups les Tribuns; & , après leur avoir fait souffrir toutes sortes de supplices, non content de les avoir vus expirer sous ses yeux, il fit jeter leurs corps à la voirie, & défendit qu'on leur donnât la sépulture. Il traita avec la même cruauté les principaux de Locres, qui étoient allés se plaindre de ses violences & de ses injustices.

Cette grande affaire ayant été portée à Rome par dix Députés que les Locriens y envoyèrent, plusieurs du Sénat attaquèrent avec aigreur, non

seulement *Pléminius*, mais *Scipion* lui-même. *Fabius* fut celui qui parla avec le plus d'empor-
tement. Il conclut à ce que *Pléminius* fût amè-
né à Rome, & tenu en prison pendant qu'on
lui feroit son procès; & que si les accusations
des Locriens se trouvoient bien fondées, il fût
étranglé dans la prison, & tous ses biens confis-
qués; qu'on appellât *Scipion* à Rome, pour
être sorti de sa Province sans la permission du
Sénat, & qu'on engageât les Tribuns du Peu-
ple à le faire dépouiller par le Peuple de son
commandement. *Q. Métellus* proposa un avis
plus modéré. Il dit que son avis étoit, que l'on
fît partir des Commissaires pour examiner toute
l'affaire; que s'ils reconnoissoient que ce fût par
l'ordre ou du consentement de *Scipion* qu'on eût
exercé sur les Locriens les violences dont ils se
plaignoient, alors ils lui ordonneroient de sortir
de sa Province; que si, au contraire, ils trou-
voient que *Scipion* n'eût aucune part au malheur
des Locriens, il restât, en ce cas, à la tête de
ses Troupes, & continuât la guerre ainsi qu'il
l'avoit projetée. Du reste, *Métellus* convenoit
avec *Fabius* dans tous les autres chefs.

Les Commissaires, arrivés à Locres, com-
mencèrent par faire charger de chaînes & con-
duire à Rhègè *Pléminius*, & 32 de ses compli-
ces. Ils ordonnèrent à la Garnison de sortir de
la ville, & d'aller camper au milieu de la cam-
pagne, avec défense d'emporter quoi que ce fût.
Ils permirent aux Locriens de reprendre leur
bien où ils le trouveroient, & de répéter ce qui
auroit disparu. *Pléminius* ayant été trouvé cou-
pable,

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 87

pable , on le condamna , & avec lui environ trente-deux autres, qui furent envoyés à Rome, piés & mains liés. Les Commissaires se rendirent ensuite à Syracuse, pour examiner si les reproches que l'on faisoit à *Scipion* avoient quelque fondement. L'ayant trouvé innocent, ils l'exhortèrent à passer en Afrique avec ses Troupes, & à remplir l'espérance que le Peuple Romain avoit conçue de lui, le jour qu'il avoit été nommé Consul. On ne fait de quelle manière *Pleminius* termina sa vie. Selon quelques-uns, il mourut en prison avant que le Peuple eût prononcé son jugement. Selon d'autres, il resta en prison plusieurs années, au bout desquelles ayant gagné quelques scélérats pour faire mettre le feu en différens endroits de la ville, afin de pouvoir se sauver à la faveur du tumulte, il fut découvert & étranglé dans le cachot.

C'est à l'occasion de cette importante affaire, dont nous ne rapportons que les principales circonstances, que *Mr. Rollin* fait la réflexion suivante. „ Quelque grande & juste estime qu'ait acquise
„ à ce dernier (*Fabius*) un mérite supérieur, sa
„ conduite à l'égard de *Scipion* fait naître contre
„ lui de violens soupçons de jalousie & d'envie,
„ vice capable de ternir seul la plus éclatante réputation. Il s'oppose au dessein que formoit
„ ce jeune Général de passer en Afrique, & il
„ le fait avec une aigreur & une malignité qui
„ ressentent bien la passion, quoique couvertes
„ & déguisées peut-être à ses propres yeux d'un
„ zèle apparent du bien public. Le dessein
„ ayant été approuvé dans le Sénat contre son

avis.

avis, il emploie tout son crédit à en traverser l'exécution, en empêchant qu'on ne lui fournisse les fonds nécessaires, & qu'on ne lui permette de faire de nouvelles levées. *Scipion* ayant surmonté tous ces obstacles, & étant passé en Sicile, *Fabius* saisit des bruits vagues répandus contre lui, & sans autre examen conclut à le rappeler, & à lui ôter le commandement. Reconnoit-on dans un tel procédé la sagesse d'un vieillard d'ailleurs si respectable? Voilà où conduit l'amour propre (a) nourri par de longs succès, & une trop grande estime de sa propre excellence qui ne souffre point de rival.

On trouvera dans le XX Livre de cet Ouvrage les Discours que *Scipion* & *Annibal* se tinrent dans une entrevue qu'ils eurent ensemble avant la bataille de Zama. Ces Discours sont tirés de *Polybe* & de *Tite-Live*. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'un de ces deux Auteurs fait dire à son Héros tout autre chose que ce qui se trouve dans l'autre; ce qui donne lieu de croire, ou que ces Discours ont été prodigieusement défigurés, ou que *Polybe* & *Tite-Live* font parler eux-mêmes ces deux Généraux d'une manière à peu près conforme aux circonstances où ils se trouvoient.

Je serois curieux de savoir si dans ce tems-là on se parloit & s'entretenoit autrement qu'on ne fait aujourd'hui. *Scipion* & *Annibal* ne parlent que chacun une fois, & se retirent assez brusque-

(a) *Nimius sui suspectus, & instum mortalitatis vitium est sanguis mirandi.* Senec, de Benef. II. 26.

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 29

quement. *Annibal* parle le premier, sans être interrompu; & *Scipion* lui répond, & finit par-là l'entretien. Les têtes-à-têtes d'aujourd'hui ne ressemblent pas à ceux-là, sur-tout lorsqu'il est question d'affaires aussi importantes que celle pour laquelle ces deux Grands-hommes s'abouchèrent. *Annibal* n'avoit-il donc rien à repliquer à *Scipion*?

Ce qu'il y a encore d'assez particulier dans ces Discours; c'est que celui d'*Annibal*, que Mr. Rollin a tiré de *Polybe*, ne contient que deux pages & demie; au-lieu que celui qu'on prête au même *Annibal* dans *Tite-Live*, en contient six. C'est aux Commentateurs à ajuster tout cela. Mr. Rollin dit, au sujet de ces Discours, qu'il ne prendra parti ni pour l'un ni pour l'autre, & qu'il ne prévendra point le jugement du Lecteur. Il a raison. On ne peut faire sur tout cela que de foibles conjectures, qui laissent toujours ces sortes de questions indécises, & ne lèvent nullement les doutes que l'on peut former. Que de raisons n'a-t-on pas de suspendre son jugement sur une infinité de faits rapportés par les Anciens! Si l'Histoire moderne nous fournit un nombre prodigieux d'événemens, dont les circonstances sont exposées de cent manières différentes, & souvent même par des témoins oculaires, que doit-on penser de ce qui s'est passé il y a mille ans, deux mille ans, & qui n'est rapporté que par des Auteurs souvent mal instruits?

ARTICLE II.

CONTINUATION de l'Extrait des *Voyages de*
KEYSLER (a).

NOus ne suivrons pas notre Auteur dans sa description de Rome. C'est un labyrinthe de superbes bâtimens, de magnifiques ruines, & d'excellens ouvrages de l'Art, dont le détail perd quelque chose à être trop riche, & dont l'Extrait ne pourroit être qu'ennuyeux. Nous ne parlerons qu'en peu de mots de son Voyage de Naples. On y voit avec plaisir une Manufacture des Anciens ressuscitée. C'est une espèce de Soie brune, qu'on trouve attachée à une coquille. Cette fabrique s'est renouvelée à Tarente & à Reggio. On y fait des Bonnets, des Gands, des Bas, & des Camisoles, plus chaudes que les étoffes de laine, & plus luisantes que la Soie même. Les pierres à Champignons sont connues, l'Auteur en diminue le merveilleux, ce ne sont pas des pierres, ce sont des masses mêlées de terre, de racines pourries, & de fibres de différentes herbes. Il n'est pas difficile de comprendre que tout cela bien arrosé peut produire des Champignons, puisqu'ils viennent bien sans culture dans des terrains de la même nature.

L'Au-

(a) Le premier Extrait de cet Ouvrage se trouve à la pag. 399 du Tome XXVIII, Partie II de cette Bibliothèque.

Juillet, Août & Septembre, 1742. 31

L'Auteur a fait le voyage du Vésuve. Malheureusement la fumée l'a empêché de monter jusqu'à la grande ouverture du bassin, dont s'élève la matière enflammée. Il n'a pas laissé d'ajouter plusieurs remarques à celles des Voyageurs, qui ont eu la même curiosité avant lui.

Les pierres, que jette le Volcan, contiennent des particules de fer; l'Aimant les attire. D'autres se couvrent d'une croute qui paroît de verre, & qui est vitriolique; je l'appelle vitriolique parce que ce vernis vert, dont la pierre s'est trouvée enduite, a conservé des années entières son humidité, & a rongé le papier aussi-tôt que la moiteur de l'air y a pu atteindre. C'est précisément ce que fait ce beau Vitriol du plus beau vert, qui descend en pyramides des plafonds naturels des mines du Rammelsberg près de Goslar. Monsieur *Lemery* a expliqué les Volcans par une expérience faite avec le fer & le soufre: voici le fer trouvé dans le Vésuve, c'étoit ce qu'il y avoit de plus difficile; car pour le soufre, personne n'en avoit douté.

Les hommes ont plus fait pour défigurer ces beaux Climats, que la Nature même. Un Volcan ne fait du mal que deux fois dans un siècle; les assassins, le poison, l'Inquisition agissent continuellement pour la destruction du Genre-humain. L'Auteur assure, que la misérable *Tophania* étoit encore en vie lorsqu'il s'est trouvé à Naples. Elle avoit empoisonné des milliers de personnes, par une eau, qui détruisoit un homme à l'heure marquée: elle en donnoit par charité & *gratis*, à des femmes dégoutées de leurs maris.

maris. On la découvrit, elle se jettâ dans un asile, & on se contenta d'enfermer une créature, digne de tous les tourmens de l'enfer ; dans le tems qu'un pauvre Hérétique , ou quelque Juif mal converti, sont brulés avec une pompe solennelle , quoiqu'ils ne soient accusés que d'être dans l'erreur.

Les Femmes publiques font bien plus de mal encore que les Tophanies. On sait que ce sont celles de Naples , qui ont inondé notre Continent d'une honteuse maladie, capable de détruire le Genre-humain , si elle avoit conservé sa fureur première. Les Napolitains n'ont point gardé de rancune contre ces empoisonneuses de l'Univers: ils en nourrissent, dit l'Auteur, dix-huit mille. Que de vipères ! Mais de cent vipères il n'y en pas même une qui fasse quelque mal , & de ces pestes publiques il n'y en a apparemment aucune, qui n'ait empoisonné sa douzaine de Citoyens. Le Clergé paroît contribuer à leur sûreté. Du moins n'est-ce guère qu'en Italie, que l'on tolère des Courtisanes, l'Angleterre, la Hollande, si libres d'ailleurs & si tolérantes, n'en souffrent point de publiques.

L'Auditeur du Nonce, dit notre Auteur, fut surpris sur les terres de *Vénus* par les Sbirres. On le reconnut , & on ne manqua pas de le relâcher. L'Ecclésiastique, non content de la complaisance des Juges, eut l'insolence de demander satisfaction , & le Nonce eut la foiblesse d'appuyer sa demande. Le Viceroi la leur accorda, en les punissant, il fit promener les Sbirres par la ville, avec une plaque sur la poitrine : on y lisoit,

lisoit, qu'ils étoient châtiés de la sorte pour avoir troublé dans ses plaisirs Mr. l'Auditeur du Nonce. Je raporte ce petit trait, parce que de nos jours l'Eglise de Rome se donne les airs de critiquer & les Mœurs & la Morale des Eglises qui s'en sont séparées. Qui eût cru qu'on pût faire les sévères avec une Daterie & des Neveux!

On fait le Miracle de St. *Janvier*. L'Auteur l'explique fort naturellement. C'est une huile épaisse qui se liquéfie par un degré de chaleur, que le concours du monde, les cierges, la main du Prêtre, peuvent lui donner aisément. St. *Janvier* s'est trop légèrement déclaré pour les *Bourbons* en 1734, pour mériter la vénération d'un véritable Allemand. L'Auteur ajoute que Mr. *Neumann* de Berlin a trouvé une liqueur, qui feroit au besoin le même miracle. Mr. *Boyle* a remarqué, il y a 80 ans, que l'huile d'Anis se fige en hiver par le moindre froid, & recouvre sa nature fluide à la moindre chaleur: il ajoute qu'une liqueur tirée du Benjoin passe alternativement de la fluidité à une espèce de cristallization, & de cette cristallization à la nature d'une liqueur.

Dans le tems du Voyage de l'Auteur les Napolitains n'étoient que médiocrement superstitieux. Il y avoit bien des *Jansénistes*, & bien des *Athées*, on y vendoit assez publiquement les Livres des Protestans. Il y a lieu de croire que sous la domination Espagnole ils se seront corrigés pour le dernier article.

La Grotte aux Chiens est connue, mais l'Au-
Tom. XXIX. Part. I. C teur

teur donne une autre raison des Phénomènes qui la rendent célèbre. On fait que les animaux s'étouffent, & que les torches allumées s'éteignent à cause d'une vapeur, qui s'élève du fond de la Grotte, environ à la hauteur d'un pié. Ordinairement on traite cette vapeur de souffrée, ou même d'arsénicale ; mais l'Auteur en fait consister la force surprenante uniquement dans sa légèreté, qui ne suffit pas pour enfler les poulmons des animaux, accoutumés à un air plus pesant. C'est le phénomène de la Machine Pneumatique, aussi la flamme & les Animaux meurent-ils avec les mêmes Symptomes dans la Grotte & dans le Vuide.

La Grotte de Pirmont est un exemple nouveau d'une vapeur spécifiquement légère, & par là même mortelle aux Animaux. Elle est sans odeur, sans marque extérieure de soufre, & plus forte pour l'effet que celle de la Grotte aux Chiens.

On est fâché d'apprendre, dans la description de Bologne, l'ingratitude dont on a usé avec le Comte *Marsigli*. On fait que ce fameux Physicien a légué au Public tout son fond, & ce qui est plus rare que des fonds mêmes, son riche Cabinet de Curiosités naturelles. On a formé de son bien une Académie des Sciences, dont on a eu, il y a quelques années, des Mémoires très estimables. Mais on ne lui pardonna point d'avoir engagé le Pape à unir à la nouvelle Académie, de certains Bénéfices, dont profitoient les Familles les plus puissantes de la Ville. On ne fit aucune mention du Donateur dans les
In-

Inscriptions, & dans les Médailles, qu'on fit faire pour éterniser la date du nouvel Institut. On est allé plus loin. Comme le Comte n'avoit pas attendu sa mort pour enrichir sa Patrie, on l'a gêné dans le ménagement de sa donation, & on l'a réduit, sur la fin de ses jours, à ne plus voir qu'avec chagrin une collection, qui avoit fait l'occupation & les délices de sa vie. On a traité à peu-près de la même manière en Bavière le Père *Urbain*, Jésuite très habile & très curieux. Le défaut de celui-ci a été d'avoir eu trop de desintéressement.

À l'occasion des sources de Naphte du Duché de Modène, l'Auteur fait voir par des preuves convaincantes que l'Ambre jaune ne doit pas son origine à la Mer, & que ce fameux Bitume vient de la Terre. On n'y voit, dit-il, que des empreintes d'Animaux terrestres, & jamais de Poissons ; & on en a trouvé un morceau dans la terre de Mr. de *Bernstorff*, où une feuille de Bouleau s'étoit imprimée, sans avoir perdu la moindre de ses fibres, elle n'avoit fait que s'y coller en séchant.

Les Catholiques ont insulté *Misson* au sujet de l'Ane de Véronie. Ils ont traité de calomnies les railleries que le Voyageur Protestant avoit faites sur ce culte, injustement reproché aux anciens Juifs. Mais l'Auteur a vu par hazard la Relique, elle existe, on la promène par la Ville, on l'honore ; & si par-ci par-là quelque bonne tête se met au dessus de ces sortes de superstitions, cela ne suffit pas pour disculper la

folie du Peuple, ni pour excuser l'Eglise qui les tolère & même les encourage.

Les amateurs de la Musique trouveront dans l'article de Venise une espèce de Dissertation en forme sur les plus fameuses Voix de l'Italie, & un parallèle de la *Faustina* avec la *Cuzzona*, accompagné d'un autre où l'on compare la Musique Italienne avec la Françoisé. Les François n'en seront pas contens, l'Auteur préfère hautement leurs rivaux, & traite les Operas de Paris de monotones, & de chansons à boîte.

On lira avec plaisir un petit détail du Port de *Porto-Ré*, que l'Empereur *Charles VI* faisoit bâtir alors pour la sûreté de sa Flotte; car il avoit résolu d'en avoir une sur la Méditerranée. Malheureusement un Ecclésiastique eut la direction des Finances destinées à cette entreprise, elle tomba, & Milord *Forbes* refusa le titre Amiral, qui n'auroit eu de réel que la pension. Peut-être la Postérité n'apprendroit-t-elle absolument rien de ce Port, si l'Auteur n'en avoit conservé la mémoire.

En visitant les Ouvrages de *Porto-Ré*, l'Auteur y trouva une espèce de Moules vivantes, enfermées dans des blocs d'un marbre de couleur brune. Comment ces animaux y entrent-ils? Comment peuvent-ils s'y nourrir, s'y multiplier? On a des exemples de cette nature, des Crapaux, des Dails, trouvés dans la pierre. Pour nous familiariser avec un phénomène si difficile, ce n'est pas trop de cette nouvelle preuve.

Les Amateurs de la Nature liront avec plaisir
l'His-

L'Histoire naturelle du Duché de Crain & de la Stirie , elle a quelque chose de singulier & de frappant. La Grotte remplie de pierres végétales, où se perd sous terre la rivière de Poig; celle de Ste. *Madelaine*; les deux Lacs de *Cirk-niz*, dont le plus petit paroît sur l'horizon pendant la saison pluvieuse de l'année , & le plus considérable est caché perpétuellement dans les entrailles de la terre; les Mines de Mercure de l'Istrie, où ce métal dangereux pénètre souvent, en forme de sueur, à travers les pores des Mineurs, tout cela est fort intéressant, singulier, & peut-être unique en son espèce.

L'Auteur donne une idée avantageuse de Vienne. Il y a moins de Palais, dit-il, qu'à Paris, & ils paroissent moins, mais ils sont plus beaux en effet & plus grands. Le Palais de *Schwartzenberg*, où deux possesseurs successifs ont fait une dépense de 600000 écus, doit naturellement surpasser de beaucoup les Hôtels de Paris. Il donne la description du magnifique Palais du Prince *Eugène*. On l'a dit rasé, nous en étions fâchés, & pour sa beauté, & pour la mémoire du Héros qui l'a bâti. Mais nous avons appris de très bonne part, qu'il subsiste, & que la destruction qu'on en fit à Vienne l'année passée, n'a été que peu de chose, au prix de ce que l'on en a débité.

On s'attend bien dans cet article à entendre parler d'Images miraculeuses & de Reliques. En effet on y trouve la Dent de Ste. *Apollonie*, honorée d'une Chapelle particulière, dans celle de la Cour, par *Ferdinand III*. Elle avoit servi,

disoit-on , à délivrer l'Archiduc *Léopold*, qui souffroit beaucoup en faisant ses premières dents. On trouve ici un assortiment de cette espèce de miracles. Celui du Manteau de *Cunigonde* est plus singulier. Cette Impératrice avoit conservé sa pureté virginale, malgré son mariage avec *Henri II*. A la vérité on l'a accusée, de son vivant, d'adultère , & la mauvaise santé de l'Empereur a pu contribuer à la laisser mourir telle qu'elle étoit née. Mais du moins n'auroit-on jamais cru, que le Manteau d'une Princesse, si vantée pour sa chasteté & furement reconnue stérile , pût servir à faciliter les accouchemens difficiles. C'est pourtant dans ces occasions, que des Dames du premier rang s'en revêtent, sans apparemment négliger de se servir d'un bon Accoucheur. C'est ainsi que *Jean de Népomuc* préside à la sûreté des ponts, lui qui en a été précipité, & qui s'est noyé fort naturellement.

Le détail de la Famille Impériale & du Ministère de *Charles VI* est plus court, que nous ne l'avions espéré. L'Auteur écrit à son Correspondant, qu'un ami commun lui en fera un rapport fidèle. A présent, que l'on peut parler sans crainte sur ces matières, nous serions bien aises d'avoir part à cette confidence. En effet, il faut qu'il se soit passé d'étranges choses à la Cour, puisque dès l'année 1719, le Prince *Eugène* fut sur le point de résigner ses Charges, & de se retirer dans sa Bibliothèque, où il ne craignoit pas, disoit-il, de s'ennuyer.

L'éloge de la *Reine de Hongrie* n'est que d'une ligne : elle étoit trop jeune en 1730 pour fai-

re éclater cette fermeté, & cet esprit supérieur, qui lui a fait trouver des ressources & des forces pour résister à cinq Puissances réunies pour sa ruine, & dont une seule avoit abattu autrefois la Maison d'Autriche, quoique fortifiée de la possession de l'Espagne & des Indes.

La Bibliothèque de Vienne fait un article fort intéressant. L'Auteur y donne des Variantes, tirées d'un Manuscrit de l'Histoire de *Ferdinand III*, écrite par le Comte *Galeazzo Galdo*; elles suppléent en bien des endroits à la copie imprimée, & elles en diffèrent considérablement.

On trouve ensuite un Mémoire du Chancelier *Esaie de Pufendorf*, dans lequel il donne à la Cour de Suède une idée exacte du Ministère Impérial, tel qu'il étoit en 1675. Ce morceau est unique, on y voit la nature toute nue, & on y découvre sans peine les causes de la langueur & de l'impuissance où la Maison d'Autriche s'est trouvée, pendant qu'elle possédoit la moitié de l'Europe & des Indes. Une Puissance ne peut pas figurer dans le monde, lorsque ses Ministres font gloire de négliger les Finances, & que des Capucins & des Jésuites ont l'oreille du Prince, & les voix des Ministres à leur disposition.

Le détail des riches Mines de la Haute Hongrie est très curieux. Le mauvais ménage du Ministère est allé jusqu'à priver presque entièrement le Prince du revenu de ces trésors. *Schemnitz* seul emploie 8000 Ouvriers, & cependant tout le revenu clair que l'Empereur tiroit alors de toutes les Mines de Hongrie, n'alloit

loit pas au-delà de 60000 florins. Il seroit immense, si les Mines étoient dirigées avec la régularité & l'adresse, qu'on admire dans le ménagement des ouvrages du Harz. Le minerais en est si riche, qu'à Cremniz il donne par quintal jusqu'à 35 onces d'argent, dont quelquefois les deux tiers sont de l'or. Les curieux, & même les gens du métier, seront bien aises de lire ici un détail de toutes les manœuvres dont on se sert en Hongrie pour mettre à profit ces riches Minéraux.

Les Vignes de Tocaï sont un autre présent de la Nature, plus lucratif, je pense, que Cremniz & Schemnitz, & les sept Villes des Montagnes. L'Auteur donne plus d'étendue à ce fameux Vignoble, que ne lui en donne l'opinion commune : il en fait monter le contour à 7 milles de Hongrie, qui font 28 lieues de France. Quelle misère qu'une grande partie de ce riche terrain soit en friche ! La France, plus ménagère de ses avantages, tire plus de ses Vignobles, que les Espagnols ne tirent du Pérou même.

A l'occasion des grains d'or trouvés dans les ceps & les raisins de Tocaï, l'Auteur rapporte qu'il a vu à Goslar chez Mr. *Schluter*, du cuivre, qui végétoit par les trous & les pores d'une vieille poutre. Nous avons eu le même plaisir, & Mr. *Schlemm de Clausthal* possède différens morceaux de la même nature, qu'il fait voir avec beaucoup de politesse aux Etrangers, curieux des productions de la Nature. Le fait est sûr, & il ajoute beaucoup aux preuves que Mr. *Tournefort* a données de la végétation des pierres.

Faute

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 41

Faute d'Inquisition, pour tourmenter les Protestans, on a en Hongrie les Procès pour cause de Sortilège. C'est en vain que ces accusations sont bannies de toute la Terre raisonnable, qu'en France même le Parlement les a prosrites publiquement, on les conserve dans les pais d'ignorance, & on a ses raisons. Le Juge de Ségédin, Réformé pour son malheur, a été brulé depuis peu avec 34 personnes; & un Catholique répondit gravement à l'Auteur qui s'en étonnoit, que cet homme avoit sûrement été Sorcier, puisqu'il n'avoit pesé que trois onces & demie, tout corpulent qu'il avoit été. Apparemment qu'on le pesa dans l'eau, suivant la sage méthode d'*Adolphe Scribonius*. On fait assez que l'Homme & les Animaux ne surpassent l'eau, en pesanteur spécifique, que de peu de chose.

On fera fort bien de suivre notre Auteur en Allemagne. On a si peu de Voyages par ce vaste Empire, au prix des Voyages d'Italie & du Levant, que l'on est tenté de croire l'Allemagne, ou fort barbare ou fort éloignée.

En Bohême c'est *Jean de Népomuc* qui triomphe. La fumée des Autels n'est que pour lui. C'est un compatriote, dont on espère plus de faveur. A Rome même on a gravé une Médaille sur sa Canonization, qui donne une magnifique idée du pouvoir Pontifical. Un Ange couronne le nouveau Saint, & il y a dans l'Exergue, *Apotheosis in Laterano S. Joann. Nepom.* MDCCXXIX. On savoit que le Pape fait des Saints, mais on ne savoit pas qu'il fait des Dieux. Quel beau jeu pour un *Lannois*! Car

42. BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

le Protecteur des ponts paroît être de ces Saints, aux dépens desquels ce Grand-homme s'est aquis de la gloire.

Dans l'Eglise de *St. Pierre & St. Paul*, qui est placée dans le Château de Prague, connu sous le nom de *Wiscberad*, il y a une colonne que le Démon doit avoir emportée de *Ste. Marie Transévère* de Rome. L'Auteur assure, malgré l'opinion unanime des Bohémiens, qu'elle diffère considérablement, de celle de *Ste. Marie*, & qu'elle est moins épaisse, plus haute, & d'une autre espèce de marbre.

Nous n'avons garde d'entrer avec l'Auteur dans la voute verte de Dresde. On y remarque une quantité prodigieuse de Bijoux & de chefs-d'œuvres de la Nature & de l'Art. Quelques belles que soient ces choses, on s'y perd & on s'y lasse. L'Auteur préfère ce trésor à celui des *Médicis*, pour l'agrément & le bon ordre, quoique pour le prix des choses il donne le rang à celui de Florence.

L'Arsenal n'excelle pas moins dans son genre. Il y a des armes pour cent mille hommes, & quinze cens canons de bronze, dont les plus petits sont des pièces de campagne. L'Auteur n'est point sujet à surfaire, chez bien d'autres ces sommes rondes seroient suspectes.

Las de lire, nous omettons une infinité de particularités curieuses que l'Auteur a remarquées dans la suite de son voyage à Leipzig, à Halle, à Nuremberg, à Ratisbonne, & en Lorraine. Tout cela mérite assurément d'être traduit dans une Langue plus universelle. La curiosité infatiga-

Juillet, Août & Septembre, 1742. 43

rigable , la véracité & le bon gout de l'Auteur méritent , que plus d'une Nation lui soit obligée.

Il y a deux Appendices. Le premier est une Topographie Militaire de la Forêt Noire, faite par des Ingénieurs François. Ils n'en auront plus besoin. Les Allemans se sont chargés de les conduire dans l'Empire (a). Dans le second un Auteur inconnu fait voir les tristes suites des réductions faites en Suède sous le Règne de Charles XII. Elles ruinèrent la Noblesse, sans agrandir véritablement le Prince. Les Grands ont eu leur tour ; on a abaissé l'autorité Royale , & on l'a mise autant au dessous de ses anciennes bornes, qu'elle s'étoit élevée au dessus, sous les deux derniers de ses Rois.

(a) Ils commencent à les en faire sortir (en Juin & Juillet), & bientôt nous apprendrons les suites de cette surprenante & subite révolution.

ARTICLE III.

HISTOIRE de la PHILOSOPHIE HERMETIQUE ;
accompagnée d'un Catalogue raisonné des Ecrivains de cette Science , avec le véritable PHILALETHE, revue sur les Originaux. 3 Voll. in 12. A Paris, chez Contelier.

IL n'est pas étonnant que les Livres se soient multipliés au point où nous les voions. S'il est difficile d'en faire un qui soit bon dans toutes les

ses parties, & si la composition demande bien du talent & bien des réflexions, il paroît aussi qu'il est aisé d'en faire, lorsque l'on n'a d'autre objet que d'écrire, & de se faire imprimer. Celui que nous annonçons est de Mr. l'Abbé *Lenglet du Fresnoy*, connu déjà par d'autres Ouvrages, & principalement par sa grande Méthode pour étudier l'Histoire.

Le Titre d'*Histoire de la Philosophie Hermétique* est spécieux; mais, après avoir lu l'Ouvrage de Mr. l'Abbé *Lenglet*, il paroît qu'il auroit dû plutôt l'intituler *Catalogue* qu'*Histoire*. En effet de ses trois Volumes; une bonne partie du premier contient un Catalogue Chronologique de ceux qui se sont appliqués à la Chymie; Catalogue, au reste, assez informe, puisque la plupart des Dattes y sont, de l'aveu de l'Auteur, mises par conjecture; & le troisième Volume est rempli par un Catalogue raisonné des Ouvrages sur la Philosophie Hermétique, dans lequel il y a quelques erreurs, que nous remarquerons aussi à la fin de cet Extrait.

Le Second Volume contient une nouvelle Edition de l'Ouvrage d'un Adepté, traduit en François avec des Notes. Ainsi de ces trois Volumes, il n'y a que les deux tiers du premier qui appartiennent à Mr. l'Abbé *Lenglet*, & où l'on puisse prendre quelque connoissance de cette partie de la Philosophie dont il prétend donner l'Histoire.

Mr. l'Abbé *Lenglet*, attentif à plaire aux différens genres de Lecteurs, annonce, dans sa Préface, quelle est la partie de son Ouvrage, que cha-

chacun doit lire selon son gout. „ L'homme
„ du Monde prendra, dit-il, l'historique du
„ premier Volume; l'Artiste méditera follement
„ le second, & le curieux de Livres ne s'atta-
„ chera qu'au troisième (a).

Si tous ceux qui écrivent, parloient avec
autant de sincérité, ils épargneroient souvent
bien de l'ennui à leurs Lecteurs. Dans cette
Préface Mr. l'Abbé *Lenglet* recherche l'origine
du nom *Alchymie*. Il prétend que ce nom vient
de l'Arabe, & signifie la *Chymie par excellence*,
comme l'*Alcoran* signifie le Livre par excellen-
ce, l'usage des Arabes étant de mettre la syl-
lab *al* devant les noms auxquels ils veulent don-
ner plus d'énergie. Il est surprenant, que Mr.
l'Abbé *Lenglet* ignore que la syllabe *al* est l'ar-
ticle des Arabes, & qu'ainsi *Alchymie* ne veut
dire que la *Chymie*, & *Alcoran* le Livre, pris,
à la vérité, dans le cas dont il s'agit, pour le Li-
vre par excellence, comme parmi les Latins
Urbs signifioit la *Ville de Rome*, & signifioit aussi
une Ville en général.

Venons au corps de l'Ouvrage. Mr. l'Abbé
Lenglet annonce (b), dès les premières lignes,
„ qu'il va donner l'histoire de la plus grande
„ folie, & de la plus grande sagesse dont les
„ hommes soient capables. Est-il rien de plus
„ insensé, dit-il, que de vouloir changer la na-
„ ture des Etres, & s'attribuer, pour ainsi dire,
„ les Droits & les Prérogatives du souverain
„ Créateur ? Peut-on s'imaginer qu'on puisse
„ pen-

(a) Préface, x.

(b) Pag. 1.

„ penser sérieusement à pénétrer , à dévoiler
 „ même les voies secrètes dont la Divinité se
 „ sert dans la formation des Corps métalliques ?
 „ Corps dont on connoit à peine la compo-
 „ sition.

„ Mais aussi n'est-ce pas être véritablement
 „ sage de ne devoir qu'à soi-même son bonheur
 „ & ses richesses. Qu'il est glorieux & satis-
 „ faisant de trouver les moyens d'être utile à ses
 „ amis , de soulager les pauvres dans leur indi-
 „ gence , de *beneficier* la Société par des voies
 „ louables & avantageuses au bien public !
 „ &c.

Un Auteur commence ordinairement par établir la vérité ou l'utilité du sujet qu'il traite, Mr. l'Abbé *Lenglet* fait tout le contraire. Il pense dans tout son Ouvrage d'une manière aussi incertaine sur l'Alchymie, desorte qu'après l'avoir lu , on ne fait s'il l'approuve , ou s'il le condamne. Cela n'est pas étonnant de sa part , il a déjà fait la même chose par rapport aux Romans.

Les Sciences sont comme les Nations, on cherche leur origine dans l'Antiquité la plus reculée. Il en est de même de la Science Hermétique. Mr. l'Abbé *Lenglet* se contente, sans remonter jusqu'au-delà du Déluge, de la rapporter à *Hermès Trismégiste*, qui vivoit selon notre Auteur 1900 ans avant J. C.

Des Egyptiens, chez qui *Moïse* l'avoit apprise, elle passa aux Grecs. *Démocrite* s'y appliqua beaucoup ; tous ses Ouvrages sont rapportés en détail , & Mr. l'Abbé *Lenglet* égale son sujet
 par

par une petite histoire de la vilite qu'*Hippocrate* rendit à ce Philosophe dans la maladie dont il mourut à 109 ans. Ce Chef de la Médecine vint chez le Philosophe avec une aimable & jeune personne, qu'il conduisoit avec lui. *Démocrite*, qui avoit la Science de la Physionomie, la salua le premier jour comme Vierge. Le lendemain elle revint avec le Médecin ; alors le Philosophe l'ayant regardée, la salua comme Femme. Il est heureux pour le beau Sexe que *Démocrite* n'ait point laissé d'écrits sur cette Science de la Physionomie.

Cléopatre, qui figure si bien dans l'histoire des Femmes galantes, paroît aussi dans celle de la Science Hermétique, sur laquelle nous avons des Traités de sa composition. C'est par l'Alchimie qu'elle scût dissoudre la fameuse Perle dont parle l'histoire.

Cette Science se conserva longtems, principalement en Egypte, ou parmi les Philosophes qui y avoient étudié, tels que *Scynerius*, *Evagre*, *Zozime*, & autres.

Les Califes aiant étendu leur Empire, les Arabes s'y appliquèrent aussi. Mr. l'Abbé *Lenglet* nous donne les noms & l'histoire abrégée de ceux qui y ont eu le plus de succès.

Ce ne fut qu'au XIII^e Siècle que la Science Hermétique commença à être connue en Europe, sans doute par le moien des Croisades. *Roger Bacon* fut un de ceux qui s'y appliqua des premiers. Ses grandes connoissances dans les autres Sciences ne lui permirent pas de négliger celle-là. Ce qui nous reste de ses Ecrits sur
l'Al-

l'Alchymie est inintelligible, est-ce une preuve qu'il ait réussi ?

De tous les Philosophes Hermétiques le plus singulier est, sans contredit, *Raimond Lulle*. Dissipé par les amusemens de la Cour jusqu'à l'âge de 30 ans, retiré pendant dix ans, pour se livrer à l'étude des Langues Orientales, tout occupé du projet de convertir les Mahométans, toujours en voyage, & souvent sur Mer, il a pourtant écrit des Traités sans nombre sur toutes les Sciences, & a eu le secret de la Pierre Philosophale, si on en doit croire son Testament, où il dit qu'il a une fois changé en or, en Angleterre, au profit du Roi, 50 milliers pesant de Mercure, d'Etain, & de Plomb ; & la tradition est encore que les Nobles à la Rose ont été faits de cet or.

Le Pape *Jean XXII* n'a été ni moins heureux, ni moins habile, puisque selon Mr. l'Abbé *Lenglet*, dans le tems qu'il écrivit sur la Science Hermétique, il avoit fait pour 20 millions d'or en Lingots, sur le pied que l'or est actuellement.

Bernard Trevisan (a), né selon notre Auteur à Padoue, où son Père exerçoit la Médecine, & non à Trèves, est un exemple des plus frappans de ce que peut produire un gout aussi fou & aussi dominant que celui de la recherche de la Pierre Philosophale. Il y a travaillé pendant 60 ans. Il y a dépensé tout son bien, il a fait des voyages jusqu'en Egypte & en Perse, pour com-

(a) Pag. 233.

communiquer avec des Adeptes ; & enfin, il est incertain si à l'âge de 75 ans il l'a trouvée, comme il veut le faire croire.

Il n'en est pas de même du fameux *Jaques Cœur*. Il fut faire tout le contraire de *Bernard Trévisan*, mais aussi par des voies tout-à-fait opposées. Né de parens pauvres, il commença par être Ouvrier dans la Monnoie de Bourges, il parvint par son industrie à être Maître de cette Monnoie, & ensuite seul Trésorier de l'Épargne, ce qui répond à la Charge de Garde du Trésor Royal. Les fonds, dont il étoit dépositaire (a), lui donnèrent de grandes facilités pour commercer, & la protection que lui accordoit la belle *Agnès Sorel* l'enhardit à faire le Monopole des choses mêmes les plus nécessaires à la vie. Soutenu de cette protection puissante, sous un Roi tel que *Charles VII*, il se crut tout permis, il altéra les Monnoies, vendit les graces, se servit des Vaisseaux du Roi pour faire son Commerce, & parvint à amasser des richesses immenses, tant en terres qu'en maisons. Mais l'envie & la haine, qu'il ne pouvoit éviter, lui firent imaginer de couvrir ses concussions d'un voile trop peu vraisemblable pour qu'on y fût trompé. Il fit entendre qu'il avoit la Pierre Philosophale, il orna sa maison d'Emblèmes de la Science Hermétique, sur laquelle il écrivit. Malgré cela, il fut accusé & condamné à une amende de 400 mille écus (b), somme

(a) Pag. 250.

(b) *Mézérai* dit seulement 200 mille écus.

me très forte en ce tems-là : il la paya , & se retira dans le Royaume de Chypre , avec 60 mille écus qu'il mit de nouveau dans le Commerce , & qui rétablirent presque la fortune qu'il avoit perdue en France. L'administration des Finances d'un si grand Royaume , la protection de la Maitresse du Roi , & un commerce aussi étendu que celui de *Jaques Cœur* , ce qui étoit alors très rare , suffirent pour amasser de grandes richesses , sans recourir à la Pierre Philosophale.

Mr. l'Abbé *Lenglet* parcourt très en abrégé l'histoire des Philosophes des derniers Siècles , qui ont écrit sur la Science Hermétique , tels qu'*Augurelli* , *Agricola* , *Paracelse* , *Denis Zachaire* , nom sous lequel un de ces Philosophes a cru devoir se cacher , dans le récit qu'il fait de ses folies Hermétiques. L'Auteur vient ensuite à l'histoire de *Sendivogius* , que quelques-uns font Auteur du Traité du Cosmopolite , que d'autres disent qu'il a volé à un nommé *Alexandre Sethon* , Ecoissois ou Anglois. Mr. l'Abbé *Lenglet* raporte en leur entier celle de Mr. *Desnoyers* , Secrétaire de la Reine *Marie de Gonzague* de Pologne , & une Vie Latine de *Sendivogius* qui contient toute cette histoire , & les transmutations qu'il fit en présence de l'Empereur *Rodolphe*.

On peut comparer aux Comètes la Confratrie de la Rose-Croix , qui fit tant de bruit au commencement du Siècle dernier. On ignore le cours des Comètes , elles attirent l'attention générale pendant le peu de tems qu'elles paroissent ,

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 58

sent, & elles donnent lieu à quantité de raisonnemens aussi vagues qu'incertains; on n'en conserve la mémoire, lorsqu'elles ont cessé de paroître, que dans les Ouvrages des Savans, & le Peuple les oublie. Telle fut cette Confrairie, qui promettoit tant de merveilles, & tel sera le sort de toutes celles, qui ont pour fondement un prétendu secret impénétrable.

L'Histoire du *Philalethe*, dont Mr. l'Abbé *Lenglet* donne l'Ouvrage dans son second Volume, méritoit une place dans le premier; elle y est éclaircie autant que peut être l'histoire d'un homme, dont on ne fait au juste ni la Patrie, ni la Religion, ni le nom, ni le séjour, ni même la Langue dans laquelle il a écrit les Ouvrages qu'on lui attribue; on conjecture seulement qu'il étoit Anglois, & qu'il a demeuré longtems en Amérique.

Les Aventures de *Borri* sont beaucoup plus au long, elles ont fait assez de bruit, pour qu'on n'en fût pas le détail.

Ce Volume est terminé par le nom des principaux Allemans du dernier Siècle; qui ont écrit sur la Chymie, dont quelques-uns se sont aussi appliqués à l'Alchymie; & enfin par un Catalogue Chronologique des Philosophes Hermétiques, connus depuis *Hermès Trismégiste*, jusqu'à *Matthieu Dammy* qui vivoit en 1739, & vit peut-être encore actuellement.

A l'Article du Chevalier *Impérial*, qui vivoit en 1610, Mr. l'Abbé *Lenglet* dit qu'on le croit étranger: on ne comprend pas ce qu'il veut dire, en donnant cette dénomination dans

un Catalogue qui contient des noms de Chymistes de toutes les Nations.

Au commencement du second Volume sont quelques relations, tirées de différentes sources, de Chymistes qui ont fait ou que l'on dit avoir fait les transmutations métalliques; &, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à la suite de ces relations, trop peu authentiques pour qu'on y ajoute foi, Mr. l'Abbé *Lenglet* donne un Mémoire, lu par Mr. *Geoffroy* à l'Académie des Sciences de Paris, pour faire connoître les différentes Supercheries dont se servent ceux qui prétendent avoir la Pierre Philosophale. Ce Mémoire est placé d'une manière à faire croire que ceux qui ont vu ces transmutations qu'il rapporte, ont pu être trompés par quelques-uns des artifices qui y sont expliqués. De plus, Mr. l'Abbé *Lenglet* qui, dans plusieurs Notes du Catalogue du troisième Volume, regarde l'Alchymie comme la plus grande des folies, doit donc, par une suite de ce principe, croire ces transmutations fausses, & par conséquent ne point induire le Public en erreur; ou, s'il est dans la bonne foi à cet égard, pourquoi traite-t-il de folie une Science qui peut enrichir les Alchymistes, au point qu'ils le prétendent; & pourquoi s'est-il donné la peine de faire imprimer, de traduire, & de commenter l'Ouvrage de *Philalèthe* sur une Science, qui, selon lui, est une vraie folie; Ouvrage d'ailleurs, comme tous ceux des Alchymistes, intelligible à tout autre qu'à ceux de l'Art, si même ils s'entendent entre eux.

Nous n'entrerons point dans l'examen de ces
Ou-

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 53

Ouvrages, & de sa traduction, ce sont des mystères auxquels ils n'appartient qu'aux Adeptes de toucher; & de plus, Mr. l'Abbé *Lenglet* avertit dans la Préface de son premier Volume, que cette partie de son Ouvrage est celle que les Artistes doivent choisir pour y méditer *solement*. Il est vrai qu'il tient un langage bien différent dans la Préface qui précède cet Ouvrage; car chaque Volume en a une. Le troisième ne contient qu'un Catalogue des Auteurs Chymistes. Mr. l'Abbé *Lenglet*, dans sa Préface, accuse *Borel*, Médecin de Castres, qui avoit déjà donné un semblable Catalogue, d'avoir divisé, pour grossir sa liste, des Ecrivains en deux, quelquefois en trois ou quatre, d'y avoir glissé des Livres pure Médecine, qui n'ont aucun rapport à la Science Hermétique, & de n'être pas sûr de son fait, tant par rapport au nom, que par rapport aux Editions. On va voir par quelques exemples, que notre Auteur a fait précisément la même faute qu'il reproche à *Borel*.

L'Article XIX, pag. 86, est le même que l'Article LI, pag. 94. Ce dernier est *Chymischer oder Alchymischer particular Zeiger; das ist treuer unterricht von Gold und Silber machen (a)*. Et l'Article XIX annonce un Livre intitulé *Oder Alchymischer*, &c. Il n'y a de supprimé que le mot *Chymischer*, qui devoit faire appercevoir la faute, puisque jamais un titre de Livre n'a commencé par la particule disjonctive, ou.

L'Ar-

(a) *Le Guide particulier des Chymistes ou des Alchimistes, ou, Instructions exactes pour faire l'Or & l'Argent.*

L'Article CCCCXXX, pag. 197, est *Kunkel's Volkomene Glasmacher Kunst* (a). L'Art de faire du Verre, est-il l'Art de faire l'Or ? Il en est de même de l'Article XX, de l'addition aux Auteurs. *Mayer, vom Egerischen Schleder Sauerbronnen* (b). Mr. l'Abbé Lenglet dit sur cet Auteur: *Mayer a été célèbre Ecrivain, mais je ne connois de ce Livre que la titre Allemand.* Il ne falloit donc pas donner pour *Traité Hermétique* un Ouvrage qui traite des Eaux Minérales d'Egra, si renommées en Allemagne.

Un examen plus étendu de ce Catalogue intéresse trop peu de Lecteurs, pour qu'on entre dans un plus grand détail, & l'on croit que cet échantillon suffit.

Toutes les Sciences ont eu des commencemens simples, & sont fondées sur des principes constans: c'est ce que ceux qui écrivent l'histoire de quelques Sciences ont soin d'expliquer, ainsi que les progrès qu'on y a faits, & leur utilité. On ne trouve rien de cela dans l'Histoire de la Philosophie Hermétique, qui n'est que l'Histoire abrégée de quelques Philosophes, à qui on n'a sans doute donné ce nom que par ironie, & selon la manière apparente de penser de notre Auteur. S'il n'avoit pas voulu intituler son Ouvrage, *Catalogue*, il auroit dû lui donner le nom d'*Histoire de quelques Fous qui ont cherché la Pierre Philosophale.*

AR-

(a) *L'Art de faire parfaitement le Verre.*

(b) *Mayer, des Eaux Minérales d'Egra*; c'est un endroit du Royaume de Bohême dans le Territoire d'Eger ou Egra.

ARTICLE IV.

ECLAIRCISSEMENTS GEOGRAPHIQUES *sur l'An-*
cienne Gaule, précédés d'un Traité des MESU-
RES ITINERAIRES des Romains & de la
LIEUE GAULOISE. Par Mr. DANVILLE,
Géographe ordinaire du Roi. A Paris, chez
la Veuve Etienne, 1741. in 12.

LEs Eclaircissements Géographiques sur l'An-
cienne Gaule tendant à déterminer la situa-
tion de *Genabum*, *Bibraëte*, & *Alise*, Ville cé-
lèbre par le siège que *César* en a fait, nous
n'entrerons point dans le détail des raisons sur
lesquelles Mr. *Danville* se fonde pour établir que
Genabum est la Ville d'Orléans, *Bibraëte*, celle
d'*Autun*, ni dans l'explication topographique de
l'endroit où étoit autrefois *Alise*. Ce sont des
discussions Géographiques qui ne sont point sus-
ceptibles d'Extraits, parce qu'il faut les suivre,
le Livre & la Carte toujours sous les yeux,
pour confronter l'un avec l'autre. Nous nous
bornerons à rendre compte de la Dissertation
qui les précède, & qui a pour objet de fixer
la Mesure des Milles Romains & des anciennes
Lieues Gauloises.

Il en est de la Géographie comme de l'Histoire.
On ne peut marquer trop au juste les époques
historiques. On ne peut de même déterminer
trop précisément les Mesures Géographiques.

Ces deux Sciences s'éclaircissent ou s'obscurcissent mutuellement, selon le plus ou moins de secours que l'Histoire fait tirer du Géographe, ou que ce dernier emprunte de l'Histoire.

C'est ce qui a engagé Mr. *Danville* à examiner avec attention quelle étoit la longueur du Mille Romain, & quel rapport il avoit avec la Lieue Gauloise, qui n'étoit pas la même chose, quoique souvent cachée sous la même dénomination (a).

Personne n'ignore que les Romains comptoient leurs distances itinéraires par Mille; qu'au milieu du *Forum Romanum* étoit une Colonne milliaire, centre de tous les Grands Chemins de l'Empire sur lesquels on marquoit les Milles par des Pierres que l'on nommoit *ad primum, ad secundum Lapidem*, &c. Mais quelle étoit la longueur de ce Mille? C'est ce qu'il est important de déterminer.

Les Géographes l'ont d'abord évalué sur le pié de 60 au degré du Méridien (b), évaluation dont on se sert pour le Mille commun d'Italie. Après des Discussions plus exactes, on l'a évalué sur le pié de 75 au degré, dont la mesure est 57060 toises, ce qui donne 760 toises $\frac{1}{2}$ pour le Mille, au-lieu de 951 qu'on lui donnoit auparavant. On voit aisément que cette différence ne peut que produire de très grandes erreurs dans la confection des Cartes. Mr. *Danville* trouve, par des observations exactes, faites sur les

(a) *Préface*, pag. 4.

(b) *Pag.* 7.

Juillet, Août & Septembre, 1742. ★

Les Cartes d'Italie confrontées avec ce que les Historiens nous rapportent de la distance de Rome de certaines Villes qui subsistent encore, comme Antium, Ostie, & autres, que la longueur du Mille Romain ancien est de 755 toises, 3 piés, & celle du Mille moderne de 764 toises (a). Cette différence vient de celle qu'il y a entre le Palmé Romain ancien & celui d'aujourd'hui, à très peu de chose près. La première évaluation est d'autant plus juste qu'elle se rapporte à la mesure du Pié Romain ancien, tel qu'il a été donné par *Lucas Pætus* (b), & gravé sur le marbre dans le Capitole. Mille piés anciens, qui font le Mille Romain, produisent 754 toises de Paris, dont le pié, divisé en 1440 parties, est plus long de 134 parties que l'ancien Pié Romain.

C'est sur ces mesures que Mr. *Danville* se fonde pour déterminer la longueur du Stade que les Historiens emploient souvent pour marquer des distances.

On fait qu'Hercule, Auteur du Stade, lorsqu'il institua les Jeux Olympiques, en regla la longueur sur la mesure de 600 de ses piés, & que 8 Stades Grecs répondoient communément à un Mille Romain. Le Pié Grec est de 1360 parties de celui de Paris (c), où l'on trouve par les calculs que 8 Stades Grecs répondent à 755 toises, 3 piés, 4 pouces de Paris, ce qui est l'évaluation du Mille Romain ci-dessus.

D 5

Mr.

(a) Pag. 21.

(b) De Ponderibus & Mensuris Veterum.

(c) Page 49.

Mr. Danville fait voir (a) par des mesures exactes, comparées avec des passages de *Strabon*, qu'il y a encore un autre Stade plus court d'un cinquième, que celui que nous venons de dire, puisqu'il en faut 10 pour faire un Mille Romain, mesure que l'on trouve actuellement existante à Rome dans les vestiges du grand Cirque. On sent, par ces exemples seuls, combien il est nécessaire pour l'Histoire que les distances Géographiques soient bien déterminées, puisque l'on voit deux mesures du même nom si différentes en longueur, ce qui ne peut causer que de grandes difficultés, si l'on ne fait les résoudre par les secours de la Géographie.

Nous passons les preuves que Mr. Danville apporte de son sentiment, ainsi que la comparaison de cette mesure avec les Parasanges & les distances que *Xénophon* marque dans la retraite des Dix mille, & nous venons à l'ancienne Lieue Gauloise.

Les Gaulois avoient une mesure itinéraire qui leur étoit propre, ils la nommoient *Leuca*, *Leuga* ou *Lega*. On trouve ces mots dans St. Jérôme, dans *Ammien Marcellin*, dans St. Isidore de Seville. La Lieue Gauloise valoit 1500 Pas Romains, ou 1133 toises, 1 pied & demi de Paris, selon le calcul que nous avons rapporté ci-dessus. Il faut observer, selon Mr. Danville, que la Province Narbonoise est la seule Province des Gaules qui ne marque point les distances par Lieues. La raison en est bien sensible. Cette

te

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 59

te Province a été la première des Gaules soumise aux Romains qui y ont introduit l'usage des Milles. On voit cependant quelquefois ce nom employé pour marquer des distances des Villes situées dans le centre des Gaules (a). Mr. Danville trouve par ses culculs, que le mot de Mil le veut dire Lieue, ce qu'il vérifie par l'étendue réelle des espaces qui répondent aux distances données par les Itinéraires (b).

Après avoir conclu, par différentes opérations, que le Mille actuellement en usage en Angleterre diffère très peu de la Lieue Gauloise, Mr. Danville finit ce petit Traité par l'explication des rapports de cette Lieue avec les Milles d'Allemagne, les Lieues d'Espagne, celles de Suède & les Wersts de Russie.

Ce Traité est écrit avec beaucoup d'ordre, de précision & de netteté, & répand de grandes lumières sur cette partie de la Géographie. Si tous les Géographes étoient entrés dans ces détails, il n'y auroit pas tant de Cartes défectueuses. On peut augurer de celles que Mr. Danville prépare, qu'elles seront telles qu'on le peut souhaiter, puisqu'il apporte l'exactitude la plus scrupuleuse à déterminer les positions, & que supérieur à beaucoup de Géographes, il ne place rien au hazard, & peut rendre raison de tout ce qu'il avance.

(a) Page 114.

(b) Page 116.

ARTICLE V.

VINDICIAE Canoniarum Scripturarum Vulgatæ Latinæ Editionis. Seu vetera Sacrorum Bibliorum Fragmenta juxta Græcam Vulgatam, & Hexapla rem, Latinam antiquam Italam, duplicemque S. Hieronymi Translationem, opera & studio JOSEPHI BLANCHINI Veronensis, Presbyteri Congregationis Oratorii Romani. Romæ anno Domini MDCCXL.

C'est-à-dire :

D E F E N S E des Ecrits Canoniques de l'Edition Vulgate Latine; ou anciens Fragmens de la Sainte Bible, tant selon la Version Greque ordinaire & celle des Héxaples, que selon l'antienne Italique, & la double Traduction de St. Jérôme; par les soins de JOSEPH BLANCHINI de Vérone, Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire à Rome. in folio. Tome premier pag. ccccx. & pour les Pseaumes, &c. pag. 296.

L'Auteur divise l'Ouvrage qu'il promet, en six Parties, dont la première doit contenir plusieurs Fragmens des Héxaples d'Origène, qui n'avoient pas été imprimés auparavant. La Seconde contiendra la Version du Vieux Testament, faite par St. Jérôme sur les exemplaires Grecs d'Origène. Dans la troisième il donnera les

Juillet, dont 3 Septembre, 1742. 68

es Variantes de la Version du Vieux Testament, que le même St. Jérôme avoit faite sur le Texte Hébreu. Dans la quatrième Partie nous aurons plusieurs Livres du Vieux & du Nouveau Testament selon la Version, qu'on appelle l'Italique; & dans la cinquième, la Version Latine que St. Jérôme a faite des Livres du Vieux Testament écrits en Langue Chaldaïque. La sixième Partie enfin, pour laquelle toutes les précédentes sont écrites, contiendra la Défense du Canon de la Bible, dressé par le Concile de Trente le 8 Avril 1546, qui renferme aussi l'Authenticité de la Vulgate.

Nous ne saurions juger de l'exécution de ce plan, par la Tome premier, qui vient de paroître; car il ne contient que les Prolégomènes de tout l'Ouvrage; les Fragmens des Héxaples d'Origène, qui en devoient faire la première Partie, étant renvoyés pour le second Tome. Voici une Liste des Pièces qui composent le premier Tome: Préface Historique du Texte Original du Vieux Testament & des Versions Grèques & Latines. Les Variantes de la Bible traduite par St. Jérôme sur les Originaux, tirées d'un MS. de Tolède. Description d'un Manuscrit, qui appartient au Prince Chigi, & contient les Grands Prophètes selon l'édition Héxaplaire. Les Variantes sur Baruc & sur le X Chapitre de Jérémie, tirées du même MS. Fragmens du Livre de la Sagesse & les Livres d'Esther & de Baruc, selon l'Italique. Lettre à Mr. le Comte de Thurn sur le dessein de tout l'Ouvrage. Description des MSS. Latins de la Bible de Charlemagne & d'Al-

d'*Alcuin*. Fragment de l'Italique du III & du I Livres des Rois, & du Livre de *Tobie*. Description de IV MSS. Latins des Evangiles, qui entreront dans la quatrième Partie. Le Pseautier de Vérone, Grec & Latin, le Grec selon la Version commune & en lettres Latines; & le Latin selon l'Italique. Outre une quinzaine de Planches, qui représentent l'écriture des Anciens MSS. Grecs & Latins, dont on s'est servi.

Nous ne saurions non plus deviner, quel usage l'Auteur fera de la comparaison des anciennes Versions avec la Vulgate, ni quelle conclusion il en tirera en faveur de la dernière. Si nous en croyons le Titre de l'Ouvrage & la Dédicace, il a eu pour but principal de prouver l'Authenticité de la Vulgate contre les Hérétiques des derniers tems, qui l'ont ôsé révoquer en doute. Mais la Préface générale (p. xxviii) nous donne à espérer, qu'il apportera de la modération à son zèle, & qu'on ne le trouvera pas si éloigné des sentimens des Protestans; qu'il l'a voulu paroître d'abord. „ Il s'est élevé, dit-il; de
 „ grandes contestations, si la Vulgate a été pré-
 „ férée par le Décret du Concile de Trente
 „ aux autres Versions seulement, ou bien à l'O-
 „ riginal même. *Leo Castrius*, & une qua-
 „ rantaine de Docteurs combattent pour la
 „ Vulgate contre le Texte Original: mais
 „ la Préface de *Clément VIII* porte, que l'Edi-
 „ tion Vulgate est préférable à toutes les autres
 „ Versions Latines; & le Cardinal de Ste. *Croix*
 „ qui avoit été présent à la Session du Concile,
 „ dans laquelle le Décret passa, témoigne que le
 „ Con-

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 63

» Concile n'a déclaré la Vulgate pour Authentique que dans le sens, qu'elle ne contient point de Dogme pernicieux à la Foi & aux bonnes Mœurs; & qu'il ne l'approuve qu'après qu'elle seroit corrigée & repurgée des fautes des Copistes & des Imprimeurs. C'est pourquoi, ajoute notre Auteur, ni vous, ni aucun autre, n'est empêché par cette Approbation de la Vulgate, d'avoir recours à la source, & d'apporter tout ce qu'on peut pour aider les Latins, en corrigeant la Vulgate de ses fautes, afin qu'elle devienne plus conforme au Texte Original. La Vulgate est préférée aux autres Editions Latines, mais cela ne déroge en rien ni au Texte Hébreu, ni à la Version des Septante, qu'on laisse entièrement en possession de leur autorité. C'est aussi pour cela, que le Cardinal *Bellarmin* assure, que le Texte Hébreu, aussi-bien que la Vulgate, ne contient aucune erreur contre la Foi & les bonnes Mœurs; &, répondant au mensonge de *Calvin*, il dit, que les Pères de Trente n'ont fait aucune mention des Originaux dans leur Décret, & qu'ils n'ont donné à la Vulgate la préférence que sur les autres Versions Latines. Mais le plus sûr sera de suspendre son jugement, & d'attendre comment notre Auteur s'y prendra quand il viendra à en parler en détail.

S'il est permis d'en dire un mot d'avance, je remarquerai quelques endroits, dans lesquels Mr. *Blanchini* traite cette matière de telle manière, qu'il ne donne pas trop bonne opinion de sa Logi-

gique. Premièrement il s'en faut bien, qu'une grande confiance en la bonté de la cause, & un grand mépris de ses Adversaires soient une marque assurée, qu'on a la raison de son côté. C'est pourtant le cas, dans lequel se trouve notre Auteur; nous nous contenterons d'un échantillon tiré de la page 282. „ Je ne donnerai, dit-il, „ que la Collation d'un seul Chapitre de *Jéré-* „ *mie*, d'un MS. du Prince de *Chise*, qui force- „ ra les Hérétiques à voir la grande conformité „ entre la Vulgate & l'Edition Héxaplaire, & à „ reconnoître par conséquent l'Authenticité de „ la Vulgate. S'ils persistent à contredire, ce „ ne sera pas moi, qui les méprisera; mais tous „ les Savans, qui leur diront, qu'à force de „ vouloir trop rechercher la Sainte Ecriture par „ une audace téméraire, il leur est arrivé, ce „ qui arrive à tous les gens trop curieux, qui „ perdent la vue, quand ils veulent fortement „ regarder le Soleil, en négligeant le conseil de „ l'Apôtre. La force de l'esprit des Hérétiques „ se perd en se regardant, & c'est pour cela que „ la lumière de la Vérité est offusquée par des „ ténèbres semblables à celles d'Egypte”. C'est aller bien vite, que de s'imaginer, que la comparaison d'un seul Chapitre décidera le point en question, qui regarde toute la Bible; ou d'espérer, que quelqu'un avouera qu'il voit ce qu'il ne voit point, dès qu'on lui dit, qu'il faut être *aveugle*, si on ne le voit pas. C'est l'argument, dont un certain *Pélus* s'est servi dans les Colloques d'*Erasme* (a), mais je doute fort, qu'il fasse

(a) Erasmi Colloq. Exorcismus S. Spectrum.

la moindre impression sur l'esprit des Chrétiens divisés. Il est vrai, que notre Auteur tâche, dans la Dédicace, d'excuser les duretés qu'il a dites en bien des endroits aux Protestans: „ Si „ les Hérétiques croient, *dit-il*, que j'ai parlé „ d'eux un peu trop librement, qu'ils sachent, „ que le zèle pour les Saintes Bibles m'a rongé”. Qu'elle pitoyable excuse, d'appliquer ce que *Jé- sus-Christ* a dit contre ceux qui avoient fait de la maison de son Père une maison de trafic (a), à des gens de Lettres, dès qu'ils ne sont pas d'accord avec nous sur un point de pure Critique, qui ne regarde ni la Foi ni les bonnes Mœurs!

Voici un autre argument, qui se trouve à la même page, pour prouver l'Authenticité de la Vulgate. „ Les Chefs des Herétiques sont per- „ suadés eux-mêmes, qu'il y a six cens passages, „ dans lesquels il faut corriger le Texte Hébreu „ par la Version des Septante”. Ces Chefs sont *Zuingle & Lambert Bos*, dont le dernier n'allègue en tout que six exemples, ajoutant immédiatement après: *Mais il faut se garder aussi de louer trop cette Version, & de s'y fier plus qu'il ne faut: tant s'en faut, qu'on lui doive donner la préférence sur le Texte Hébreu, qu'on ne doit pas même la mettre de pair avec lui. Il est bien permis de la comparer avec l'Hébreu, mais il n'est pas permis de la lui préférer, car elle n'est pas exemte de défauts, &c.* Mais supposons avec *Mr. Blanchini*, que ces deux Protestans aient dit ce qu'il

Tom. XXIX. Part. I.

E

leur

(a) Jean II. 16, 17.

leur fait dire, & que plusieurs autres les aient suivis, il reste encore à savoir, s'ils ont eu raison de le dire, & si ce qu'ils en ont dit, doit servir de loi à tous les autres Protestans, en sorte qu'ils soient obligés à se soumettre à leur autorité. Posons enfin que tous les Protestans tiennent le langage de *Zuingle* (ce qu'on ne prouvera cependant jamais), que gagne-on par-là pour l'authenticité de la Vulgate? S'il y a des fautes dans le Texte Hébreu, s'ensuit-il delà, qu'il n'y en ait point dans la Vulgate? & ne se peut-il pas, que celui, qui trouve *six cens* endroits à corriger dans l'Hébreu, en trouve dans la Vulgate *six mille*, ou comme les Théologiens de *Jene* (a), *six cens mille*?

Il y a un autre argument au même endroit. Mr. *Blanchini* avoit pris la peine de comparer le dixième Chapitre de *Jérémie*, & ayant trouvé que la Vulgate, les Hépables, & le Texte Hébreu étoient exactement d'accord, il en tire cette conclusion : „ Les Hérétiques voyant par-là „ l'accord merveilleux entre la Vulgate & les „ Hépables ” (il devoit ajouter, & le Texte Hébreu) „ ne pourront plus douter de l'Authenticité de la Vulgate ”. C'est à mon avis ce qu'on appelle dans les Ecoles, *ignoratio Elenchi*. Il est vrai qu'on peut reconnoître les Versions pour Authentiques, dans tous les endroits où elles s'accordent avec l'Original, & il n'y a point de dispute là-dessus avec les Protestans; mais cela prouve-il leur Authenticité par rapport aux en-

droits

(a) Pag. 289.

droits où elles ne sont pas d'accord avec l'Original? C'étoit pourtant ce qu'il falloit prouver.

Il y a encore un argument, par lequel notre Auteur croit triompher, sur-tout parce qu'il est *neuf*, & que le fait a été *inconnu* auparavant (a). Voici de quoi il s'agit. Un Jésuite Allemand lui avoit écrit, que les Protestans qui refusent de mettre dans le Canon les Livres nommés *Apo-cryphes*, alléguoient entre autres cette raison, que ces Livres n'ont jamais existés en Langue Hébraïque ou Chaldaïque (b). Mr. *Blanchini* produit pour les réfuter un Manuscrit Grec du Livre de *Baruc*, orné d'obèles & d'astérisques; d'où il conclut, non seulement qu'il avoit été traduit de l'Hébreu par *Aquila*, *Symmaque* & *Théodotion*, mais aussi qu'il avoit été dans le Canon des Juifs. Arrêtons-nous un moment pour examiner ce raisonnement. Premièrement, pour ce qui regarde la *Nouveauté* de cet argument, Mr. *Blanchini* ignoroit apparemment, qu'il y a des Protestans, qui ont vu dans le fameux Manuscrit Grec des Prophètes, dont les Jésuites de Paris sont présentement en possession, que le pré-

(a) P. CCCXVII. ne majorem expectationem *soci argumenti* faciam, ad audiendum animos Hæretici etigant. — Pondus vero auctoritatis Catholici Dogmatis contra Protestantes augebit, cum ad evulgatas illustresque Notas, quæ eundem Librum in Canonem Hebræorum antiquius illatum fuisse ostendunt, nunc etiam *novas notas* adjunxero. P. CCCXVIII. Hoc validissimum probationis genus *nemo adbat olfecerat*, quamvis ab ipso tota causa jactetur, & satis superque palam fiat, id quod queritur.

(b) P. 289.

premier mot du second verset du second Chapitre de *Baruc*, avoit été pris de la Version de *Théodotion*, & ajouté avec un astérisque. Mais quand même les Protestans n'auroient rien su de *Baruc* en particulier, Mr. *Blanchini* pouvoit-il ignorer, que les Protestans, qui ont tant soit peu considéré la matière, ne faisoient aucune difficulté d'avouer, que les Livres Apocryphes sont traduits de l'Hébreu ou du Chaldaïque? On le fait du Livre de *Sirac* par la Préface, & par les Citations qu'on en trouve dans le *Thalmud* & dans les *Rabbots*, ou Commentaires des anciens Rabins sur la Bible. On fait par le témoignage d'*Origène* sur le premier Pseaume, que les deux Livres des *Maccabées* avoient été écrits en Langue Chaldaïque, & qu'ils avoient pour titre Σαββηθ Σαββαν Ελ. Nous aprenons du même *Origène* & de St. *Jérôme*, que le *Cantique d'Ananie*, d'*Azarie* & de *Misael*, avoit été traduit & par les Septante & par *Théodotion*. Enfin l'*Histoire de Susanne* a été traduite non seulement par les Septante & par *Théodotion*, suivant *Origène* & St. *Jérôme*, mais aussi par *Symmaque*, comme il paroît par une Note marginale du Manuscrit des Jésuites, que nous venons de citer.

Mais, que ce soit une nouvelle découverte de Mr. *Blanchini*, ou une chose connue depuis longtemps, nous lui accordons volontiers, que la plupart des Livres Apocryphes ont été écrits originairement en Hébreu, ou en Chaldéen. Quel avantage lui en revient-il? Il est vrai qu'il s'enfuit, que les *Théologiens de Jène* se sont servis d'un argu-

argument, qui ne prouve rien, pour rejeter les Livres Apocryphes. Mais s'ensuit-il aussi, que tous les autres argumens, qui ont été apportés ou par eux ou par d'autres, ne valent rien non plus? N'est-ce pas assez la coutume des Controversistes de se servir non seulement des argumens clairs, solides & décisifs, mais d'amasser aussi toute sorte de probabilités & de subtilités sophistiques? Et n'auroit-on pas grand tort, de rejeter le tout ensemble, parce qu'une partie n'est pas bonne, ou de conclurre qu'on a détruit toutes les Objections, quand on n'a répondu qu'à une seule? C'est pourtant la conduite que Mr. *Blanchini* semble tenir ici. Comparons enfin la manière de raisonner des Théologiens de Jène avec la sienne. Voici leur argument réduit en forme Syllogistique : *Tout Livre Canonique du Vieux Testament doit être écrit originairement, ou en Hébreu ou en Chaldéen. Les Livres appelés Apocryphes ne sont écrits ni en Hébreu ni en Chaldéen. Donc ils ne sont pas Canoniques. Ou bien : Si les Livres appelés Apocryphes font partie du Canon, il faut qu'ils aient été écrits ou en Hébreu ou en Chaldéen. Or ils ne sont pas écrits ni en Hébreu ni en Chaldéen. Donc ils ne font pas partie du Canon.* Cet argument, je l'avoue, pèche dans la matière, la proposition mineure étant fausse. Mais voyons aussi l'argument de Mr. *Blanchini* : *Tout Livre Canonique du Vieux Testament doit être écrit ou en Hébreu ou en Chaldéen. Les Livres appelés Apocryphes ont été écrits ou en Hébreu ou en Chaldéen. Donc ces Livres sont Canoniques. Ou bien : Si les Livres appelés Apocry-*

plus font partie du Canon , il faut qu'ils aient été écrits ou en Hébreu ou en Chaldéen. Or ils ont été écrits ou en Hébreu ou en Chaldéen. Donc ils font partie du Canon. Cet argument pèche évidemment dans la forme , ce qu'on ne passera pas à un jeune Ecolier en Philosophie, qui doit savoir „ que la Règle des Syllogismes de la seconde Figure exige , qu'il y ait une des deux premières Propositions négatives, & par conséquent, que la conclusion le soit aussi: & que, „ selon la Règle des Syllogismes Conjonctifs, on „ ne doit pas inférer l'Antécédent du Conséquent ”. C'est à dire, pour parler plus clairement, quoiqu'il soit vrai que tout Livre Canonique du Vieux Testament doive avoir été écrit originairement en Hébreu, ou en Chaldéen, il ne s'ensuit pas que tout Livre écrit originairement en Hébreu ou en Chaldéen soit pour cela Canonique. Il est d'ailleurs visible , que cet argument prouveroit trop , & qu'il obligeroit Mr. *Blanchini* à mettre dans le Canon de la Bible non seulement les *Apocryphes*, mais aussi le *Talmud*, & tout ce que les Juifs ont écrit jusqu'aujourd'hui.

Il y a une petite méprise à la page xxxiv , où l'on répète jusqu'à trois fois, que le fameux Manuscrit d'*Alexandrie* est à *Oxford*: il est bien vrai qu'il y a été imprimé par les soins du Docteur *Grabe*, mais il n'est pas moins vrai que le MS. appartient à la Bibliothèque du Roi, qui est à *Londres*, ou pour mieux dire à *Westminster*.

Le MS. de Tolède est de l'onzième Siècle. Outre qu'il contient aussi l'Épître aux *Laodiciens*,
nous

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 71

nous y trouvons des Variations remarquables au cinquième Chapitre de la première de *St. Jean*, verset 7. *Car il y en a trois, qui rendent témoignage sur la terre, l'Esprit & l'Eau & le Sang, & ces trois sont un en Jésus-Christ. vs. 8. Il y en a trois, qui disent témoignage au Ciel, le Père, le Verbe, & l'Esprit, & ces trois sont un. vs. 10. Qui croit au fils de Dieu, lequel il a envoyé Sauveur sur la terre, & le fils a rendu témoignage sur la Terre, accomplissant les Ecritures; & nous rendons témoignage, parce que nous l'avons vu; & nous vous l'annonçons, afin que vous croyiez; c'est pourquoi celui qui croit au fils de Dieu, &c. vs. 20. Il est venu, & s'est revêtu de la chair pour nous, & a souffert, & il est ressuscité des morts, & il nous a pris à son service, & il nous a donné, &c.* Ces Interpolations si fréquentes & si manifestes dans les Exemplaires Latins de l'Épître de *St. Jean*, écrits depuis le IX ou X Siècle, semblent plutôt confirmer que détruire le soupçon de plusieurs Critiques; qu'il y a eu des Gloses mêlées avec le Texte.

Mr. Blanchini nous donne, à la page ccli, un Fragment de quelques Vers Latins, qui portent, qu'un Evêque de *Constance*, qui étoit *Abbé* en même tems, avoit fait écrire un Pseauteur en quatre colonnes; dans la première il y avoit le Pseauteur Gallican; dans la seconde l'Italique; dans la troisième l'Édition de *St. Jérôme* faite sur l'Hébreu, & dans la quatrième les Pseaumes en Grec, selon la Version des Septante. On ne nous dit pas qui a été cet Evêque, ni quand il a vécu; mais, si nous consultons le Catalogue des

Abbés de la *Richenou*, nous trouverons en 761 un Abbé nommé *Jean*, qui a été en même tems Abbé de *St. Galle* & Evêque de *Constance*.

La dernière Pièce contient les Pseaumes. Si on en avoit donné seulement les Variantes, cela auroit beaucoup moins grossi le Volume, mais l'Editeur a voulu aussi faire voir comment le Grec avoit été prononcé en Italie avant le septième Siècle, l'*η*, comme un *e*; *αι*, comme un *e*; *ι* comme *i*, *υ* comme *y*; l'aspiration ne se prononçoit point. C'est de la même manière que les Grecs le prononcent aujourd'hui, si vous en exceptez la lettre *η*. Au reste le Grec de ce Manuscrit ne nous fournit guère de lumières pour nous assurer de la véritable Leçon des Septante, ayant été écrit par un Moine Latin, qui l'a retouché & accommodé à la Version & aux oreilles des Latins. Je ne donnerai qu'un exemple pour prouver ce dernier point d'une manière qui me paroît ne laisser sur cela aucun doute. Les autres Manuscrits & les Editions des Pseaumes en Grec lisent constamment KAKA, Pseaume VII. 4. XI. 2. XXII. 4. XXVIII. 3. XL. 5. LIII. 5. CVIII. 5; mais le Manuscrit de Véronne porte, dans tous ces endroits, PONERA. D'où peut venir cette différente Leçon, si ce n'est d'une espèce de *Cacophonie*, qui choquoit les oreilles d'un Italien, & l'engageoit à changer une Leçon qui étoit d'ailleurs fort bonne en elle même?

ARTICLE VI.

NICOLAI HEINSII Dan. fil. Adversariorum Libri IV. nunquam antea editi. In quibus plurima veterum Auctorum, Poëtarum præsertim, loca emendantur & illustrantur. Subjiciuntur *ejusdem* notæ ad CATULLUM & PROPERTIUM nunc primum productæ, curante PETRO BURMANNO juniore, Histor. Eloq. & Poëtic. in illustri Frisiorum Academia Franequerana Professore Ordinario, qui *Præfationem* & Commentarium de *Vita Nicolai Heinsii* adjecit. *Harlingæ* excudit *Folkert van der Plaats*, MDCCXLII.

C'est-à-dire :

RECUEIL de NICOLAS HEINSIUS, divisé en quatre Livres, dans lesquels on a corrigé & expliqué beaucoup de Passages des anciens Auteurs, & sur-tout des Poëtes. On y a joint les Notes du même Auteur sur *Catulle* & *Propertius*, publiées à présent pour la première fois, aussi bien que le Recueil, par les soins de PIERRE BURMAN, Professeur à *Franequer*, qui a aussi ajouté une *Préface* & la *Vie de Heinsius*, in 4. La *Préface* contient 8 pages, la *Vie de Heinsius* 58, le Recueil, & les Notes sur *Catulle* & *Propertius*, 774.

LE Public est déjà redevable à Monsieur *Burman*, qui vient d'être nommé Professeur en Histoire & en Belles-Lettres à Amsterdam, de l'Edition des *Corrections de Henri de Valois*; & il nous fait espérer la *Collection des Epigrammes des anciens Poëtes Latins avec ses Notes*, dès qu'il aura achevé l'Edition de *Virgile*, dont il avoit été chargé par feu Mr. *Burman* son Oncle, lequel fut empêché lui-même, par sa dernière maladie, d'avoir soin des six derniers Livres de l'*Enéide*, qui restoient encore à imprimer, quoique la Copie en fût déjà toute prête.

Dans la Préface on rend raison du retardement de cette Edition, que les Savans avoient souhaitée ardemment, du vivant même de *Heinsius*. Les papiers de *Heinsius* restèrent comme ensevelis, après sa mort, entre les mains de Messieurs *van der Goes & Crucius*, Descendans de la Sœur de *Heinsius*, jusqu'à l'an 1730, qu'ils furent trouvés & remis entre les mains de Mr. *Burman*, Oncle de l'Editeur, avec commission de les publier au plutôt; mais étant occupé par les Editions de *Suetone*, de *Lucain*, & de *Virgile*, qu'il étoit résolu de donner auparavant, il se déchargea du soin de cette affaire sur son Neveu, il y a déjà cinq ans. La Charge de Professeur, qu'on venoit de donner à ce dernier, l'Edition des *Corrections* de Mr. de *Valois*, & la Collection d'anciens Epigrammes, ont été de nouveaux obstacles, qu'il vient enfin de surmonter en mettant la dernière main à l'Ouvrage.

Juillet, Août & Septembre, 1742. 75

Il y a cependant une difficulté dans ce récit, qu'on a de la peine à surmonter. Car si ces Papiers n'ont été détachés & communiqués à Mr. *Burman* qu'en 1730, comment Mr. *Broukhuisen*, qui est mort en 1707, s'en est-il pu servir plus de vingt ans auparavant? C'est pourtant ce qu'il a fait, comme il le déclare en termes formels dans la Préface qui se trouve à la tête de *Tibulle*, ajoutant qu'il les a reçus de Mr. *Burman*, qui les avoit eus lui-même de la Bibliothèque de Mr. le Bourguemaitre *Crutius*. Notre Editeur a bien senti la difficulté, & il avoue qu'il ne sait pas comment cela a pu arriver. *Unde verum ille [Broukhufius] Tomum hunc habuerit, mihi incompertum est, quum diu post Broukhusii mortem eruta demum sint hæc Adversaria.*

Je ne vois pas comment il est possible de concilier ces deux dates, ni comment on peut éviter d'admettre ce qui s'ensuit nécessairement, que les Papiers de *Heinsius*, qu'on ne trouva qu'en 1730, étoient différens de ceux qu'on publie présentement, & qu'outre les raisons qu'on vient d'alléguer, il y en eut encore d'autres qui retardèrent la publication de l'Ouvrage. Il ne seroit pourtant pas plus difficile de trouver des raisons qui ont empêché l'Edition, depuis 1707 jusqu'à 1730, qu'il ne l'a été d'en alléguer pour les douze ans qui se sont écoulés du depuis. Car Mr. *Burman* n'ayant jamais été desœuvré, & étant le maître de choisir à quel travail il vouloit donner la préférence, il nous suffit de savoir, qu'il a mieux aimé différer l'Edition de ce Recueil de *Heinsius*, que celle de quel-

quelques autres Ouvrages , qui lui paroissent plus pressans.

Quoiqu'il en soit, nous avons lieu d'être très contents de posséder enfin quantité d'excellentes Remarques Critiques venues de mains de maître; & cette acquisition doit nous faire d'autant plus de plaisir, qu'on avoit presque perdu l'espérance de pouvoir l'obtenir , après un si long délai. Les Notes de Mr. *Heinsius* regardent principalement *Aufone*, *Arien*, *Claudien*, *Horace*, *Juvenal*, *Lucain*, *Lucrece*, *Martial*, *Ovide*; les Tragedies de *Séneque*, *Silius Italicus*, *Stace*, *Valerius Flaccus*, & *Virgile*, outre *Catulle*, *Tibulle*, *Propertius*, *Apulée*, *Columella*, *Arnobe*, *Petrone* & *Pline*. Nous n'en citerons point d'exemples, non seulement parce que cela nous meneroit trop loin, mais aussi parce que nous ne voulons pas risquer de donner comme nouvelle une Remarque, qui se trouveroit déjà dans des Livres publiés par Mr. *Heinsius* lui-même, sachant que les Critiques sont accoutumés à proposer la même Correction en plus d'un endroit. Nous nous bornerons donc à donner un Extrait de la Vie de Mr. *Heinsius*, que Mr. *Burman*, aidé de quelques Mémoires de son Oncle , a tirée du Recueil imprimé de Lettres de Mr. *Heinsius* & de ses amis. Nous le faisons d'autant plus volontiers, qu'ayant devant nous plusieurs Lettres manuscrites de Mr. *Heinsius* à *Isaac Vossius*, nous croyons être en état de rectifier quelques dates, & de suppléer à quelques circonstances , qui pourront faire plaisir au Lecteur.

Nicolas Heinsius naquit à Leide, le 29 Juillet
1620,

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 77

1620, de *Daniel Heinsius* Professeur & Bibliothécaire de *Leide*, Chevalier de *St. Marc*, & Conseiller de *Gustave Adolphe*, Roi de *Suède*, & d'*Ermegarde Rutgers*, Sœur unique du célèbre *Janus Rutgersius*. Son Père, trouvant en lui un beau génie, qui promettoit beaucoup, prit grand soin de lui donner une bonne éducation, & de le diriger dans l'étude des Belles-Lettres. A peine avoit-il dix-sept ans, qu'il étoit déjà en grande liaison avec *Jean-Frédéric Gronovius*, *Vincent Fabricius* & *Isaac Vossius*, qui lui prêta des MSS. d'*Ovide* de la Bibliothèque de son Père *Gerard-Jean Vossius*. Il témoigna une grande passion pour les voyages, & il eut ensuite le bonheur ou le malheur de l'assouvir, la plus grande partie de sa vie n'ayant presque été qu'un voyage continuel. Il n'avoit que vingt-un ans lorsqu'il passa en *Angleterre*, en 1641, pour voir *Cambridge* & *Oxford*, où il resta trois mois, s'occupant à collationner un *Claudien* de la Bibliothèque Bodléenne, les *Fastes* d'*Ovide* de celle d'*Arundel*, & trois exemplaires manuscrits des *Métamorphoses*, comme il le marque dans une Lettre à *Vossius*, datée après son retour à *Leide* le 27 Janvier 1642.

En 1644, Mr. *Heinsius* alla à *Spa* pour rétablir sa santé, & mit ce voyage à profit, en visitant les Savans & les Bibliothèques de *Brabant*. Il retourna à *Spa* l'année suivante, & alla delà à *Aix la Chapelle*, espérant envain de déterrer quelques anciens Manuscrits dans les Couvens de cette ville. Trois jours après son retour à *Leide*, il falut partir pour *Paris*, où il resta
cette

cette année & une partie de la suivante. Il y publia pour la première fois ses Poèmes, & employa son tems à collationner des MSS. de la Bibliothèque de Messieurs du Pais, & à faire connoissance avec les Savans, dont il y avoit alors bon nombre. Delà poussant son Voyage vers l'*Italie*, qu'il avoit grande envie de voir, il fut arrêté en chemin par une fièvre tierce, qui le retint quelques jours à Lyon, & au delà de deux mois à Marseille. Etant enfin arrivé par mer à Livorne, il se transporta à Florence par Pise; & quoique le Grand Duc lui accordât très gracieusement l'usage de sa Bibliothèque, néanmoins sa santé chancelante & les chaleurs excessives de l'Été ne lui permirent pas d'en jouir, comme il l'avoit souhaité. Il vit pourtant quelques MSS. d'*Ovide*, & de l'Histoire de *Justin*, dans la Bibliothèque de *Médicis*, & collationna un excellent Manuscrit des *Métamorphoses* dans la Bibliothèque de *St. Marc*.

Ayant quitté le séjour de Florence, vers la fin de l'an, pour aller à Rome, il y employa les matins à la Bibliothèque du Vatican, où il collationna un ancien MS. de *Martial* pour faire plaisir à son ami *Vossius*, & les après-midi à voir les Savans & les beaux restes de l'antiquité qui se trouvent dans cette ville, & à amasser des Inscriptions & des Médailles antiques. On lui accorda même de transporter chez soi des MSS. de la Bibliothèque du Vatican, & de celle du Cardinal *Barberin* pour les examiner à son aise. En Été de l'année 1647, il partit pour Naples, muni de Lettres de recommandation;
&

Juillet, Août & Septembre, 1742. 79

Et d'un Passeport du Viceroy , qui lui étoit nécessaire , parce que la Paix n'étoit pas encore conclue entre l'Espagne & les Provinces Unies. Il n'y pouvoit se rassasier d'aller voir la montagne de *Panfilipo* , où il se sentit comme inspiré par la Poésie ; cependant il ne négligea pas ses autres études , continuant à amasser des Médailles antiques , jusqu'au nombre de sept cent. Il y copia *Arufannus Messus de Elocutionibus* , qu'il trouva en Manuscrit dans la Bibliothèque des Chanoines Réguliers.

Tout alloit le mieux du monde , quand les Napolitains se revoltèrent sous *Mas Aniello* , au commencement de Juillet. Les Etrangers eurent tout à craindre d'une Populace mutinée , qui les tenoit suspects , & commençoit déjà à piller les maisons. Dans ces circonstances Mr. *Heinsius* n'avoit d'autre ressource que la fuite , qu'il prit la nuit , & s'embarqua pour Livorne , confiant ses Livres & ses Médailles à un Marchand , & ayant perdu dans ces troubles une partie de ses papiers , & entre-autres la Collation de *Martial* , qu'il avoit faite pour *Vossius*. Chemin faisant , il aquit quelques MSS. Grecs à *Bologne* ; & après avoir séjourné peu de temps à *Venise* , il passa en Octobre à *Padoue* , où il resta jusqu'au commencement de l'année 1648. Il y publia ses Elégies , sous le titre d'*Italiques* , dans lesquelles on trouva à redire , qu'en faisant l'éloge de l'Italie & de Rome , il s'étoit oublié jusqu'à parler mal de sa Patrie ; il y a pourtant lieu de croire qu'il suivit en cela les mouvemens de son cœur , croyant avoir alors quelque
sujet

sujet d'être mécontent ; mais on peut dire qu'il agissoit dans cette occasion contre les règles de la prudence & de la bienséance. Le tems du Carnaval l'invita de revenir à *Venise*, mais il paya cher ce plaisir, & eut bientôt lieu de se repentir d'être sorti de sa sphère pour faire cette excursion ; car quelques Compatriotes l'y ayant trouvé, l'obligèrent à les loger chez lui, & firent de sa chambre la Sale à manger. Cette manière de vivre, & sur-tout les Huitres, qu'on servoit tous les jours, lui causèrent une indigestion, qui le retint malade un mois entier à *Padoue*, desorte qu'il n'arriva à *Milan* que vers la fin d'Avril. Il y collationna plusieurs MSS. d'*Ovide* dans la Bibliothèque Ambrosienne, & voulut ensuite passer en Suisse, pour voir à Berne la Bibliothèque de Bongars, & à St. Galle celle du Couvent ; mais l'âge avancé de son Père l'obligea à changer de résolution, & à hâter son retour dans sa Patrie, où il arriva vers la fin de l'année, après trois ans de Voyage.

Jusqu'à présent Mr. *Heinsius* ne s'étoit pas soucié d'avoir un emploi ; il avoit même refusé la Chaire de Professeur à Bologne, qu'on lui avoit offerte, à condition qu'il changeât de Religion. Mais *Isaac Vossius*, qui étoit alors à la Cour de la Reine *Christine*, le recommanda si fort, qu'elle le chargea en Mai 1649, de lui faire avoir les Poèmes de *Heinsius* publiés à Paris & à *Padoue*. Mr. *Heinsius* en aiant été averti par son Ami, ne crut pas pouvoir mieux satisfaire l'envie qu'avoit cette Princesse, qu'en publiant une nouvelle Edition de cet Ouvrage, qu'il eut l'honneur

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 81

neur de lui dédier. Il gagna par-là entièrement les bonnes grâces de *Christine*, qui l'appella bientôt après à *Stockholm*. Il partit par mer au mois d'Octobre, & acheva ses Notes sur *Claudien*, en s'amusant dans le Vaisseau. Le Voyage fut heureux, & il fut très bien reçu à son arrivée. Il retourna à Leide en 1650, pour emporter ses papiers, & acheter des MSS. & des Médailles pour la Reine. Il s'arrêta sur sa route à *Coppenbague*, pour voir un MS. d'*Ovide*, qui n'en valoit pas la peine; il s'arrêta aussi à *Sora*, à *Gottorp*, à *Hambourg*, à *Brème*, à *Groningue*, &c. Son séjour à Leide fut fort court, car y étant arrivé au mois d'Avril, on trouve qu'il étoit déjà de retour à *Stockholm* au mois de Juillet. Il fut bientôt suivi par Mr. de *Saumaïse*, qui fit tous ses efforts pour le mettre mal dans l'esprit de la Reine, non seulement parce qu'il étoit brouillé depuis longtems avec le Père de Mr. *Heinsius*, mais aussi, parce qu'il soupçonnoit le fils d'avoir fourni à *Milton* des anecdotes injurieuses à Mr. & à Madame de *Saumaïse*.

Le 19 Février de l'année 1651, Mr. *Heinsius* partit pour une seconde expédition en *Italie*. Il arriva à Leide vers la fin du mois de Mars, & s'embarqua le 27 de Juillet pour aller à Dièpe, & delà à Paris, où il vit dans la Bibliothèque du Président de *Tbou* les Saturnales de *Macrobe*, & quelques MSS. d'*Ovide* & de *Martial*. Au mois de Septembre il prit la route de *Dijon*, *Chalon*, *Lyon*, *Vienne*, *Grenoble* & de *Turin*, où il reçut de la Duchesse Douairière les 27 Volum

mes des Antiquités Romaines par *Ligorius*, qu'Elle lui donna en présent pour la Reine *Christine*. Arrivé à *Milan*, il y laissa son Secrétaire *Langerman* pour y collationner & acheter des MSS; il y avoit parmi ceux qu'il acheta un *Dioscoride* & un *Pollux*. A *Ferrare* il fit l'aquisition de plusieurs Livres rares, & à *Venise* de plusieurs Cabinets de Médailles. Aiant quitté *Venise* au mois de Janvier 1652, il passa par *Florence* pour se rendre à *Rome*, où il arriva le 6 de Février, & il y resta jusqu'au mois de Juillet, tant dans l'espérance de faire des achats pour la Reine, que pour consulter les MSS. d'*Ovide* & de *Claudien*. De retour à *Florence*, il fut reçu dans l'*Académie des Crusca & des Apathistes*, & obtint plusieurs MSS. Grecs du Duc *Salviati*, qui en faisoit présent à la Reine. Il eut cette année-là le chagrin de se voir hors d'état d'exécuter la commission, pour laquelle il avoit entrepris ce Voyage. Car le bruit s'étant répandu, que la Reine l'avoit envoyé pour acheter des Médailles & des Livres rares, cela fut cause que ceux qui en étoient en possession les mirent à un prix exorbitant. D'un autre côté il ne reçut ni Lettres, ni argent de Suède; ce qui le mit dans la nécessité de vivre à ses dépens, & de manger une partie de son patrimoine. C'est pourquoi il sollicita fortement, afin d'avoir la permission de s'en retourner en *Hollande* pour ses affaires domestiques; & lorsqu'il l'eut enfin obtenue, il partit en 1653 pour *Bologne*, où les *Hannibalica d'Appien* lui tombèrent entre les mains; delà il se rendit à *Ferrare* & à *Padoue*, d'où il envoya à *Henri de Valois*

Juillet, Août & Septembre, 1742. 83

Jois le Panegyrique de Bérengarius, qu'il y avoit trouvé. En allant à Milan, il courut risque de sa vie, aiant été attaqué par un voleur de grand chemin. A Milan il fit l'aquisition d'un *Stephanus de Urbibus* MS. A son arrivée à Genève, il aprit que les Païsans Suiffes s'étoient soulevés, ce qui l'y retint un mois entier. A Bâle il vit les MSS. de *Virgile* & d'*Ovide*, de la Bibliothèque publique & de celle de Mr. *Fasch*. A *Strasbourg* il collationna des MSS. d'*Ovide*, & acheta un Recueil des Lettres de *Casaubon*. Ce Voyage finit le 29 Juillet, qu'il arriya à Leide.

La mort de Mr. de *Saumaïse*, arrivée vers ce tems-là, & le retour de *Vossius* en Suède, firent concevoir à Mr. *Heinsius* de nouvelles espérances de pouvoir raccommoder ses affaires auprès de la Reine. Il partit donc au mois de Septembre, & passa l'hiver à *Upsal*, à cause que la peste regnoit à *Stockholm*. Bientôt après la Reine abdiqua la Couronne en 1654, & quitta le Royaume. Mr. *Heinsius* ne manqua pas de présenter Requête sur Requête, & fit tout ce qu'il put pour obtenir ce qui lui étoit dû & à sa Famille, ce qui montoit à trente mille florins. On lui donna de belles paroles, on lui promit des terres en Poméranie, un Canoniat à Hambourg, un Vicariat à Brème, le Titre de Secrétaire; & quatre mille écus pour le dédommager des fraix de son Voyage d'Italie; mais ce fut tout, & il ne vit jamais l'effet d'aucune de toutes ces belles promesses.

Dans l'état fâcheux & d'incertitude où il se

trouvoit alors, il reçut l'agréable nouvelle que LL. HH. PP. l'avoient nommé le 7 Octobre 1654, Résident à la Cour de Suède, avec un appointement de 4000 florins par an. Cette joie fut troublée par la mort de son Père, arrivée le 28 Février 1655, ce qui l'obligea à demander permission d'aller en Hollande; l'ayant obtenue, il essuia sur mer une grosse tempête, qui le jeta à *Dantzic*. En 1656, il fut fait Secrétaire de la Ville d'Amsterdam; mais il ne jouit pas longtems de cette Charge, car une certaine *Marguerite Wullen* le poursuivit en justice, alléguant qu'il lui avoit fait promesse de mariage, & qu'elle en avoit deux fils. Mr. *Heinsius* perdit ce Procès à Amsterdam, ce qui lui fit prendre en 1658 la résolution de se démettre de son Secrétariat, & d'en appeler à la Cour de Hollande, qui confirma la première sentence en 1662. Dans cet intervalle, il fut nommé en 1660, Résident en Suède, pour la seconde fois. Il partit l'année suivante; & en 1667, il obtint permission de retourner en Hollande, où il resta un an, tâchant envain de faire casser les sentences prononcées contre lui. En 1668, il revint en Suède, & reçut ordre en 1669, d'aller en *Moscovie*, en qualité de Député Extraordinaire. Après y avoir séjourné deux ans, il demanda sa démission, dès qu'il fut de retour en Suède; elle lui fut accordée en 1671. Il fut encore employé en 1672, qu'il alla en *Oostfrise* & à Brème pour exécuter une Commission des Etats. Delà il fut à *Paderborn* & à *Wisbade*, près de Francfort, pour sa santé.

En

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 85

En 1673, il eut un Procès avec ses proches Parens touchant la succession de son Père.

Comme sa santé commençoit à s'altérer de plus en plus, & que d'ailleurs l'état de ses affaires empirait chaque jour, il prit le parti de se retirer, premièrement en 1675, à une Campagne près d'*Utrecht*, & bientôt après à *Vianen*, retraite ordinaire de ceux qui ne sont pas bien dans leurs affaires. Sa mauvaise fortune le poursuivit jusque là, car il y manqua d'être empoisonné par sa servante, qui lui avoit aussi volé son Cabinet de Médailles antiques, dont il avoit plusieurs d'or & d'argent. Enfin étant allé à la Haye en 1681, pour célébrer les nœces de sa Nièce, il y fut attaqué d'une maladie, dont il mourut le 7 d'Octobre dans la maison de son Beau-frère. Il fut transporté à Leide, pour être enterré dans le tombeau de son Père, dans l'Eglise de *St. Pierre*.

On a de lui deux Livres d'Elégies, deux Editions de *Claudien*, trois d'*Ovide*, *Prudence*, & *Vellejus Paterculus*, avec des Notes. Les Notes sur *Valerius Flaccus*, *Silius*, *Petron*, *Phèdre*, *Quinte-Curce*, *Tibulle*, & *Tacite* ont été publiées après sa mort: & celles sur *Virgile* sont actuellement sous presse. Outre cela nous avons de lui un grand Recueil de Lettres, avec celui que nous annonçons dans cet Extrait,

ARTICLE VII.

DISCOURS *Historiques, Critiques & Politiques* sur TACITE, traduits de l'Anglois de Mr. TH. GORDON. Par Mr. D. S. L. &c. Tome Second. A Amsterdam, chez François Changuon, 1742 (a).

ON trouve encore d'excellentes choses dans ce Volume, mais je doute fort qu'elles soient du gout de tout le monde. Les Princes, qui n'ont en vue qu'une vaine gloire, qui ne consultent que leurs propres intérêts, & ne cherchent qu'à se rendre puissans aux dépens de leurs Sujets & de leurs Voisins, trouveront ici de très belles leçons, qui leur seront peut-être désagréables, parce qu'on y critique leur conduite & leur mauvais Gouvernement. Comme Mr. Gordon n'a écrit uniquement que dans la vue de rendre les hommes plus heureux, sans chercher à flatter les Grands, ni à leur faire la cour, il pourra toujours repliquer à ceux qui se croiront offensés de sa liberté de penser & de raisonner, ce qu'un Auteur fort connu (b) a dit depuis peu pour se justifier d'avance des reproches & des plaintes qu'on pourroit lui faire. Si quelque Prince, dit-il, ou quelque Ministre, trouvoit dans cet

Ou-

(a) On a donné l'Extrait du premier Tome dans le Volume précédent de cette Bibliothèque, pag. 374.

(b) Mr. de Voltaire dans son *Discours sur l'Histoire de CHARLES XII.*

Ouvrage des vérités désagréables, qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au Public de leurs actions; que c'est à ce prix qu'ils achètent leur grandeur; que l'Histoire est un témoin & non un flatteur, & que le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire.

Les Ecclésiastiques, de quelque Religion qu'ils soient, qui ne cherchent que la pompe mondaine, qui aiment à dominer sur les consciences, & à augmenter leur autorité au-delà des justes bornes, ne sont pas plus épargnés que les mauvais Princes, & on ne les regarde & les traite dans cet Ouvrage, que comme de vrais Tyrans, qui tiennent les Peuples dans une espèce d'esclavage. Notre Auteur ne veut point que ces Guides Spirituels aient d'autres armes que la persuasion & la prière. Il croit que la pompe & les richesses ne leur conviennent nullement; & les preuves qu'il en donne paroissent assez bien fondées.

Il veut qu'on ne les considère que comme des *Serviteurs de l'Etat, nommés par l'autorité civile à un Office religieux*. Il ne veut pas qu'ils fassent venir de Dieu ce que tout le monde voit qui vient de la libéralité des Sociétés & des Particuliers. C'est la Loi qui les fait ce qu'ils sont, c'est la Loi qui leur donne ce qu'ils ont. Il borne leurs besoins à bien peu de chose, & je doute fort que tant d'Evêques & de Prélats, qui possèdent de riches Bénéfices, voulussent aujourd'hui se contenter de ce qu'il leur assigne. Ce seroit les réduire au petit-pié. Une nomination, dit-il, & des gages rai-

sonnables de la part des Magistrats civils , est tout ce qu'ils peuvent souhaiter , & tout ce dont ils ont besoin. Un homme, qui auroit eu autrefois la hardiesse de proférer un tel blasphème, auroit été brulé sans miséricorde. En diminuant leurs revenus, il leur ôte en même tems presque tous leurs privilèges. Il leur ôte , par exemple , le pouvoir de dominer , de damner , de sauver , de connoître l'intérieur des cœurs par la Confession , de changer la qualité des personnes, des lieux & des affaires , par des prérogatives, des mots, &c. Il se fonde sur ce principe, qu'il établit ; c'est que toute prétension des Ecclésiastiques, qui ne s'accorde point avec l'Intelligence humaine , avec la liberté & l'intérêt des Laïques, est un artifice de Prêtre.

Tout cela ne regarde guère que les Catholiques Romains. Mais ne croyez pas qu'il ménage beaucoup plus les Protestans. Il va même jusqu'à attaquer & condamner un de leurs principaux Chefs. Calvin , dit-il, étoit un Protestant & un Réformateur ; il fit sans doute un grand bien en affoiblissant la Papauté ; mais à l'égard des procédures contre Servet, Calvin étoit un Pape, ou un Inquisiteur Papiste , si tant est qu'il ait été l'auteur de ces procédures. Si Servet étoit hérétique à l'égard de Jean Calvin, Jean Calvin l'étoit à l'égard du Pape (a), & les Moines avoient autant de droit de le faire bruler , & étoient autant autorisés par l'Evangile, dans leur métier de faire bruler les gens, que Calvin l'étoit de faire bruler Servet.

Mr.

(a) Mr. Gordon auroit pu ajouter que Calvin étoit aussi hérétique à l'égard de Servet même.

Mr. *Gordon* semble vouloir priver les Théologiens de la liberté qu'ils prennent d'exiger des autres hommes une exacte conformité à l'égard des sentimens sur la Religion. Il se sert contre eux d'un argument qui paroît sans réplique. Il dit sans détour, qu'ils ne s'entendent pas entre eux, qu'ils sont en de continuelles disputes, que ces disputes ne se terminent jamais. A-t-il tort ? Écoutons-le parler lui-même. „ Il n'y a pas de „ gens , *dit-il* , qui soient plus divisés que les „ gens d'Eglise , & qui contestent avec plus d'aigreur ; ils ont du penchant à se partager sur ce qu'il y a de plus ou de moins important , & leurs disputes sont fort échauffées , quelque grand ou trivial que soit le sujet de leur contestation. Je voudrois pouvoir dire d'eux, qu'ils n'ont jamais fait paroître le défaut de charité si opposé au Christianisme , l'un à l'égard de l'autre, ou à l'égard d'aucun de leurs adversaires. Quoiqu'il en soit, il est surprenant que ces Messieurs, dont les sentimens sont si différens , & même opposés , dont les disputes se multiplient sans qu'ils en terminent aucune, il est étonnant, dis-je, qu'ils exigent si hardiment des autres hommes une exacte conformité, qu'ils prétendent que tout le monde s'accorde avec les Théologiens , tandis que ceux-ci ne peuvent s'accorder entre eux-mêmes. „ Si cela vient de leur différente manière de penser, de leurs passions, de leurs erreurs, & de leurs différens intérêts, „ pouvons-nous nous en rapporter sûrement à des „ Guides qui ne s'accordent jamais l'un avec

„ l'autre ? Seroit-il possible que des Juges , dont
 „ les jugemens varient à l'infini , pussent déter-
 „ miner les nôtres ? Diront-ils qu'ils conviennent
 „ de la chose dans le fond , quoiqu'ils diffèrent
 „ dans la manière de l'expliquer ? Ce seroit une
 „ trop grande moquerie , puisqu'il nous paroît
 „ que nous devons donner notre consentement à
 „ la chose , telle qu'ils nous l'expliquent , sans
 „ quoi nous voyons échouer là toute leur préten-
 „ due autorité de nous guider. S'ils disent que
 „ l'on ne sauroit expliquer la chose du tout ,
 „ l'absurdité est égale , puisque consentir à ce
 „ qui ne souffre aucune explication , c'est ne
 „ consentir à rien ; & pourquoi disputent-ils sur
 „ ce qu'ils ne sauroient jamais éclaircir ?

Revenons à ce qui concerne particulièrement les Princes , & choisissons parmi une infinité d'excellentes maximes qu'établit Mr. Gordon , celles qui en peuvent faire concevoir une idée juste , & qu'il a eu soin de confirmer par un grand nombre d'exemples sensibles , tirés de l'Histoire ancienne & moderne. Ces traits historiques ne relèvent pas peu le mérite de son Ouvrage. On en trouvera de semblables dans la *Section IV* de son *Discours III*, où il examine *combien l'épargne convient à un Prince prudent* , & quels sont les *malheurs inévitables où tombent ceux qui sont prodigues*. Il pose d'abord pour principe , que *les Princes devroient se regarder uniquement comme les économes du Trésor public* ; d'où il conclut qu'il y a de l'injustice & de la cruauté à les dépenser follement , ou à les donner à des vauriens , à des flatteurs & des débauchés. Belle Morale pour les Souverains ;
 mais

Juillet, Août & Septembre, 1742. 91.

mais qu'il y en a peu qui la mettent en pratique!

Il cite, entre autres exemples, sur cet article, celui de *Henri III* Roi de France, qu'il regarde comme un grand dissipateur, & dont les exactions & les rapines étoient proportionnées à sa prodigalité. Ce Prince dépouilloit sans pitié ses Sujets, pour enrichir ses Mignons & assouvir ses vicieuses fantaisies. Il perdit par-là l'estime & l'affection de son Peuple, qu'il ne put jamais recouvrer. Le père de ce Prince fut aussi prodigue, & par conséquent avide. Il mit sur son Royaume plusieurs impositions auparavant inconnues. L'Hérésie fut un prétexte avantageux pour déchirer & dépouiller les riches. L'innocence ne mettoit personne à couvert: tout homme marqué, pour être une victime, n'avoit d'autre ressource pour sauver sa vie & son bien, que de donner de grosses sommes aux Favoris. Quels furent les fruits de la mauvaise conduite de ce Monarque, & que résulta-t-il de son Gouvernement plein de malversations & d'infamie? Après avoir dépensé un grand Trésor, que son père lui avoit laissé, sucé le sang de son Peuple, & s'être emparé de plusieurs Patrimoines, il se trouva endetté de quarante millions, & laissa son Royaume sans défense.

Notre Auteur fait ensuite la *comparaison des effets de l'Economie & de la dissipation des Déniers publics*. Il fait sur cela une remarque bien sensée. *Ce ne sont point, dit-il, les grands revenus qui font l'abondance, c'est l'épargne & la frugalité. Ce n'est pas non plus le petit revenu, mais le défaut*

fant de ménage qui amène la pauvreté. Pour le prouver, il allègue l'exemple de *François I*, qui fut riche avec peu de Subsidés, quoiqu'il eût toujours la guerre à soutenir ; au-lieu que les Successeurs de ce Prince furent pauvres, avec des taxes sans nombre, même en tems de paix.

Cette grande vérité est encore confirmée par deux autres exemples, que notre Auteur a puisés dans l'Histoire d'Angleterre. Je veux parler de la Reine *Elizabeth* & de son Successeur. *Elizabeth* n'opprima jamais & n'épuisa point son Peuple. On disoit à l'honneur de son Gouvernement, que la Majesté & l'Epargne se disputoient l'avantage : point de prodigalité, point de bassesse, point de dureté pour les Sujets. Son Successeur tint une conduite bien opposée. Il fut toujours prodigue, & par conséquent toujours dans le besoin. Les Sangsues, qui l'obsédoient continuellement, le réduisoient à sucer le sang du Public. Tous ses revenus fixes, tous les subsidés qu'il obtenoit des Parlemens, avec tous les profits qu'il retiroit de plusieurs inventions basses, de plusieurs tours d'oppression pour avoir de l'argent, suffisoient à peine pour élever & entretenir ses Favoris. Ses Mignons couterent plus à l'Angleterre, qu'*Elizabeth* n'avoit dépensé dans toutes les guerres qu'elle avoit soutenues. *Elizabeth* eut, pour récompense de son bon Gouvernement, le cœur de son Peuple. Son Successeur, au contraire, fut méprisé & haï : il passa sa vie dans une inquiétude continuelle, & dans le malheur. Voila, sans doute, d'excellentes leçons pour les Princes ; & je ne sache rien qui
doive

doive faire plus d'impression sur leur esprit que de tels exemples.

Voici encore quelques autres vérités peu différentes de la précédente, & qui ne sont pas moins importantes. Quoiqu'elles se tiennent toutes, & qu'elles découlent en quelque sorte l'une de l'autre, Mr. Gordon n'a pas laissé de les partager en plusieurs *Sections*, peut-être pour ne pas trop fatiguer son Lecteur. Voyons quelque chose de ce qu'il dit sur celle-ci : *Les plus grands revenus ne sauroient fournir au mauvais ménage.* Il la rend sensible, cette vérité, par l'exemple des Espagnols, qui n'ont pu affranchir leur grande Monarchie d'une honteuse pauvreté durant une longue suite d'années, sous les derniers règnes, quoiqu'ils possédassent les richesses du Nouveau Monde, les mines du Mexique & du Pérou. La raison en est, que les Finances étoient mal dirigées, prodiguées mal-à-propos à des pensions excessives, & diverties de leur usage légitime, qui est le service de l'Etat.

Autres exemples. Sous le Ministère du Cardinal *Mazarin*, durant la minorité de *Louis XIV*, lorsqu'on manquoit d'argent pour subvenir aux besoins de l'Etat, les Surintendans disoient *qu'il n'y en avoit point dans le Trésor, mais que le Cardinal en prêteroit au Roi.* S'il y avoit eu une bonne Economie, le Roi n'en auroit pas été si dépourvu, ni le Cardinal si fourni. *Louis XIV*, qui étoit très magnifique, c'est-à-dire, qui jetoit l'argent à pleines mains pour la pompe & la vanité, lorsqu'il eut entendu parler de la Ligue, qui se formoit contre lui, résolut de retrancher
ses

ses prodigieuses dépenses en bâtimens , en jardins, en bijoux, &c. Cette même année il avoit dépensé, en bâtimens seulement, quinze millions. Il ne pouvoit pas s'en tenir à la résolution qu'il avoit prise de se retrancher; malgré les besoins publics si pressans , malgré la pauvreté des Peuples si triste & si touchante , il continua de prodiguer les Finances , & d'imposer des taxes.

Je transcrirai ici deux Faits assez curieux, rapportés par notre Auteur, mais dont je ne voudrois pas garantir la vérité. Il ne les cite que pour faire voir combien *l'esprit des Casuistes flatteurs est méprisable*. Le Lecteur en pensera ce qu'il voudra.

Premier Fait. „ Il m'est arrivé, dit Mr. Gardon, de perdre patience, en lisant en quelque
 „ endroit l'Histoire suivante d'un Prince, qui,
 „ de nos jours, se donnoit le nom de Grand,
 „ à mon avis très mal-à-propos. Il contoit à une de ses Maitresses combien lui avoit procuré de repos d'esprit son Confesseur , à qui il
 „ avoit communiqué son inquiétude sur l'oppression & l'épuisement de son Peuple. Que le
 „ bon Religieux avoit dissipé tous ses scrupules,
 „ en l'assurant que tout ce que ses Sujets avoient,
 „ étoit à lui ; & qu'il pouvoit en conscience
 „ prendre ce qui lui appartenoit. On dit que la
 „ Dame lui répondit d'une manière franche
 „ & juste : *Etes-vous assez sot pour le croire*.
 „ Il n'y avoit , sans doute , point de flatterie , point de vues intéressées pour la faveur & les bienfaits de la Cour dans les décisions

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 25

„ sions des questions d'Etat & de Conscience,
„ de ce saint & impitoiable Imposteur, qui se
„ servoit de la Loi de Dieu pour autoriser l'op-
„ pression & sacrifier les énormités d'un Tyran.
„ Assurément le défaut de Religion est un moin-
„ dre mal que cette Religion, qui étouffe les sen-
„ timens d'humanité, & autorise la tyrannie; &
„ de tous les Adulateurs, ceux qui excusent les
„ Princes au nom du Seigneur sont les plus o-
„ dieux & les plus funestes.

Si le Fait est tel que Mr. *Gordon* le raporte ;
ses réflexions sont justes, & on ne sauroit trop le
louer du zèle qu'il fait paroître contre ce Con-
fesseur, qui devoit être un grand fourbe. Mais
on a peut-être déguisé ce Fait, ou ce n'est peut-
être qu'un conte que l'on a forgé , à dessein de
répandre du blâme, tant sur la conduite du Mo-
narque dont il est question, que sur celle de son
Père Confesseur. Il y a trop de témérité, de la
part des Historiens, à supposer comme vrai ce qui
n'a rien de réel ; il faut laisser ces sortes de sup-
positions aux Physiciens, à qui l'on ne disputera
jamais le droit de se promener à leur aise dans le
pays des Conjectures.

L'autre Fait, dont il s'agit, est assez burles-
que; & je ne sai si, par cela même, on ne se-
roit pas en droit d'en douter. Le voici tel qu'il
est exposé par notre Auteur. „ Lorsque le Roi
„ *Jacques I* demanda à l'Evêque *Neal* s'il ne
„ pouvoit pas puiser dans la bourse de ses Sujets,
„ sans les formalités & le consentement des Par-
„ lemens, l'Evêque lui répondit rondement qu'il
„ le pouvoit. *A Dieu ne plaise, Sire, que vous*
„ ne

„ ne le puissiez , vous êtes le soufle de nos mari-
 „ nes.

C'est sur cela que Mr. Gordon fait la réflexion
 suivante. „ Avec ce jargon , & une application
 „ impie & burlesque de l'Ecriture , ce Prélat
 „ auroit voulu autoriser la subversion des Loix
 „ fondamentales de l'Etat , & lâcher la bride au
 „ Roi pour dépouiller ses Sujets , au mépris du
 „ devoir d'un Roi , du Serment prêté à son Sa-
 „ cre , & de la Constitution du Royaume. Pour-
 „ quoi la Loi n'a-t-elle point ordonné des châti-
 „ mens pour un tel parricide empoisonneur , en-
 „ nemi déclaré des Loix & de la Liberté ? On
 „ prononce avec justice que projeter la mort
 „ d'un Roi est un crime de haute trahison. L'E-
 „ vêque projettoit la destruction de l'Etat. Il y
 „ a apparence que cet impie Pédant ne se porta
 „ à cet excès de méchanceté & d'imposture ,
 „ que pour complaire au Roi , favoriser l'Epis-
 „ copat , & se fraier le chemin aux honneurs
 „ Ecclésiastiques.

Dans la *Section III du Discours IV*, où l'on
 examine combien est aimable le caractère d'un bon
 Prince , qui gouverne selon la Justice & les Loix ,
 qui aime & qui soulage ses Sujets , Mr. Gordon fait
 un éloge magnifique de *Henri IV*, Roi de Fran-
 ce ; je dis , qu'il fait son éloge , parce qu'il y ra-
 porte plusieurs traits qui font voir le bon cœur
 de ce Monarque , & combien il préféroit les in-
 térêts de son Peuple aux siens propres. Voici
 quelques-uns de ces traits.

Une maxime que *Henri IV* répétoit souvent ;
 & qu'il mettoit en pratique , c'est que pour regner
 comme

comme il faut ; il n'est pas à propos de faire tout ce qu'on peut. Il écoutoit toujours avec beaucoup de patience les remontrances de ses Sujets & des Parlemens ; il n'avoit point la mauvaise honte de changer de sentiment , & de ceder quelques points de ses prérogatives ; il n'aimoit point à entendre les flatteurs exalter son autorité, ou montrer trop d'attachement pour les Privilèges de la Royauté ; il avoit du dégoût pour les louanges de ceux qui n'en méritoient aucune ; il ne souffroit point que les Provinces fussent foulées pour enrichir des Particuliers, & il reconnoissoit qu'il ne différoit en rien de ses Sujets, n'ayant que deux yeux & deux pieds non plus qu'eux.

Ce bon Prince dit un jour à une Assemblée de la Noblesse de Normandie, à Rouen, qu'il les avoit appelés non pour leur imposer une obéissance aveugle à ses volontés & à son bon-plaisir, mais pour recevoir leurs avis, pour y mettre sa confiance & les suivre. Il ne parloit que rarement de ses prérogatives, qu'il considéroit comme ne lui ayant été données que pour l'amour de ses Sujets : de même que ses revenus ne lui étoient donnés que pour la défense de son Etat ; & non pour les dissiper follement dans le faste & dans les voluptés. Il avoit de l'horreur pour les excès & les usurpations de l'autorité Royale ; il supprima plusieurs maltôtes que la tyrannie du règne précédent avoit exigées. Dans une de ses Déclarations il abandonna à ses Sujets tous les arranges dus à la Couronne , & auroit souhaité que ses propres revenus eussent pu suffire,

pour ne rien prendre de la bourse de ses Sujets. Il étoit au dessus des ombrages & des supercherries qui sont le partage des petits esprits. Ne faisant du mal à personne, il ne craignoit personne, & sa grande ame n'étoit jamais tourmentée par les jalousies ordinairement attachées au Pouvoir souverain. Il ne connoissoit d'autre vue, en s'élevant au dessus des autres, que de faire du bien à tous; &, lorsqu'il se trouvoit trop haut pour soulager ceux qui étoient au dessous de lui, il ne craignoit pas de descendre, se confiant dans la droiture de ses intentions & de sa conduite autant qu'à l'étendue de son pouvoir. Que pouvoit-on dire de plus beau & de plus magnifique à la louange de ce Monarque François!

Il y a quelques traits bien violens contre *Edouard II* & *Richard II*, Rois d'Angleterre, & contre *Louis XIII* Roi de France, dans la *Section* (a) où *Mr Gordon* traite de l'infamie des Princes qui se voient au dessus des Loix, & indépendans de leurs Sujets. Il dit des deux premiers, qu'ils furent les plus fobles & les plus indignes qu'on eût vu jusqu'alors; qu'ils eurent un grand zèle pour leurs prérogatives; c'est-à-dire, pour le privilège d'être malaisans sans contradiction; qu'ils rejetterent toutes les Requêtes présentées par leurs Parlemens; & que delà vint leur malheureux règne, leur fin déplorable, & l'infamie de leur nom.

Louis XIII n'est pas traité avec plus de ménagement que ces deux Rois d'Angleterre. Mr.

Gor-

(a) C'est dans la *Section IV* du *Discours IV*.

Gordon l'accuse d'avoir aimé l'Autorité souveraine autant qu'il étoit incapable de l'exercer ; & pour le prouver , il cite l'exemple que voici. Le Peuple de Toulouse présenta à ce Prince des Placets unanimes & fort pressans , pour lui demander la grace du Duc de *Montmorenci* condamné à mort : il répondit , *que s'il se conduisoit selon les desirs de son Peuple , il n'agiroit pas en Roi.* C'est sur cela que notre Auteur s'écrie :

„ Quelles étranges & superbes idées ont dû mai-
 „ triser le foible cerveau de ce Prince , qu'un
 „ Roi doive agir pour lui-même contre son Peu-
 „ ple ! La chose n'est souvent que trop vraie ;
 „ mais qu'on me dise ce que le Peuple feroit
 „ pour lui-même en pareille occasion , je ne dis
 „ pas le Peuple de Toulouse , dans cette con-
 „ joncture , mais une Nation entière qui voit
 „ dans la manière de gouverner du Souverain
 „ qu'il ne songe qu'à lui-même , sans songer à
 „ ses Sujets qu'il considère comme une chose
 „ qui lui appartient en propre.

Dans la même Section , **Mr. Gordon** loue la mémoire d'*Edouard III* , qu'il dit avoir été *un des plus grands & des plus braves Rois qui aient régné en Angleterre.* Sa sagesse égalait sa grandeur d'ame ; il étoit aussi juste qu'il étoit brave. Il faisoit sa principale étude du bonheur de ses Sujets ; il vouloit partager sa grandeur avec la Nation , & recevoir les conseils de ses Députés.

„ Il eut l'honneur , dit *Selden* , d'être le restau-
 „ rateur des ravages que son père avoit faits ;
 „ c'étoit un Prince que l'on croiroit n'avoir été
 „ que rarement dans son Royaume , par son His-

„ toire, & que les Loix font croire n'en être
 „ sorti que rarement.

Les Princes qui ne gardent pas religieusement leur parole à leurs Sujets & à leurs Alliés, ou qui usent de supercheries pour les tromper, trouveront d'excellens préceptes dans les *Sections V & VI du Discours V*, où l'Auteur propose divers exemples à suivre ou à éviter. Il donne de grandes louanges à la Reine *Elizabeth*, qui regardoit ses Sujets comme ses enfans, & qui en étoit aussi regardée comme leur mère commune. *Elle ne manqua jamais de parole à ses Sujets ; elle ne les trompa jamais. Elle, son Peuple & son Parlement se disputoient à qui auroit plus de confiance & de zèle réciproquement.*

Henri IV ajoutoit à ses autres grandes qualités celle d'un attachement religieux à sa parole. Il tenoit son honneur sacré au point de déclarer, *qu'il aimeroit mieux perdre sa Couronne, que de donner le moindre soupçon qu'il pût manquer de parole, même à ses plus grands ennemis.* Lorsque dans l'occasion il leur offrit des otages, ils n'en voulurent point, se contentant de sa seule parole ; & les Espagnols mêmes, ses ennemis mortels, ayant fait un Traité avec lui, en usèrent de même, & refusèrent les otages qu'il vouloit leur donner. Un des dignes Ministres de ce grand Roi, le Président *Jeannin*, homme d'un excellent jugement, passoit pour avoir une égale probité, & agissoit dans le Conseil, dans les Négociations & avec les Particuliers, sans raffinement & sans artifice.

On remarquoit tout le contraire à la Cour de
Char.

Charles IX, où regnoit la perfidie & la trahison. Ces vices étoient accompagnés de tous les autres ; la cruauté, la débauche, les assassinations ; toute sorte d'oppressions & de malversations. **Henri III** étoit reconnu pour être si porté à la fraude & à la perfidie, que ses promesses n'étoient regardées que comme des pièges : à force de se voir trompé, personne ne vouloit plus se fier à lui. Sa foi, si souvent promise & jamais gardée, fit que ses Sujets l'abandonnèrent : ses Sermens mêmes & les Déclarations signées de sa main n'étoient regardées que comme des preuves qu'il ne songeoit qu'à les violer.

Les Romains, Peuple le plus magnanime qu'on ait vu sur la Terre, grands dans leur fortune & dans leur valeur, l'étoient aussi dans le point d'honneur, observant leurs Traités avec la dernière ponctualité. Ils se firent par-là une réputation solide parmi les Nations étrangères, qui, comptant sur leur parole, s'attachoient fidèlement à leurs intérêts (a). Quelques-uns de leurs Alliés le firent d'une manière si constante, que, plutôt que de les abandonner, ils affrontèrent les rigueurs de la Guerre, la famine & leur perte totale.

Je ne sai si tout le monde sera de l'avis de notre Auteur, sur ce qu'il dit (b) de la manière dont on devroit traiter les mauvais Princes. Il prétend que *rendre des respects aux méchans Princes, c'est faire tort aux bons ; c'est les priver des*

G 3

éloges

(a) Voyez l'Extrait qu'on a donné ci-dessus, pag. 13 du Tome VI de l'Histoire Romaine par Mr. Rollin,

(b) Dans la Section VIII du Discours V.

élages qui sont la récompense due à leur bonne conduite. Et plus bas il dit encore, que *parler avec respect des méchans Princes ou autres, ce n'est pas faire honneur, c'est abuser de l'honneur.* Il demande, à ce sujet, si on est obligé de respecter la peste, les bourreaux & les destructeurs du Genre-humain.

Il me semble que ces principes sont trop dangereux dans la pratique, & qu'ils peuvent tous les jours donner lieu à l'anarchie, qui est peut-être le plus grand de tous les maux. Les Princes ne sont pas parfaits, ils ne sont pas sans défauts; & souvent même ceux qui sont doués des vertus les plus héroïques, sont en même tems sujets à de très grands vices. Est-ce donc un principe à suivre que, dès qu'un Souverain vient à donner quelque sujet de mécontentement à son Peuple, celui-ci soit autorisé à lui manquer de respect & à lui refuser l'honneur qui lui est dû. Je pense qu'il est permis de mépriser souverainement en son cœur un Prince de mauvaise foi, ou sujet à quelque autre grand défaut, puisque le vice ne mérite jamais d'estime; mais je doute fort qu'il soit beau, ou qu'il faille, pour cela, ne lui pas rendre les devoirs extérieurs que les Sujets rendent généralement à leurs Souverains.

Le *Discours VI*, où Mr. Gordon traite de la *Superstition des Princes*, est extrêmement intéressant. Il y fait voir par des exemples anciens & modernes, que la Superstition, dans un Prince foible, est toujours une de ses plus dangereuses faiblesses; que, généralement parlant, elle est

est ruineuse à son Peuple, & souvent à lui-même, parce qu'elle le soumet à l'aveugle censure de Guides, qui ont l'ame basse & des vues particulières. Les Superstitieux sont obligés d'avoir des Directeurs & des Maîtres : ceux-ci, en dirigeant la conscience des Princes, n'ont garde d'oublier leur propre intérêt, auquel ils sacrifient souvent le Public & toutes choses.

C'est à la Superstition qu'on doit attribuer tant de cruelles Guerres qui ont désolé l'Europe. On a vu souvent des Communautés opprimées, persécutées, mises aux fers, ou massacrées; & cela uniquement pour certains termes, pour certaine forme d'habits, pour des postures & des grimaces, pour des sons, des distinctions & du galimatias. *Chechxidav*, Prince & Enthousiaste de Perse, y ayant fait une réforme de la Religion Mahométane, déclara qu'il n'y avoit point de salut, si l'on n'adhéroit à son système. Quelle affreuse conséquence ne tira-t-on pas de ce principe ! On regarda comme licite, méritoire, & même nécessaire d'infliger des peines, & même la mort, à ceux qui devoient être damnés dans l'autre vie.

Les Turcs ne raisonnent guère autrement sur cet article. Persuadés qu'ils sont seuls les vrais Croians, & que les Persans sont des Hérétiques, ils croient qu'il leur est permis de les ruiner, de les tuer, de les exterminer. Doctrine abominable ! De là est venue la haine qui règne depuis si longtems entre les deux Nations.

Les Chrétiens ont-ils agi plus sagement à Point du tout. L'Empereur *Juslinien* déclara la guerre

re aux Vandales , & résolut de les exterminer , uniquement parce qu'ils étoient Ariens. Par qui croyez-vous qu'il fut porté à cette barbarie ? Par un Ecclésiastique , par un Evêque , en un mot par un fanatique , qui avoit fait un songe pour encourager ce Prince à l'extirpation de ces Hérétiques. *A donner des conseils extravagans , sanguinaires & destructeurs , jamais personne n'a surpassé , & peu ont égalé ceux qui font profession d'être Ministres de miséricorde & de paix.* C'est ce que dit notre Auteur ; & peut-être a-t-il raison.

A quoi doit-on attribuer l'expulsion des Maures hors de l'Espagne ? A une troupe d'insensés & de fanatiques , aux menées & aux instigations des Moines , qui avoient de l'ascendant sur la bigoterie du Roi. On crut qu'il valoit mieux dépeupler & apauvrir l'Espagne , que d'y laisser des Infidèles.

Voulez-vous des exemples plus récents , & qui peut-être vous intéresseront davantage ? Je me bornerai à en rapporter quelques-uns , & même en peu de mots ; car on ne sauroit tout dire dans un Extrait. *Henri II*, Roi de France , fit une paix honteuse avec l'Empereur , dans le dessein de faire la guerre à ses Sujets naturels , d'écraser & de massacrer les Huguenots , qui n'avoient fait d'autre mal que de prier Dieu à leur manière. Quelques bigots , attachés à leurs intérêts , avoient donné ce beau conseil à ce Prince. *Henri III*, aussi Roi de France , étoit très débauché , très dévot , superstitieux & oppresseur insigne. Sa vie étoit un cercle perpétuel de su-
per

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 105

perstitutions & de desordres. Entre les sacrifices que les Directeurs de sa conscience exigeoient de lui, c'étoit toujours la persécution des Protestans ; le reste consistoit en donations & en profusions pour les Moines. Le Pape *Benoit XIII* étoit un misérable superstitieux, qui, au lieu de s'attacher à l'administration de ses Etats, employoit tout son tems à visiter des Eglises & des Images, à consacrer des Chapelles & des Autels. Par-là il donna lieu à la corruption & à l'injustice, qui dominèrent à sa Cour ; & , quoiqu'il eût d'ailleurs de bonnes intentions, son règne ne laissa pas d'être méprisable & insupportable.

Les Croisades, ces folles & bizarres entreprises qui ont fait périr tant de monde, devoient leur origine à la Superstition des Princes & des Peuples, inspirée & conduite par le Pape & par le Clergé. Quel étoit le but de ces Princes ? Entreprenoient-ils ces guerres ruineuses pour des raisons d'Etat, ou pour se défendre. Rien moins que tout cela. „ L'Europe, *dit notre Auteur*, „ s'épuisait de la fleur de ses habitans & de ses „ Trésors. seulement pour l'amour du „ Rocher où le Corps de notre Seigneur avoit „ été déposé pendant quelques heures. Ni lui, „ ni les Apôtres n'avoient déclaré qu'il eût doué „ ce Rocher, de sainteté ni de vertu, non plus „ qu'aucun autre Roc sur lequel il lui fût arrivé „ de passer. Mais les Prêtres imposteurs, qui „ ont toujours jetté les premiers fondemens de „ leur domination sur la fourberie, firent tant „ de bruit, montrèrent tant d'impudence, &

„ mirent en œuvre tant de faussetés, qu'ils allu-
 „ mèrent le zèle frénétique qui produisit de
 „ grandes Armées , de grands efforts , & fit
 „ répandre beaucoup de sang pour le recouvre-
 „ ment d'un morceau de terre entièrement sem-
 „ blable à l'autre terre. Il étoit vraisemblable
 „ que ni Dieu, ni *Jésus-Christ*, ni le St. Esprit,
 „ ne prenoient à cela aucun intérêt; autrement
 „ ils auroient garanti ces pais-là des mains des
 „ Infidèles.

Notre Auteur prétend que les Ecclésiastiques de ce tems-là, qu'il appelle de *saints Impositeurs* & des *Charlatans*, avoient porté les Peuples à cette frénésie, par la promesse du pardon de leurs péchés, & par l'assurance de l'héritage des Saints, accordée à tous ceux qui auroient la grâce d'agir comme des furieux, & qui périroient comme des insensés. *C'est ainsi, dit-il, qu'ils abusoient des Laïques avec des paroles & des espérances, sorte de monnoie qu'ils ne prendroient pas eux-mêmes en payemens.* Ils prêchoient le mépris du monde aux riches, tandis qu'ils s'approprioient leurs biens. Les Moines avoient banni le Sens commun à force de terreurs spirituelles. S'ils avoient à combattre quelque esprit indocile & opiniâtre, délivré de leurs sortilèges, ils étoient fournis d'autres armes, de cachots, de cordes, & de fagots. Tout homme qui osoit contredire les Moines, quoique ce fût pour la défense de la Vérité, de l'honneur de Dieu, & du bonheur du Genre-humain, étoit un *Athée*, du moins un Hérétique, propre à être livré à *Satan*, & exterminé par les hommes.

St.

St. Bernard, qui s'avisa de prêcher les Croisades, est ici assez maltraité, & mérite peut-être de l'être encore davantage pour tous les maux qu'il a causés. Ce Moine ardent, & rempli d'un faux zèle, alléguait une vocation & une autorité de la part de Dieu pour cette expédition; il prophétisa le succès certain aux Chrétiens, & la destruction infaillible des Turcs. Lorsque la Providence divine eut donné le démenti à cet Ambassadeur, il ne se déconcerta pas pour cela, il se tira d'affaire par ce misérable subterfuge: *Que ses Troupes avoient échoué dans leur entreprise à cause de leurs péchés.* Belle raison! „ Que ne prévoyoit-il, dit notre Auteur, „ ces péchés, lui qui prétendoit aux divines lumières & à la Prophétie? N'avoit il pas hardiment promis un heureux succès sans réserve; & le plus infigne faux Prophète du monde ne peut-il pas se tirer d'affaire par cette même excuse (a)?

Les *Discours* VII & VIII de ce second Volume concernent entièrement les Ministres des Princes. Tout ce que l'Auteur y avance, ne tend

(a) Il ne faut pas croire que les Protestans soient les seuls qui parlent si mal de ce fameux *Saint* de l'Eglise Romaine, plusieurs Catholiques qui n'ajoutent pas légèrement foi aux Miracles qu'on lui a autrefois attribués, & que les Moines de certains Ordres lui attribuent encore aujourd'hui, ne le regardent guère que comme un homme animé d'un faux zèle, qui a causé d'autant plus de maux à la France & au reste de la Chrétienté, qu'il passoit dans l'esprit des Grands & des Petits pour un homme inspiré. Mr. l'Abbé de *St. Pierre* en parle en quelque endroit de ses *Ouvrages* avec assez peu de ménagement.

rend pas moins à l'honneur & à la tranquillité des Souverains, qu'à la félicité & à l'avantage de leurs Sujets. Il donne à entendre que ce fut un malheur pour *Louis XIV* & son Royaume de prêter l'oreille aux insinuations du Marquis de *Louvois*, qui, profitant de l'ascendant qu'il avoit sur son Maître, ne songea qu'à l'engager dans des guerres continuelles. Ce Ministre avoit ses vues. Il étoit Secrétaire de la guerre, & c'étoit durant la guerre qu'il étoit le plus accrédité & le plus considéré.

On lira avec plaisir quelques traits des plus curieux dans la *Section II* du *Discours VIII*, où *Mr. Gordon* fait voir entr'autres combien il est difficile à un bon Ministre de se soutenir auprès d'un Prince obsédé par des Imposteurs & des Séducteurs. J'en toucherai ici quelque chose pour exciter davantage la curiosité des Lecteurs.

Lorsque *Henri VIII*, Roi d'Angleterre, voulut se fortifier contre le Pape, l'Empereur & le Roi d'Espagne, il rechercha l'alliance de *Faques V*, Roi d'Ecosse, son neveu, à qui il vouloit même assurer sa succession. Il avoit alors une fille unique, nommée *Marie*, qui fut déclarée illégitime. *Faques* accepta d'abord la proposition, qui ne pouvoit que lui être très avantageuse. Le Clergé intimidé mit alors tout en œuvre pour empêcher ce Prince de tenir sa parole. On l'intimida par ce grand mot d'*Hérésie*, on lui conseilla de l'extirper, de s'enrichir des dépouilles de ceux qui la professoient, & on l'encouragea même à piller & à bruler les meilleurs de ses Sujets & les plus riches. *Faques*
écou-

écouta avec trop d'avidité cette nouvelle proposition, & la communiqua au Seigneur *de Grange* son Trésorier. Celui-ci, qui étoit un homme d'une probité reconnue, fit voir à son Maître combien ce conseil étoit injuste & pernicieux, & le fit par-là revenir au dessein qu'il avoit eu de s'allier étroitement avec l'Angleterre. Lorsqu'après cet entretien, les Prélats vinrent trouver ce Prince, il leur fit de sanglans reproches sur le conseil pernicieux qu'ils lui avoient donné d'exterminer tant de Seigneurs & de Barons. „ Est-ce pour cela, *leur dit-il*, que mes „ prédécesseurs ont donné tant de terres & de „ revenus à l'Eglise ? Etoit-ce pour entretenir „ des Faucons, des Chiens & des Garces, à un „ tas de Prêtres vauriens ? Le Roi d'Angleterre vous fait bruler, celui de Danemarc vous fait décapiter, & moi je vous percerai de cette épée” : sur quoi, dit le Chevalier de *Melvil*, dont notre Auteur emprunte ces paroles, il tira sa Dague, & ils s'enfuirent fort effraiés.

Les Evêques ne se déconcertèrent pas pour cela. Ils corrompirent, à force d'argent, *Olivier Sinclair*, à qui ils promirent de grands honneurs, s'il venoit à bout de porter le Roi à rompre avec son oncle. Pour décrier en même tems le Trésorier dans l'esprit de ce Prince, ils dirent : „ que c'étoit un hérétique ; qu'il avoit „ toujours dans sa poche un Nouveau Testament en Anglois ; qu'il étoit même si orgueilleux & si arrogant, qu'il ne vouloit pas procurer des Femmes au Roi, ni prostituer celle de son fils aux plaisirs de Sa Majesté”. Ces fa-
voris

vols avoient de coutume d'amener au Roi des Femmes ou des Filles pour conserver ses bonnes grâces. Le Roi alant voulu justifier son Trésorier, le Prieur de *Pittenween* repliqua, & dit: *Sire, l'héritière de Kelly est une belle Fille potelée ; & j'ose gager ma vie que si votre Majesté l'envoie chercher, il refusera de vous l'envoyer (a).*

Je finirai par-là mon Extrait, & je renvoie le Lecteur à l'Ouvrage même, où il trouvera le détail de toute cette affaire, & les suites qu'eurent les intrigues des Ecclésiastiques. Je remarquerai seulement que ces Imposteurs, après avoir engagé le Roi dans un abîme de maux & de malheurs, le firent mourir par le poison, alant gagné pour cet effet un scélérat qui étoit au service de cet infortuné Monarque.

Je laisse aux personnes de bon gout à juger du mérite de cet Ouvrage, qui ne paroît avoir été composé que dans la vue de détruire la tyrannie, de rendre les Rois meilleurs, les Peuples plus heureux, & enfin de renfermer la grande puissance des Ecclésiastiques dans de justes bornes. Si j'ai critiqué l'Auteur en quelques endroits, c'est que les hommes ne sont pas faits de manière à avoir sur toutes choses les mêmes idées. J'ai cru être fondé à proposer mes doutes & mes raisons, que je soumes d'ailleurs au jugement du Public ; & je crois Mr. Gordon trop galant homme pour trouver mauvais qu'on ne pense pas toujours comme lui. Il pré-
che

(a) Cette Demoiselle étoit fiancée avec le fils du Trésorier.

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 118

che par-tout la Tolérance en fait de Religion ;
& j'ai tout lieu de me persuader qu'il n'est pas
moins disposé à la prêcher en fait de Politique.

ARTICLE VIII.

**HISTOIRE UNIVERSELLE, depuis le commence-
ment du Monde jusqu'à présent, traduite de
l'Anglois d'une SOCIÉTÉ de GENS de LET-
TRES.**

T O M E I.

*Contenant l'HISTOIRE UNIVERSELLE jusqu'à
Abraham, l'Histoire d'Egypte, & l'Histoire
des anciens Peuples de Canaan.*

T O M E II.

*Contenant l'Histoire des anciens Syriens, l'Histoi-
re des Phéniciens, & l'Histoire des Juifs, de-
puis Abraham jusqu'à Saül.*

T O M E III.

*Contenant l'Histoire des Juifs, depuis Saül jusqu'à
la Captivité de Babylone; l'Histoire des Assy-
riens, des Babylooniens, des Mèdes & des
Perses. Enrichie des Figures & des Cartes
nécessaires. Pagg. 631 pour le Tome I, sans
compter les Préfaces, le Plan de l'Ouvrage,
&c. Pagg. 678 pour le Tome II. Pagg. 574
pour*

pour le Tome III. In Quarto. A Amsterdam
& à Leipzig, chez Arkstée & Merkus, 1742.

LA définition, qu'un Grand-homme a donnée de l'*Histoire*, convient parfaitement à l'excellent Ouvrage dont nous allons rendre compte. Ce n'est, dit-il (a), qu'un spectacle de révolutions perpétuelles dans les affaires humaines, de naissances & de chutes d'Empires, de Mœurs, de Coutumes, d'Opinions, qui se succèdent incessamment, enfin de tout ce mouvement rapide, quoiqu'insensible, qui emporte tout, & change continuellement la face de la Terre. Telle est, en effet, l'idée générale qu'on peut se former de cet Ouvrage, dans lequel on a rassemblé & mis dans un bel ordre tous les évènements les plus frappans, les plus remarquables, & les plus dignes d'être transmis à la Postérité, qui se sont passés chez tous les Peuples de l'Univers, depuis la naissance du premier homme jusqu'à nos jours.

Mais, pour le faire connoître d'une manière plus particulière, il est à propos d'en exposer ici le précis, conformément à celui qu'on en donne dans la Préface remplie d'érudition, que les Auteurs mêmes ont mise à la tête du premier Tome. A l'aide de ce précis on aura une idée assez juste du plan général de l'Ouvrage, & nous pourrons par-là nous borner à choisir les matières qui mériteront le plus l'attention du Lecteur.

On

(a) Mr. de Fontenelle dans la Préface de l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, pag. XIX.

On trouve d'abord , immédiatement après la Préface , une espèce d'*Introduction* ou *Discours préliminaire*, qui contient la *Cosmogonie* , ou la *Création du Monde*. Dans ce Discours, après avoir rapporté les différentes opinions des Philosophes, tant anciens que modernes, concernant la formation du Monde animé & inanimé, nos Auteurs exposent en abrégé la seule Histoire authentique de la Création, qui est celle de *Moïse*. Ils n'oublient pas de faire mention de l'opinion de ceux qui croient que le Genre-humain existoit avant *Adam* , que l'on a supposé n'avoir été que l'Ancêtre des Juifs. Ils y agitent en même tems diverses questions, que d'autres Auteurs ont déjà examinées avant eux; telles que sont celles du tems & de la saison de la Création, & de l'endroit où *Adam* fut formé. Ce Discours est terminé par l'article de la création des Anges , & celui de la nature , du pouvoir & des emplois de ces Etres spirituels, qui, dans les premiers Siècles du Monde, avoient tant de part aux affaires du Genre-humain.

L'Introduction finie, on entame le corps même de l'Ouvrage, ou l'*Histoire générale du Monde* , que l'on continue jusqu'au tems du Déluge. Le Lecteur lira avec plaisir les recherches curieuses par lesquelles on commence cette première Partie, & qui concernent la situation du Jardin d'Eden, l'état d'Innocence & sa durée, les deux Arbres, la défense faite à nos premiers Pères, le Tentateur & le châtiment auquel il fut condamné, la chute de l'Homme, & les effets qu'elle produisit sur la Nature humaine

& à l'égard de la Terre, avec les différentes opinions des Savans, touchant la manière dont ce changement se fit, tant par rapport à la Terre que dans la constitution de l'Homme. On passe ensuite à la Chronologie, que l'on fixe depuis la Création jusqu'au Déluge; &, après l'avoir fixée, on donne l'histoire des Patriarches de l'ancien Monde, telle qu'elle nous a été transmise dans les Ecrits de *Moïse*, qui sont des seuls auxquels on puisse avoir recours pour ces tems reculés. De l'Histoire du Monde avant le Déluge, on passe à celle du Déluge même, où l'on démontre par les témoignages de divers Auteurs prophanes, la vérité de cette étonnante catastrophe. On n'oublie pas de faire mention des conjectures faites par les Ecrivains anciens & modernes sur la manière dont ce terrible phénomène arriva, & on entre, après cela, dans un détail assez circonstancié touchant l'Arche, à laquelle *Noé*, sa Famille, & tous les Animaux qu'il y fit entrer avec lui, durent leur conservation. Enfin, avant que de quitter l'Histoire de l'ancien Monde, on jette un coup d'œil sur l'état des Hommes avant le Déluge, sur leur Religion, leur Police, leurs Arts & leurs Sciences, sur les changemens causés par le Déluge, sur la longue vie des habitans du premier Monde, & les causes de ce privilège, aussi bien que sur la prodigieuse fertilité de la Terre dans ces premiers tems. Ces discussions sont suivies de quelques recherches concernant la situation du Mont Ararat.

Ce premier Période bien éclairci, on vient

à l'Histoire générale depuis le Déluge jusqu'à la naissance d'*Abraham*, après avoir fixé la Chronologie depuis le Déluge jusqu'au départ d'*Abraham* de Charan. Cette Chronologie est suivie de l'Histoire de *Noé* après le Déluge, & de celle de ses Descendans, jusqu'à *Abraham*, offrant au Lecteur tout ce qui se trouve de curieux ou d'amusant dans les Ecrivains sacrés & profanes. On renferme dans ce même Période l'origine des Sociétés & des Gouvernemens, l'invention des Arts & des Sciences, la fondation des Etats & des Monarchies. Après avoir marqué dans quels Pais les Enfans de *Noé* & leurs Descendans allèrent s'établir, on rapporte en détail les Histoires particulières de chaque Royaume, en commençant par l'Egypte, dont on donne l'Histoire depuis son commencement jusqu'au tems où ses Habitans furent assujettis aux Perses.

La méthode, qu'on a suivie dans les Histoires particulières des différens Peuples, ne peut que plaire à la plupart des Lecteurs, par la grande variété des matières qui y sont traitées. C'est un vaste champ qui offre à la vue une infinité d'objets capables d'exciter la curiosité des Savans de tous les ordres. On commence par rechercher le nom, ou les noms de chacun de ces Peuples: on donne ensuite la description du Pais, dont on marque la situation, la grandeur, de climat, les divisions, le degré de fertilité, les Animaux, les Végétaux, & les Curiosités tant artificielles que naturelles. On fait ensuite mention des Villes, des Rivières, des

Montagnes , des Lacs , en un mot de tout ce qu'il peut y avoir de remarquable dans chaque Province ; & l'on tâche de démêler l'origine & l'antiquité des Habitans , dont on considère les Loix , le Gouvernement , la Religion , les Coutumes , les Institutions , le Langage , le Commerce , les Sciences , la Navigation , sans oublier de fixer , autant que le sujet le peut permettre , la Chronologie de chaque Peuple. Enfin on raporte la Suite & l'Histoire des Princes de chaque Pais , ce qui comprend celle des Guerres , des Traités , des Révolutions , & de tous les évènements considérables.

On trouve à la suite de l'Histoire des Egyptiens celle des Peuples que les Enfans d'*Israël* eurent à combattre , avant que de se rendre maîtres de la Terre de Canaan , savoir les Moabites , les Ammonites , les Madianites , les Iduméens , les Amalekites , les Cananéens & les Philistins. De ces différentes Histoires on passe à celle des anciens Syriens , des Phéniciens , & des Juifs , depuis Abraham , Fondateur de la Nation Judaïque , jusqu'à la Captivité de Babylone. Cette Histoire des Juifs est traitée avec beaucoup d'étendue. On y fait une mention détaillée de leurs Patriarches depuis *Abraham* jusqu'à *Moïse* , de leur servitude en Egypte , de leur sortie de ce Pais , des quarante années qu'ils errèrent dans le Désert , des guerres qu'ils eurent à soutenir contre les habitans de Canaan & les Peuples d'alentour , de leur Religion , de leur Gouvernement , de leurs Loix , de leurs Coutumes , de leurs Arts , de leurs Sciences , & de leur

leur Commerce. La Terre promise y est décrite avec beaucoup d'exactitude. On y fixe aussi la Chronologie Judaïque, depuis la Vocation d'*Abraham* jusqu'à la captivité d'*Egypte*: on donne ensuite l'Histoire des Juges qui gouvernèrent les Israélites depuis la mort de *Josué* jusqu'à *Saül* leur premier Roi, & depuis ce Période jusqu'au Règne de *Sédécias*, quand Jérusalem fut brulée, & toute la Nation emmenée en captivité par *Nébucadnezzer*. Après avoir ainsi parcouru l'Histoire des plus anciens Royaumes, jusqu'au tems où ils furent assujettis aux grands Empires, dont ils ne furent plus que des Provinces, on passe à l'Histoire même de ces Empires.

On a eu soin de donner, dans la Préface, une Liste fort étendue & raisonnée des Auteurs que l'on a principalement suivis. Cette Liste peut être regardée comme une histoire abrégée de ces Auteurs mêmes & de leurs Ouvrages. *Moïse* est le premier dont ils fassent mention. Comme la Géographie est une partie essentielle de l'Histoire, on a tâché de marquer dans celle-ci avec exactitude, la situation des Villes, des Fleuves, des Forêts, des Lacs & des Montagnes, dont on a eu occasion de parler; & on a pris pour Guides ordinaires les plus fameux Géographes de l'Antiquité. Dans les cas douteux nos Auteurs ont eu recours aux Géographes modernes, particulièrement à *Cluvérius*, *Ortelius*, *Cellarius*, & à quelques Voyageurs modernes, qui ont été sur les lieux, & qui passent pour exacts & fidèles. Toutes ces Autorités réunies

les ont mis en état d'insérer, dans les endroits où il falloit, des Cartes, où le Lecteur peut parcourir d'un seul coup d'œil les Pais dont il est parlé dans l'Ouvrage.

Comme cette Histoire est remplie d'un, très grand nombre de Notes, dont il y en a même de fort longues, nos Auteurs ont cru devoir prévenir sur cela le Lecteur, pour faire voir combien elles étoient nécessaires dans un Ouvrage de la nature de celui-ci. Ils disent que les Contumes, les Religions, l'Habillement, les Armes, le Gouvernement, &c. des différentes Nations, dont ils font mention, se ressembtent si peu, & diffèrent tant de ce qu'ils ont vu, qu'il ne seroit pas possible d'en donner de justes idées, sans quelques explications, qui auroient été déplacées dans le Texte. Le fil de la plus intéressante Histoire, auroit été interrompu, & il n'y auroit pas eu moyen de finir aucun article que d'une manière languissante. Il falloit donc absolument mettre dans les Notes le grand nombre de Remarques instructives sans lesquelles cette Histoire auroit été fort imparfaite. Outre cela, il s'est élevé entre les Savans plusieurs contestations au sujet de divers évènements, & ces contestations ne devoient pas être passées sous silence. Mais il n'étoit pas possible d'insérer toutes ces disputes dans le Texte, le fil d'une Histoire n'admettant qu'une seule manière de rapporter les évènements. Ainsi on a mis dans le Corps de l'Histoire, ce qui paroissoit le plus probable, & le reste dans les Notes, afin que les Lecteurs, qui ne consultent qu'un seul Ecrivain

vain ne taxent pas nos Auteurs d'en imposer au Public, en cas qu'il leur arrive de ne pas s'accorder avec leur Historien. La longueur de quelques-unes de ces Notes ne doit pas effraier le Lecteur, puisqu'on a tâché d'être aussi concis que le sujet pouvoit le permettre, & qu'on a souvent réduit à quelques lignes, des Dissertations dont des Savans ont fait la matière de plusieurs Volumes.

On ne pouvoit guère se dispenser de faire connoître les Monnoies, les Poids & les Mesures des Anciens; mais, comme il ne convenoit pas d'entrer dans de profondes discussions sur ce sujet, nos Auteurs se sont contentés de donner quelques Tables, dans lesquelles le Dr. *Arbutnot* a réduit au Titre Anglois la valeur des Monnoies, des Poids & des Mesures des Anciens. Quant à la Chronologie, on trouvera dans la Préface diverses Tables fort instructives, & qui font voir la prodigieuse différence qui se trouve dans les Auteurs qui ont écrit sur cette matière épineuse.

Tel est le dessein général de l'Ouvrage. Voyons maintenant de quelle manière on a partagé les matières qui composent les premiers Volumes déjà imprimés, & quelles sont celles que l'on promet d'insérer dans les autres Volumes qui serviront de Suite à ceux-ci. Tout l'Ouvrage est divisé en huit Livres, dont voici le contenu. Le Livre I contient l'*Histoire Asiatique jusqu'à Alexandre*. Le Livre II renferme l'*Histoire Grecque, mêlée avec l'Histoire Asiatique, depuis Alexandre jusqu'à Mahomet*. Le Livre III

comprend l'*Histoire Romaine*. Le Livre IV contient l'*Histoire Mahométane*. Le Livre V expose l'*Histoire des Peuples Occidentaux & Septentrionaux de l'Europe*, & des *Irruptions de ces derniers dans l'Empire Romain*. Le Livre VI renferme l'*Histoire des Etats modernes dans la Partie Méridionale de l'Europe*. Le Livre VII comprend l'*Histoire des Etats modernes dans la Partie Septentrionale de l'Europe*. Le Livre VIII contient l'*Histoire de l'Afrique & de l'Amérique*. Enfin, pour *Conclusion* de l'Ouvrage, on donnera des *Considérations sur la situation présente des Royaumes & des Etats qui subsistent actuellement dans les différentes Parties de la Terre*, & sur leurs *Intérêts*, tant *Etrangers* que *Domestiques*. Il n'est pas hors de propos de transcrire ici une espèce d'Avertissement, qu'on a inséré à la suite de ce Plan, dont nous n'avons indiqué que les Titres généraux. Voici ce qu'il porte.

„ Ceux qui ont entrepris cette Histoire , ne
 „ donnent pas ceci comme un Plan complet ; ils
 „ sont persuadés qu'en avançant dans leur tra-
 „ vail , ils trouveront des raisons pour changer
 „ & ajouter quelque chose à ce Plan ”.

Les trois premiers Tomes , annoncés à la tête de cet Extrait , ne font que le Livre I de cet Ouvrage, ainsi l'on peut juger par-là de l'étendue qu'on donnera à cette Histoire ; car, en comptant trois Tomes pour chaque Livre , on doit s'attendre à avoir 24 Tomes, & on peut même juger , par la manière dont on a exécuté le plan des premiers , qu'il n'y en aura guère moins , sur-tout si l'on ajoute quelque chose au Plan

Plan général de l'Ouvrage , ainsi qu'on le fait espérer. On vient de voir jusqu'où s'étend le Livre I, ou les trois premiers Tomes , il ne reste plus qu'à indiquer les matières générales contenues dans chacun d'eux. On ne peut guère se dispenser de le faire pour un Ouvrage de si grande importance, & cela en faveur de ceux qui souhaitent d'en avoir quelque idée avant que de l'acheter. On veut souvent bien risquer une bagatelle pour un petit Ouvrage que l'on ne connoit que par le Titre seul, mais lorsqu'il est question de déboursier une somme un peu considérable, on balance un peu plus, & l'on veut du moins connoître l'Ouvrage en partie , pour l'acheter s'il le mérite , ou pour le laisser entre les mains du Libraire, si on ne le juge pas digne d'être placé dans une Bibliothèque choisie.

Le Tome I contient , outre l'*Introduction* dont nous avons déjà dit un mot , quatre *Chapitres*, qui sont tous partagés en plusieurs *Sections*. Le CHAPITRE I traite de l'*Histoire du Monde jusqu'au Déluge*, & contient huit *Sections*, dont voici le contenu. La Section I renferme la *Création de l'Homme, & son séjour dans le Jardin d'Eden*. On expose dans la Section II la *Chute de l'Homme*. On donne dans la Section III la *Chronologie depuis la Création jusqu'au Déluge*. La Section IV contient l'*Histoire des Patriarches, qui ont vécu avant le Déluge*; & la Section V l'*Histoire Profane avant le Déluge, tirée de Sanchoniaton*. La Section VI traite du *Déluge*; & la Section VII de l'*état du Monde avant le Déluge, & des changemens que ce*

flam causa sur la Terre. On expose dans la Section VIII des Recherches touchant la situation du Mont Ararat, & les Sentimens divers des Savans sur ce sujet. Le CHAPITRE II, où l'on donne l'Histoire Générale, depuis le Déluge jusqu'à la Naissance d'Abraham, renferme sept Sections qui contiennent les matières suivantes. Dans la Section I on examine la Chronologie du Période qui s'est écoulé entre le Déluge & le départ d'Abraham pour Haran. On expose dans la Section II l'Histoire de Noé après le Déluge, & de ses Descendans jusqu'à Abraham. Le Sujet de la Section III est l'Histoire de Sanchoniaton après le Déluge; & celui de la Section IV est le départ du Genre-humain des environs du Mont Ararat vers la Plaine de Scinbar, avec la Construction de Babel. La Section V traite de la Confusion des Langues. On expose dans la Section VI la Dispersión du Genre-humain, & la fondation de différentes Nations en deux Peuples généraux. On trouve dans la Section VII l'Origine du Gouvernement Civil, & l'établissement des premiers Royaumes. Le CHAPITRE III, qui contient l'Histoire d'Egypte, jusqu'à Alexandre le Grand, n'a que six Sections, dans la I. desquelles on donne la description de l'Egypte. La Section II traite de l'Antiquité, du Gouvernement, des Loix, de la Religion, des Coutumes, des Arts, des Sciences, & du Commerce des anciens Egyptiens. La Section III renferme la Chronologie Egyptienne, jusqu'au tems d'Alexandre le Grand. La Section IV contient l'Histoire d'Osiris, d'Isis, de Typhon, & d'Orus; & la

Juillet, Août & Septembre, 1742. 127

la Section V contient l'*Histoire des Règles des Rois d'Egypte*. On expose dans la Section VI la *Succession des Rois d'Egypte, suivant les Orientaux*. Enfin le CHAPITRE LV & dernier de ce Tome I contient l'*Histoire des Peuples avec lesquels les Israélites eurent à faire avant qu'ils possédassent le Pais de Canaan*. Ce Chapitre a sept Sections, dont la I renferme l'*Histoire des Moabites*; la II l'*Histoire des Ammonites*; la III l'*Histoire des Madianites*; la IV l'*Histoire des Edomites*; la V l'*Histoire des Amalékites*; la VI l'*Histoire des Cananéens*; & la VII l'*Histoire des Philistins*.

On voit d'un coup d'oeil, par cet exposé, tout ce qui est contenu dans le premier Tome; mais comme le Lecteur est en droit d'exiger qu'on lui fasse outre cela connoître de quelle manière les matières y sont traitées, nous allons choisir, parmi un assez grand nombre de Questions qu'on y examine, quelques-unes de celles qui nous paroîtront les plus importantes & les plus curieuses, en ne donnant cependant que la substance des choses, notre dessein étant de nous renfermer dans des bornes très étroites pour ne pas donner trop d'étendue à cet Extrait. A l'égard de ce qui est purement historique, nous renvoyons le Lecteur à l'Ouvrage même, parce qu'on ne sauroit guère entamer cette partie, qui fait proprement le corps du Bâtiment, & que d'ailleurs il suffit d'en avoir indiqué tous les Sujets par la distribution que nous venons d'exposer de ce premier Tome en ses différens Chapitres & Sections.

Une

224. BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

Une belle Question, agitée depuis très long-tems par les plus grands Philosophes, est celle de la *Création du Monde*. Nos Auteurs établissent d'abord pour principe, *que l'Univers a été créé ou produit de rien, par un Dieu infiniment bon, qui, existant par lui-même, est la première cause de toutes choses*; & , après avoir répondu en peu de mots à l'objection que forment les Athées, *qu'un Pouvoir même infini ne sauroit créer la Matière*, & aux raisons alléguées par quelques Philosophes, qui nient l'existence actuelle de la Matière & du Mouvement, ils passent à l'examen des différentes opinions des Anciens & des Modernes sur l'origine de l'Univers, lesquelles ils rangent toutes sous l'une des trois Classes suivantes. 1. Que le Monde est éternel, pour la matière & pour la forme, & qu'il n'a jamais eu d'origine, ni ne sera jamais sujet à quelque corruption. 2. Que la matière du Monde est éternelle, mais non pas la forme. 3. Que le Monde a eu un commencement, & aura une fin, étant périssable de sa nature.

Aristote a adopté la première de ces opinions, & a été suivi par un grand nombre de ses Disciples. Il prétendoit que non seulement la matière des Cieux & de la Terre étoit éternelle; mais que même le Genre-humain, & toutes les Espèces d'Animaux mâles & femelles, avoient toujours subsisté, par une suite non interrompue de générations, sans aucun commencement; & que la Terre a été de tout tems ornée d'Arbres, de Plantes, de Fleurs, de Minéraux, & d'autres productions, telles que nous les voyons

à présent (a). La grande raison , qui a porté ce Philosophe à soutenir cette opinion , c'est qu'il lui sembloit qu'un effet pareil devoit nécessairement procéder d'une Cause éternelle, telle que Dieu, qui, étant tout Acte, n'avoit pas pu rester dans un état d'inaction & de repos (b). Il reconnoit que le premier Principe n'est ni Feu, ni Terre, ni Eau, ni aucune chose que nous apercevons par les sens, mais qu'une Substance spirituelle est la cause de l'Univers, & la source de tout l'ordre & de toute la beauté, aussi bien que des mouvemens & des formes , qui nous causent tant d'admiration (c). Il définit expressément DIEU , *un Etre intelligent (d), spirituel, premier moteur de tout, quoiqu'immobile lui même (e) , éternel, indivisible, sans aucune quantité (f);* & il affirme que s'il n'y avoit que de la matière dans le Monde, il n'y auroit point de Cause primitive , mais une progression de Causes à l'infini (g) ce qui est absurde (h). On voit par-là que le véritable sentiment d'Aristote étoit que , quoique le Monde n'eût pas été produit dans le tems , il étoit pourtant l'ouvrage d'un Etre suprême (i).

Per-

(a) Aristot. *de Celo* Lib. I. Cap. 12. Voyez Philo. Jud. *de Incorruptibilitate Mundi*, pag. 940. Burnet's *Archæol. L. I. p. 180.* Cudworth's *Intellectual System. p. 250.*

(b) Ses Sectateurs ont allégué quelques autres raisons, qu'on peut voir dans *Philon, ubi supra*, pag. 943, & *suiv.*

(c) Aristot. *Metaph. L. I. Cap. 2, 3.* (d) Nouç.

(e) Diogen. Laert. *in vita Arist.* p. 286. Edit. Amst. 1692. (f) In *Phys. Lib. VII. Cap. 1, &c.* (g) In *Metaph.*

(h) Voyez Clarke, *Démonstration de l'Existence & des Attributs de Dieu*, pag. 35. & Cudworth, pag. 253.

(i) Simplicius in Aristot. *Phys. L. VIII. & L. L. C. 1.*

Personne n'ignore que *Platon* a reconnu que le Monde avoit été créé de Dieu; mais, s'étant servi de quelques expressions qui sembloient insinuer que cette création s'est faite dans un tems indéfini; comme quand il dit que le *Monde doit nécessairement être une éternelle ressemblance d'une idée éternelle* (a), quelques-uns de ses Sectateurs ont prétendu que, par la création du Monde, il ne falloit pas entendre une création dans le tems, mais seulement en ordre de nature & de causalité (b); c'est-à-dire, que la volonté de Dieu, & sa puissance d'agir, étant nécessairement aussi éternelles que son essence, les effets de cette puissance & de cette volonté doivent être supposés coéternels à la volonté & à la puissance mêmes, tout comme la Lumière procéderoit éternellement du Soleil (c), qu'une ombre seroit formée par un corps interposé, ou l'impression d'un cachet sur de la cire, si les causes respectives de ces effets étoient supposées éternelles (d). Ainsi, exister de toute éternité, & être produit par un autre, n'étoit pas, comme on voit, des choses incompatibles, dans le Système de ces Philosophes. Cette Doctrine de la coéternité du Monde avec Dieu fut, dans le sixième siècle, enseignée publiquement, & même avec succès, dans Alexandrie par *Ammonius*, Disciple de *Proclus* (e) qui

(a) Plato in *Timæe*, & apud Cicer. de *Univ.*

(b) Plotinus *En.* III. L. II. C. 12. & *En.* II. L. IX. C. 3. (c) Idem *En.* V. L. VII. C. 10. *Salmst. de Diis & Mundo*, C. 7. *Proclus in Timæum*, L. II. pag. 111.

(d) Dr. Clarke, *Démonstration*, &c. pag. 37. Voyez aussi les Auteurs qu'il cite, & Philon. de *Incorruptibilitate Mundi*. (e) Zacharias Mytilenæus, in *Biblioth. Patrum*, Vol. XI. pag. 331. Edit. Paris. 1644.

qui avoit été lui-même grand défenseur de l'éternité du Monde.

Exposons maintenant ce que pensent nos Auteurs sur cette importante matière. Ils prétendent que toute cette controverse sur l'éternité du Monde „n'est qu'une Dispute de mots.... „ qu'on a eu l'art de rendre souverainement ennuyeuse, & qui seroit bientôt terminée, si „ de part & d'autre on vouloit seulement s'expliquer clairement, & ne pas équivoquer toujours sur le mot d'*Eternité*”. Ils la réduisent, cette controverse, à cette simple question: *Est-il possible que Dieu & ses Créatures aient toujours existé ensemble?* Comme toute la difficulté vient de l'expression de l'*Eternité du Monde*, ils disent qu'il faudroit déclarer qu'une Créature, qui auroit toujours coexisté avec Dieu, ne seroit pas éternelle pour cela, parce que la durée des Créatures est successive, & que l'Eternité est une durée simple, qui exclue nécessairement le passé & le futur. Chaque Parti trouve son compte à cette distinction essentielle, que l'on met entre la durée de Dieu & celle des Créatures. On accorde en effet à ceux qui nient la possibilité que les Créatures soient éternelles, qu'ils ont raison; & on ne nie pas qu'il ne soit possible que Dieu & ses Créatures aient toujours existé ensemble, puisqu'il est certain que la Cause ne renferme point dans son idée une priorité de temps, par rapport à son effet, ce qui est plus exactement vrai encore d'une Cause toute-puissante, qui n'a qu'à vouloir pour produire tout ce qu'il lui plait.

• • D'un

D'un autre côté , ceux qui disent que les Créatures n'ont pas toujours coexisté avec Dieu , doivent avouer que Dieu existoit avant elles. Il y avoit donc un *avant* , lorsque Dieu existoit seul , ainsi il n'est point vrai que la durée de Dieu soit un point indivisible ; d'où il s'ensuit que le tems a précédé l'existence des Créatures : conséquences qui font que ceux qui argumentent de cette manière , tombent en contradiction avec eux-mêmes ; car , si la durée de Dieu est indivisible , sans passé ni futur , le tems & les Créatures ont commencé ensemble ; & , si cela est , comment peut-on dire que l'existence de Dieu ait précédé celle de ses Créatures ?

On voit donc par-là que les deux argumens pour l'éternité du Monde , sont tirés de l'éternité du Décret de Dieu à l'égard de la création , & de l'indivisibilité de sa durée. Il faut cependant convenir , comme le remarquent très bien les Auteurs de cet Ouvrage , que , quelque force qu'on puisse attribuer à ces argumens , ils ne prouveront jamais que l'arrangement de notre Systême planétaire , bien moins encore la forme de notre Terre , ait toujours été dans l'état où il est à présent.

Après l'examen de cette question , qui a exercé les plus Grands-hommes , nos Auteurs passent à celle de ceux qui ont cru que *le Monde étoit Dieu*. Ils font voir que plusieurs Philosophes ont enseigné cette Doctrine , qui a enfin été réduite en Systême par *Spinoza*. Voici en quoi consiste , suivant nos Auteurs , l'opinion de ce dernier.

Spinoza enseignoit qu'il n'y a point de Substances différentes, mais que tout le Monde matériel, & chacune de ses parties, existent nécessairement, & sont par conséquent infinis (a): Qu'il n'y a pas d'autre Dieu que l'Univers (b), & que l'Etendue est un de ses Attributs (c): Que, puisqu'il est absolument impossible qu'une chose soit créée ou produite par un autre, & impossible aussi que Dieu ait fait, à quelque égard que ce soit, une chose différente de ce qu'elle est à présent (d), chaque chose qui existe doit nécessairement être telle partie de la Substance Divine, non pas comme une modification formée par la volonté de quelque Intelligence, (car il nie formellement que Dieu agisse par choix (e), ou en vue de quelques causes finales (f),) mais comme absolument nécessaire en soi, tant par rapport à la manière d'exister de chaque partie, qu'à l'égard de l'existence du Tout. Ainsi, l'opinion de *Spinoza* revient évidemment à ceci, que le Monde matériel, ou l'Univers, est Dieu, ou l'Etre existant par lui-même; & que tous les Etres particuliers, l'Etendue, le Soleil, la Lune, les Plantes, les Animaux, les Hommes, leurs Mouvements, leurs Idées, leurs Imaginations & leurs Appétits, sont

(a) *Spinoza in Ethic. Part. I. Prop. 6, 7, 8.*

(b) *Ibid. Prop. 14.* (c) *Ibid. in Schol. ad Prop. 15. & Part. II. Prop. 2.* (d) *Ibid. Part. I. Prop. 6 & 33.*

(e) *Ibid. Prop. 32. Corol. 1.*

(f) *Ibid. in Append. ad Prop. 36.*

gique.
 grande c
 grand n
 que affu
 pourtant
 teur; ne
 tiré de la
 „ que i
 „ mie, d
 „ ra les
 „ entre
 „ recoi
 „ la Vui
 „ ne fer
 „ les S
 „ voulo
 „ une a
 „ qui ar
 „ perdre
 „ regard
 „ l'Apôt
 „ sa perc
 „ la lun
 „ tenèbr
 aller bien
 paraison
 question
 rer, que
 voit point
 veugle, l.
 dont un
 ques d'E

(a) Er

Quant au Comte de *Boulainvilliers*, qui paroît avoir bien médité les Ouvrages de *Spinoza*, qui a exposé son *Système*, & l'a mis à la portée des Savans qui ont l'esprit un peu géométrique, „ il avoue (a) qu'après avoir mûrement examiné le *Système* de *Spinoza*, il l'a trouvé le plus dangereux qui ait jamais été inventé contre la Religion, puisqu'il tend directement à sa totale destruction. Il convient encore qu'après avoir lu quantité de Réfutations de ce Philosophe, il n'en a trouvé aucune qui le satisfît, qu'elles l'avoient au contraire induit à juger, ou que leurs Auteurs n'avoient pas voulu mettre la Doctrine qu'ils combattoient dans une évidence suffisante, ou qu'ils l'avoient mal entendue; & il ne craint pas de mettre au nombre de ces derniers le célèbre *Bayle*: Il condamne le sentiment de ceux qui soutiennent, que la Chrétienté n'a rien à craindre d'un pareil Séducteur, comme s'il n'avoit rien écrit d'intelligible, ou qui ne méritât un entier mépris”.

Que le Lecteur juge à présent si nos Auteurs ont eu raison d'avancer que le *Système* de *Spinoza* a été suffisamment réfuté, même par les plus faibles de ses adversaires, & de prétendre qu'il porte sa réfutation avec lui. Le Comte de *Boulainvilliers* avoit étudié cette matière à fond, il en connoissoit mieux que personne le fort & le foi-

(a) Ibid. pag. 373. Je cite ici les propres termes du Journaliste dont je viens de parler.

foible; c'étoit un génie supérieur, très capable de débrouiller par sa grande capacité les subterfuges d'un mauvais Raisonneur, & de dissiper les ténèbres dont un Auteur auroit tâché d'enveloper son Systême pour mieux cacher ses allures & ses fausses démarches. Cependant c'est ce même Comte qui reconnoit ici qu'il n'a encore trouvé aucune Réfutation de Spinoza qui le satisfît. Ainsi, à qui doit-on ajouter foi? A nos Auteurs, ou au Comte de Boulainvilliers? Spinoza est-il terrassé & vaincu, ou ne l'est-il pas? La victoire, chantée tant de fois & par tant de grands Philosophes contre ce Matérialiste, est-elle réelle, ou n'est-elle qu'imaginaire?

Qu'il est triste de ne savoir encore à quoi s'en tenir sur un article de cette importance! Toute la Nature prêche qu'il y a un Dieu, Créateur de l'Univers & de tout ce qu'il renferme: un Philosophe entreprend de renverser cette idée, il ôse avancer que la Matière même est Dieu, qu'elle est éternelle, infinie; bientôt on voit s'élever contre lui une foule d'Auteurs qui l'attaquent de toutes parts, & après bien des combats & des assauts, on se trouve réduit à dire qu'on n'a pas fait voir le défaut essentiel de ce Systême monstrueux, en un mot qu'on ne l'a pas compris, & que par conséquent il reste encore dans toute sa force. Je demande si ce n'est pas s'avouer vaincu; & , puisque le Comte de Boulainvilliers a fait lui-même cet aveu à l'égard de ceux qui avoient attaqué Spinoza, ne doit-il pas être regardé comme le plus imprudent de tous

tous les hommes d'avoir exposé son Systême au grand jour, sans l'accompagner en même tems d'une réfutation capable de convaincre les plus incrédules. C'est un grand crime de tirer de l'obscurité un poison si pernicieux sans en indiquer le remède. Tout ce qu'on peut dire de meilleur en faveur du Comte, c'est que la mort l'a prévenu: c'est au Lecteur à décider si cette raison le justifie.

La seconde opinion sur l'origine de l'Univers, c'est que *sa Substance est éternelle, quoique sa Forme ne le soit pas*. Ce sentiment a été généralement embrassé par les Anciens. Ils posoient pour fondement cet Axiome, que *rien ne sauroit être produit de rien* (a), d'où il tiroient cette conclusion que la création de la Matière étoit quelque chose d'absolument impossible. Nos Auteurs produisent sur cela tous les différens Systêmes que les Philosophes ont inventés, ils accompagnent leur narration de réflexions critiques, de remarques curieuses, & passent ensuite à la troisième & dernière opinion, qui donne au Monde un commencement & le suppose sujet à dissolution.

Les Mages, parmi les anciens Perses, reconnoissoient que le Monde a été créé de Dieu, & leurs successeurs sont encore aujourd'hui dans le même sentiment; mais ne sachant comment rendre raison de l'origine du Mal, ils admettoient deux Principes, un bon Esprit ou Dieu, & un Esprit mauvais; le premier comme origine de

(a) *Ex nihilo nihil.*

tout Bien, & l'autre comme auteur de tout Mal. Les Persans modernes ont une Tradition particulière, qu'ils prétendent avoir reçue de *Zoroastre*, savoir que Dieu a créé le Monde, non en six jours naturels, mais en six tems de différente longueur, qui font en tout trois cens soixante-cinq jours, ou une année complète. Les anciens Philosophes Indiens, appelés Brachmanes par les Grecs, croyoient que le Monde est créé & périssable, étant sujet à être successivement détruit & renouvelé: que les Principes de toutes choses étoient différens, mais que la formation du Monde avoit commencé par de l'Eau (a), & que la bonté de Dieu (b) étoit la cause qui l'avoit porté à créer toutes choses. Les Bramins modernes, leurs successeurs, sont aussi dans ces mêmes sentimens; mais leur Doctrine est rapportée avec une si grande variété, qu'il est très difficile d'exposer d'une manière bien précise ce qu'ils pensent sur cette matière.

Les Chinois font depuis longtems infectés d'Athéisme; mais avant que d'être Idolâtres, ils reconnoissoient un Dieu suprême, de nature spirituel, éternel, tout-puissant, Seigneur du Ciel & de la Terre, & gouvernant tout par sa providence. Cette opinion n'est aujourd'hui suivie que par très peu de personnes; &, de la manière que nos Auteurs exposent la Création, suivant le Système de ces Peuples, on trouve que l'idée qu'ils s'en sont formée est tout-à-fait bizarre

(a) Megasthenes apud Strab. *Lib. XV. pag. 713.*

(b) Voyez *Philost.* dans la Vie d'*Apollonius*, p. 142.

bizarre & absurde: peut-être ce Système paroitroit-il plus raisonnable & moins ridicule, si on étoit imbu dès l'enfance d'une pareille Doctrin^e, car l'éducation a une prodigieuse influence sur tous les hommes en fait de Croiance & de Religion. Chaque Individu, qui se trouve sur la Terre, se regarderoit comme un monstre d'absurdité, s'il réfléchissoit un moment sur lui-même avec les idées d'un autre; il ne se reconnoitroit plus.

Nous ne dirons rien du Système de *Maïse* sur la Création, parce que nous le supposons connu de tous nos Lecteurs. Nos Auteurs exposent ensuite l'Hypothèse de *Descartes*, & celles de „deux savans hommes de notre tems, dont „l'un a excellé par la beauté de son Imagina- „tion & de son Stile, & l'autre par la force „de son génie”. Ces deux savans hommes sont le Docteur *Thomas Burnet* & *Mr. Whiston*. Ils ne paroissent pas faire grand cas de l'Hypothèse de *Descartes*, qu'ils prétendent avoir été renver- sée de fond en comble par quelques-unes des objections qu'on a formées contre elle. „ On a „prouvé, disent-ils, que les trois Elémens de „*Descartes*, & particulièrement la matière sub- „tile du premier, étoient des chimères, & ses „Tourbillons contraires à la nature des choses: „la supposition que tout est *plein*, est évidem- „ment fausse, pour ne rien dire des absurdités „qui naissent de l'opinion que l'Espace & la Ma- „tière sont la même chose (a)”.

I 4

II

(a) Voyez *Newton*, Principia, Lib. II, Prop. 38, 40, 53, &c. Ejusdem Optic. pag. 311, 342, &c. & Notas S. Clarke ad Robaulti Phys. Part. I. C. VIII, & XII, & Part. II, C. 35, &c.

Il me semble que nos Auteurs décident un peu trop légèrement. *Descartes* n'est point encore tout-à-fait vaincu, il a d'illustres défenseurs, & les raisons qu'ils allèguent en faveur de son Systême ne permettent pas qu'on le traite de *chimérique*. Mr. l'Abbé de *Molières*, qui s'est déclaré Cartésien, a pris la défense des Tourbillons, & en a exposé la Théorie (a) de la manière dont elle devoit l'être pour prévenir du moins les plus grandes difficultés. Il prétend en effet avoir répondu, dans un de ses Mémoires (b), à une des plus formidables objections de Mr. *Newton* & de sa nombreuse Secte, & je ne sache pas qu'on ait encore détruit ce qu'il a avancé à ce sujet. Quant à ce que disent nos Auteurs, que la *supposition* de *Descartes* que tout est plein, est évidemment fausse, le même Mr. de *Molières* a publié un autre Mémoire (c), où il explique mécaniquement dans le Systême du *Plein* les Loix astronomiques des vitesses des Planètes dans leurs Orbes. C'est aux Newtoniens à faire voir le foible & le peu de fondement de cette explication; & jusqu'à ce qu'ils l'aient fait d'une manière satisfaisante, ils ne seront pas en droit de prétendre, & encore moins d'avancer sans détour & sechement, que la supposition que tout est plein, est évidemment fausse.

Joignez

(a) Voyez l'*Histoire* & les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, & sur-tout les *Années* 1728, 1729, 1733.

(b) Ibid. Année 1729.

(c) Ibid. Année 1733.

Juillet, Août & Septembre, 1742. 137.

Joignez à tout cela ce que Mr. de Fontenelle nous apprend (a) dans l'Extrait qu'il a donné d'un Mémoire de Mr. Cassini, *sur l'accord des deux Loix de Képler dans le Système des Tourbillons*. Voici les propres paroles de cet illustre Académicien. „ Une grande objection, & des „ plus redoutables contre les Tourbillons Car- „ tésiens, est que l'on voit des Comètes qui se „ meuvent contre la direction du mouvement „ de ces Tourbillons. Mr. Cassini a fait voir „ en 1730, par l'exemple d'une Comète qu'il „ observa, qu'elles pourroient, aussi bien que „ les Planètes, paroître quelquefois se mouvoir „ contre le Tourbillon, ou être retrogrades sans „ cesser jamais d'être directes. Par-là le *Vuide* „ *Newtonien* seroit détruit, & le *Plein Carté-* „ *sien* rétabli. Mr. Cassini a montré en 1735 „ que les rotations des Corps Célestes fort dif- „ férentes, à ce qu'il paroît, de la première Loi „ de Képler, s'y peuvent ramener. Enfin, il „ montre ici l'accord des deux Loix de Képler „ sur un point où leur opposition sembloit ma- „ nifeste. Il ne doit point être question ici de „ Mr. l'Abbé de Molières, dont nous avons „ souvent parlé, à l'occasion de tout ce qu'il a „ fait ou pour défendre, ou pour affermir le „ Système Cartésien; mais autant qu'on peut „ juger d'un avenir auquel les accidens de la „ fortune ont moins de part qu'à tout autre, „ la fin de la guerre pourroit être avantageuse „ à ce Système”.

I 5

Vous

(a) Ibid. Année 1736,

Vous voyez donc par-là que l'Hypothèse de *Descartes* n'est point encore renversée de fond en comble, comme le prétendent nos Auteurs, & qu'ils n'auroient pas dû prononcer la sentence de condamnation, sans avoir réfuté auparavant ce que nous venons d'alléguer. Tout ce qu'a dit *Newton* en faveur du *Vuide* ne doit pas être regardé comme démontré, jusqu'à ce qu'on ait fait voir que tout ce que *Mr. de Molières* a avancé pour défendre & soutenir le Système du *Plein*, n'est point du tout soutenable.

Nos Auteurs, en expliquant la Création telle qu'elle est racontée par *Moïse*, agitent une question fort curieuse touchant la formation des Animaux. Ils demandent, si tous les Animaux qui ont déjà été, ou qui seront dans la suite, ont d'abord été actuellement créés de Dieu : ou bien si cet Etre suprême a donné à chaque Espèce d'Animaux une faculté générative qui produise de nouveaux Individus dans leurs Corps. Le premier de ces sentimens, adopté par quelques Philosophes, leur paroît le plus vraisemblable, parce qu'il est le plus propre à rendre à Dieu l'honneur qui lui appartient : car, si l'on accorde aux Animaux la faculté de produire de nouveaux Individus, on leur attribue précisément ce que Dieu a fait dans la première formation, avec la seule différence, que Dieu a fait la chose dans un instant, & que les Créatures ont besoin d'un tems plus considérable. D'ailleurs les Animaux, qui en engendrent d'autres, ne sauroient être Cause efficiente dans la formation & dans la nutrition du Foetus, parce que c'est un ouvrage qui

qui demande un art & une intelligence que les Brutes n'ont pas ; & , pour dire le vrai, l'Homme lui-même n'entend rien à la génération de ceux de son Espèce. De plus il est fort probable , pour ne pas dire certain , que la plupart des Animaux ont en eux-mêmes , dès le commencement, les Semences ou les Oeufs de tous les Jeunes qu'ils produisent dans la suite ; & , lorsque ces Oeufs sont une fois épuisés , l'Animal devient stérile. On a remarqué que les Femelles de tous les Quadrupèdes Vivipares sont produites avec leurs Testicules ou Ovaires, & que les Femelles des Oiseaux ont aussi une espèce d'Ovaire , qui contient les Semences de tous les Oeufs qu'elles pondront jamais. Or, si les Animaux avoient le pouvoir de produire de nouveaux Individus de leur Espèce , ils n'auroient pas eu besoin d'en avoir dans eux-mêmes une si grande provision. Cela posé, voici de quelle manière raisonnent les Philosophes qui soutiennent ce sentiment. Supposons que Dieu ait créé au commencement deux Animaux, l'un mâle , & l'autre femelle ; la femelle a dû être créée avec ses Ovaires , qui contenoient, autant de Semences ou d'Oeufs , qu'elle devoit produire de Petits. Il est donc clair, que non seulement le premier couple d'Animaux avoit été actuellement créé, mais aussi leur première génération. On peut appliquer le même raisonnement à la postérité de cette nouvelle Génération , & ainsi de suite à toutes les Générations qui se suivront jusqu'à la fin du Monde.

Je conviens avec nos Auteurs que le Système
qu'ils

qu'ils produisent ici sur la formation des Animaux, & qu'ils paroissent adopter, est le plus probable, & celui qui satisfait le mieux aux grandes difficultés dont cette matière est susceptible. Je remarquerai cependant, que, parmi les raisons qu'ils allèguent, il y en a qui ne sont que des raisons de convenance, & d'autres que l'on ne doit regarder que comme de simples probabilités. Je ne vois, par exemple, nul inconvénient d'accorder aux Animaux la faculté de produire de nouveaux Individus, pourvu que l'on suppose qu'ils n'agissent alors que comme des Causes secondes, & qu'ils ont reçu cette faculté de Dieu même. Mais, dira-t-on, la formation du Fœtus est un ouvrage qui demande un art & une intelligence que les Brutes n'ont pas. J'en conviens. Ni les Brutes, ni l'Homme même ne comprennent rien à ce mystère; mais ne se passe-t-il pas dans les Animaux une infinité de choses qui ne sont que l'effet du mécanisme dont Dieu seul est l'Auteur. Le Poulet n'entend rien à la formation du Sang; cependant le Sang se forme dans son corps à l'aide des ressorts que Dieu y a mis. Il n'y a point d'Homme qui puisse jamais former, hors de lui, une seule goutte de Sang; cependant ce Sang se forme tous les jours dans son corps, sans qu'il sache ni qu'il puisse comprendre comment se fait cette formation.

Pourquoi une fleur est elle ornée de tant de différentes couleurs? Pourquoi les différentes parties d'une même Plante ont-elles souvent différentes odeurs, différens goûts. Pourquoi l'une
de

de ces parties est-elle amère, tandis que l'autre est douce ; & pourquoi l'une frappe-t-elle si agréablement l'odorat, tandis que l'autre a une odeur très désagréable ? La Plante, à mesure qu'elle s'est formée, a-t-elle sçu ce qu'elle faisoit ? Non sans doute. Quelle est donc la cause de cette grande variété de couleurs, & de cette grande différence dans le gout & l'odeur des différentes parties d'une même Plante ? La seule organisation & le seul mécanisme de cette Plante. Si donc le Corps humain peut être la Cause efficiente du Sang & des autres humeurs, en conséquence de la structure particulière de ses parties, osez-vous assurer qu'il ne puisse être aussi la Cause efficiente du Foetus, en conséquence de la faculté que Dieu a mise en lui de produire son semblable ?

Encore une remarque sur cette belle question de Physique, remarque que je fais d'autant plus volontiers, que je crois que nos Auteurs pourroient bien être dans l'erreur, faute d'avoir consulté les Naturalistes modernes. Ils avancent, & cela sans aucune preuve, que *les Femelles de tous les Quadrupèdes vivipares sont produites avec leurs Testicules ou Ovaires, & que celles des Oiseaux ont chacune aussi une espèce d'Ovaire, qui contient les Semences de tous les Oeufs qu'elles pondront jamais.* Je veux bien leur accorder que toutes les Femelles ont des Ovaires, que les Oeufs se trouvent enveloppés dans ces Ovaires, & que l'Embryon même ou le Foetus se développe dans ces Oeufs, dont il rompt ensuite les membranes lorsqu'il est devenu un Animal parfait.

fait. Mais je demande si ces Foetus viennent du Mâle ou de la Femelle ; s'ils sont originai-
rement dans l'Oeuf , ou dans cette humeur que
l'on nomme la Semence du Mâle.

Le célèbre *Malpighi* a démontré qu'il n'y a
dans l'Oeuf de Poule aucune trace de Foetus
avant l'accouplement , & qu'il s'y trouve tou-
jours lorsque l'Oeuf a été duement fécondé par
l'action du Coq. D'ailleurs *Hartsoeker* & *Leeu-
wenhoek* ont fait voir que les descendans de cha-
que Homme & de chaque Animal , se trouvent
en petit & comme en miniature dans la Semen-
ce bien conditionnée de chaque Homme , &
que dans l'accouplement des deux Sexes ces pré-
miers *Rudimens* de Race humaine vont se join-
dre à un ou plusieurs Oeufs de la Femme , qu'ils
pénètrent & traversent ses membranes , pour al-
ler s'y loger à l'endroit où ils doivent se déve-
lopper & prendre leur accroissement. Suivant
cette Hypothèse , que l'on appuie d'assez bon-
nes preuves , le Foetus réside originai-
rement dans la Semence du Mâle des Animaux , & non
dans l'Oeuf de la Femelle.

Je ne saurois quitter cette matière , sans faire
encore remarquer une petite contradiction où
nos Auteurs sont tombés. Elle est tout-à-fait
sensible. La voici. Ils disent (a) , en parlant
de la formation de l'Homme , que les Animaux
qui en engendrent d'autres , ne sauroient être Cau-
se efficiente dans la formation & dans la nutrition
du Fœtus ; & cependant cinq pages après ils en-

(a) Tom. I. pag. 72 , lig. 5 , & *suis* ;

enseignent, en parlant de l'Âme humaine, que Dieu a laissé la formation de nos corps aux Causes secondes. Voici leurs propres termes (a). *Il est plus raisonnable de croire que, quoique Dieu ait commis la formation de nos Corps aux Causes secondes, il a pourtant réservé la production de nos Âmes à lui-même.* Je demande si ces deux passages ne se détruisent pas, & si deux propositions de cette nature ne sont pas contradictoires. Là nos Auteurs établissent que Dieu a créé & formé dès le commencement tous les Hommes & tous les Animaux; & ici ils disent nettement que cette formation est l'effet des Causes secondes, d'où il résulte nécessairement, qu'elle n'a point été faite d'abord par Dieu même, & qu'elle ne se fait qu'à mesure que les Causes secondes agissent; ce qui est contradictoire. Cette contradiction devient encore plus sensible, lorsqu'ils ajoutent que *Dieu a pourtant réservé la production de nos Âmes à lui-même*; par où ils donnent à entendre que Dieu n'est point lui-même l'Auteur de la production de nos Corps.

Voici encore une autre question agitée depuis très longtems, & renouvelée par nos Auteurs. Ils demandent si les Âmes de tous les Hommes ont été créées à la fois, avec celle d'*Adam*, chacune d'elle devant être unie au corps particulier qui lui seroit préparé dans la suite; ou bien, si elles sont créées successivement, & à mesure que les Corps qu'elles informent en ont besoin. Après avoir rapporté sur cette question l'opinion de

(a) Ibid. pag. 76, 77.

de quelques anciens Philosophes, des Mahométans & des Juifs, ils paroissent se déclarer en faveur du sentiment de la création successive des Ames, qu'il prétendent *n'être rien moins que déstitué de vraisemblance*. Ils ne s'étendent pas beaucoup sur les raisons qui les portent à préférer cette Hypothèse à toute autre; peut-être parce qu'il n'y en a effectivement pas beaucoup à alléguer. Une seule suffiroit, si elle étoit bonne. Quoiqu'il en soit, voici toutes leurs preuves. *Pourquoi, disent-ils, nous imaginerions-nous, que Dieu a employé dans un moment toute sa puissance créatrice, pour rester ensuite spectateur oisif des effets qui résulteroient des causes qu'il a produites (a)? Et comment se pourroit-il faire, si nos Ames avoient existé autrefois, que nous eussions si parfaitement perdu la mémoire de tout?*

Quelle idée le Lecteur se forme-t-il de ces raisons? Il y a lieu de douter qu'il puisse les trouver bonnes. Nos Auteurs semblent craindre que Dieu ne reste oisif, s'il n'est occupé à créer chaque jour de nouvelles Ames. Cette crainte me paroît assez mal fondée. Je voudrois bien savoir ce que faisoit Dieu avant la création de l'Univers. On ne peut pas dire qu'il étoit alors occupé à créer. Que faisoit-il donc? Dira-t-on qu'il étoit oisif, comme on devoit le supposer ici, si la raison alléguée par nos Auteurs pouvoit avoir lieu. D'ailleurs, on donne par-là à entendre que Dieu a besoin d'occupation
pour

(a) Cudworth, *Intell. Syst.* pag. 44. & suiv.

pour être heureux , ce qu'on n'oseroit penser d'un Être , qui se suffit à lui-même , & qui n'a nullement besoin des Créatures pour jouir de la félicité qu'il possède.

Mais, dira-t-on, *si nos Ames ont existé autrefois, comment ont-elles si parfaitement perdu la mémoire de tout ?* Belle demande ! On pourra répondre , qu'on n'en fait rien ; mais parce que ces Ames ne se ressouviennent de rien, prouve-t-on par-là qu'elles n'existoient pas alors ? Je demande à mon tour à nos Auteurs, si l'Enfant dans le ventre de sa Mère n'a pas une Ame, du moins pendant les derniers mois de la grossesse ? Ils ne sauroient en disconvenir. Je leur demande encore, s'il y a dans le Monde un seul homme qui se ressouviennne de ce qu'il a pensé dans le sein de sa Mère. Ils ne diront pas qu'il y en ait , parce qu'il n'y en a effectivement aucun. Donc l'Ame peut avoir existé & séjourné longtemps dans un Corps, sans qu'elle se ressouviennne pour cela dans la suite de ce qu'elle y a fait, des sensations qu'elle y a eues , & des pensées dont elle peut s'y être occupée. Qui sait d'ailleurs si les Ames emprisonnées dans les Germes humains peuvent penser ? Qui a jamais démontré qu'une Ame ne puisse exister sans penser ? A quoi penseroient-elles, envelopées comme elles le sont dans ces Germes , dont les organes sont peut-être sans action ? Plusieurs Philosophes prétendent que toutes nos idées nous viennent par les Sens. Mais les Sens de ces Getmes ne sont point encore développés, leurs organes sont trop concentrés , & ne sauroient peut-être en-

core communiquer à l'Ame le moindre sensation. En vérité, le pauvre Esprit humain se perd dans ces sortes de recherches remplies de ténèbres & d'obscurités.

J'avois dessein de donner encore ici le précis de quelques autres recherches que font nos Auteurs sur diverses questions non moins curieuses que les précédentes; mais comme je crains de m'étendre au-delà des bornes que me prescrivent les loix de ce Journal, je me dispenserai d'entrer dans aucun détail de ce qu'elles contiennent, d'autant plus que je les ai déjà indiquées ci-dessus au commencement de cet Extrait. Je remarquerai seulement que nos Auteurs font sur toutes ces questions mille remarques curieuses & intéressantes, qui leur donnent lieu d'étaler leur profonde érudition.

Nous donnerons dans le Volume suivant de cette Bibliothèque l'Extrait des deux autres Tomes de cet Ouvrage, dont on peut déjà se former une idée, suivant le précis que nous en avons exposé ci-dessus. Comme le troisième ne paroît que depuis peu, & qu'il est moins connu du Public que les deux premiers, nous croions devoir avertir ici, qu'il répond parfaitement à l'idée avantageuse que des personnes éclairées se sont d'abord formée de cet excellent Ouvrage. On y trouve, en effet, une grande variété de sujets; beaucoup de questions curieuses & intéressantes; d'excellentes descriptions de Pais, de Villes, & de Bâtimens; des recherches, en grand nombre, sur l'Antiquité, le Gouvernement, les Loix, la Religion, les Coutumes;

tumès, les Arts, les Sciences & le Commerce des Peuples dont il est parlé dans le corps de l'Ouvrage; enfin, quantité de remarques importantes qui concernent l'Histoire Naturelle, la Géographie, la Littérature, & la plupart des autres Sciences. Il y a des Livres qui ne sont lus & ne peuvent l'être avec fruit & plaisir que de très peu de Savans; celui-ci a l'avantage de pouvoir être mis entre les mains de tout le monde, sans qu'il y ait lieu de craindre qu'on lui fasse un mauvais accueil: sa grande variété fournit de quoi contenter tous les goûts, & il faudroit être bien ennemi de la lecture pour n'être pas tenté de profiter de tant d'objets agréables que celle-ci présente à l'esprit, sans exiger de lui qu'une attention médiocre & dont presque tous les hommes sont capables.

ARTICLE IX.

OUVRAGES de POLITIQUE & de MORALE
*de Mr. l'Abbé de SAINT PIERRE, de l'Académie Française. Tome XV. in 8. pagg. 446. A Rotterdam, chez Jean Daniel Ben-
 mat, 1740.*

L'Excellent homme que Mr. l'Abbé de Saint Pierre! Plusieurs Citoyens comme lui dans chaque Etat y feroient naître bientôt la paix, l'union & la concorde. On en verroit bannir pour toujours les funestes guerres de Religion,

les disputes éternelles & opiniâtres de ces fougueux Théologiens qui portent par-tout le feu de la discorde & de la division. Plus de vaines altercations sur des mots, sur des riens, ou du moins sur des matières qu'on n'éclaircira jamais. Les bons Huguenots pourroient rester en France pour y jouir en paix de leurs biens & y exercer tranquillement leur Religion. Les Dragons ne les forceroient plus, le poignard à la main & par une barbarie sans exemple, à renoncer à la Religion de leurs Pères, pour éviter le triste sort d'aller finir leurs jours aux Galères ou dans le fond d'un Caïot. On n'auroit plus de guerres avec ses Voisins, parce que chaque Prince, chaque Souverain, chaque Etat, se contenteroit de ce qu'il possède actuellement, & n'auroit plus cette folle passion de faire des conquêtes, & de ravir à autrui par la force, la violence, & l'artifice, ce qui ne lui appartient pas. Des Juges intègres, la balance de la Justice & de l'Equité à la main, termineroient tous les différends.

Mr. l'Abbé de *St. Pierre* ne doit pas être mis au rang de ces Ecclésiastiques, qui faisant profession de convertir & de réformer le Genre-humain, ne prêchent que la Charité & la pratique des bonnes œuvres, tandis qu'ils sont eux-mêmes sans humanité, sans compassion, & qu'ils persécutent impitoyablement & à outrance tous ceux qui refusent d'adopter leurs opinions. La Charité & la Tolérance sont les deux Vertus que notre Abbé recommande le plus dans ses Ouvrages, & qu'il pratique, en même

même tems. A l'égard de sa Charité, je rapporterai ici un fait digne d'être imité, attesté par *Mr. de Fontenelle* son compatriote & un de ses plus anciens amis. Ce fait se trouve dans l'Eloge (a) que cet illustre Académicien a fait de *Mr. Varignon*, à qui notre Abbé rendit le service signalé dont nous allons faire mention. Nous nous servirons pour cet effet des propres paroles de l'Auteur même de cet Eloge; car on ne sauroit ni abréger ce qu'il dit, ni le dire en d'autres termes, sans priver le Lecteur de ce qu'il y a de beau, de fin, & de spirituel dans ce récit.

„ *Mr. Varignon*, dit *Mr. de Fontenelle*, al-
„ loit souvent disputer à des Thèses dans les
„ Classes de Philosophie (b), & il brilloit fort
„ par sa qualité de bon Argumenteur, à laquel-
„ le concouroient & le caractère de son esprit,
„ & sa constitution corporelle, beaucoup de
„ force & de netteré de raisonnement d'un côté,
„ & de l'autre une excellente poitrine, &
„ une voix éclatante. Ce fut alors que *Mr.*
„ l'Abbé de *St. Pierre*, qui étudioit en Philo-
„ sophie dans le même Collège, le connut.
„ Un gout commun pour les choses de raisonnement,
„ soit Physiques, soit Métaphysiques,
„ & des disputes continuelles, furent le lien de
„ leur amitié. Ils avoient besoin l'un de l'autre
„ pour

(a) Voyez l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences, an. 1722.

(b) A Caen, Ville de sa naissance.

„ pour approfondir , & pour s'assurer que tout
 „ étoit vu dans un sujet. Leurs caractères dif-
 „ férens faisoient un assortiment complet &
 „ heureux, l'un par une certaine vigueur d'idées,
 „ par une vivacité féconde, par une fougue de
 „ raisons, l'autre par une analyse subtile, par
 „ une précision scrupuleuse, par une sage & in-
 „ génieuse lenteur à discuter tout.

„ Mr. l'Abbé de *St. Pierre*, pour jouir plus
 „ à son aise de Mr. *Varignon*, le logea avec lui,
 „ & enfin toujours plus touché de son mérite,
 „ il résolut de lui faire une fortune, qui le mît
 „ en état de suivre pleinement ses talens & son
 „ génie. Cependant cet Abbé, Cadet de Nor-
 „ mandie, n'avoit que 1800 liv. de rente: il
 „ en détacha 300, qu'il donna par Contrat à
 „ Mr. *Varignon*. Ce pau, qui étoit beaucoup
 „ par rapport au bien du Donateur, étoit beau-
 „ coup aussi par rapport aux besoins & aux dé-
 „ sirs du Donataire. L'un se trouva riche, &
 „ l'autre encore plus d'avoir enrichi son ami.

„ L'Abbé persuadé qu'il n'y avoit point de
 „ meilleur séjour que Paris pour des Philosophes
 „ raisonnables, vint en 1686 s'y établir avec
 „ Mr. *Varignon* dans une petite maison du Fau-
 „ bourg *St. Jacques*. Là ils pensoient chacun
 „ de son côté, car ils n'étoient plus tant en
 „ communauté de pensées; l'Abbé, revenu des
 „ subtilités inutiles & fatigantes, s'étoit tourné
 „ principalement du côté des réflexions sur
 „ l'Homme, sur les Mœurs, & sur les princi-
 „ pes du Gouvernement. Mr. *Varignon* s'étoit
 „ totalement enfoncé dans les Mathématiques.

„ J'é-

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 151

” J’étois leur compatriote , & allois les voir
” assez souvent, & quelquefois passer deux ou
” trois jours avec eux; il y avoit encore de la
” place pour un survenant, & même pour un
” second, sorti de la même Province, aujourd’hui l’un des principaux Membres de l’Académie des Belles-Lettres , & fameux par les
” Histoires qui ont paru de lui. Nous nous
” rassemblions avec un extrême plaisir, jeunes,
” pleins de la première ardeur de savoir , fort
” unis , & , ce que nous ne comptions peut-être pas alors pour un assez grand bien, peu
” connus, &c.”

Ce service rendu à Mr. *Varignon* par un jeune homme qui n’avoit rien de trop, nous donne une idée tout-à-fait avantageuse du caractère bienfaisant de l’Abbé de *St. Pierre*; & les autres traits que nous avons ajoutés à celui-là servent à nous faire mieux connoître un homme qui ne sauroit trop l’être , & qui mérite l’estime & la reconnoissance de tous ceux qui s’intéressent au bonheur de la Société. On a déjà donné, dans cette Bibliothèque, tant d’Extraits des Ouvrages de cet excellent Auteur , sans rien dire de ce qui le concerne plus particulièrement, que j’ai cru devoir le faire connoître par un endroit qui prouve sensiblement , qu’il met lui-même en pratique ce qu’il recommande le plus dans ses Livres , la *Charité* & la *Bienfaisance*. J’ai cru devoir témoigner par-là ma reconnoissance à un homme qui affectionne si fort le Genre-humain , qui ne travaille que pour le rendre plus heureux ; & je suis d’ailleurs ravi d’avoir

prévenu à cet égard les Journalistes qui ont donné les Extraits des autres Volumes qui ont paru avant celui que je viens d'annoncer, & dont il faut maintenant rendre compte au Public. A force de faire parler cet homme divin, nous ferons peut-être portés à parler comme lui, & peut être aussi que ces tems heureux viendront, que nous agirons enfin conformément aux principes qu'il enseigne, & qu'il tâche si fort d'inculquer. L'esprit de l'homme saisit assez naturellement le vrai, lorsqu'il n'est point prévenu par quelque préjugé de naissance, mais le plus difficile est de passer de la spéculation à la pratique.

Ce Quinzième Tome des Ouvrages de Mr. l'Abbé de *St. Pierre* est partagé en plusieurs Titres, qui contiennent ou de nouveaux sujets qu'il n'avoit point encore traités, ou des matières dont il avoit déjà parlé dans les Volumes précédens, mais qui avoient encore besoin de quelques éclaircissemens. La matière sur laquelle roule le premier Titre est des plus importantes, & il faut bien qu'elle le soit, puisqu'il n'y a guère de Jurisconsultes qui n'en ait fait mention. La voici.

Règle pour discerner le Droit du Tort, le Juste de l'Injuste, entre Nation & Nation.

Mr. l'Abbé de *St. Pierre*, pour donner une idée de la Règle qu'il établit ici, fait une supposition des plus simples, & qui ne laisse aucun lieu de douter de quel côté se trouve la justice
dans

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 153

dans le cas qu'il allègue pour exemple. Il suppose deux voisins, Chefs de Famille, qui demeurent sous deux Souverainetés différentes, un François & un Allemand: ils n'ont aucune Loi commune, aucun Juge commun. Le François prête son Cheval à l'Allemand pour deux jours; le quatrième jour le François redemande son Cheval; l'Allemand le refuse. Tous ceux, qui connoissent le fait, jugent & disent que le François a raison, qu'il a droit de redemander son Cheval, & que par conséquent la justice est de son côté. On convient, au contraire, que l'Allemand a tort de le refuser, & que son refus est très injuste, quoiqu'il allègue qu'il en a encore besoin.

Tous les hommes, de quelque Nation qu'ils soient, porteront sur cette question le même jugement. Pourquoi cela? C'est, dit notre Abbé, que tous les hommes ont naturellement l'idée du Droit & du Tort, d'une action innocente & permise, d'une action mauvaise & injuste, & cela avant que d'avoir une idée d'aucune Loi, ni d'aucun Législateur. Cette même idée nous tient lieu de règle pour juger des actions humaines, elle nous tient aussi lieu de Loi de la part de l'Auteur de la Nature, & voilà pourquoi on peut l'appeller *Loi de la Nature, Loi Naturelle*.

Le Droit ne dépend ni de la supériorité des forces, ni du succès des armes. Personne ne doute de cette vérité. Il suit donc de là que le Souverain qui a reçu du Souverain son voisin une offence, une injure, un dommage, est en

droit d'en demander réparation ou dédomagement. Cette première règle de voisinage, qu'il faut observer, sous peine d'être regardé comme injuste, comme mauvais voisin, est elle-même la première maxime de notre plus grand intérêt: elle est le fondement de toute Société, puisque si chacun vouloit faire du mal à son associé, il n'y auroit plus de Société, & l'on se trouveroit toujours environné d'ennemis.

Ce qui démontre que l'origine de ce Droit entre Souverain & Souverain, n'est autre chose que cette première Loi non écrite, c'est que l'homme le plus puissant, le plus fort, qui abuse de la supériorité de sa force & de sa puissance, n'est pas réellement plus fort lui seul que tous les autres ensemble, & ne conserve pas même toujours cette supériorité de force, ni contre les mêmes hommes, ni contre leur postérité. Le plus foible, qui est opprimé, peut devenir un jour supérieur en ruses, & armer d'autres, opprimés comme lui, pour le tuer. Il arrive même souvent que le plus fort tombe lui-même dans l'affoiblissement, & il voit alors, mais trop tard, qu'il eût été de sa prudence d'avoir toujours été juste. *Tibère, Néron*, & tant d'autres Tyrans ont-ils toujours été les plus forts? N'ont-ils pas péri misérablement par de plus foibles, animés par ces mêmes injustices dont ils leur avoient donné l'exemple. Voilà en substance tout ce que dit Mr. l'Abbé de *St. Pierre* sur cette importante matière.

Puisque ce Journal est un de ces Ouvrages où il est permis de donner quelquefois l'effor à son

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 159

son esprit, d'approuver & de critiquer, suivant que l'occasion s'en présente, de rapporter le pour & le contre avec impartialité, & enfin de faire voir le fort & le foible d'une Hypothèse ou d'un Raisonnement, je profiterai ici de mon droit de Journaliste pour faire quelques objections contre le principe que notre Auteur vient d'établir, & qu'il regarde comme très évident & inébranlable.

Suivant Mr. l'Abbé de St. Pierre, tous les hommes ont naturellement l'idée d'une action juste, quoiqu'il n'y ait aucune Loi positive qui soit commune entre eux. Il prétend & enseigne, sans qu'il paroisse nullement craindre d'être contredit, que nous avons tous naturellement une idée du Droit & du Tort, d'une action innocente & permise, & d'une action mauvaise & injuste, & cela avant d'avoir aucune idée d'aucune Loi, ni d'aucun Législateur. Enfin, à l'en croire, cette idée nous tient lieu de Loi de la part de l'Auteur de la Nature, & voilà pourquoi on peut l'appeller Loi de la Nature, Loi Naturelle. Sa grande règle, qu'il répète en une infinité d'endroits de ses Ouvrages, & qui lui sert encore ici de base & de fondement, est celle-ci: Ne faites point contre un autre ce que vous ne voudriez point qu'il fît contre vous, si vous étiez à sa place le plus foible, & s'il étoit à la vôtre le plus fort.

Quoi, me direz-vous, vous ôsez entreprendre de renverser cet édifice! Vous n'y pensez pas. C'est vouloir prouver que deux & deux ne font pas quatre, que le tout n'est pas plus grand que sa partie. Y a-t-il rien de plus clair que

que tout cela , & n'est-ce pas être plus que téméraire, que de s'imaginer que l'on puisse seulement ébranler une vérité si claire & reçue d'un consentement si unanime chez tous les Peuples de la Terre ? Tout doucement, point trop de chaleur & d'animosité dans cette petite dispute. Raisonnons, s'il vous plaît , avec un phlegme de Philosophe, toujours en vue de découvrir la vérité , qui est le but où nous visons tous ; & puis, quand j'aurai dit mes raisons, doucement, tranquillement, & tout à mon aise, nous laisserons au Public à juger de ce différend. Mr. l'Abbé de *St. Pierre* vient d'étaler ses preuves, sans qu'on l'ait interrompu , je demande qu'on ait pour moi la même indulgence. Je n'exige rien de trop. Vouloir priver un Auteur de la liberté de proposer ses doutes, c'est attenter sur le droit qu'ont tous les hommes de penser & de parler librement, lorsqu'ils n'offensent personne, & que leurs discours ne roulent absolument que sur des matières de simple spéculation.

Pour écarter toute équivoque , & empêcher que quelque Moraliste sévère & à mine refrignée, ne vienne me brusquer mal-à-propos, & m'imputer des choses auxquelles je ne pense nullement , voici comme j'établis l'état de la question entre Mr. l'Abbé & moi. Je crois que toutes ces idées d'actions justes ou injustes, d'actions permises ou défendues , ne sont point des idées que l'homme ait en naissant, ou, si vous voulez, des idées innées ; je crois encore, & l'expérience le démontre , que toutes ces idées ne partent point de la Nature de l'homme

com-

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 157

comme de leur source , qu'elles n'y sont point inhérentes, & que si elles paroissent s'y développer, elles naissent de quelque autre principe tout différent de ceux que la Nature inspire d'elle-même sans le secours de l'éducation. Enfin, cette grande règle, *de ne point faire à un autre ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît*, quelque belle, quelque excellente, quelque utile qu'elle paroisse, & quelque digne qu'elle soit en effet d'être rigoureusement observée par tous les hommes, loin d'être une règle dictée par la Nature, semble au contraire être contredite par cette même Nature, qui ne l'observe guère que lorsqu'elle y est comme contrainte par la force de l'éducation, par la crainte, & autres motifs qui la portent à changer de route, & à résister au torrent impétueux qui l'entraîne vers ce qui est défendu par les Loix.

Voilà des thèses bien opposées à celles de notre Abbé; & je crois que de la manière que je viens de les exposer, le Lecteur comprendra aisément ce que j'entens ici par *Loi naturelle* ou *Règle de la Nature*. Reste à donner des preuves de ce que je viens d'avancer. En voici quelques-unes.

Prenez deux Enfans, qui n'aient encore aucune éducation, aucun principe, aucune Loi, qui ne soient ni intimidés par la crainte du châtiment, ni encouragés par l'espérance de quelque récompense, qui ne soient enfin déterminés à faire ce qu'ils font que par les mouvemens que la Nature leur inspire, par le penchant qu'ils ont dès leur naissance, & que je pourrois appeller
l'Instinct

l'Instinct de la Nature humaine. Montrez à ces deux enfans quelque chose qu'ils désirent l'un & l'autre passionnément, une Bague, par exemple. Donnez cette Bague au plus jeune & au moins fort de ces enfans, laissez-les ensemble, & vous verrez que le plus fort ravira bientôt au plus jeune le bijou qu'il tient dans ses mains. Vous, qui êtes le Père de ces enfans, qui ne leur avez encore inculqué aucun principe, qui ne les avez jamais portés à la Vertu ni détournés du Vice, qui ne les avez ni repris ni châtiés pour les écarts qu'ils ont faits, reprenez la Bague à votre fils aîné, rendez-la au plus jeune, punissez sévèrement le voleur, faites lui comprendre qu'il a mal fait, & menacez-le des plus rigoureux châtimens s'il retombe une autre fois dans une pareille faute. Répétez quelques jours après la même épreuve, & vous aurez la satisfaction de voir que le souvenir du châtimement retiendra l'enfant voleur dans son devoir, sur-tout s'il se trouve en votre présence & sous vos yeux.

Que doit-on conclure de cet exemple? C'est que l'homme naît avec un penchant qui le porte naturellement à commettre une infinité d'actions injustes, & qu'il n'est retenu dans les bornes de la justice que par la crainte du châtimement. Je demande si l'inclination à voler que nous venons de remarquer dans cet enfant, n'est pas un penchant de la Nature? Personne n'en disconviendra. Il n'y a donc pas lieu de croire, comme le prétend notre Abbé, que nous avons tous naturellement une idée du Droit & du

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 159

du Tort, d'une action innocente & permise, & d'une action mauvaise & injuste, & cela avans d'avoir aucune idée d'aucune Loi ni d'aucun Législateur.

Vous me direz que dans l'homme la Nature est corrompue, qu'il fait souvent le mal qu'il condamne, & qu'il agit contre ses idées. Je vous répons que c'est supposer ce qui est en question. Qui vous a appris que ces idées d'une action juste ou injuste sont des idées qui viennent de la Nature? Je dis qu'elles viennent de l'éducation, ce sont des idées acquises, & nullement des idées naturelles, & indépendantes des Loix. „ C'est une chose bien étrange, dit „ Mr. Locke (a), & tout-à-fait contraire à la „ Raison, de supposer que des Principes de „ pratique, qui se terminent à de pures spéculation, soient innés. Si la Nature a pris la „ peine de graver dans notre Ame des Principes de pratique, c'est sans doute afin qu'ils „ soient mis en œuvre; & par conséquent ils „ doivent produire des actions qui leur soient conformes, & non pas un simple consentement qui les fasse recevoir comme véritables”.

Voulez-vous quelque chose de plus précis, & qui renverse de fond en comble le grand principe de notre Auteur. C'est qu'il n'y a aucune règle de Morale, aucune Principe de pratique, quelque simple qu'il paroisse, qui soit évident par lui-même. Je me servirai encore
ici

(a) Essai Philosophique, &c. Liv. I. Chap. II.
pag. 36.

ici de l'autorité du même Philosophe que je
 viens de citer. Voici ses paroles (a). „ Une
 „ raison qui me fait douter s'il y a aucun Prin-
 „ cipe de pratique inné, c'est qu'on ne sauroit
 „ proposer, à ce que je croi, aucune règle de
 „ Morale dont on ne puisse demander la raison
 „ avec justice. Ce qui seroit tout-à-fait ridicu-
 „ le & absurde, s'il y en avoit quelques-unes
 „ qui fussent innées, ou *même évidentes par*
 „ *elles-mêmes* : car tout Principe inné doit être
 „ si évident par lui-même, qu'on n'ait besoin
 „ d'aucune preuve pour en voir la vérité, ni
 „ d'aucune raison pour le recevoir avec un en-
 „ tier consentement. En effet, on croiroit
 „ destitués de sens commun ceux qui demande-
 „ roient, ou qui essaieroient de rendre raison,
 „ pourquoi *il est impossible qu'une chose soit &*
 „ *ne soit pas en même tems*. Cette proposition
 „ porte avec elle son évidence, & n'a nulle be-
 „ soin de preuve, desorte que celui, qui en-
 „ tend les termes qui servent à l'exprimer, ou
 „ la reçoit d'abord en vertu de la lumière qu'elle
 „ a par elle-même, ou rien ne sera jamais ca-
 „ pable de la lui faire recevoir.

„ Mais, si l'on proposoit cette règle de Mo-
 „ rale, qui est la source & le fondement iné-
 „ branlable de toutes les Vertus qui regardent
 „ la Société, *Ne faites à autrui que ce que vous*
 „ *voudriez qui vous fût fait à vous-même* ; si,
 „ dis je, on proposoit cette règle à une person-
 „ ne qui n'en auroit jamais oui parler aupara-
 „ vant,

(a) Idem *ibid.* pag. 27.

„ vane , mais qui seroit pourtant capable d'en
 „ comprendre le sens , ne pourroit-elle pas sans
 „ absurdité , en demander la raison ? Et celui ,
 „ qui la proposeroit , ne seroit-il pas obligé d'en
 „ faire voir la vérité ? Il s'ensuit clairement de-
 „ là , que cette Loi n'est pas née avec nous ,
 „ puisque , si cela étoit , elle n'auroit aucun be-
 „ soin d'être prouvée , & ne pourroit être mise
 „ dans un plus grand jour , mais devoit être
 „ reçue comme une vérité incontestable qu'on
 „ ne sauroit revoquer en doute , dès-lors , au
 „ moins , qu'on l'entendrait prononcer & qu'on
 „ en comprendrait le sens. D'où il paroît évi-
 „ demment que *la vérité des règles de Morale*
 „ *dépend de quelque autre vérité antérieure , d'où*
 „ *elles doivent être déduites par voie de raison-*
 „ *nement , ce qui ne pourroit être , si ces règles*
 „ *étoient innées , ou même évidentes par elles-*
 „ *mêmes*”.

Il y a encore plus que tout cela. Si cet
 excellent Principe de Morale , *No faites point*
contre un autre , ce que vous ne voudriez point
qu'il fit contre vous , si souvent recommandé ,
 & à juste titre , par Mr. l'Abbé de St. Pierre ,
 étoit dans l'homme indépendamment de toute
 Loi , & qu'il fût fondé sur l'idée que nous avons
 nous naturellement du Droit & du Tort , d'une
 action innocente & permise , & d'une action mau-
 vaise & injuste , pourquoi tant d'actions con-
 traires à ce Principe , & que certains Peuples
 civilisés regardent en effet comme énormes ,
 passent-elles chez d'autres Peuples , que nous
 nommons Barbares & Sauvages , pour des actions

permises, & louables, pourquoy les commettent-ils eux-mêmes sans aucun remords de conscience, & pourquoi enfin ces mêmes actions sont-elles pratiquées chez quelques-uns comme des actes de Religion?

Mille exemples confirment ce que je viens d'avancer. J'en rapporterai quelques-uns. L'Auteur de la *Rélation du Détroit & de la Baye de Hudson* (a), nous apprend que les Peuples qui habitent dans le voisinage du Fort Bourbon, tuent leurs enfans pour les manger, lorsqu'ils sont pressés par la faim, & qu'ensuite le plus fort des deux mange l'autre. „ J'en ai vu un, „ dit-il, qui, après avoir dévoré sa femme & „ six enfans qu'ils avoient, assuroit n'avoir été „ attendri qu'au dernier qu'il avoit mangé, par- „ ce qu'il l'aimoit plus que les autres, & qu'en „ ouvrant la tête pour en manger la cervelle, „ il s'étoit senti touché du naturel qu'un père „ doit avoir pour ses enfans, & qu'il n'avoit „ pas eu la force de lui casser les os pour en „ sucer la moelle”. Quelle idée peuvent avoir ces Peuples du *Droit & du Tort*, d'une *action innocente & criminelle*? La Loi du plus fort ne tenoit-elle pas lieu de règle à ce Père barbare?

Le vol est un grand crime, c'est une action directement opposée à ce Principe *de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit*. Cependant il y a des Peuples qui l'approuvent & qui en font gloire. Tels sont les Tar-

(a) Cette Relation est insérée dans le Tome III du *Recueil des Voyages au Nord*. Voyez la pag. 351.

Tartares du Royaume de Niuche, comme nous l'apprend le Père *Martini* dans sa *Rélation de la Tartarie Orientale* (a). Un autre Voyageur (b) nous dit aussi que les *Circassiens* ne font point conscience de se dérober les uns les autres, & que le vol y est si ordinaire, qu'on ne châtie point ceux qui y sont surpris, ayant même quelque sorte d'estime pour ceux qui le savent faire avec adresse.

Les Tartares Noires ne vivent non plus que de rapines & de brigandages. Le Sieur *Ferrand*, Médecin du Kan des Tartares, nous apprend (c) que trente mille d'entre eux ayant fait une course en Ukraine, d'où ils ramenèrent six cens Esclaves, & environ mille Bœufs ou Chevaux, le Czar en fit faire ses plaintes au Kan, lequel, pour satisfaire Sa Majesté Impériale, envoya un de ses Agas dans le pais des Nogais, pour leur faire rendre les Esclaves & les Bestiaux qu'ils avoient enlevés. La réponse que firent ces Tartares à ce qu'on exigeoit d'eux, fut conforme à leurs idées & à leurs principes. Ils dirent qu'ils étoient fidèles Sujets du Kan, mais qu'ils n'avoient point d'autre métier que celui de la guerre, & qu'ils étoient hors d'état de subsister, si on leur retranchoit les courses; que par conséquent ils ne pouvoient pas remettre lesdits Esclaves, & que les

(a) Ibid. Tom. IV. pag. 366.

(b) Ibid. Tom. VII. pag. 111. dans la *Rélation des Tartares Perçopites*, &c. par Jean de Luca, Dominiquain.

(c) Ibid. Tom. IV. pag. 520, 521, dans la *Rélation de ce Médecin touchant la Krimée, les Tartares Nogais*, &c.

les Moscovites pouvoient prendre les Nogais à la place, s'ils en avoient la force.

Je voudrois bien savoir si ces Tartares conviendroient de ce principe, *de ne faire aucun tort, aucun dommage à son Voisin.* Ce principe est excellent, j'en conviens, & il seroit à souhaiter que tous les Souverains, & tous les hommes en particulier, s'y conformassent ; mais puisqu'il y a des Nations entières, qui le violent ouvertement, sans honte, & sans aucun scrupule de conscience, n'est-on pas fondé à dire que l'idée que les gens de bien s'en forment, n'est pas une idée qui soit commune à tous les hommes, en un mot que ce principe n'étant point évident par lui-même, a besoin d'être prouvé à ceux qui font profession de le violer en toute rencontre. L'idée que nous en avons est donc une idée acquise, une idée de l'éducation, une idée dépendante des Loix de quelques Sociétés, & nullement une idée qui se fasse sentir naturellement en nous, & que nous aurions tous, quand même on ne nous l'eût jamais inculquée. Rien n'est donc plus vrai, rien n'est plus certain, que ce que dit à ce sujet Mr. Locke (a), qu'on ne sauroit nommer aucun Principe de Morale, ni imaginer aucune règle de Vertu qui, dans quelque endroit du Monde, ne soit méprisée ou contredite par la pratique générale de quelques Sociétés entières qui sont gouvernées par des Maximes de pratique, & par des règles de conduite tout-à-fait opposées à celles de quelques autres Sociétés.

Je

(a) Essai Philosophique, pag. 304

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 165

Je quitte avec regret (a) une matière si importante , & sur laquelle on pourroit alléguer une infinité de faits curieux tirés de l'Histoire naturelle de l'Homme ; mais les Loix de ce Journal ne me permettent pas de me laisser entraîner plus loin dans une si belle carrière, & me rappellent à mon Auteur , dont il faut continuer l'Extrait.

Plan de Traité de Paix perpétuelle entre l'Espagne & l'Angleterre.

Les affaires générales de l'Europe ont bien changé de face depuis que l'Abbé de *St. Pierre* a écrit ce Traité de Paix entre l'Espagne & l'Angleterre. Il seroit besoin aujourd'hui (b) de proposer de nouveaux Traités de Paix entre d'autres Souverains , & sur-tout entre la Reine de Hongrie, & l'Empereur , soutenu par les puissans efforts que fait la France en faveur de ce Prince. Le Traité que nous annonçons ici ne peut plus avoir lieu , l'état des affaires est tel, que le sort des armes est sur le point d'en décider. Qui sait si l'on verra sitôt la fin de tant de maux & des grandes calamités auxquelles cette Guerre ruineuse a déjà donné lieu, & dont l'Europe entière semble être menacée. On est dans l'attente du sort de la Ville de Prague, assiégée déjà depuis longtems par une puissante Armée, qui n'a plus de tems à perdre pour s'em-

parer
(a) Peut-être aurai-je occasion d'en toucher encore quelque chose dans l'Extrait d'un Livre nouveau, intitulé, *de Principiorum Legis Naturalis Traditione.*

(b) J'écris ceci le 25 Aout 1742.

parer de cette importante Place , si elle veut éviter la rencontre de l'Armée ennemie qui marche à grands pas pour la combattre, ou du moins pour faire ailleurs une puissante diversion.

Parmi les grands avantages qui résulteroient du Traité de Paix perpétuelle, non seulement entre l'Espagne & l'Angleterre, mais encore entre les autres principaux Souverains de l'Europe, Mr. l'Abbé de *St. Pierre* expose ceux dont le Roi de France pourroit jouir lui-même s'il vouloit consentir à signer avec les autres Souverains les articles du Traité qu'on lui proposeroit. Voici à quoi se réduisent ces avantages.

„ Il en coute au Roi 48 millions en tems de
 „ paix pour se tenir sur la défensive: Or, par
 „ la signature, il pourroit peu à peu diminuer
 „ cette dépense à 24 millions, & seroit défendu
 „ par toute l'Europe. Par an - - - 24 millions,

„ La dernière guerre, commen-
 „ cée en 1701, a couté 60 millions
 „ par an: Or, si l'on compte que le
 „ long d'un Siècle il y en a cinquante
 „ ans en guerre, la guerre coute
 „ donc à la France trente millions
 „ par an; & c'étoit le calcul de feu
 „ Mr. le Maréchal de *Vauban*. Par
 „ an ——— ——— --- 30 millions.

„ La perte des Sujets & l'inter-
 „ ruption du Commerce se montent
 „ au moins à trente millions, en tems
 „ de guerre; c'est donc par an - - 15 millions.

„ Total soixante & neuf
 „ millions par an - - - 69 millions.

Je

Juillet, Août & Septembre, 1742. 167

Je ne sai si notre Abbé comprend dans cette dépense les sommes immenses que la France fournit souvent, en tems de guerre, aux Souverains ou Etats qui sont en alliance avec elle, soit pour les faire agir en sa faveur, ou du moins pour les porter à observer la neutralité. Il n'y a que quelques années que les Polonois ont tiré de grosses sommes de cette Couronne. La guerre, où la Suède est aujourd'hui engagée avec les Moscovites, n'a été commencée & n'est soutenue que par les Subsidés considérables que lui fait la France. L'Empereur, qui a déjà dépensé tout ce qu'il avoit & peut-être beaucoup plus, ne se défend actuellement qu'aux dépens de la France contre la Reine de Hongrie, qui est elle-même obligé d'emprunter de toutes parts ou de recevoir, en pur Don, ce que d'autres Puissances amies ou alliées veulent bien lui prêter ou lui donner.

Si ces dépenses extraordinaires de la France, qui doivent monter à de très grosses sommes, ne sont point comprises dans celle que l'Abbé de *St. Pierre* vient de supputer, la guerre doit couter à cette Couronne beaucoup au-delà de 60 millions par an. On aura du moins de la peine à croire qu'elle ne dépense actuellement par an, pour les fraix de la guerre, que 60 millions, y compris tout ce qu'elle fournit à divers Princes. Qu'on juge par-là de ce qu'il devra lui en couter, si, comme on le prétend, elle va augmenter le nombre de ses Troupes d'environ cent mille hommes, & qu'elle se trouve obligée de mettre des Flottes en mer, soit pour repousser

les Anglois, qui semblent vouloir la braver, ou pour faire elle-même quelques entreprises, en joignant ses forces à celles d'Espagne.

Les autres avantages que retireroit la France de son accession au Traité de Paix perpétuelle entre les Souverains de l'Europe, seroient, suivant notre Auteur, „ plus de sûreté contre les „ revoltes, & contre les Conquérans; plus de „ tranquillité, plus de réputation, & plus d'honneur au titre de *Pacificateur de l'Europe*; plus „ de sûreté pour la durée de la Maison Royale „ sur le Trône, parce qu'il y auroit plus de „ Princes mariés, qui auroient des apanages „ suffisans. On n'est occupé que de la guerre, „ on néglige nécessairement l'amélioration de „ l'intérêt de l'Etat, ce qui cause une grande „ perte annuelle.

Il suit de ce qu'on vient d'établir, que si la Diète Européenne, telle que la propose l'Abbé de *St. Pierre* en divers endroits de ses Ouvrages, eût été établie il y a environ 150 ans par *Henri IV* qui la proposa le premier, la France & les autres Etats voisins eussent été garantis des malheurs terribles & des dépenses immenses des guerres civiles & étrangères. La France auroit la valeur de 150 fois 69 millions, & les autres Etats à proportion, avec une infinité d'autres grands avantages. Une autre conséquence que l'on doit encore tirer de ce qu'on vient de dire, c'est que l'Europe, avant 150 ans, peut retomber dans de semblables malheurs, si l'on ne commence pas incessamment cet admirable établissement. Voilà ce que nous prédit l'Abbé
de

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 169

de *St. Pierre*, & il y a tout lieu de craindre que sa prédiction n'ait son effet.

Une des plus grandes difficultés que je rencontre dans l'exécution de ce projet, c'est de le faire goûter aux Souverains, & sur-tout à ceux qui sont les plus puissans en Europe. Le Lion se croiroit dépouillé d'une de ses plus grandes prérogatives s'il faisoit un pareil Traité avec la Brebis, dont il n'a rien à craindre; il ne voudroit pas renoncer à son *Droit du plus Fort*, Droit qui ne paroît pas tout-à-fait destitué de fondement, & auquel on ne sauroit souvent renoncer, sans renoncer en même tems au grand principe d'Amour-propre & d'intérêt, avec lequel nous entrons tous dans le monde. Ce seroit renverser l'ordre établi parmi les Animaux, que d'empêcher les plus forts de faire usage des armes offensives que la Nature leur a données; & il y a bien de l'apparence que les Hommes mêmes se trouveroient fort gênés, si d'autres Créatures supérieures en force & en ruse, les privoient du Droit qu'ils prétendent avoir de tuer, massacrer & manger la plupart des Animaux qu'ils savent soumettre à leur empire, quoiqu'ils n'aient effectivement d'autre Droit sur eux que celui du plus fort & du plus rusé. Suivant le principe de notre Abbé, les hommes sont bien barbares & les plus injustes de toutes les Créatures, puisqu'ils font aux Animaux ce qu'ils seroient fort fâchés qu'on leur fît.

Une grande prérogative du Droit du plus Fort, c'est qu'il est aussi ancien que le Monde; universel, car tous les Peuples & tous les Ani-

maux, de quelque Espèce qu'ils soient, le mettent en pratique. Peut-on donc se flatter qu'on trouve jamais le moien de l'anéantir? Les roues & les gibets étalés de toutes parts ne sont pas un frein assez fort pour retenir les Scélérats dans les bornes des devoirs de bons Citoyens.

Je pense que, pour empêcher les guerres cruelles, que se font les Souverains, & pour bannir de la terre tant d'injustices & d'atrocités qui se commettent chaque jour, il faudroit refondre tout le Genre-humain, changer entièrement sa nature, & faire naître chaque Individu avec d'autres penchans, d'autres principes que ceux dont il apporte les semences dès qu'il commence à paroître sur le théâtre du Monde. Les Loix, les châtimens, le point d'honneur, ne retiennent dans le devoir qu'une petite partie des hommes, ils n'y retiennent même que les plus foibles; car, à l'égard des plus forts, comme sont les grands Potentats, les puissans Monarques, ils se mettent au dessus de toutes les Loix, ils les foulent aux piés, & s'ils paroissent quelquefois vouloir s'y conformer, c'est plutôt par la crainte de tomber eux-mêmes sous le joug de quelque autre Puissance, que par l'amour de la justice & de l'équité.

Réflexions sur Pascal Ecrivain des plus éloquens.

Mr. l'Abbé de *St. Pierre* ne fait pas grand cas de la manière de raisonner de *Pascal*, & il semble vouloir ici marcher sur les traces de *Mr. de Voltaire*, qui a entrepris de réfuter ce
Phi-

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 171

Philosophe (a). Un autre Auteur, qui n'a pas voulu se nommer, vient d'entrer en lice contre *Voltaire*, & a pris hautement la défense de *Pascal* (b). C'est ainsi que les Philosophes passent leur tems; ils se divertissent à se contredire, à se critiquer, & à se traiter réciproquement de mauvais raisonneurs. D'où vient ce contraste? Il vient en partie des ténèbres épaisses dont sont envelopées la plupart des questions sur la Religion, sur la nature de l'Âme, sur la Morale; &, en partie, de la différente manière dont les hommes envisagent le même objet.

Si l'on en croit notre Abbé, personne ne peut mieux prouver que *Pascal* la vérité de la Maxime qui dit, que l'*Esprit est souvent la dupe du Cœur*, c'est-à-dire que nous jugeons souvent selon nos craintes & selon nos desirs, & que sans nous en apercevoir, nos intérêts nous servent de preuves pour nos jugemens. Sur quoi est fondée cette accusation de Mr. l'Abbé? *Pascal*, dit-il, étoit né d'une santé foible, & par conséquent d'un tempérament plus délicat & plus sensible. Or plus on est sensible aux biens & aux maux, plus on craint les uns & plus on désire les autres. Par-là, notre Auteur donne à entendre que les raisonnemens de *Pascal* ne sont

(a) La *Critique des Pensées de Pascal* par Mr. de *Voltaire* est insérée à la fin de ses *Lettres Philosophiques* imprimées à Rouen en 1734.

(b) Dans trois *Lettres sur la nature de notre Âme, & sur son Immortalité*, à l'occasion des *Lettres Philosophiques* de Mr. de *Voltaire*. J'ai déjà dit quelque chose de ces *Lettres* contre *Voltaire* dans le Tome XXVII, pag. 260 de cette Bibliothèque.

sont fondés que sur la crainte & l'espérance qu'il avoit lui-même, & qu'au-lieu de raisonner avec force & justesse pour persuader, il n'a eu recours qu'à cette grande Eloquence, qui ébranle & terrasse effectivement les esprits, mais qui ne sauroit les convaincre.

Voulez-vous un exemple des faux raisonnemens de *Pascal* ? Voici celui qu'allègue notre Auteur. „ *Pascal*, dit-il, n'a pas pris garde que „ la preuve qu'il tire de la grandeur & en même „ tems des foiblesses de l'homme le plus parfait, pour prouver la nécessité du Péché Originel, n'étoit après tout qu'un pur Sophisme, „ qui ne prouve rien, sinon que l'Homme n'est „ pas fait originairement pour être infini en perfections, ni pour être parfait de tout point, „ mais pour être un Etre très borné, & , par „ conséquent, très mêlé de perfections & d'imperfections”.

Préservatif Politique contre les Maladies populaires appelées Convulsions & Possessions.

Cet Article peut beaucoup contribuer à faire voir le ridicule de certaines Superstitions qui règnent encore en France, & dans lesquelles les Peuples ne sont entretenus que par la faute de quelques Prêtres ignorans & fanatiques. Il a été composé à l'occasion de certaines Convulsions arrivées depuis quelques années à quatre Jeunes Demoiselles du Diocèse de Bayeux. Le père & la mère crurent légèrement que ces mouvemens étoient surnaturels, & cela sur la foi de leur

Juillet, Août & Septembre, 1741. 173

leur Curé nommé *Herrin*, qui soutenoit fortement que quatre Diables avoient pris possession de ces quatre corps.

Il y avoit dans ces Demoiselles maladie de corps & maladie d'esprit. Une preuve bien sensible qu'il n'y avoit point de véritable diablerie, c'est que dans le système même des Capucins ignorans, le Diable, qui anime un corps humain, y souffre beaucoup plus de douleur quand on jette de l'eau bénite sur ceux ou celles qui en sont possédés. Une autre maxime du système de ces Pères, c'est que le Diable, qui devine & qui fait tant de choses cachées, sait à merveilles discerner l'eau bénite de celle qui ne l'est pas. Or, comme dans cette aventure des quatre Demoiselles du Diocèse de Bayeux, il arriva plusieurs fois qu'aucun Diable ne put discerner l'eau bénite de l'eau commune, & que ces filles possédées crièrent & hurlèrent dans les aspersions d'eau commune non bénite, c'est une preuve évidente qu'il n'y eut réellement dans toute cette affaire aucune véritable diablerie, mais seulement beaucoup d'ignorance, de crédulité & de superstition.

Comme ces exorcismes donnoient lieu à des spectacles publics, où il se passoit souvent des scènes remplies de médisances, d'immodesties, & même de blasphèmes, l'Evêque de Bayeux eut recours à un remède bien plus efficace & plus proportionné à la nature de la maladie que n'étoient les exorcismes. Il obtint de la Cour des Lettres de cachet, fit mettre les quatre Demoiselles dans des Couvens séparés, & fit exiler

exiler le Curé *Hurtin*, comme un visionnaire dangereux. Ce remède produisit un effet merveilleux. La maladie cessa entièrement. La considération qu'on fit faire à ces prétendues possédées, que cette maladie les empêcheroit de trouver des maris, ne contribua pas peu au prompt rétablissement de leur santé.

Sur les Plaisirs de la seconde Vie.

Me voici transporté dans le pays des Conjectures, & cela par un Philosophe Moraliste, de qui je n'attendois que de solides raisonnemens. Est-on curieux de savoir ce qu'il propose & qu'il fait espérer? Ecoutons-le parler lui-même. *Que fait, dit-il, l'Âme heureuse, dans la seconde vie, séparée de tout corps? Voici ce qu'il nous apprend sur cette importante question, qui embarrasse & embarrassera encore longtems les plus profonds Théologiens. Elle n'a, répond il, rien de mieux à faire que d'être continuellement occupée de sentimens agréables, tels que sont nos plaisirs innocens, grands & petits, & nos joies innocentes de toutes les espèces, & plus grandes encore que celles que nous sentons à présent.*

Voilà, en général, quels seront les plaisirs de la seconde vie; mais, pour en donner une idée encore plus précise, notre Auteur entre dans un petit détail que voici. *Je sentirai, dit-il, le plaisir de voir de beaux objets sans yeux, & le plaisir d'entendre une belle Musique sans oreille. Je passerai de plaisir en plaisir. & sans aucune douleur, & voilà la grande différence de ces deux vies.*

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 178

vies. Pour le plaisir des connoissances nouvelles, je n'aurai pas besoin ni de Livres, ni de Précepteurs corporels. Mais comment se feront sentir à moi tous ces différens plaisirs sans aucun corps ? Je ne sais rien du comment ; mais je sais bien que je pourrai goûter tous ces différens plaisirs dont j'ai des idées, & que j'en pourrai encore goûter de beaucoup d'autres espèces, & plus grands, dont je n'ai encore aucune idée.

Pour le coup, je ne sais plus où j'en suis, & je croirois presque que notre Abbé a eu quelques visions. On doit cependant l'excuser. Il voudroit conduire tous les hommes en Paradis, & à force d'en chercher le chemin & de méditer sur les plaisirs qu'on y goûtera, il s'égare, il se perd, & ne débite que des idées creules. *Voir de beaux objets sans yeux, entendre une belle Musique sans oreille, sont des phénomènes auxquels on ne comprend rien. Mais qui chantera cette belle Musique, si on n'a point de corps ? C'est ce qu'il ne dit pas. Apparemment qu'on pourra aussi chanter sans avoir de bouche. Notre Abbé auroit dû se contenter de prouver qu'il y aura une autre vie après celle-ci, sans entreprendre de déterminer la nature des plaisirs qu'on y ressentira. Nous pourrions lui appliquer ici ce que dit Gui Patin du célèbre Gassendi, lorsqu'il prit congé de ce Philosophe, qu'il laissa entre les mains de deux Prêtres, qui le dispoient au grand voyage de l'Eternité. Le Paradis, dit ce Médecin, est un Pais où lui, (Gassendi) qui est grand Astronome, en apprendra plus en un quart d'heure, qu'il n'en a appris depuis soixante-cinq ans qu'il est au monde (a).*

Du

(a) Nouvelles Lettres de Gui Patin, Tom. II. Let. 105, p. 150.

*De plus haut degré où la Raison humaine
soit arrivée en 1740.*

Je ne tirerai de cet Article, quoique rempli d'excellentes remarques, que cette seule Observation. „ Je meurs de peur, dit notre Abbé, „ que la Raison humaine ne croisse davantage „ & plutôt à Londres qu'à Paris, & que la première Classe des plus sages & des plus raisonnables n'y soit un jour plus nombreuse qu'à Paris, où la communication des Vérités tirées de la Raison universelle, ou démontrées, est, quant à présent, moins facile qu'à Londres”.

Pourquoi cette *communication* est-elle *moins facile* ? Notre Auteur ne le dit pas. Cela ne viendrait-il pas en partie de ce qu'on a à Paris moins de liberté de parler qu'on n'en a à Londres ; de ce qu'on y a établi une espèce d'Inquisition pour les Ouvrages qui s'y impriment & qu'on y débite ; & enfin de ce qu'il y règne encore, & sur-tout dans les Cloîtres, beaucoup de superstitions, qui sont depuis longtems entièrement bannies de la ville de Londres, où la plupart des Gens de Lettres pèsent tout à la balance de la Raison ? Peut-être aussi que les Anglois ont, en général, & plus de gout & plus de disposition, que les François, pour les Ouvrages de raisonnement. En revanche, les François sont meilleurs Historiens que les Anglois, & l'emportent sur eux pour les Ouvrages d'esprit. Voila comme chaque Nation a toujours de quoi se glorifier par quelque prérogative. Les attaque-t-on par leur endroit le plus foible, elles font volte-face, & présentent sur le champ leurs armes défensives & offensives.

A R:

ARTICLE X.

P. CASTI INNOCENTIS ANSALDI O. P. de
PRINCIPIORUM LEGIS NATURALIS TRA-
DITIONE, ad CAROLUM POLINUM S. Mar-
tini Abbatem, Libri III.

C'est-à-dire:

*De la TRADITION des PRINCIPES de la Loi
NATURELLE, par ANSALDUS. In 4. Pagg.
413, pour le corps de l'Ouvrage, 20 pour la
Dédicace, & 22 pour la Préface. A Mi-
lan, 1742.*

VOici dequoi exercer tous les plus grands
Philosophes. L'Auteur de cet Ouvrage
y passe en revue tout ce qu'il y a de plus subli-
me & de plus relevé sur la nature de Dieu, sur
celle de l'Âme, sur la Création, les Natures
Plastiques, les Principes de la Loi Naturelle,
& sur une infinité d'autres questions, qui ne sont
pas moins importantes que difficiles à terminer.
Il traite toutes ces matières avec beaucoup d'ha-
bileté, & montre par-tout une profonde érudi-
tion. Il y cite à propos la plupart des Philoso-
phes anciens & modernes, il y étale avec beau-
coup de clarté, de netteté, de précision & d'ex-
actitude, leurs sentimens, leurs principes; & il
paroît par la grande sagacité avec laquelle il exa-
mine

Tom. XXIX. Part. I. M mine

mine tant de différentes opinions, qu'il est entièrement maître de son sujet, & qu'il l'a médité longtems & à loisir.

Vous me demanderez, peut-être, si cet habile homme a enfin découvert la Vérité, qui se tient cachée & comme enveloppée depuis tant de siècles dans les ténèbres les plus épaisses ; & s'il a trouvé le moien de résoudre toutes les difficultés que forment les Philosophes & les Théologiens, & de terminer entièrement leurs disputes & leurs différends. Me faire cette question, c'est vouloir me prendre pour juge dans une affaire où je ne saurois l'être, & où personne ne le fera apparemment jamais. Si aujourd'hui je donne gain de cause à mon Auteur, dans les cas où ses preuves & ses raisons me tiendront lieu de démonstrations, il s'élèvera bientôt contre mon Héros & contre moi-même quelque Philosophe qui viendra avec fierté nous attaquer l'un & l'autre, traiter nos raisonnemens de paralogismes, & leur opposer d'autres argumens, dont la force & l'évidence, soit réelles ou apparentes, seront du moins capables de tenir la balance en équilibre, & de nous enlever un bon nombre de Partisans. N'aurois-je donc pas tort de m'exposer par-là imprudemment à une pareille attaque ? Combien n'a-t-on pas rejeté de systêmes qui paroissent les mieux fondés ? Tel Philosophe, qui faisoit autrefois le brave & le rodomond, qui s'est même vu le Chef d'une nombreuse Secte, n'est plus aujourd'hui suivi de personne, & ses prétendues démonstrations sont mises au rang des plus grandes absurdités.

Le

Juillet, Août & Septembre, 1742. 179

Le meilleur parti à prendre sur des matières épineuses , & où la Vérité ne se montre pas à nous clairement , c'est sans contredit celui de se renfermer dans les bornes d'une sage indifférence ; c'est celui de ne point décider légèrement , de ne point prendre parti pour ou contre sans avoir pour guide le flambeau de l'évidence ; c'est , en un mot , celui de savoir douter à propos. N'est-ce pas une chose assez plaisante & tout-à-fait ridicule , de voir successivement depuis plusieurs siècles des Philosophes alléguer autorités sur autorités , entasser preuves sur preuves ; & cela pour démontrer , dit-on , une Vérité qui se trouve réfutée alternativement par d'autres Philosophes ? Etrange foiblesse de l'esprit humain ! Un grand Prince , tout plein d'esprit , entra un jour dans un de ces Collèges où l'on ne s'explique presque jamais qu'avec un stérile & fastueux appareil de Doctrine. *T a-t il longtems , dit-il , en s'adressant à l'Assemblée , que la question , sur laquelle vous disputez avec tant de chaleur , est agitée dans cette chaire ? Cinquante ans , lui répondit-on. Est-elle décidée , cette question ,* repliqua le Prince , *& est-on convenu de quelque chose ? Tant s'en faut , lui dit-on , elle est plus embrouillée que jamais. Quoi !* répondit-il avec étonnement , *espérez-vous donc d'éclaircir jamais une matière qui n'a pu l'être depuis tant d'années , & après tant de disputes ? Combien de tems perdu fort inutilement !*

Voilà quelque chose d'humiliant pour l'Homme. Mais , ce qui le dégrade , ce qui le deshonne , ce qui l'avilit , c'est de voir que toutes

ces disputes, tous ces combats, ceux-mêmes des Philosophes les plus graves & des Théologiens qui prêchent le plus l'amour du prochain, sont presque toujours accompagnés d'insultes & d'invectives contre leurs adversaires, comme si l'on ne devoit avoir ni indulgence, ni charité pour ceux-mêmes qui sont effectivement dans l'erreur. Vous, qui parlez avec tant de hauteur, d'un ton si fier & si arrogant, & qui traitez avec le dernier mépris ceux qui ne sont pas dans vos idées, qui ne goutent pas toutes vos raisons, êtes-vous bien sûr que vous n'êtes pas vous-même dans l'erreur? Vous croyez, dites-vous, & vous êtes porté à le croire par de bonnes raisons, que votre adversaire se trompe. Soit. Il vous est permis de croire que vous pensez juste, & que vous êtes dans le bon chemin. Mais votre adversaire porte de vous le même jugement que vous portez de lui. Il est persuadé que c'est vous-même qui vous trompez; & ce qui vous paroît clair, évident, démontré, ne l'est point pour lui. Que voulez-vous donc qu'il fasse? Doit-il adopter & recevoir comme vrai ce qui ne se présente à son esprit que sous l'enveloppe de l'erreur & du mensonge, ou qu'il ne regarde du moins que comme fort douteux & fort incertain.

Je suis mortifié d'être obligé de reconnaître ici que notre Auteur est dans le cas de ces Philosophes dont je viens de parler. Non content de ranger dans la classe de l'erreur ce qui ne s'accorde pas avec ses principes, il s'en prend personnellement aux Auteurs mêmes, il déchar-

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 181

ge sur eux sa bile, & les traite comme s'ils avoient eu dessein de tromper les autres, après s'être trompés eux-mêmes. Je dois cependant lui rendre cette justice, qu'il ne prend pas parti sur tout, il se défie quelquefois de ses forces & de ses lumières, & aime mieux laisser certaines questions indécises, que d'en juger témérairement. Nous en donnerons quelques exemples, lorsque nous viendrons à examiner ses sentimens, en suivant autant qu'il sera possible le plan qu'il s'est formé lui-même.

L'Abbé *Polinus*, intime ami de l'Auteur, est celui à qui nous sommes redevable de l'Edition de cet Ouvrage, qu'il a dédié lui-même au Cardinal *Angelus Maria*. La Préface, ou l'Avis au Lecteur, est aussi de la façon du même Abbé. Nous ne dirons rien de ces deux Pièces, quoiqu'elles aient d'ailleurs leur mérite, pour avoir lieu de nous étendre un peu plus sur les matières renfermées dans le corps de l'Ouvrage.

Notre Auteur, après avoir donné une idée fort succincte des sentimens des Philosophes anciens & modernes qui ont traité du Droit de la Nature, commence d'abord par établir l'existence & la connoissance d'un Dieu, en examinant en même tems l'idée qu'on s'en est formée depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. Il ne pouvoit guère se dispenser d'agiter cette grande question, puisque, sans l'idée pratique d'un Etre suprême, qui gouverne tout par sa providence, & qui exerce la justice à l'égard du Genre humain, il n'y a plus de fondement

solide sur lequel on puisse appuyer le Droit Naturel & les Loix de la Société.

Cette première partie de l'Ouvrage est extrêmement étendue, parce qu'il n'est guère possible d'exposer, même en abrégé, tant d'opinions & d'Hypothèses différentes sur la Divinité, sans entrer dans de très longs détails, sur-tout lorsqu'on se charge en même tems d'opposer argumens à argumens, pour réfuter les Systèmes qui s'éloignent en quelque manière que ce soit des principes qu'on établit. On est frappé d'étonnement lorsqu'on jette les yeux sur cette variété presque infinie de sentimens sur une matière de si grande importance. Comment concilier cette variété, ces contradictions mêmes, avec cette grande évidence que les Philosophes Chrétiens attribuent à l'idée qu'on se forme de l'Etre suprême ? Si cette évidence est si grande, si elle est si palpable, elle ne l'est donc que pour une partie des hommes, elle ne l'étoit donc pas pour tant de grands Philosophes de l'antiquité qui ne nous ont débité sur la Divinité que de pures chimères, ou du moins des sentimens que d'autres Sectes de Philosophes prétendent être fondées à regarder comme chimériques, & entièrement opposés aux plus pures lumières de la Raison.

L'Hypothèse que notre Auteur s'attache le plus à combattre, est celle de *Spinoza*, contre lequel il s'élève avec beaucoup de force, & qu'il regarde comme un monstre d'impiété ; car ce seroit apparemment un crime de prononcer seulement le nom de ce Philosophe, sans l'accabler d'in-

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 183 :

d'injures. Ce que j'ai trouvé d'assez plaisant, c'est qu'en alléguant quelques raisonnemens dont Bayle s'est servi pour réfuter *Spinoza*, il s'arrête dans sa route, pour insulter Bayle même, à qui il reproche de n'avoir pas bien compris le Systême de son adversaire. Bayle *radote*, dit-il, *lorsqu'il s'efforce de trouver des Substances spirituelles dans le Systême de Spinoza* (a). Si Bayle vivoit encore, comment prendroit-il cette invective ? Je ne doute nullement qu'il ne fît voir à son tour que notre Auteur se trompe. Que résulteroit-il delà ? Cela feroit rire, & peut-être avec raison, les Partisans de *Spinoza*, & leur fourniroit des armes pour porter des coups à leurs adversaires mêmes. Quand on se réunit pour terrasser un Ennemi redoutable, il faut bien prendre garde de ne jamais rompre les liens qui forment cette union.

Suivant notre Auteur, il n'y a point d'argument, quelque foible qu'il soit, qui ne renverse de fond en comble tout l'édifice & l'Hypothèse des Spinosistes. Voici ce qu'il allègue à ce sujet.

„ Ce Monde, dit-il, qu'ils prétendent être une
„ Substance unique, divine, unie, & modifiée
„ d'une infinité de manières, passe encore dans
„ leur esprit pour un Etre absolument infini,
„ dans la nature duquel on distingue une infinité
„ d'attributs, dont chacun exprime une essence
„ éternelle & infinie”. Tel est le sentiment

(a) Cela confirme ce que j'ai déjà fait remarquer dans l'Article VIII de ce Volume, pag. 130, 131, que Bayle ne s'est pas formée une idée juste du Systême de *Spinoza*.

ment des Spinosistes. „ Mais quoi ! répond
 „ notre Auteur. Cette sorte d'extension n'ex-
 „ clud-elle pas toute infinité ? Et *Malebranche*
 „ n'a-t-il pas eu raison de regarder comme une
 „ calomnie atroce le reproche que lui faisoit
 „ *Arnaud* d'admettre en Dieu une extension
 „ réelle, qu'il regardoit en effet comme quel-
 „ que chose de monstrueux ?

Je ne sai si c'est par cet endroit qu'on doit
 entreprendre de réfuter *Spinoza* & ses Sectateurs.
 Qu'on en juge par ce que dit sur cela un célè-
 bre Auteur (a), dont les matières les plus relev-
 vées & les plus abstraites ne font pas moins les
 délices, que les charmes de la Poésie où il ex-
 celle. „ Les Athées, dit-il; qui admettent le
 „ Plein, répondent qu'à proprement parler il
 „ n'y a point d'Etres produits, il n'y a point
 „ plusieurs Substances. L'Univers est un Tout,
 „ existant nécessairement, qui se développe sans
 „ cesse : c'est un même Etre, dont la nature
 „ est d'être immuable dans sa substance, & é-
 „ ternellement varié dans ses modifications; ain-
 „ si l'argument tiré seulement des Etres qui se-
 „ succèdent, prouveroit peut-être peu contre
 „ l'Athée qui nieroit la pluralité des Etres. Il
 „ faudroit donc le combattre avec d'autres ar-
 „ mes: il faudroit lui prouver que la Matière ne
 „ peut avoir d'elle-même aucun mouvement :
 „ il faudroit lui faire entendre que, si elle avoit
 „ le moindre mouvement par elle-même, ce
 „ mouvement lui seroit essentiel; il seroit alors
 „ CON-

(a) Mr. de *Voltaire*, dans sa *Métaphysique de New-*
ton, pag. 5.

Juillet, Août & Septembre, 1742. 185.

55 contradictoire qu'il y eût du repos. Mais, si
55 l'Athée répond qu'il n'y a rien en repos, que
55 le repos est une fiction, une idée incompati-
55 ble avec la nature de l'Univers; qu'une Ma-
55 tière infiniment déliée circule éternellement
55 dans tous les pores des Corps : s'il soutient
55 qu'il y a toujours également des Forces mo-
55 trices dans la Nature, & que cette perma-
55 nente égalité de Forces semble prouver un
55 mouvement nécessaire; alors il faut encore
55 recourir contre lui à d'autres armes, & il
55 peut prolonger le combat. En un mot, je
55 ne sai s'il y a aucune preuve métaphysique
55 plus frappante, & qui parle plus fortement à
55 l'Homme, que cet ordre admirable qui règne
55 dans le Monde; & si jamais il y a eu un plus
55 bel argument que ce Verset : *Cæli enarrant*
55 *gloriam Dei.* Aussi vous voyez que *Newton*
55 n'en apporte point d'autre à la fin de son Op-
55 tique & de ses Principes.

Vous voyez par-là, & vous pouvez le re-
marquer par tous les Ouvrages faits en faveur de
l'Incrédulité & de l'Athéisme, que les Spino-
sistes répondent à toutes les preuves métaphysi-
ques qu'on leur oppose. Vous me direz qu'on
peut nier les choses les plus claires & les plus
évidentes, & que par des subterfuges on peut
éluder la force des raisonnemens les plus solides.
J'en conviens. Mais ces Messieurs ne tombent
point d'accord que ces preuves soient aussi con-
vaincantes que vous le prétendez; & après tout,
si elles le sont pour vous, elles ne le sont pas
pour eux. Vous répliquerez que ce sont des

entêtés , des gens opiniâtres , des impies , des scélérats , & tout ce qu'il vous plaira , car il n'y a sorte d'injures dont on ne les accable. Qu'opposeront-ils à tout cela ? Ils vous rendront injure pour injure , ils vous payeront de la même monnaie.

Que faire donc dans une dispute si embarrassante ? Renvoyez ces Philosophes à la *Théologie Physique de Derham* (a) , faites-leur envisager l'ordre admirable qui règne dans l'Univers ; & si la preuve qu'on en tire pour démontrer l'existence d'un Dieu , d'un Etre suprême , qui a tout créé & qui gouverne tout , n'est pas capable de les convaincre , je ne sai plus avec quelles armes on pourra les attaquer. *Voltaire* nous apprend : que , de toutes les preuves de l'existence d'un Dieu , celle des *Causes Finales* étoit la plus forte aux yeux de *Newton* (b). „ Le dessein , dit-il , „ ou plutôt les desseins variés à l'infini , qui „ éclatent dans les plus vastes & les plus petites „ parties de l'Univers , sont une démonstration „ qui , à force d'être sensible , en est presque „ méprisée par quelques Philosophes ; mais enfin „ *Newton* pensoit que ces rapports infinis , „ qu'il appercevoit plus qu'un autre , étoient „ l'Ouvrage d'un Artisan infiniment habile.

Quant à ce qui regarde cette *Extension réelle , infinie* , que les *Spinosistes* reconnoissent , suivant notre Auteur , pour un des Attributs de la Divinité , il me semble que la plupart des raisons

(a) Ouvrage excellent dans lequel on prouve d'une manière sensible & admirable l'Existence & les Attributs de DIEU par les Oeuvres de la Création.

(b) *Métaphysique de Newton* , pag. 4.

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 187

sons, par lesquelles on prouve que cette idée est tout-à-fait chimérique, détruisent en même tems l'opinion de *Newton*, qui a prétendu que l'*Espace étoit une des Propriétés, un des Attributs de la Divinité* (a).

Un grand Philosophe (b), très capable d'éclaircir cette matière, en a parlé d'une manière à faire appercevoir le fort & le foible de ce sentiment, & comme le jugement qu'il en porte est fort impartial, j'ai cru devoir l'exposer ici aux réflexions du Lecteur. Après avoir établi qu'il y a du *Vuide* dans le Monde, que l'*Espace est d'une grandeur infinie, sans aucunes bornes...* que nous y concevons des parties, tantôt grandes, tantôt petites, & que l'on peut mesurer, il ajoute ce qui suit.

„ Il s'est trouvé de grands Philosophes qui,
„ reconnoissant que l'Espace est infini, & con-
„ sidérant en même tems que Dieu est un Etre
„ infini, doué d'une infinité de perfections, que
„ l'Etendue doit être mise aussi au nombre des
„ perfections, ont établi que cette Etendue con-
„ venoit à Dieu; &, comme l'Ecriture Sainte
„ nous apprend que tout est en Dieu, & que la
„ raison nous dicte que les Corps sont dans l'Es-
„ pace, ils ont dit que cet Espace infini étoit la
„ Grandeur même de Dieu, que c'étoit de cet-
„ te manière que Dieu se trouvoit par-tout, &
„ occupoit tout en lui-même. Ce subtil rai-
„ sonnement a été fait par de Grands-hommes,
„ autrefois les soutiens de la véritable Eglise, ce
„ qui

(a) Ibid. pag. 2, & suiv.

(b) Mr. *Musschenbroek* dans son *Essai Physique*, pag. 73.

„ qui nous engage à ne parler de ce sentiment
 „ qu'avec respect”.

Voici à quoi se réduisent les difficultés qu'il y rencontre. 1. Quoique l'Espace ait quelque rapport avec Dieu, particulièrement en ce qu'ils sont l'un & l'autre infinis, il ne s'ensuit pourtant pas delà qu'on doive les regarder tous deux comme une même chose; car l'Espace a aussi du rapport avec les Corps, en ce qu'ils sont étendus, quoiqu'il y ait d'ailleurs de la différence entre eux. C'est ainsi que notre Ame ressemble à Dieu, en ce qu'ils sont l'un & l'autre des Esprits, en ce qu'ils pensent tous deux, quoiqu'ils diffèrent infiniment l'un de l'autre. 2. S'il n'y avoit point de Corps, l'Espace ne seroit ni nécessaire, ni d'aucune utilité; au lieu qu'on ne peut établir en Dieu aucun Attribut qui ne lui soit nécessaire, & qui n'ait toujours son utilité. 3. On ne reconnoit en Dieu, qui est un Etre toujours actif, que des Attributs toujours actifs, & par conséquent peut-on lui attribuer une Propriété qui n'opère pas? 4. Lorsque nous examinons notre Esprit, nous ne trouvons pas qu'il soit étendu; pourquoi voudrions-nous donc attribuer l'Étendue à Dieu, qui est un Esprit?

Notre Auteur, après avoir exposé fort au long tout ce que les Philosophes anciens & modernes ont avancé sur la nature de Dieu, sur ses Attributs, ses perfections, fait voir ensuite que *non seulement la Création, mais encore toutes les choses créées supposent absolument la Doctrine d'une*

Tra-

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 189

Tradition qui vient de nos premiers Pères, & qu'ils doivent nécessairement être rapportés à Dieu, comme à l'Auteur & Créateur de l'Univers. Je trouve dans son plan un très grand défaut, c'est que les digressions qu'il fait sont si longues, qu'il semble souvent avoir entièrement oublié l'état de la question, & le but qu'il se propose. Si on ne lisoit à la tête du Livre qu'on y doit traiter de la Tradition des Principes de la Loi Naturelle, on auroit bien de la peine à le deviner par la lecture de la plus grande partie de l'Ouvrage.

Cette manière de traiter un Sujet dérouté le Lecteur, elle l'égare & lui fait perdre patience, parce qu'on le force de parcourir trop de pays étrangers, avant que de le conduire à celui où on doit le fixer & l'arrêter. Par la même raison un Journaliste ne sauroit jamais donner un Extrait suivi de cet Ouvrage, sans s'engager dans un labyrinthe dont il auroit bien de la peine à sortir. C'est-ce qui me porte à détacher du corps du Bâtiment, les morceaux les plus intéressans, & qui ont le plus de rapport au grand but de l'Auteur. Les autres matériaux que je laisse à l'écart ne laissent pas d'avoir aussi leur mérite, il y en a de précieux; mais la plupart ne sont pas à leur place, & l'esprit est obligé de faire trop d'efforts pour s'apercevoir de la connexion qu'ils ont avec les autres pièces qui forment l'essentiel de l'Ouvrage.

On sera peut être surpris que notre Auteur se soit arrêté si longtems à prouver l'existence d'un Dieu, & à refuter les idées bizarres que tant de

de Philosophes s'en sont formées. Il n'en dit point la raison, mais on peut la deviner. Suivant son Systême, il faut remonter jusqu'à Dieu pour trouver les Principes de la Loi de Nature, c'est cet Etre tout-puissant qui les a communiqués au premier Homme, d'où ils nous sont enfin parvenus d'âge en âge par une Tradition constante & tout-à-fait naturelle. Voila le fonds de sa Doctrine. Vous voyez donc que comme Dieu est proprement l'Auteur de ces Principes, il falloit de nécessité qu'on démontrât son existence, & qu'on le fît même d'une manière à ne laisser aucun doute sur un article de si grande importance. Non seulement notre Auteur ne pouvoit se dispenser de prouver qu'il y a un Dieu, mais il devoit encore faire voir que ce Dieu qu'il admet & qu'il reconnoit, est éternel, immortel, immatériel, juste, libéral, tout-puissant, créateur de toutes choses, & disposant de tout suivant son bon-plaisir. C'est ce qu'il a fait ; & ainsi je laisse à juger de la raison qu'il peut avoir eue de s'étendre si fort sur ce seul article.

Cette Tradition, qui nous a été ainsi transmise, a dû toujours se perfectionner, sans jamais se perdre, ni même subir le moindre changement. Si elle a été quelquefois défigurée, on doit en rejeter la faute sur les vaines subtilités de ces Philosophes, qui se sont d'autant plus écartés du chemin de la Vérité, qu'ils ont perdu de vue la Tradition de toutes les Nations. Tout concourt, à ce que prétend notre Auteur, à faire voir l'harmonie admirable de toutes les parties
de

de cette Tradition. Elle a d'ailleurs de très grandes prérogatives. C'est d'elle que les argumens des Philosophes tirent de nouvelles forces, & que de probables qu'ils sont ils deviennent certains, sur-tout lorsqu'ils sont destinés à démontrer, à étaler les Attributs de la Divinité, sa Justice vangereffe, & sa Munificence dans les récompenses qu'il distribue.

Cette même Tradition servira de flambeau aux Philosophes pour leur faire voir que nos Ames ne sauroient être détruites, qu'elles survivront au contraire à la dissolution de nos Corps. Elle leur fera sentir combien il importe de bien vivre pour être heureux. Comment cela, dira-t-on ? Le voici. En se renfermant dans les bornes de la Nature, ils verront, à l'aide de cette Tradition, la raison de la connexion qu'il y a entre les choses divines & humaines; & alors, en suivant en quelque sorte le fil qu'elle leur fournira, ils trouveront l'issue du labyrinthe plein de détours, que les hommes ont sçu tenir caché, par la grande variété de leurs opinions, & par le nombre prodigieux de difficultés qu'ils ont entassées, lorsqu'il a été question d'établir & de fixer l'origine du Droit.

Quels grands avantages les Théologiens ne pourront-ils pas aussi tirer de cette Tradition ? A en croire notre Auteur, rien ne leur sera plus facile que de prouver le culte d'un seul Dieu, l'Immortalité de l'Ame, les récompenses & les supplices éternels. Les Infidèles mêmes & les Incrédules ne pourront se soustraire à cette autorité, & seront par conséquent forcés de céder

à l'évidence des raisons puisées dans une source si pure.

Jamais Mortel n'a fait si belle découverte; & si on peut compter sur les charmantes promesses de l'Auteur, nous voici enfin arrivés au moment heureux où toutes les ténèbres épaisses qui nous environnent vont se dissiper entièrement, où la Vérité viendra se présenter à nous sans nuages; & où nous n'aurons plus enfin aucun doute sur les mystères les plus impénétrables.

L'entreprise est belle & hardie; mais cependant à quelles difficultés insurmontables ce beau, ce vaste Systême, étalé avec pompe, n'est-il pas sujet? Dans quels embarras ne jette-t-il pas, lorsqu'on vient à l'examiner de près, & à entrer scrupuleusement dans le détail de toutes les parties qui le composent. L'Esprit humain se revolté à la vue d'une carrière si longue & si difficile à parcourir. On court risque de s'y perdre en s'y engageant, quelque résolu, quelque déterminé que l'on soit à franchir avec courage toutes les difficultés qu'il présente. Je me contenterai d'en exposer quelques-unes, auxquelles il ne me paroît pas facile de rien répondre qui satisfasse pleinement un Esprit Philosophique.

I. Jetez les yeux sur tous les Peuples de l'Univers, parcourez de l'esprit toutes les Nations; examinez leurs mœurs & leurs coutumes; & vous verrez avec étonnement quelle prodigieuse variété il y regne. De vastes Etats, de grands Royaumes ont des principes opposés les uns aux autres, des Loix qui n'ont entre elles aucun rapport, & sur lesquelles sont néanmoins fondées les

les règles de conduite de ces différens Peuples. C'est une chose certaine, & personne ne sauroit en douter, qu'il y a dans les hommes non seulement opposition de principes, mais encore opposition d'actions pour ce qui concerne les mœurs & la conduite de la vie (a). Or si ces principes de *Droit Naturel* que vous supposez avoir été communiqués par l'Être suprême au premier Homme, avoient été transmis par une Tradition constante, inaltérable, à tous les Peuples de l'Univers, depuis cette première époque jusqu'à nos jours, d'où viendroient, je vous prie, tant de principes opposés adoptés aujourd'hui par différens Peuples ? Ce contraste ne prouve-t-il pas qu'il n'y a rien à cet égard de fixe dans l'homme, & qu'il ne reste en lui aucun vestige de cette prétendue Tradition donnée à notre premier Père.

2. Si ce *Droit de Nature* n'est point effacé de la mémoire des hommes, comme le suppose notre Auteur, s'il se fait sentir, & s'il n'a subi aucun changement, qu'étoit-il besoin de faire autrefois de Loix pour réprimer le crime, & à quoi bon en établir encore chaque jour de nouvelles dans chaque Société ? Puisque la Tradition de ce Droit ne nous dicte rien que de juste, rien qui ne tende à nous rendre heureux, il ne doit plus y avoir alors de différence dans les principes, dans les mœurs ; tous les hommes doivent se

(a) Nous en avons donné des exemples dans l'Extrait précédent, pag. 162, & *suis.* & on pourroit en alléguer une infinité d'autres s'il étoit besoin.

se porter naturellement au bien sans y être contraints par les Loix. „ Si le *juste*, dit un Bel-
 „ esprit (a), étoit la règle de nos actions, on
 „ n'auroit besoin ni de Loix, ni de forme de
 „ Gouvernement. Chaque homme porté à res-
 „ pecter dans un autre homme la Liberté qu'il
 „ veut se conserver à soi-même, n'abuseroit
 „ point de son esprit pour tromper; il n'emplo-
 „ yeroit ses forces & son adresse que pour être
 „ utile”.

3. L'homme livré à lui-même est susceptible des erreurs les plus grossières, & ne devient que trop souvent un monstre de passions effrénées. Une bonne éducation rectifie ses idées, & la sévérité des Loix le retient dans de justes bornes.
 „ L'homme est tel (b), que toujours exposé à
 „ l'erreur & à la séduction de ses desirs, la me-
 „ sure de ses passions est d'ordinaire celle de sa
 „ Justice. Au-lieu de se servir de l'état où il se
 „ trouve, d'être sujet au mal pour avoir la gloi-
 „ re d'en triompher, il fait consister sa gloire à
 „ abuser de sa Liberté. *Qu'arrivera-t-il donc*
 „ *de cette Liberté? Une grande diversité de senti-*
 „ *mens & de conduite. L'un croira qu'il peut*
 „ *prendre tout ce qu'il a envie d'avoir, & faire*
 „ *servir les hommes à ses passions, par la contrain-*
 „ *te ou par la tromperie. Alors le plus fort em-*
 „ *ployera la force contre le plus foible, le plus foible*
 „ *em-*

(a) Voyez les *Entretiens dans lesquels on traite des entreprises de l'Espagne, des Prétensions de Mr. le CHEVALIER de St. GEORGE*, &c. pag. 182. Quelques-uns attribuent cet excellent petit Ouvrage à Mr. de St. Hyacinthe.

(b) Idem, *ibid.* pag. 183.

„ *employera la ruse pour détruire le plus fort. Un*
„ *homme se liguera avec un autre contre leur*
„ *Ennemi commun. Cet Ennemi, devenu foi-*
„ *ble par l'union de ses Adversaires, tâchera de*
„ *se soutenir en engageant quelqu'un dans son*
„ *parti. La vue de se soutenir les uns contre les*
„ *autres fera grossir chacune de ces deux trou-*
„ *pes; & ceux qui les composeront, craignant*
„ *que ce qui a causé les premières divisions ne*
„ *les divise eux-mêmes, & qu'ils ne deviennent*
„ *alors la proie de leur Ennemi commun, cher-*
„ *cheront les moiens de prévenir un si grand*
„ *malheur. Ils ne trouveront rien de plus sûr,*
„ *que d'établir entre eux une uniformité d'es-*
„ *prit, qui les tienne tous unis, & qui fasse*
„ *trouver à chaque Particulier son bonheur dans*
„ *le bonheur public*”.

Vous voyez donc par-là que ce n'est point dans la *Tradition* qu'il faut chercher l'origine du *Droit de Nature*, mais dans la nécessité où l'homme se trouve de mettre un frein à ses dérèglements. Cette nécessité est générale chez tous les Peuples de la Terre. Tous les hommes sont sujets à s'égarer, tous ont besoin d'un frein qui les retienne, & les empêche de troubler le bonheur de la Société par leurs injustices.

*Fura inventa metu injusti fateare necesse est,
Tempora si fastosque velis evolvere Mundi (a).*

4. Ce *Droit de Nature*, tel que notre Auteur
N 2 sem-

(a) Horat. Sat. 4. L. 1.

semble l'expliquer en divers endroits de son Ouvrage, doit être sans doute quelque chose de naturel aux hommes, puisqu'on suppose qu'ils l'ont tous. Or ce qu'ils tiennent ainsi de la Nature est ce penchant qui les porte, par un principe interne inconnu à eux-mêmes, à se satisfaire; c'est cet amour de leur propre Être, qu'ils cherchent à conserver, à entretenir, souvent même au mépris de ce que leur suggère la Raison, qui semble agir par des principes bien opposés à ceux qu'inspire la Nature. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les hommes sentent en eux-mêmes un penchant déréglé qui les porte & les entraîne au mal, lors même que d'un côté on leur démontre l'injustice de leur conduite, & que de l'autre on oppose à l'impétuosité de leurs passions vicieuses, les châtimens, les roues, les gibets, & la crainte des supplices de l'Enfer. La Nature est donc opposée à la Loi, ou la Loi à la Nature (a). Or, puisque la Nature ne sauroit guère

faire

(a) Un Auteur judicieux, qui a saisi de bonne heure les grands principes, & qui a démêlé avec beaucoup de pénétration les différens ressorts qui donnent le branle à l'Esprit humain, a fait sur cette matière une remarque à peu près semblable, dans une sorte d'Ouvrages qui ne se rimpriment guère que lorsqu'ils sont excellens. Voici ses propres termes. *Cum fugaci voluptati tantas illecebras, dederit Natura, ut pudicitiam, famam, graviditatis molestias, partus dolores, vitæ periculum, ipsumque Decorum timorem vincat, nonne Natura Legi, Lexve Natura opposita videtur? Utramque fere componet, qui modo noverit Hominem à Cive bene distinguere. Est enim in Homine aliquid anonymum, utpote Homini ignotum, in illo vivente faciens ἐνερπὸν, simplicissimum forte, effectis tamen compositum apparens, Sapientibus imprimis notum, quasi Sapientia invidum, amulum, videtur; quod, certe respectu, Hominis*

Dea.

faire que de mauvais Citoyens , & que la Loi , au contraire , est établie pour réprimer cette Nature & faire de bons Citoyens, les principes dictés par la Nature , qui est la même par-tout & en tout tems , ne sauroient avoir une origine divine , puisqu'ils conduisent l'homme dans une route entièrement opposée à celle dont on fait Dieu l'Auteur.

S'il y a donc en nous une Loi naturelle , un Principe interne , qui ramène tout à nous-mêmes & qui dirige toutes nos actions vers notre propre Être , comme vers le centre de ce que nous chérissions uniquement (a), cette Loi , ce Principe , ne part certainement pas de cette autre Faculté , qui n'est souvent que l'esclave de la première , & que nous nommons , peut-être assez improprement , *Raison*. Ce Principe interne & naturel naît avec nous , nous accompagne toujours , & n'est détruit que par la mort. Il est toujours le même , invariable , depuis l'enfance jusqu'à l'âge décrépit. C'est le grand mobile de toutes nos actions. Sans lui l'Homme seroit à lui-même , à son propre Individu , un objet très indifférent. Cette Faculté , au contraire , que nous

Magister , sed Civis Tyrannus , annorum fere 6000 interrupta nunquam experientia , contranitentem ipsum Hominem pellere , cogere , observatum est. Mr. Théodore Trenchin dans les Corollaires d'une Thèse qui a pour Titre : Dissertatio Medica Inauguralis de Nympha. On a fait de cette Pièce une seconde Edition.

(a) Il est impossible de rien aimer que relativement à Soi-même : tout amour est intéressé , & il y auroit de la contradiction à supposer le contraire.

nous appellons Raison, est un Etre volage, inconstant, autre dans l'enfance que dans l'âge mûr, bien différent à Rome de ce qu'il est à Londres, & tout opposé à lui-même lorsqu'on le voit placé sur son trône, d'un côté au milieu des Hottentots & de l'autre parmi les Peuples civilisés. La Raison est donc un Etre bizarre & difforme, c'est un *Fanus* à plusieurs faces. La Nature est une dans tous les Hommes, chez tous les Peuples de la Terre ; & si elle pouvoit changer, l'Homme cesseroit d'être ce qu'il est essentiellement. Fidèle compagne de la Machine merveilleuse qu'elle habite, dès le premier instant de son existence, elle n'y reçoit la Raison que pour être témoin de ses bizareries, de son inconstance, & comme un Ennemi, qui semble n'avoir pris chez elle son domicile que pour troubler son repos.

Tout cela posé, voici une question que je propose à mon Auteur. Votre *Droit de Nature* vient-il de ce Principe avec lequel nous naissons, ou de cette Faculté que nous nommons Raison ? Ce premier Principe nous porte presque toujours à ce que vous nommez *Mal*, *Injustice*, lorsque nous vivons en Société. La Raison n'a rien de fixe, elle se prête à tous les préjugés, elle admet ici comme juste ce qui passe ailleurs pour injuste, & reçoit pour vrai chez certaines Nations, ce qui chez d'autres est regardé comme entièrement faux. Elle se livre enfin à toutes les contrariétés, comme s'il étoit de son essence d'être partout & en tout tems opposée à elle-même. Or, suivant votre définition du *Droit de Nature* & les caractères que vous lui attribuez (a), il ne

part

(a) Voyez ci-dessus, pag. 190, 191.

part d'aucun des deux Principes que je viens de reconnoître dans l'homme & qui s'y font remarquer si sensiblement. D'où sera-t-il donc originaire ce prétendu Droit, & dans quelle Faculté de l'Homme le faites-vous résider.

Belle objection, répond notre Auteur ! *Doit-on dire que les Hommes n'aiment point la vie, parce qu'il y en a qui se donnent la mort ? & dira-t-on qu'ils ne font aucun cas de réparer leurs forces par la nourriture, parce qu'il s'en trouve qu'un défaut d'appétit, causé par la maladie, empêche de prendre des alimens ?*

J'ai honte de rapporter ici cette réponse d'un si grand Philosophe, car il la fait effectivement, pour résoudre les objections qu'il s'est formées lui-même. Voici tout ce que j'ai à repliquer, & je crois que cela suffira. Montrez-moi des Nations entières qui méprisent leur vie, au point de se donner la mort ? Faites-moi connoître dans quel lieu de la Terre un Peuple nombreux s'abstienne de manger, à l'exemple de ces malades que vous alléguez. Il n'y en a nulle part. Oserois-je dire qu'un homme qui se donne la mort, ne le fait que par un principe d'amour propre. Il cherche à être mieux, ou du moins à quitter une vie qui lui est à charge.

Un Auteur célèbre (a), qui a ramassé avec soin presque tout ce que les Philosophes & les Savans ont débité sur la *Loi Naturelle*, ne s'écarte pas beaucoup du Systême d'*Anselmus*, lorsqu'il avance (b), qu'il y a beaucoup d'apparence

N 4

que

(a) *Pufendorff*, dans son *Traité du Droit de la Nature & des Gens*, traduit & commenté par *Mr. Barbeyrac*.

(b) *Ibid.* Tom. I. pag. 235.

que Dieu enseigna aux premiers Hommes les principaux chefs du Droit Naturel, qui se conservèrent & se répandirent ensuite parmi leurs Descendans, à la faveur de l'Education & de la Coutume : mais que cela n'empêche pas que la connoissance de ces Loix ne puisse être appelée naturelle, entant qu'on peut découvrir la Vérité & la Certitude par la voie du Raisonnement, ou par l'usage de la Raison naturelle à tous les Hommes. Or, ajoute-t-il, de cela seul que les Propositions, où est contenue la Loi naturelle, sont imprimées dans l'Esprit des Hommes par la contemplation de la nature des choses, il s'ensuit évidemment que l'on en doit rapporter l'origine à l'Auteur de la Nature. Voilà ce que prétend Pufendorff. Sur quoi il entasse, avec son Commentateur, autorités sur autorités, pour détruire d'autres autorités ; & il conclut par dire qu'il a raison, que ceux qui suivent son sentiment ont aussi raison, & que par conséquent tous les autres ont tort. Il en est de ces sortes de Disputes comme de la plupart des Batailles : l'Ennemi est toujours vaincu, & , après bien des coups reçus de part & d'autre, chacun chante victoire.

Nous avons déjà fait remarquer, dans un des Extraits de ce Volume (a), que Mr. Locke soutient qu'on ne sauroit nommer aucun Principe de Morale, ni imaginer aucune Règle de Vertu, qui, dans quelque endroit du monde, ne soit méprisée ou contredite par la pratique générale de quelques Sociétés entières, qui sont gouvernées par des Maximes de pratique, & par des Règles de conduite tout-à-fait opposées à celles de quelques autres Sociétés. Monsieur de Voltaire, grand admirateur de Locke, &

dont

(a) Voyez ci-dessus, pag. 164.

dont il suit d'ailleurs assez les idées, a abandonné sur cet article le parti de son Héros , & a même entrepris de le réfuter. *J'ai toujours été étonné*, dit-il (a), *que le sage Locke, dans le commencement de son Traité de l'Entendement Humain, en réfutant si bien les idées innées, ait prétendu qu'il n'y a aucune notion du Bien & du Mal, qui soit commune à tous les hommes. Je crois qu'il est tombé là dans une très grande erreur. Pour réfuter Locke, Mr. de Voltaire fait entre autres un Argument qui prouve justement le contraire de ce qu'il prétend prouver, puisqu'il suppose qu'il étoit permis à Lacédémone de prendre habilement le bien d'autrui (b). Il me reste trop peu d'espace pour pousser plus loin l'examen de cette question.*

On trouvera dans notre Auteur plusieurs belles questions sur la nature de l'Ame & sur ses facultés, & je serois fort tenté d'exposer ce qu'il en dit & d'y joindre quelques réflexions, si je ne me trouvois dans la nécessité de terminer ici cet Extrait. Je remarquerai seulement qu'il a entrepris de donner une nouvelle preuve de l'*Immatérialité de l'Ame*, & de démontrer que son *essence est simple & incomplète*. Il me paroît que cette preuve qu'il feroit trop long de rapporter ici en son entier, ne diffère pas beaucoup de celle qu'en a donnée un Philosophe du premier ordre, dont on regrette infiniment la perte, tant à cause de ses vastes lumières & de sa grande probité,

N 5

qu'à

(a) Voyez la *Métaphysique* de Newton, &c. par Mr. de Voltaire, pag. 30.

(b) Ibid. pag. 33.

qu'à cause des services importans qu'il rendoit au Public dans le Poste d'honneur où nous l'avons vu, & où il s'est si fort distingué.

Je veux parler de l'Illustre Mr. 's *Grævesande*; qui nous a donné de l'Immatérialité de l'Âme la preuve que voici. „ Il me paroît, dit-il (a), „ qu'on peut démontrer par un argument très „ simple, que la faculté de penser ne sauroit être „ l'Attribut d'aucun Être étendu. Tout ce qui „ a de l'étendue, a des parties; & on ne peut „ rien attribuer à cette étendue, qui ne convien- „ ne en même tems à ses parties. Supposons à „ présent qu'un Être étendu pense. Ou la pen- „ sée sera entière dans chacun des points de cette „ étendue, ce qui est absurde; ou elle sera ré- „ pandue dans toute l'étendue, & par cela mê- „ me divisible avec elle; ce qui est opposé à la „ nature des Perceptions”. Tout cela s'accorde assez avec ces paroles d'Anselmus : *Conceptu enim possibile haud est, Materiam esse cogitantem..; divisibilis nempe suapte natura est, unaque ejus pars extra aliam perpetuo existat, necessum est, neque unquam cum altera penetretur. Intellectio è diverso legibus fieri videtur oppositis, penetratione scilicet, comprehensione, reique cognitæ continentia in mente, ut ajunt, atque inclusione. . . . Cogitatu immò possibile haud est, materialem rem esse posse cogitantem, quod aut quæcunque materiæ pars cogitans esset, aut fortasse nulla. Illud arbitror negatum erit, tot namque essentia essent in homine cogitantes, quot partes cogitantis materiæ; numerus itaque entium cogitantium quacumque in Anima infinitus, &c.*

Je

(a) Dans son Introduction à la Philosophie, pag. 87, 88,

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 203

Je laisse au Lecteur à juger de la force de cette Preuve de notre Auteur. Il me semble qu'on y suppose mal à propos que la Pensée seroit quelque chose d'étendu, & que chaque portion de la Matière devroit penser, si la pensée étoit effectivement un de ses attributs. Un autre grand Philosophe, à qui le Public est redevable d'une infinité de belles découvertes qu'il a faites dans la Physique, vient aussi de proposer une autre sorte de raisonnement, par lequel il prétend prouver l'impossibilité qu'il y a que la Matière puisse penser (a). Il se fonde sur ce que le corps possède une *force d'Inertie*, par laquelle il reste dans le même état où il se trouve, à moins que quelques autres causes étrangères ne le mettent en mouvement. L'Ame, au contraire, peut agir & se déterminer comme il lui plait. Je ne m'étois pas attendu de trouver cette preuve dans une Pièce dont le but principal est de faire voir que *l'Ame ne se connoit pas elle-même*. Si l'Ame ne se connoit pas, comment peut-elle savoir ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas, si elle est spirituelle, corporelle, ou tout ce qu'il vous plaira ?

Notre Auteur n'a pas oublié de faire aussi mention de l'Ame des Bêtes, & il ne paroît pas fort porté à adopter le sentiment des *Cartésiens*, qui les regardent comme de purs Automates. Il dit que les Pères *Pardies* & *Daniel* ont fait voir que le sentiment de ces Philosophes conduit tout droit au Pyrrhonisme, relativement à l'Ame de l'Homme. Mais personne, selon lui, n'a mieux poussé

(a) Mr. *Pierre Musschenbroek* dans son *Oratio de Mente humana semet ignorante*, pag. 20, 21.

poussé l'objection contre l'Hypothèse Cartésienne, que Mr. Boullier dans son *Essai Philosophique sur l'Ame des Bêtes*. Tout ce que je trouve, en effet, que ce Ministre a prouvé avec le plus de force dans tout son Livre, & si j'ose le dire, démontré, du moins à mon égard & jusqu'à présent, c'est que si Dieu peut faire une Machine, qui, par la seule disposition de ses ressorts, exécute toutes les actions surprenantes que l'on admire dans un Chien, ou dans un Singe, il peut former d'autres Machines qui imiteront parfaitement toutes les actions des Hommes (a). Il s'explique sur cela avec une clarté, une netteté, une précision admirables; & rien n'approche de sa grande sagacité à découvrir les subterfuges & les fauxfuins de ses adversaires. L'énergie de son Stile répond à la force de ses raisons.

(a) *Essai Philosophique*, &c. Part. I. Cap. VI. pag. 87, & suiv.

ARTICLE XI.

ELOGE de Mr. le Cardinal de POLIGNAC, lu à l'Assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences, du 4 Avril 1742.

MELCHIOR DE POLIGNAC, Cardinal Prêtre de l'Eglise Romaine, du titre de Ste. Marie des Anges, Abbé de Corbie, d'Anchin, de Bonport, de Mouzon & de Bégard, Archevêque d'Auch, Primat de la Novempopulanie, Commandeur des Ordres du Roi, nâquit au Puy, Ca-

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 205

Capitale du Vélai en Languedoc, le 11 Octobre 1661. Il étoit second fils de *Louis-Armand* Vicomte de *Polignac*, Marquis de Chalençon, Gouverneur du Puy, Chevalier des Ordres du Roi, & de *Faqueline de Beauvoir-Grimoard-de-Roure* sa troisième femme.

La Maison de *Polignac* étant une des plus connues & des plus illustres du Royaume, nous nous dispenserons d'en relever ici l'ancienneté, l'éclat, & les alliances.

Six mois après que Mr. le Cardinal de *Polignac* fut venu au monde, il éprouva le sort de quelques-uns des plus fameux héros de l'antiquité, & il en courut tous les dangers, il fut exposé. Il étoit nourri à la campagne : sa nourrice qui étoit fille, & qu'une première faute n'avoit pas rendu plus sage, en fit une seconde. Dans cet état qu'elle ne put longtems cacher, frappée de tout ce qu'elle avoit à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour & disparut, après avoir porté l'enfant sur un fumier, où il passa toute la nuit. Heureusement c'étoit dans la belle saison ; on le retrouva le lendemain, sans qu'il lui fût arrivé aucun accident.

Son corps formé par les graces, l'esprit, la vivacité jointe à la douceur que cet enfant fit bientôt paroître, ajoutèrent des motifs plus solides à l'intérêt qu'une semblable aventure faisoit naître en sa faveur, & le rendirent infiniment cher à ses parens. Son père, qui le destinoit à l'Eglise, l'amena de bonne heure à Paris, & le mit d'abord au Collège de Clermont. Le jeune Abbé de *Polignac* s'y distingua dans ses premières études,

des, & sur-tout dans ses Humanités. On le fit passer ensuite au Collège d'Harcourt, pour y apprendre la Philosophie; & c'est là que ses heureuses dispositions achevèrent de se montrer de la manière la plus brillante.

Il étudioit sous un Professeur célèbre, mais ancien, & absolument dévoué à la Philosophie d'*Aristote*. Cependant l'Abbé de *Polignac* apprit qu'il y avoit une autre Philosophie dans le monde, celle de *Descartes*; il se mit au fait de cette Philosophie, & il en saisit toutes les beautés. Les principes de *Descartes* étoient alors formellement pros crits dans les Ecoles du Royaume, où il étoit ordonné en même tems de n'enseigner que la Philosophie d'*Aristote*; mais ni ces raisons, ni les efforts redoublés de son Maître pour le ramener au Péripatétisme, ne purent obscurcir la lumière qui avoit brillé à ses yeux. Il céda seulement, en ce qu'il voulut bien s'engager à soutenir dans ses Thèses les deux Philosophies en deux jours consécutifs. Le Professeur avoit aussi exigé que celle de *Descartes* passeroit la première, croyant qu'il auroit été trop dangereux de finir par-là, & de renvoyer les Auditeurs avec une impression récente de la doctrine prétendue erronée qu'on savoit être très séduisante dans la bouche de l'Abbé de *Polignac*; car son éloquence étoit déjà formée & se décéloit par mille traits. Le succès de ce double acte public fut des plus éclatans; les Systèmes de *Descartes* & d'*Aristote* y parurent l'un après l'autre, comme on l'avoit demandé, mais tous deux dans leur plus beau jour; ils furent défendus autant que chacun pou-
voit

voit l'être; la prédilection du Répondant ne s'y fit sentir que par la force des raisons qui la justifioient; & il montra dans cette occasion tant d'équité, de retenue & de savoir, qu'il reçut des éloges de l'un & de l'autre parti, & qu'en ce sens il réunit tous les suffrages.

Les Thèses de Théologie que Mr. l'Abbé de *Polignac* soutint quelques années après en Sorbonne, ne lui firent pas moins d'honneur: il y avoit mis en tête ces mots, qui se trouvent si souvent dans l'Ecriture en parlant des Rois de Juda, *Excelsa abstulit*; par où il faisoit allusion à tout ce que venoit d'ordonner, ou que préparoit alors *Louis XIV* pour l'établissement de l'unité de Religion dans son Royaume: c'étoit vers l'année 1683, deux ans avant la révocation de l'Edit de Nantes.

Tant de connoissances déjà assez approfondies, dont une excellente mémoire lui assuroit la possession, & dont il savoit parler sans ostentation & avec grâce, se firent bientôt admirer parmi les Gens de Lettres & dans le grand monde, & lui gagnèrent l'estime & l'amitié de tout ce qu'il y avoit de plus distingué par le mérite & par la naissance. Le Cardinal de *Bouillon*, qui fut des premiers à lui en donner des marques, le mena à Rome en 1689, après la mort d'*Innocent XI*. Il le fit entrer avec lui dans le Conclave, & il l'employa non seulement à l'élection du nouveau Pape *Alexandre VIII*, mais encore dans l'accommodement des différends qui regnoient alors entre la France & la Cour de Rome, & que ce Cardinal étoit chargé de terminer.

Ces

Ces différends, dont les uns sembloient intéresser les droits de la Tiare, & les autres la police de la Ville, par les franchises du Palais des Ambassadeurs, avoient été poussés fort loin du vivant d'*Innocent XI*, & n'étoient pas aisés à pacifier. Le Roi y avoit encore envoyé le Duc de *Chaulne* dans le même dessein, mais Sa Majesté étant informée de la capacité de l'Abbé de *Polignac*, de l'estime & du crédit qu'il s'étoit acquis dans Rome, déclara qu'elle vouloit aussi qu'il eût part à la même négociation. Se distinguer parmi les excellentes têtes qui habitent cette Ville fameuse, ou qui s'y rassemblent du Monde entier, dont à certains égards elle n'a pas cessé d'être la Capitale; parmi des gens tout occupés de mille intérêts différens, & exercés dans la Politique la plus profonde & la plus raffinée; au milieu d'un Etat qu'on croiroit être un composé de plusieurs Républiques, & où, quoique le pouvoir appartienne à un seul, chaque Prince ne laisse pas d'avoir sa Cour & son autorité particulière; s'y faire goûter, s'y faire aimer, combien de discernement, d'art & de prudence, que de talens naturels & acquis suppose un tel succès! c'est pourtant ce qu'avoit fait Mr. l'Abbé de *Polignac* à l'âge de vingt-huit ans, & dès son premier voyage à Rome. *Alexandre VIII*, qui étoit un des meilleurs esprits de son siècle, & qui avoit souvent des conférences avec le jeune Négociateur, disoit de lui: *Je ne sais comment il fait, il ne me contredit jamais, il est toujours de mon avis, & cependant c'est ordinairement le sien qui prévaut.*

Les

Les affaires aiant été heureusement terminées, & les articles de l'accommodement étant réglés, l'Abbé de *Polignac* revint à la Cour pour les proposer à Sa Majesté ; & c'est alors que ce Monarque lui rendit un témoignage en apparence tout contraire à celui du Pape, mais qui ne peignoit pas moins bien son caractère. *Je viens*, dit-il, au sortir d'une longue audience qu'il lui avoit donnée, *d'entretenir un homme, & un jeune homme, qui m'a toujours contredit & qui m'a toujours plu.* En effet, Mr. le Cardinal de *Polignac* garda toujours sa politique & tout son art pour traiter avec les autres Princes, & n'employa jamais que sa candeur, & son zèle pour le bien de l'Etat, en parlant à son Roi.

De retour en France, l'Abbé de *Polignac* y partagea d'abord son loisir entre l'étude & les amis illustres qu'il s'étoit faits. Il entra ensuite dans le Séminaire des Bons-enfants, en 1692 ; mais sa retraite n'y fut pas longue ; le Roi l'entra en 1693, pour l'envoyer en Pologne, en qualité de son Ambassadeur.

Jean Sobieski, que ses grandes actions avoient élevé sur le trône, regnoit encore ; mais sa santé chancelante & qui dépérissoit tous les jours, faisoit prévoir les troubles qu'une vacance prochaine ne manqueroit pas d'exciter pour l'élection de son successeur.

Il étoit de l'intérêt de la France, attaquée par les principales Puissances de l'Europe liguées contre elle depuis cinq à six ans, d'empêcher qu'un Prince dévoué à ses ennemis n'obînt la Couronne de Pologne. Le Roi *Sobieski* la de-

voit en partie aux puissans offices de *Louis XIV*, & *Louis XIV* auroit eu lieu de croire que les trois fils de ce Prince en conserveroient une juste reconnoissance, si depuis quelques années le Prince *Jaques*, qui en étoit l'aîné, n'eût pris des engagements avec la Maison d'Autriche, en épousant la Princesse Palatine de Neubourg, Sœur de l'Impératrice.

La Reine de Pologne *Marie d'Arquien*, étoit née Française; mais elle s'étoit crue dégagée de tout devoir envers sa patrie, depuis qu'elle étoit montée sur le trône.

Cependant *Louis XIV*, touché des vertus de *Sobieski*, conservoit toujours la même affection pour ce Prince & pour sa famille, & auroit souhaité qu'au défaut de l'aîné de ses fils, dont la partialité pour l'Empereur étoit trop déclarée, il fût possible de procurer la Couronne à l'un des deux cadets, lorsque le Roi leur Père viendrait à décéder.

Dans ces circonstances, & instruit des intentions de Sa Majesté, l'Abbé de *Polignac* partit pour la Pologne vers la fin du mois de Mai 1693. Il espéroit y trouver un puissant parti en faveur des cadets; mais la Nation indisposée contre l'aîné, regardoit l'exclusion qu'elle lui donnoit d'avance, comme une raison valable contre les deux autres.

Il fallut donc, pour se conformer aux conjonctures présentes, travailler sur un nouveau plan. Il y travailla si heureusement, que le trône étant venu à vaquer, il eut non seulement assez de crédit pour en éloigner tout ennemi de

nom François, mais il put encore sans trop de présomption, concevoir l'espérance flatteuse de mettre cette Couronne sur la tête d'un Prince de la Maison de France. Il en écrivit au Roi deux jours après la mort de *Sobieski*, c'est-à-dire, le 29 Juin 1696, & son projet fut approuvé: Projet d'autant plus difficile à exécuter, qu'il se présentoit en même tems sur la frontière, un compétiteur à la tête d'une puissante armée, menaçant d'un côté ceux qui lui refuseroient leur voix, & de l'autre promettant mille avantages à la République, & faisant goûter d'avance par ses largesses, une partie de ce qu'il promettoit.

Devenu de tous ces secours, l'Abbé de Polignac parvint cependant à faire élire & proclamer Roi de Pologne Mr. le Prince de Conti. Mais pour soutenir cette élection; & réunir les suffrages divisés entre ce Prince & l'Electeur de *Saxe*, dans un pays où l'unanimité décide, non la pluralité, où la liberté est telle, qu'un particulier mal-intentionné peut faire manquer l'affaire la mieux concertée, & la plus utile, ne fût-ce que pour montrer qu'il a part au gouvernement, il falloit combattre & surmonter le parti opposé, avec les mêmes armes qui avoient été employées pour lui concilier des amis.

Quoique la France ne soit pas moins puissante par ses richesses, que redoutable par ses armes, éloignée de la Pologne, & ne pouvant faire passer que lentement dans ce Royaume les sommes que l'Ambassadeur avoit demandées, elles y arrivoient trop tard, & l'éloquence du Ministre

nistre ne put suppléer à leur défaut. La guerre, qui en avoit retardé l'arrivée, retarda pareillement celle du Prince de *Conti*: sa route par mer avec peu de Vaisseaux, exigeoit nécessairement des précautions, pour éviter les Escadres d'Angleterre & de Hollande, & entraînoit par-là mille inconvéniens & de longs délais. Il n'étoit plus tems quand il débarqua à l'Abbayé d'Oliva près de Dantzic qui se déclara contre lui par plusieurs actes d'hostilité, & dont les autres Villes de Prusse imitèrent l'exemple. Ce Prince fut donc bientôt obligé de se rembarquer. L'Abbé de *Polignac*, contraint aussi de se retirer, demeura quelque tems dans la Poméranie citérieure, à Stettin ou aux environs, & ne revint en France qu'au commencement de l'année 1698, après avoir perdu tous ses Equipages & tous ses Meubles, qui lui furent enlevés par les Dantziçois.

Le Roi se crut obligé de témoigner qu'il étoit mécontent de la conduite de son Ambassadeur, & lui commanda de se retirer dans son Abbaye de Bonport.

Ce n'est pas aux Sujets à pénétrer dans les motifs secrets des résolutions de leurs Maîtres. L'Abbé de *Polignac* pouvoit justifier sa conduite, & par le compte exact qu'il avoit rendu de l'état des affaires, & par les ordres précis qu'il avoit reçus; mais puni par un Roi juste, il se crut coupable, & n'attendit que de sa seule bonté, ce qu'il auroit cru pouvoir attendre de sa justice.

Ce fut dans cette retraite que rendu à lui-même, il entreprit d'écrire ce Poëme fameux, qui n'a

n'a encore vu le jour que par les copies qui s'en sont échappées dans le public: Ouvrage que la Religion & l'amour de la vertu lui inspirèrent, que la Philosophie lui dicta, & que ses talens admirables, & déjà exercés pour l'Eloquence & pour la Poësie, ornèrent de mille beautés utiles au dessein qui le lui fit entreprendre, en un mot le Poëme de l'*Antilocrèce*, dont nous parlerons bientôt plus au long.

Le Roi d'Espagne *Charles II* étant mort le premier Novembre 1700, les nouvelles de cette mort & du Testament de ce Prince, où *Philippe* Duc d'Anjou étoit déclaré héritier universel de la Monarchie d'Espagne, pénétrèrent bientôt jusque dans la solitude de l'Abbé de *Polignac*, & l'y trouvèrent toujours animé des mêmes sentimens pour sa Patrie & pour son Roi. Il écrivit à *Louis XIV*, *Sire, si les prospérités de Votre Majesté, ne mettent point fin à mes malheurs, du moins me les font-elles oublier.*

Ils finirent cependant ses malheurs, il fut rappelé en 1702, & il reparut à la Cour avec plus d'éclat que jamais, par les marques de bonté singulières avec lesquelles il fut reçu de S. M. La disgrâce jette je ne sai quoi de touchant sur les grandes vertus & les qualités éminentes, soit par le contraste des choses qui devroient si peu être ensemble, soit qu'elle épure les unes, & qu'elle ajoute aux autres. Aussi n'est-il pas étonnant sous un Prince vertueux, qu'à la disgrâce succède quelquefois une augmentation de faveur. La place d'Auditeur de Rote étant venue à vaquer par la promotion de l'Abbé de la *Tremoille*

au Cardinalat, le 17 Mai 1706, le Roi la donna à l'Abbé de *Polignac*.

On fait quelle est à Rome la considération de ce Tribunal, & le rang que ceux qui le composent, tiennent à cette Cour. Douze Prélats y décident souverainement des matières bénéficiales de presque toute la Catholicité, & souvent même des affaires civiles qui y sont portées par Appel. L'Abbé de *Polignac*, qui n'étoit encore que médiocrement versé dans les questions du Droit Civil & Canonique, se fit un devoir de les étudier à fond, devint un excellent juge, & sa réputation déjà établie dans toute l'Europe, & particulièrement en Italie, s'accrut de ce nouveau titre.

Le Cardinal de la *Tremaille*, qui étoit demeuré à Rome, chargé des affaires de la Cour de France, eut pour lui les mêmes sentimens que le Cardinal de *Bouillon*, & le fit entrer aussi dans plusieurs de ses négociations. *Clément XI*, qui occupoit alors le St. Siège, & qui joignoit l'amour des Belles-Lettres à une solide piété, l'honora d'une amitié tendre; le Cardinal de la *Tremaille* en sçut bien profiter dans plus d'une occasion délicate, mais il en faisoit honneur à l'Abbé de *Polignac* auprès du Roi, tandis que l'Abbé de *Polignac* écrivoit de son côté, que le succès des affaires dont on l'avoit chargé étoit entièrement dû au crédit & à l'habileté du Cardinal de la *Tremaille*. Sa Majesté fut sensible à une espèce d'émulation si rare entre des Ministres, & qui tournoit toujours à l'avantage de son service. Elle en parla, & l'on sait de quel prix étoit en

pa-

pareille rencontre les paroles de ce grand Roi.

Juste estimateur du mérite *Louis XIV* connoissoit trop parfaitement celui de l'Abbé de *Polignac*, pour en borner la récompense à la place d'Auditeur de Rote; dès-lors il le destinoit à des emplois encore plus importants, & se proposoit de lui ouvrir le chemin aux plus hautes dignités.

Après trois années de séjour à Rome, Mr. l'Abbé de *Polignac* avoit eu permission de revenir en France pour mettre ordre à ses affaires, très dérangées par les dépenses & par les pertes qu'il avoit faites en Pologne. Le Roi lui avoit accordé des repréfailles sur les Vaisseaux Dantzicois, secours trop casuel, & qui n'avoit pas réparé les dommages que tant d'accidens lui avoient causés. Il étoit encore à la Cour en 1710, lorsqu'il fut question de tenir de nouvelles Conférences en Hollande, pour finir une Guerre sanglante que la Succession à la Couronne d'Espagne avoit excitée. Le Roi nomma le Maréchal d'*Uxelles* & l'Abbé de *Polignac* ses Plénipotentiaires à Gertruidenberg, où ceux des Etats Généraux des Provinces-Unies devoient se trouver.

Le moment marqué pour la Paix n'étoit pas encore arrivé; mais quelque infructueuses que fussent ces Conférences, la sagesse & la fermeté de l'Abbé de *Polignac* n'en furent pas moins estimées.

Comme l'entière restitution de la Monarchie d'Espagne, avec des circonstances encore plus dures que la restitution même, faisoit le principal objet des Alliés, l'Abbé de *Polignac* envoya

au Roi un Mémoire détaillé, où il montrait par de très fortes raisons, qu'il falloit courir les plus grands risques, & braver les plus fâcheux évènements, plutôt que d'abandonner l'Espagne sous de pareilles conditions.

Ce parti ne manquoit pas de contradicteurs qui insistoient sur la nécessité d'abandonner l'Espagne, & sur l'état où se trouvoit actuellement la France, tant au-dedans qu'au-dehors du Royaume. C'est cependant le parti que prit le Roi; il rapella ses Plénipotentiaires, & les Conférences furent rompues. Les plus heureux succès couronnèrent une résistance si héroïque; les Armes de *Louis XIV*, & celles de *Philippe V* son Petit-fils furent presque par-tout victorieuses; l'Empereur *Joséph* mourut; l'Angleterre auparavant si animée contre la France, fut la première à seconder ses desirs; les affaires générales changèrent de face, & la Paix fut proposée à des conditions plus équitables.

On établit les Conférences pour en traiter, à Utrecht, & l'on en fixa l'ouverture au 12 Janvier 1712. L'Abbé de *Polignac* fut encore un de Plénipotentiaires que le Roi nomma pour y assister de sa part, quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'il pût y rester jusqu'à l'entière conclusion des Traités. La raison en étoit aussi honorable qu'avantageuse pour Mr. l'Abbé de *Polignac*. S. M. lui avoit donné une marque éclatante de son estime, en témoignant au Roi d'Angleterre *Jaques III*, qui étoit encore en France, qu'il lui feroit plaisir d'accorder à cet Abbé sa nomination au Cardinalat. Destiné à la Pourpre,

pre, le Cérémonial attaché à cette dignité ne lui permit pas de demeurer Plénipotentiaire en second jusqu'à la signature de la Paix, qui se fit avec la France le 11 Avril 1713. D'ailleurs le Pape avoit la délicatesse de ne pas vouloir rendre publique sa promotion pendant qu'il seroit en pais Protestant. Créé Cardinal le 18 Mai 1712 il fut donc réservé *in petto* jusqu'au 30 Janvier 1713, où il fut déclaré; & il ne reçut la Calote qu'en chemin pour la France, comme on en étoit convenu, & en pais Catholique: elle lui fut remise auprès d'Anvers, le 10 de Février suivant.

Il obtint dans la même année la charge de Maître de la Chapelle du Roi; mais il s'en démit en 1716, & l'Abbé de *Bréteuil*, depuis Evêque de Rennes, lui succéda.

Le feu Roi ne vécut pas assez pour donner à Mr. le Cardinal de *Polignac* d'autres marques de son estime; mais son auguste Successeur y a suppléé.

Ne dissimulons point cependant, que dans les commencemens de ce glorieux règne, & durant la Régence, le 29 Décembre 1718, Mr. le Cardinal de *Polignac* eut ordre de se retirer dans son Abbaye d'Anchin; mais imitons en même tems son respectueux silence sur les ordres suprêmes. Il fut rappelé vers la fin de 1721, & les idées que de semblables évènements peuvent faire naître, furent entièrement effacées par les graces dont son rappel fut suivi.

Innocent XIII étant mort le 7 Mars 1724, Mr. le Cardinal de *Polignac* alla à Rome pour l'Élection du Pape *Benoît XIII*, & il y demeura

huit ans chargé des affaires de France. Comme il s'agissoit principalement alors de matières de Doctrine, dont il ne nous convient pas de parler, nous dirons seulement qu'il y employa tout ce que son zèle & ses talens conciliateurs étoient capables de lui inspirer, tant pour la pureté de la foi, que pour la paix de l'Eglise. Au commencement de 1726, il fut nommé à l'Archevêché d'Auch: il revint en France dans le mois de Juillet 1732, & six mois après son retour le Roi le fit Commandeur de l'Ordre du St. Esprit, où il avoit été associé, & dont il avoit eu permission de porter les marques dès l'année 1728. C'est pendant ce dernier séjour à Rome, & peu de tems après la naissance de Monsieur le Dauphin, qu'il donna sur la place Navone une de ces Fêtes superbes, où la profusion, de concert avec le goût, apprend aux Nations Etrangères quelle est l'opulence d'un Etat, par la magnificence de ses Ministres.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les Négociations de Mr. le Cardinal de *Polignac*, ni sur les évènements de sa vie qui s'y rapportent. Tout ce qui le regarde en qualité d'homme public, appartient à l'histoire de France, & doit en faire une des parties les plus intéressantes. Mais nous allons considérer dans l'homme particulier, un Philosophe sublime, orné de tout ce que la belle Littérature a de plus excellent.

Mr. le Cardinal de *Polignac* n'étoit pas demeuré oisif pendant les deux ou trois années de sa retraite à Anchin. Bien différent de ceux qui, après avoir soutenu le poids des affaires, succom-

bent

bent à l'ennui du repos , il sçut toujours se faire des occupations également utiles & agréables. L'*Antilucrèce*. qu'il avoit commencé à Bonport, vint une seconde fois à son secours. Il l'avoit déjà beaucoup retouché & augmenté, mais il s'agissoit encore d'y ajouter des livres entiers, d'y insérer un grand nombre d'expériences curieuses, & plusieurs découvertes qui étoient venues à sa connoissance depuis quelques années , & nous osons le dire, depuis qu'il étoit entré à l'Académie des Sciences ; car personne n'honora jamais nos assemblées d'une assiduité plus flatueuse, personne n'y fut jamais plus attentif, soit pour y puiser, soit pour y répandre des lumières. Aussi l'*Antilucrèce*, que l'on croiroit être l'Ouvrage des trois célèbres Académies, qui se glorifient de compter Mr. le Cardinal de Polignac parmi leurs Membres, & que toutes pourroient réclamer par les différens genres de beauté dont il brille, nous appartiendra-t-il toujours de préférence, par la partie Philosophique qui y domine, qui le caractérise, & qui en fait la base. Tâchons donc enfin d'en donner une idée exacte, autant du moins que les bornes prescrites à ce discours pourront le permettre.

L'*Antilucrèce* est un Poème Latin, du nombre de ceux qu'on appelle *Didactiques*, parce qu'ils ont pour but d'enseigner des vérités importantes, ou quelque art utile à la vie. Il est écrit en Vers Héroïques. Il fut d'abord composé en six Livres, & il l'a été depuis en neuf. Le neuvième Livre, qui n'a jamais été achevé, ni peut-être commencé, quoique les principaux
ma-

matériaux en fussent tout prêts , étoit destiné à des éclaircissemens sur divers endroits de ceux qui le précèdent. Le Poème tel que nous l'avons , consiste donc en huit Livres complets, qui sont de mille, douze, ou treize cens vers chacun.

Le titre d'*Antilucrèce* montre assez que cet Ouvrage a été fait pour combattre à armes pareilles la Philosophie de *Lucrèce* , ou, ce qui est la même chose, celle d'*Epicure* , que ce Poète avoit adoptée avec la plupart des conséquences dangereuses dont elle est susceptible.

Mr. le Cardinal de *Polignac* disoit volontiers quelle avoit été l'occasion de son Poème. En revenant de Pologne , il s'étoit arrêté quelque tems en Hollande; il y avoit eu plusieurs entretiens, plusieurs disputes avec le fameux *Bayle*, dont le Dictionnaire Critique paroissoit alors depuis peu. On sait de quelle manière les Argumens d'*Epicure*, de *Lucrèce*, & des Sceptiques, contre les vérités les plus importantes de la Religion & de la Morale , ont été célébrés & mis en œuvre dans ce Dictionnaire. Ils ne furent pas dissimulés dans cette occasion , & dès-lors Mr. le Cardinal de *Polignac* forma le projet de les réfuter; ce qu'il exécuta pendant son exil à l'Abbayé de Bonport. Ce n'est pourtant pas *Bayle* à qui il s'adresse dans son Poème, & qu'il apostrophe sous le nom de *Quintius*, ainsi qu'a fait *Lucrèce* dans celui de *rerum Natura* à l'égard de *Memmius* Romain d'une famille illustre ; mais c'est, comme nous savons encore, un homme de qualité , & de beaucoup d'esprit , qui a été connu par quelques Ouvrages, & avec qui Mr. le

le Cardinal de *Polignac* se trouvoit lié d'amitié.

Ces craintes prétendues vaines & puériles, dont le Poëte Latin veut délivrer son ami, l'Auteur de l'*Antilocrèce* songe à les rétablir utilement dans le sien. Il emploie ensuite tout ce que la Poésie a de plus sublime & de plus pathétique, pour lui faire goûter ce que la saine Philosophie a de plus consolant. Ici il foudroie le vice, là il peint avec amour des vertus dont sans le savoir il étoit le modèle. L'homme dans son état naturel, vile & imperceptible partie de l'Univers, environné d'Elémens qui concourent à le détruire, attaqué par ses semblables, en proie aux bêtes féroces, sans ressource dans ses maux, sans appui dans ses adversités, c'est-là l'objet que notre Poëte Philosophe présente à l'homme même, pour lui faire desirer un protecteur, & pour le rendre attentif à des preuves qui vont le convaincre qu'il en a un, le plus sage & le plus puissant de tous, l'Auteur même de la Nature.

De semblables préliminaires font le sujet du premier Livre.

Les Livres suivans ont aussi pour but, mais sous d'autres aspects, de préparer les voyes qui conduisent à la grande vérité, qu'on ne trouvera traitée à fond que dans le septième & le huitième, ou de dissiper les nuages qui en obscurcissent l'entrée. Cette vérité est l'existence d'un premier Etre, intelligent, & juste rémunérateur.

Qu'on n'aille point imaginer sur cet exposé, & sur quelques autres endroits de ce discours, qu'il s'agit ici peut-être de Théologie, & de vérités

riétés révélées qui passent les limites que nous a-
 vous dû sagement nous prescrire. La matière
 de l'*Antidurée* est, comme nous l'avons dit,
 purement Philosophique, par conséquent de no-
 tre ressort, & traitée comme elle auroit pu l'être
 au milieu d'Athènes & dans le Portique, si l'on
 y avoit connu les Méditations de *Descartes*, ou
 si l'esprit humain y avoit été plus âgé de deux
 mille ans; en un mot la Religion, quoique
 nommée en cent endroits, n'est ici proprement
 que dans l'intention. Ce seroit une pétition de
 principe, si elle avoit été employée dans les mo-
 yens, puisque la connoissance d'un premier Ê-
 tre, par les seules lumières de la raison, précè-
 de, selon l'ordre des choses, la connoissance de
 ce qu'il nous a révélé.

Le vuide, l'espace éternel & infini, parsemé
 seulement d'atomes ou corpuscules indivisibles
 qui s'y meuvent par eux-mêmes, & dont la ren-
 contre fortuite produit tous les Phénomènes de
 l'Univers, les diverses tendances de ces atomes
 vers tels ou tels points de l'espace, le hasard en-
 fin, ce mot vuide de sens, & donné pour maî-
 tre du Monde, sont autant de dogmes Epicu-
 riens qu'il falloit réfuter, ou, pour me servir de
 l'expression du Poète, autant de monstres qu'il
 falloit abattre, & qu'il frappe en effet de tous
 les coups qui leur furent jamais portés, & de
 nouveaux encore plus redoutables. Le Carté-
 sianisme le plus rigide & le mieux conçu, brille
 dans le développement de ces questions, qui
 exigent, comme on sait, une clarté & une pré-
 cision toutes particulières. On peut dire même
 que

que nulle autre Philosophie avant *Descartes*, n'en avoit fait de vraies questions, si pour les rendre telles il faut y apporter des idées intelligibles.

Mais ce qu'il y a de surprenant dans ce Poëme, & qui l'est encore plus par l'adresse de l'exécution que par la hardiesse du dessein, c'est qu'en traitant ces matières, l'Auteur a sçu y amener presque tout ce que la Physique, la Cosmographie, & l'Histoire Naturelle offrent de plus remarquable; y décrire les Arts mécaniques les plus ingénieux ou les plus utiles; y faire entrer la Fable, y rappeler l'Histoire, & toujours avec une élégance qu'on ne trouve que dans *Virgile*, ou dans ce même *Lucrèce* dont notre Poète s'est déclaré l'Antagoniste. Les tours les plus nobles & les plus variés, les transitions les plus heureuses, les figures les plus capables de soutenir ou de réveiller l'attention, les comparaisons les plus justes & les plus instructives y font passer successivement sous les yeux mille objets divers, comme par une espèce d'enchantement. C'est ici, il faut l'avouer, que la grande & sublime Poésie l'emporte infiniment sur la Prose dogmatique la plus élégante. Celle-ci ne produira jamais que des Lecteurs, celle-là fait des spectateurs; elle attache l'esprit, elle remue l'ame. Ce n'est pas le Cardinal de Polignac que vous écoutez dans son Poème; c'est le spectacle même de la Nature où vous assistez avec lui. Les grands Poètes de l'antiquité, & quelques modernes, nous ont donné des exemples de cette importante illusion; mais si l'*attention* vient à voir le jour, comme il le verra sans doute

doute par les soins d'un illustre ami, à qui Mr. le Cardinal de *Polignac* l'a confié en mourant, j'ose assurer qu'il en fournira une preuve éclatante.

De la réfutation des Atomes & du Vuide, & de toutes les propriétés chimériques dont la Philosophie Epicurienne les avoit revêtus, l'Auteur passe à l'origine du Mouvement, qu'il démontre n'être pas essentiel à la matière, & n'avoir par conséquent d'autre cause que l'Auteur de la Nature.

Il traite ensuite de la spiritualité de l'ame, de sa distinction d'avec le corps, de la simplicité & de l'unité de son être, qui la rendent indestructible à tout agent naturel.

La question de l'ame des Bêtes, l'une des plus épineuses de la Philosophie, quand la Philosophie est destinée à préparer la Religion, se présente ici naturellement, & ne pouvoit être passée sous silence. Elle est accompagnée, en forme d'objection, & par le savant artifice dont nous avons parlé, de tout ce que l'Histoire Naturelle nous apprend de plus curieux sur les mœurs, sur les ruses & l'industrie des animaux. Le principe interne, pensant, ou machinal, qui les fait agir, n'y est pas traité avec moins d'art & d'intelligence; cette discussion enfin est également curieuse & sublime.

Mr. le Cardinal de *Polignac*, tout Cartésien qu'il étoit, n'avoit jamais été bien décidé sur ce point. Il sentoît parfaitement les avantages du pur Machinisme des Bêtes, & combien on applanissoit par-là de difficultés; mais il voyoit en même

même tems ce Machinisme exposé à de grandes Objections. Le parti qu'il avoit coutume de prendre dans ce conflit de sentimens contraires , étoit de montrer que dans l'un & l'autre cas, la spiritualité de notre Ame n'en étoit pas moins certaine , & qu'en abandonnant le reste aux profondeurs d'une Sageffe dont nous ne connoissons jamais les secrets , cette vérité & ses dépendances n'en pouvoient recevoir aucune atteinte. C'est-là aussi le parti qu'il prend dans son Poème. On voit pourtant qu'il panche vers le Machinisme; mais il l'abandonne, il le laisse indécis, pour se renfermer dans son véritable sujet, sachant qu'en toute espèce de guerre, on n'est jamais si fort que lorsqu'on embrasse moins de terrain à défendre.

Le tour de ses Vers tient beaucoup de celui de *Virgile* , son Poète favori , qu'il possédoit, & qu'il a imité en plusieurs endroits, mais imité en Auteur original , & comme *Virgile* a imité *Homère*. Sa ressemblance avec *Lucrèce* est plus apparente , parce qu'il en emprunte plus fréquemment les traits; mais elle est, à mon avis, moins réelle ; & ces traits qu'il en emprunte, c'est le plus souvent pour les lancer contre lui-même , avec plus de force qu'ils n'en avoient en partant de cet adversaire.

Je n'ai vu nulle part un stile, qui à l'élégance & à la noblesse joigne tant de clarté, si ce n'est peut-être encore dans *Virgile*.

Mais trop semblable à son modèle, en un seul point, Mr. le Cardinal de *Polignac* a eu, comme ce grand Poète, le malheur de ne pouvoir

mettre la dernière main à son Ouvrage. Nous n'avons pas trouvé parmi les Copies de l'*Antilucrèce*, qui nous ont été confiées, l'Article des expériences de *Newton* sur la Lumière, non plus que celui de la règle de *Képler* sur la révolution des Planètes, & plusieurs autres grands morceaux que Mr. le Cardinal de *Polignac* nous avoit fait l'honneur de nous communiquer, & qui vraisemblablement n'ont jamais été mis à la place qui leur étoit destinée. Il a dit aussi plusieurs fois qu'il avoit assez de matériaux pour étendre l'*Antilucrèce* jusqu'à dix, & même jusqu'à douze Livres.

Nous ne croyons point cependant que ce qui restoit à faire dans ce Poème, pour l'achever ou pour l'embellir, soit capable de rien dérober aux éloges qui lui sont dus, ni à la gloire de son Auteur.

Il en est peut-être de ces sortes d'Ouvrages non achevés, mais portés au point où se trouve actuellement celui-ci, comme de ces tableaux admirables dont parle *Plin*, & qui, selon ce savant Connoisseur, n'en étoient que plus admirés, de cela même qu'ils étoient demeurés imparfaits. Saisis d'une douleur tendre à la vue de ces chefs-d'œuvre de l'Art, auxquels la mort trop prompte de leurs Auteurs a ravi les derniers traits, nous leur prêtons ce qui leur manque, nos regrets suppléent à nos desirs; nous lisons sur l'Ouvrage toute la pensée du génie qui l'a conçu, nous y voyons toutes les beautés qui alloient éclore sous les mains de l'ouvrier; & ces mains expirantes, qui nous semblent y être en-

encore attachées , en rehaussent le prix à nos yeux.

L'*Antilucrèce* ne fut pas plutôt annoncé après le retour de Mr. le Cardinal de *Polignac* de son Abbaye de Bonport, que tout ce qui compose le Monde savant, s'empressa d'en obtenir la lecture, d'en tirer des copies, ou même de le traduire. On va voir que ce Monde n'exclut pas ce qu'il y a de plus grand, ou qui approche le plus du trône. Madame la Duchesse du *Maine*, dont l'esprit infiniment cultivé, & également digne de l'être, n'est borné en aucun genre de connoissances, voulut être instruite de celles qui étoient contenues dans l'*Antilucrèce*, & de la manière dont elles y étoient traitées. L'Auteur le lui traduisit verbalement d'un bout à l'autre. Mr. le Duc du *Maine* fit plus, il mit par écrit une Traduction de tout le premier Livre, & l'offrit à cette Princesse par une grande & belle Epître Dédicatoire; & nous pouvons assurer avec connoissance de cause, que le présent étoit digne de celle à qui il fut offert. Mr. le Duc de *Bourgogne*, ce Prince si chéri de la France, & dont les lumières & les vertus brillent encore dans l'Auguste Monarque qui lui doit le jour, voulut avoir des Conférences réglées avec Mr. le Cardinal de *Polignac* sur son *Antilucrèce*, après avoir donné à la lecture de cet Ouvrage toute l'application qu'il mérite par lui-même & par son objet. Le feu Roi lui en entendit parler avec tant d'éloges, qu'il parut desirer d'en connoître plus particulièrement les beautés; ce qui engagea Mr. le Duc de *Bourge-*

gne à le traduire, si ce n'est en entier, du moins en partie.

L'Histoire Littéraire de Mr. le Cardinal de *Polignac*, ainsi que sa vie politique, nous fourniroit plusieurs autres Ouvrages Latins & François, tant en Vers qu'en Prose, dont nous serions en état de parler, mais dont nous n'entreprendrons pas même l'énumération. Tels sont divers morceaux qui ont précédé l'*Antilucrèce*, & qui rouloient aussi sur des matières Philosophiques, des Harangues, des Plaidoyers, des Mémoires, & sur-tout un nombre prodigieux de Lettres & de Dépêches, parmi lesquelles il s'en trouve plusieurs qui peuvent passer pour des chefs-d'œuvre de Politique, & d'Eloquence.

Cette Collection d'Antiques, Marbres, Porphyres, Bronzes, Statues, Bustes, Bas-reliefs, qu'il avoit fait revivre, & dont il avoit orné son Palais, après les avoir retirés de dessous les ruines de cette Ville autrefois Maîtresse du Monde, Ville qu'il connoissoit dans toutes ses époques, comme s'il y avoit vécu dans tous les tems, fera éternellement honneur à son gout pour les beaux Arts, & à son érudition. L'un & l'autre ont été relevés, comme ils méritoient de l'être, dans une Académie qui a l'érudition & les beaux Arts en partage.

Plusieurs autres particularités de sa vie, plusieurs faits que nous pourrions encore entasser ici, & que nous supprimons, rempliroient sans doute l'Éloge d'un homme ordinaire, mais il faut nécessairement abréger dans celui d'un homme aussi rare que Mr. le Cardinal de *Polignac*.

Il avoit atteint l'âge de quatre-vingts ans. Sa bonne constitution, sa sobriété, & sa vie uniforme, depuis que ses affaires & la discussion importante d'un Procès concernant son Diocèse, le retenoient à Paris, sembloient lui promettre de plus longs jours. Cependant sa santé s'affoiblissoit considérablement depuis quelques années. Il fut attaqué d'Hydropisie vers le milieu du mois d'Octobre dernier, & il mourut le 20 Novembre de la même année 1741. Il conserva toute sa raison dans le cours de sa maladie, il jouit de toutes ses Lumières jusqu'au dernier soupir, & ses Lumières furent accompagnées de tous les sentimens qu'elles étoient capables de faire naître, & qui ne l'avoient jamais abandonné.

Il avoit été reçu à l'Académie Françoise en 1704, à l'Académie des Sciences en 1715, & à celle des Belles-Lettres en 1717.

Il aimoit souverainement sa Nation & son Roi, & il s'occupoit sans cesse des moyens d'affermir ou d'augmenter leur gloire. Les Sciences & les Arts, les Savans & les Artistes lui étoient chers à ce titre, & par eux-mêmes; car les grands talens ne marchent point sans une forte inclination pour tout ce qui se raporte à leur objet.

Sa conversation étoit douce, amusante, & infiniment instructive, comme on le peut juger par tout ce qu'il avoit vu dans le Monde, & dans les différentes Cours de l'Europe, par les grandes affaires qui avoient roulé sur lui, en un mot par tout ce qu'il savoit, aiant frappé, pour ainsi

dire, aux bornes de l'esprit humain, considéré par tous ses côtés. Le son de sa voix, & la grâce avec laquelle il parloit & prononçoit sa Langue, achevoient de mettre dans son entretien une espèce de charme, qui alloit presque jusqu'à la séduction. L'universalité de ses connoissances s'y monroit, mais sans dessein, ni de briller, ni de faire sentir sa supériorité. Il étoit plein d'égards & de politesse pour ceux qui l'écoutaient, & s'il aimoit à se faire écouter, on se plaisoit encore plus à l'entendre, par tout ce qu'il y avoit d'excellent, de curieux & d'utile à recueillir de sa conversation.

Sa mémoire ne le laissa jamais hésiter sur un mot, sur un nom propre, ou sur une date, sur un passage d'Auteur, ou sur un fait, quelque éloigné ou détourné qu'il pût être; elle le servoit constamment, & avec tout l'ordre que la méditation peut mettre dans le discours.

Son éloquence dans les grandes affaires, dans les délibérations, dans des Dépêches importantes & raisonnées, ou telle qu'on la trouve en plusieurs endroits de ses Ecrits, se développoit par degrés, & avançoit toujours sans se hâter, d'abord douce & insinuante, mais pleine de force en approchant du but. *Cicéron* s'y faisoit sentir avant *Démosthène*.

Une autre espèce d'éloquence plus indépendante de l'Art, celle qui se montre & qui éclate tout-à-coup dans les cas imprévus, ne manquoit pas à Mr. le Cardinal de *Polignac*. Nous avons de lui plusieurs traits qui en font foi, & de ces reparties heureuses qui marquent également le
coup

coup d'œil vif de l'esprit, & l'élévation du cœur.

La connoissance & le sentiment qu'il avoit de notre ignorance sur l'étendue & les limites des forces de la Nature, pouvoient le rendre favorable un moment à certains faits extraordinaires, qu'une discussion exacte ne manque guère de faire évanouir. Mais s'agissoit-il de philosopher, d'examiner & de discuter soigneusement de semblables faits, personne n'étoit plus ferme que lui sur les grands principes du raisonnement, ni plus rigide observateur des Loix de la bonne Critique.

Les deux fameux Systêmes qui partagent aujourd'hui les Savans, faisoient par préférence le sujet de ses entretiens, lorsqu'il se trouvoit avec des personnes capables d'en raisonner. *Descartes* & *Newton* mis dans la balance, il ne faut pas demander de quel côté elle penchoit entre les mains de Mr. le Cardinal de *Polignac*. Zélé Cartésien par choix, par habitude, & même par principe de Religion, le Newtonianisme, tel qu'il le concevoit, lui avoit toujours paru dangereux par sa conformité avec les points fondamentaux de la Physique d'*Epicure*. Il s'en déclaroit ouvertement, & la dispute sur ce sujet, non plus que sur toute autre matière, ne lui déplaisoit pas. Mais quelque constant qu'il fût dans ses sentimens, il ne les défendoit jamais avec la moindre aigreur. Il déduisoit ses preuves, il exposoit ses objections avec ordre, paisiblement, & du ton dont il semble que parleroit la raison même aiant à s'expliquer ici-bas par des organes humains. On pouvoit hardiment le contredire, on auroit pu même le convaincre, sans

déchoir un moment de sa familiarité & de sa bienveillance.

Il avoit une inclination marquée pour l'Agriculture, cet Art utile, si propre à nous rapeller le souvenir des mœurs antiques, & il l'entendoit, comme il paroît par plus d'un endroit de son Poème. Il s'étoit procuré depuis quelques années dans Paris & tout joignant son Palais, un vaste enclos, où il alloit tous les jours dans la belle saison, & où il cultivoit d'excellens fruits & des plantes rares: c'est-là aussi qu'il se plaisoit à philosopher avec ses amis.

Enfin, car ce n'est pas un avantage à passer sous silence, Mr. le Cardinal de *Polignac* a été un des hommes du Monde le mieux fait & de la plus grande mine, on ne pouvoit qu'en être frappé en l'abordant. Je ne sai quoi d'altier & de relevé caractérisoit ses traits, une noble hardiesse sembloit les animer; mais il ne prenoit pas plutôt la parole, qu'à cette mine imposante succédoit un air de bonté & de douceur, qui dissipoit toute crainte & n'inspiroit que la confiance avec le respect. Son ame étoit alors véritablement peinte sur son visage: ame grande, généreuse, & tranquille, qui a toujours usé libéralement de ses trésors, ainsi que des biens de la fortune, sans les compter, & presque sans les connoître.

A R T I C L E XII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

D E L O N D R E S.

MR. *Gough* nous a donné une Dissertation sur le fameux passage de l'onzième Chapitre de
la

la première Epître aux Corinthiens , où St. Paul dit que *la femme doit , à cause des Anges , avoir la tête couverte. A Critical Dissertation on 1 Cor. XI: 10. For this Cause , &c.* C'est-à-dire : *Dissertation Critique sur le dixième Verset du Chapitre onzième de la première Epître aux Corinthiens : C'est pourquoi la femme doit , à cause des Anges , avoir sur sa tête une marque qu'elle est sous le pouvoir de quelqu'un, Par Strickland-Gough, Maître ès Arts , Recteur de West-Tilbury dans la Province d'Essex. In 8.* Après avoir remarqué que les longs Cheveux étoient une marque de mollesse aux hommes , mais que c'étoit un ornement pour les femmes , qui portoient aussi un voile ; il expose ainsi le passage en question : *Jugez-en vous-mêmes : est-il de la bienséance qu'une femme prie Dieu sans être voilée ? La Nature même ne nous apprend-elle pas qu'il est honteux à un homme de porter de longs Cheveux ; mais que pour la femme il lui est honorable de porter de longs Cheveux , parce que les Cheveux lui ont été donnés comme une espèce de voile. C'est pourquoi la femme doit à cause de ceux qui peuvent rapporter au dehors ce qui se passe dans vos Assemblées , avoir dessus sa tête une marque qu'elle est sous le pouvoir de quelqu'un. Mais s'il se trouve des gens , qui aiment à disputer , nous n'avons point une telle coutume , ni nous , ni l'Eglise de Dieu. On voit ici que Mr. Gough a transposé le dixième Verset pour éclaircir le raisonnement de St. Paul ; & que par les *Anges* il entend des *Espions* , ou des gens qui alloient dans les Assemblées des Chrétiens pour voir ce qui s'y passoit & pour y trouver à redire.*

Voici une nouvelle Edition d'Epictète : *Epicteti quæ supersunt Dissertationes , ab Arriano collectæ ; nec non Enchiridion & Fragmenta , Græcè & La-*

234 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

tinè. In duos Timos distributa : cum integris Jacobi Schegkii & Hieronymi Wotfi, selectisque aliorum doctorum Annotationibus. Recensuit, Notis & Indice illustravit, Joannes Uptonus, Præbend. Roffensis. In 8.

Mr. Campbell a publié, *Lives of the Admirals, and other eminent British seamen, &c.* C'est-à-dire : *Vies des Amiraux, & des autres Officiers de Marine Anglois qui se sont rendus fameux : contenant une relation de leur Histoire personnelle, & un détail de tous leurs services publics. Où l'on donne une nouvelle & exacte Histoire de la Marine; & où l'on prouve clairement par une suite de faits non interrompue, que nous avons toujours revendiqué & joui de l'empire de nos Mers. A quoi l'on a joint plusieurs particularités curieuses touchant nos Découvertes, nos Colonies, & notre Commerce. Le tout accompagné de toutes les preuves nécessaires. Par Jean Campbell, &c. In 8. 2 voll.*

The Antiquities of St. Peters, or the Abbey-Church of Westminster, &c. C'est-à-dire : *les Antiquités de St. Pierre, ou de l'Eglise Abbaticale de Westminster : contenant les Inscriptions & Epitaphes qui sont sur les Tombeaux, avec la vie, les mariages, & les descendans des personnes les plus célèbres qui y sont inhumées, &c. Cinquième Edition augmentée de douze nouveaux Tombeaux. In 8. 2. voll. Les figures sont fort mal gravées.*

Mr. Delany a donné un second & troisième Volume de son Histoire du Roi David (a). *An historical Account of the Life and Reign of David King of Israël, &c. In 8. vol. 2. and. 3.*

Mr. Warburton a fait une nouvelle Edition de *sa divine Mission de Moïse*, en trois Tomes : c'est-à-di-

(a) Voyez cette *Bibliothèque Raisonnée*, Tom. XXIV. P. 236, 237.

Juillet, Aout & Septembre, 1742. 235

à-dire, une troisième Édition du premier Tome, & une seconde des deux autres.

Il a aussi fait rimprimer sa défense de Mr. Pope : *A Critical and Philosophical Commentary on Mr. Pope's Essay on Man, &c.* C'est-à-dire : *Commentaire Critique & Philosophique sur l'Essai de Mr. Pope sur l'Homme.* Où l'on continue de justifier ledit Essai contre les déguisemens de la Traduction Françoisse de Mr. de Resnel , & du Commentaire de Mr. de Croufaz Professeur en Philosophie & en Mathématique dans l'Académie de Lauzanne. Par Mr. Warburton. In 8. Dans l'Épître dédicatoire à un de ses Amis, Mr. Warburton dit que ses Adversaires, qui admettent un *fatum*, ruinent la Religion, & que c'est-là un effet de l'Orgueil. Il ajoute que Mr. Leibnitz a inventé le Système de la Raison suffisante, fondé sur un fatalisme raffiné & qui a fait fortune parmi les Auteurs Allemands, & donné lieu à bien des calomnies contre l'Essai sur l'Homme.

The new present state of the Court of Great Britain, &c. C'est-à-dire : *Nouvel Etat présent de la Cour de la Grande-Bretagne*, contenant des listes corrigées & complètes de tous les Officiers & Domestiques du Grand-Chancelier, du Grand-Maitre de la Maison du Roi, & du Grand Ecuyer, du Prince & de la Princesse de Galles, du Duc, des Princesses, &c. In 8.

A description of the human Urinary Bladder, &c. C'est-à-dire : *Description de la Vessie de l'Homme, & de ses parties: avec des figures anatomiques qui représentent sa forme, sa situation, &c.* A quoi l'on a ajouté des Remarques sur les remèdes qu'on donne pour guérir de la pierre, particulièrement ceux de Madame Stephens, avec une relation de la dissection de quelques cadavres de personnes qui sont mor-
tes

tes après les avoir pris. Par Jaques Parsons, Docteur en Médecine & Membre de la Société Royale. In 8. On fait que Madame Stephens a déclaré qu'elle avoit un remède pour dissoudre la pierre dans la Vessie ou dans les Reins, & que sur le témoignage de plusieurs personnes qui en avoient fait une heureuse expérience, & sur l'approbation même de plusieurs Médecins, le Parlement lui a donné une grosse récompense. Cependant il est certain que ce remède n'est pas infailible, puisqu'il est avéré que plusieurs personnes qui l'ont fait, n'ont pas été guéries, & qu'après leur mort on a trouvé des pierres dans leur Vessie. C'est ce que Mr. Parsons prouve évidemment, & ce n'est pas la partie la moins curieuse & intéressante de son Livre. Ce sujet a occupé quelques séances de la Société Royale, mais les sentimens des Médecins ont toujours été partagés.

D' A M S T E R D A M.

WETSTEIN publie une Edition nouvelle & corrigée des *Synonymes François*, par Mr. l'Abbé Girard; avec le *Traité de la Prosodie Française*, par Mr. l'Abbé d'Olivet, in 12. Voici le Titre d'un Ouvrage très estimé du savant Mr. Cuper, lequel vient d'être achevé, & qui forme un bon Volume, in 4. *Lettres de Critique, de Littérature, d'Histoire, &c. écrites à divers Savans de l'Europe*, par feu Mr. Gisbert Cuper, Bourguemaitre de la Ville de Deventer, Député des Etats de la Province d'Over-Tffel, &c. publiées sur les Originaux, par Mr. de Beyer. Ce Livre dont on n'a imprimé que peu d'Exemplaires, est enrichi d'un grand nombre de figures d'Antiquité, de Médailles & Curiosités, qui forment le sujet de la plupart de ces Lettres.

Le même Libraire donnera incessamment le
Tome

Tome Huitième de l'Histoire Romaine de Mr. Rollin, in 12. Une Edition très belle & très correcte en petit Format, in 24. d'Horace en Latin, avec les Variantes de Bentley & de Sanadon. Il donnera aussi l'Odyssée d'Homère, en Grec & en Latin, de l'Edition de Samuel Clarcke, en petit in 12. On trouve chez ce Libraire, *Muratorii Antiquitates Italicae medii Aevi, fol. V Tomi*: ejusdem *Novus Thesaurus Veterum Inscriptionum in præcipuis earundem Collectionibus hætenus prætermisissarum, fol. III Tomi*. Il debite aussi la nouvelle Edition du *Roberti Stephani Thesaurus Linguae Latinae, in IV Tomos divisus, cui post Londinensem Editionem insigniter auctam accesserunt nunc primum Henrici Stephani Annotationes Autographæ ex Codice Biblioth. P. Civit. Genève. Nova Cura recensuit, digessit, ab Citationibus ac interpretationibus falsis mendisque quàm plurimis repurgavit, suasque passim animadversiones adjecit Antonius Birrius, fol.* L'impression de cet Ouvrage, quoique faite à Bale, est très belle.

A R T I C L E X I I I.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

DE GREYPHSWALD.

Liste des Professeurs de l'Université de Greypbswald.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs

*Michel Chrétien Rasmeyer, Docteur en
Théologie, Surintendant Général
& Assesseur du Consistoire Royal.*

*Jaques Henri Balbasar, Docteur en
Théologie & Pasteur. Mr.*

Mr. *Laurent Stentzler*, Docteur en Théologie & Pasteur.

PROFESSEURS EN DROIT.

Messieurs *Chrétien Nettelbladt*, Docteur en Droit & Directeur du Consistoire.

Herman Henri Engelbrecht, Docteur en Droit & Assesseur du Consistoire.

Augustin Battbasar, Docteur en Droit & Inspecteur de la Société Royale Allemande.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Messieurs *Jean Lembke*, Docteur en Médecine & Ancien de l'Université.

Chrétien Etienne Scheffel, Docteur en Médecine.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs *André Westphal*, Professeur de Morale & d'Histoire.

Albert George Schwartz, Professeur en Eloquence.

George Guillaume Overkamp, Professeur pour l'Hébreu.

André Mayer, Professeur des Mathématiques.

Levi Moeller, Professeur de Logique & de Métaphysique.



D E M A R B O U R G.

Liste des Professeurs de l'Université de Marbourg.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Mr. *Jean-Christien Kirchmeier*, Docteur en Théologie, & Conseiller Ecclésiastique.

Mes-

Messieurs *Jean-Sigismond Kirchmeier*, Docteur en Théologie.

François-Ulric Ries, Docteur en Théologie.

Jean-Joachim Schroeder, Professeur Extraordinaire en Théologie.

PROFESSEURS EN DROIT.

Messieurs *Jean-Prédéric Hombergk zu Vach*, Vice-Chancelier de l'Université.

Jean-Charles Koenig.

Le Docteur *Estor*, Professeur en Droit à Jene, obtiendra, à ce qu'on dit, la Chaire de Mr. *Waldschmidt*.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Messieurs *Jean Borel*.

Justin-Gerard Duisling.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs *Jean-Caspar Santaroc*, Professeur de Poësie, de Logique & de Métaphysique.

Jean-Joachim Schroeder, Professeur de l'Histoire Ecclésiastique, des Antiquités des Juifs, & des Langues Orientales.

Jean-Hermann Schmincke, Conseiller de Sa Majesté le Roi de Suède, & Professeur Honoraire.

Jean Borel, Professeur en Physique.

Jean Tilemann, dit *Schenck*, Professeur de Morale.

Jean-Adolph Hartmann, Professeur d'Histoire & d'Eloquence.

J. C. Spangenberg, Professeur des Mathématiques.

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

- | | | |
|-------|---|--------|
| I. | H ISTOIRE ROMAINE depuis la Fondation de Rome, jusqu'à la Bataille d'Actium, par Mr. Rollin. Tome VI. | Pag. 3 |
| II. | Continuation de l'Extrait des VOYAGES de KEYSLER. | 30 |
| III. | HISTOIRE de la PHILOSOPHIE HERMETIQUE, accompagnée d'un Catalogue raisonné des Ecrivains de cette Science, &c. | 43 |
| IV. | ECLAIRCISSEMENS GEOGRAPHIQUES sur l'ANCIENNE GAULE, précédés d'un Traité des MESURES ITINERAIRES des Romains, & de la LIEUE GAULOISE. Par Mr. DANVILLE. | 55 |
| V. | DEFENSE des ECRITS CANONIQUES de l'Edition Vulgate Latine, &c. | 60 |
| VI. | RECUEIL de NICOLAS HEINSIUS, &c. Avec la VIE de cet Auteur. | 73 |
| VII. | DISCOURS Historiques, Critiques & Politiques sur TACITE. Par Mr. GORDON. T. II. | 86 |
| VIII. | HISTOIRE UNIVERSELLE, depuis le commencement du Monde jusqu'à présent, traduite de l'Anglois d'une SOCIÉTÉ de GENS de LETTRES. | III |
| IX. | OUVRAGES de POLITIQUE & de MORALE de Mr. l'Abbé de St. PIERRE. Tome XV. | 147 |
| X. | De la TRADITION des PRINCIPES de la LOI NATURELLE. Par ANSALDUS. | 177 |
| XI. | ELOGE de Mr. le Cardinal de POLIGNAC. | 204 |
| XII. | NOUVELLES LITTÉRAIRES. | 232 |
| XIII. | NOUVELLES ACADEMIQUES. | 237 |

F I N.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNEE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois
D'OCTOBRE, NOVEMBRE, & DECEMBRE;
1742.

TOME VINGT-NEUF.

Seconde Partie.

A AMSTERDAM,
Chez **J. WETSTEIN.**
MDCCXLII

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Octobre, Novembre,
& Décembre, 1742.

ARTICLE I.

ECLAIRCISSEMENT *sur l'Imitation de JESUS-CHRIST, & sur celle de DIEU lui-même, que nous prescrit l'Evangile.*

IL n'y a pas longtems que l'on a vu une Dispute, mais une Dispute honnête & polie, entre deux Savans, sur la nature de l'Ame de JESUS-CHRIST. L'un d'eux prétendoit qu'elle n'étoit pas comme celle des autres Hommes, mais qu'elle étoit d'une nature Angélique. Parmi les difficultés qu'on lui avoit faites on n'avoit pas oublié celle-ci, c'est que *cette conjecture paroit affoiblir la force que l'exemple de J. C. doit avoir sur nous, & que, si cela étoit, l'Ecriture n'auroit pas pu nous faire envisager le Sauveur comme un Modèle entièrement à notre portée.*

Tom. XXIX. Part. II.

Q. 2

Le

Le Théologien qui croit que l'Ame de J. C. étoit d'une nature beaucoup plus parfaite que celle des autres Hommes, a répondu „ qu'il n'est „ pas toujours nécessaire qu'un Modèle soit tellement à la portée de ceux à qui il est proposé, qu'ils puissent atteindre à toute la perfection qu'il renferme. Il suffit que le Modèle „ n'offre rien que de bon , & que l'on soit en „ état d'imiter, si ce n'est pas parfaitement, du „ moins d'une manière assez sensible, les excellentes qualités qu'il nous présente. On nous „ propose dans l'Ecriture divers Modèles à imiter. Premièrement un Modèle infiniment „ parfait, qui ne peut être imité à tous égards, „ par aucune Créature quelconque. Ce Modèle c'est Dieu lui-même (a). L'élévation „ sublime & infinie de ce Modèle n'empêche „ pas qu'il ne nous soit offert, afin que nous en „ approchions le plus près qu'il nous est possible, en tendant tous les jours du côté de la „ perfection. Un second Modèle, c'est celui „ de J. C. qui ne peut être imité à la rigueur, „ par aucun Homme sur la Terre (b).

Cette Réponse paroît avoir un inconvénient, c'est qu'elle se contente d'alléguer le fait, c'est-à-dire que l'Ecriture ne laisse pas de nous donner de beaux Modèles, quoiqu'ils ne soient pas à notre portée. Elle ne satisfait point l'esprit sur cette difficulté-ci , c'est que ces exemples sont trop au dessus de nous , pour nous être pro-

(a) *Matth. V. 48.*

(b) Voyez le *Nouv. Journal Littéraire*, imprimé à Genève 1740. II *Partie*, pag. 109.

proposés à imiter. La disproportion infinie qu'il y a entre Dieu & nous, & seulement la grande différence de J. C. au reste des Hommes, peut faire regarder de semblables préceptes comme une Morale outrée. Des Vertus si accomplies sont plus propres à nous décourager qu'à nous exciter efficacement à les imiter. Ce n'est donc pas assez de dire que l'Ecriture nous propose de semblables Modèles. Il faut encore faire voir que ce sont là des motifs fort propres à nous faire pratiquer la Vertu, que ce sont là des encouragemens accommodés même à notre faiblesse. Voila ce que la Raison semble demander sur cette matière, & demander avec beaucoup de fondement.

Il est vrai que si nous n'avions à faire qu'au Peuple, nous ne devrions pas fort nous embarrasser de ce qui peut paroître outré dans ces Préceptes. Le commun des Chrétiens aime assez qu'on lui prêche une Morale sévère, quoique peu disposé à la pratiquer. Si l'on demande la raison de cette bizarrerie, voici de toutes celles que l'on a données celle qui paroît la plus vraisemblable, c'est que quand le Peuple entend débiter en Chaire des maximes fort austères, recommander des devoirs fort difficiles, il en conçoit une plus haute idée de la Sainteté de sa Religion, & par conséquent de sa Divinité. Il est charmé d'entendre dire aux Prédicateurs, quelle sublimité, quel héroïsme dans la Morale de l'Evangile! Elle exige des Chrétiens qu'ils soient saints, comme Dieu est saint, parfaits comme leur Père Céleste est parfait. Rien de plus beau,

rien de plus à propos quand on plaide la Cause de la Religion Chrétienne, & qu'on en prouve la Divinité. Mais lorsqu'on donne des Règles de conduite au Peuple, le cas est un peu différent. On ne doit rien exiger de lui qui ne soit praticable. Il ne faut jamais affoiblir les maximes de l'Evangile, tout le monde en convient. Mais d'un autre côté, on doit aussi éviter une trop grande sévérité. Point de lâches ménagemens pour les panchans déréglés des Hommes, cependant leur foiblesse veut être ménagée & demande bien des égards. Quand on exige d'eux des choses au dessus de leurs forces, on jette des scrupules dans l'Âme des plus gens de bien. On décourage ceux qui seroient les mieux intentionnés, par la distance énorme où ils se trouvent du but qu'on leur propose. Demander trop aux Hommes, c'est plutôt les éloigner de leurs véritables devoirs, que les porter à une plus haute perfection.

L'Abbé *du Guet* a fait une réflexion fort sage, & qui peut trouver ici sa place, c'est que ceux qui nous dirigent doivent nous conduire à la Vertu par degrés, & non tout d'un coup. „ Il „ n'y a rien, dit-il, dont les plus foibles ne „ puissent devenir capables, si leur foiblesse est „ ménagée, & conduite par degrés à un état „ plus élevé. Mais si on les charge d'abord de „ ce qu'ils ne peuvent encore porter, on les accable sans fruit, & on les jette dans le découragement (a).” Mais suit-on cette sage Règle lors-

(a) Institution d'un Prince, Tom. IV. pag. 13.

lorsqu'on nous propose, sans détour & sans adoucissement, les perfections de la Divinité elle-même à imiter ? *Soiez saints comme Dieu est saint, parfaits comme il est parfait*, nous dit-on.

Il est vrai que les Moralistes insistent principalement sur l'exemple de J. C. comme un peu plus accessible. Ils reconnoissent que les Perfections infinies de Dieu pourtoient nous éblouir par leur grand éclat. Mais, ajoutent-ils, Dieu a voulu s'accommoder à notre foiblesse. Il a envoyé J. C. au monde, il l'a revêtu d'une chair mortelle, il l'a fait semblable à nous, afin que son exemple fût plus près de nous, & plus à notre portée. Par-là toutes les Vertus qu'il nous propose à imiter, deviennent imitables. Les perfections divines se sont comme humanisées dans sa Personne.

Après avoir établi que l'exemple de J. C. n'est pas trop au dessus de nous, on nous montre l'étendue que doit avoir cette imitation. On nous dit qu'il faut suivre en tout un si beau modèle, & s'y conformer parfaitement. Il faut penser, parler & agir comme lui. Nous devons avoir les *mêmes sentimens*, les mêmes dispositions qu'il a eues, ce qu'on appuie par un passage de St. Paul aux Philippiens (a). On entend par-là que nous devons juger comme J. C. des objets du monde, des richesses, des honneurs, n'estimer que ce qu'il estime, regarder l'adversité comme un bien, être aussi détaché que lui de

Q 4

tou-

(a) Philip. II. 5.

toutes les choses de la Terre, ne respirer comme lui que la gloire de Dieu & le salut des hommes.

Il faut *parler* comme J. C. On ne voit pas qu'il se soit jamais répandu en ces discours qu'on appelle indifférens dans le monde. Par-tout ce sont des conversations saintes, des discours dignes d'un Envoyé de Dieu. C'étoit toujours la Piété & la Vertu qui parloient par sa bouche.

On doit encore *agir* comme lui. Ici on fait passer en revue toutes les Vertus du Sauveur. Amour de Dieu, zèle pour sa Gloire, résignation à sa volonté, bonté, douceur, charité à l'égard des autres hommes, humilité, patience dans les plus grandes afflictions, &c. C'est là le chemin qu'il nous a tracé, & dans lequel tous ses Disciples doivent marcher.

Cette imitation de J. C. à quoi sont obligés tous les Chrétiens, devient entre les mains des Prédicateurs, un principe fécond à l'aide duquel ils combattent avec avantage, tout ce qu'il y a d'irrégulier dans la conduite ordinaire des hommes. S'ils veulent attaquer le Luxe, le Jeu, les Amusemens frivoles des gens du monde, ils demandent à leurs Auditeurs, s'ils croient que J. C. n'eût pas regardé comme indignes de lui, de semblables occupations ? Lorsque les hommes nous solliciteront à nous dissiper avec eux dans de vains amusemens, répondons-leur comme le Sauveur, nous disent nos Directeurs, *Ne savez-vous pas qu'il me faut être occupé aux affaires de mon Père* (a) ? La grande Règle de direction

(a) Luc. III. 49.

rection qu'ils nous donnent, est celle ci; on n'a qu'à se demander à soi-même dans chaque circonstance de la vie, comment mon Sauveur a-t-il agi, ou auroit-il agi, s'il avoit été dans le cas où je me trouve? Se seroit-il conduit comme je vai faire? Se seroit-il déterminé par de tels motifs? Se seroit il proposé une semblable fin? Voila de fort belles maximes, & qui ne peuvent qu'entraîner tous les suffrages.

On ajoute une considération pour donner encore plus de poids à l'exemple de J. C. c'est qu'il a un grand avantage sur tous les autres qu'on pourroit nous proposer, sur celui de ces hommes que l'on a regardés comme des Saints, & que l'on nous met aussi quelquefois devant les yeux; c'est que tous les autres modèles ne peuvent nous être donnés qu'avec quelque réserve, quelque correctif. Les plus saints ont eu leurs défauts, ils ont chancelé, ils sont quelquefois tombés, & ont gémi eux-mêmes de leurs foiblesses. Mais on peut marcher sur les traces de J. C. en toute assurance & sans craindre de faire de faux pas. Il a observé tous les commandemens de Dieu avec une exactitude parfaite. Jamais personne n'avoit poussé si loin la régularité des Mœurs. C'est un modèle accompli, & à cet égard on a raison de dire que l'on peut le proposer sans réserve.

Mais il semble qu'il peut demander quelque restriction à un autre égard; je veux dire que par cela même que ce modèle est si parfait, il y a de l'inconvénient à nous le proposer absolument. Jésus-Christ a poussé si loin le sublime

des Mœurs, sa Vertu est si héroïque, qu'un si grand exemple pourroit nous décourager. La réserve, ou les restrictions que l'on demanderoit ici, portent donc uniquement sur notre propre foiblesse. Elle semble exiger que l'on fasse choix d'un certain nombre de Vertus praticables pour nous, au-lieu de nous demander d'imiter en tout un modèle si au dessus de notre portée.

C'est ce que la raison nous dicte là-dessus, & c'est aussi ce que les Ecrivains sacrés ont observé, & à quoi, si je ne me trompe, on n'a pas fait assez d'attention, si on l'examine bien, on trouvera qu'il est rare qu'ils nous proposent l'exemple de J. C. d'une manière générale & absolue. Cette imitation se trouve ordinairement restreinte à quelques Vertus particulières. Quand ils nous exhortent à imiter le Sauveur, ils déterminent en quoi nous devons suivre son exemple. Ils désignent presque toujours les Vertus particulières que nous devons copier dans ce divin modèle, & ce sont toujours les devoirs les plus praticables. Cette condescendance, ces égards pour notre foiblesse méritoient d'être remarqués, & il paroît que c'est ce qu'on a négligé d'observer.

Quand les Apôtres, ou J. C. lui-même, nous proposent cet exemple, ce n'est pas d'une manière générale & absolue. Ils ne nous disent pas comme nos Moralistes, que nous devons l'imiter en tout. Déjà tout ce que le Sauveur a fait comme revêtu d'un pouvoir divin ne nous sauroit être proposé à imiter. Ses Miracles ne sauroient nous servir d'exemple. Ce sont des
objets

objets d'admiration, & non d'imitation. Nous ne devons pas non plus prétendre copier ce que J. C. a fait comme Envoyé de Dieu. L'Ecriture nous a conservé des traits fort marqués de son zèle pour la gloire de Dieu, qui ne nous conviendroient nullement. Quand il chasse les Marchands qui profanoient le Temple, quand il démasque l'hypocrisie des Pharisiens, son but n'est pas de nous donner un exemple à imiter. J. C. encore fréquentoit les Pécheurs, il se trouvoit assidûment avec eux, mais c'étoit pour les convertir. Mais un semblable commerce feroit fort dangereux pour nous, il nous corromproit infailliblement. Au-lieu de prendre en cela J. C. pour notre modèle, il est plus sûr pour nous d'avoir toujours devant les yeux cette sage maxime de St. Paul : *Les mauvaises Compagnies corrompent les bonnes mœurs* (a).

Les Prédicateurs ne manquent pas de faire ces exceptions toutes les fois qu'ils traitent cette matière : mais ils s'épargneroient la peine de toutes ces distinctions, s'ils prenoient garde que dans les Textes qui nous proposent J. C. à imiter, on trouve presque toujours exprimées en détail & spécifiées, les vertus que nous devons copier. Il n'y auroit donc qu'à s'en tenir aux devoirs que l'Ecrivain sacré a intention de nous prescrire dans cet endroit, & à la pratique desquels il veut nous exciter par le motif tiré de l'exemple de J. C. Si nous parcourons les principaux Passages où se trouve l'imitation du Sauveur,

(a) *I. Corinth. XV, 33.*

veur, nous trouverons qu'elle est toujours limitée, comme je viens de dire.

Outre cette attention des Ecrivains sacrés à ne nous demander chaque fois que quelques Vertus particulières, ils ont encore la condescendance de n'exiger de nous que celles qui sont praticables. Pour l'ordinaire, ce ne sont pas ces Vertus Héroïques, cette sublimité de Mœurs qui éclatent en J. C. que l'Ecriture exige de nous. Il étoit revêtu de dons & de grâces extraordinaires, & foibles comme nous sommes, nous ne saurions atteindre à des sentimens si élevés. C'est dans des Vertus plus à notre portée qu'on veut que nous l'imitions.

Commençons l'examen de ces Passages par cette belle leçon que J. C. nous donne lui-même dans l'Evangile de St. Matthieu (a). *Apprenez de moi*, nous dit-il, *apprenez de mes leçons & de mon exemple, & quoi? Que veut-il que nous apprenions à faire à son imitation? Est-ce à prédire les choses futures par une connoissance anticipée? Est-ce à guérir les malades, à ressusciter les morts par une Vertu toute divine? Ce seroit une grande témérité à nous d'entreprendre de copier ces œuvres miraculeuses. Mais il ne nous demande que de pratiquer comme lui, des Vertus tout-à-fait à notre portée, & qui nous conviennent même beaucoup mieux qu'à lui: Apprenez de moi à être doux & humbles de cœur.*

Ici l'on ne seroit point fondé, pour se dispenser

(a) Matth. XI. 29.

ser de ces devoirs, à prétexter la différence infinie qu'il y a de lui à nous. Il ne serviroit à rien de dire que J. C. étoit Dieu, que la pratique des vertus ne lui coutoit rien, qu'ainsi son exemple ne leve point les difficultés que nous trouvons à pratiquer ces devoirs. Mais que l'on examine bien ce qu'il s'agit de faire à son imitation. Il exige de nous que nous nous revêtions des sentimens de douceur & d'humilité. Ce sont-là des choses non seulement que nous pouvons exécuter comme lui, mais où nous devrions même trouver plus de facilité. C'est ce qui est aisé à concevoir à l'égard de l'Humilité. La dignité de J. C. les grandes qualités qu'il possédoit ne sont point des aides à l'Humilité. Mais nous, remplis de défauts comme nous sommes, l'abaissement est notre véritable situation. Nous trouvons dans notre propre fond mille secours pour nous humilier. Il faut dire la même chose de la douceur. Une de ses principales branches est le pardon des injures; & tout le monde fait que l'injure augmente, qu'elle devient plus difficile à pardonner à proportion de la dignité de la personne offensée. C'est donc encore là un obstacle, plutôt qu'une aide à la pratique de cette Vertu. Pour nous, quand on l'examine bien, on trouve que nous ne recevons jamais de nos égaux que des injures assez légères, & par conséquent faciles à pardonner.

Je ne m'arrête point à la manière différente dont on peut traduire ce Passage. Voici comment la nouvelle Version de Genève l'a rendu.

Soumettez-vous à mon joug, & devenez mes
Discip.

Disciples , parce que je suis doux & humble de cœur. Selon cette traduction J. C. voudra dire :
 „ Soumettez-vous à ma discipline, laissez-vous
 „ conduire à moi, & vous n'aurez pas un mai-
 „ tre rude & austère. Je n'ai ni la hauteur, ni
 „ la fierté des Docteurs de la Loi”. Ce sens
 est beaucoup mieux lié avec ce qui précède &
 ce qui suit.

Si J. C. n'a pas eu proprement en vue dans ce Passage de nous exhorter à l'Humilité, il l'a fait dans divers autres endroits de l'Évangile. S'il lave les pieds de ses Disciples, il leur dit expressément qu'il leur donne cet exemple afin qu'ils suivent ses traces (a).

Mais il s'agit sur-tout d'indiquer des Passages où l'on croit que l'on nous exhorte à une imitation générale de la conduite du Sauveur, quoique dans le fond ces Leçons ne portent que sur quelque Vertu particulière. En voici un qui est remarquable. *Ayez les mêmes sentimens, les mêmes dispositions d'esprit que J. C. a eues*, dit St. Paul aux Philippiens (b). Nous avons vu que les Prédicateurs allèguent ce Précepte pour nous prouver qu'à tous égards nous devons avoir les mêmes sentimens qu'avait le Sauveur. Mais cet Apôtre a déterminé cette maxime à une Vertu particulière, à laquelle il vouloit porter alors les Philippiens, c'est l'Humilité. La suite le fait voir clairement. *Ayez les mêmes dispositions que J. C. a eues, lequel étant en forme de Dieu, ajoute-t-il, n'a point regardé comme une*
proye

(a) Jean XIII. 15.

(b) Philip. II. 5.

praye d'être égal à Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même. Il s'est anéanti , il s'est dépouillé de sa grandeur, il a paru sur la terre comme un Homme du commun, sous un extérieur méprisable. Il a paru comme un simple Homme. Il a même fait la figure d'un Esclave. Il a pris la forme de Serviteur. Ce sont ces sentimens d'humilité que l'Apôtre veut que nous imitions. Il ne veut point que nous disputions avec trop de chaleur les postes d'honneur. Ne faites rien par un esprit de contestation, ni par une vaine gloire, avoit-il dit au vers. 4.

Outre l'Humilité dont J. C. nous a donné l'exemple , l'Ecriture nous exhorte aussi fort souvent à imiter sa Charité. C'est la Vertu par excellence qui a le plus brillé en lui. Les Apôtres nous sollicitent continuellement à copier ce beau modèle. Il seroit inutile de rapporter ces Préceptes ; ils sont connus de tout le monde. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est qu'il y a quelques Passages qui doivent être rapportés à cette Vertu particulière, quoiqu'on les regarde ordinairement comme une exhortation générale à l'imitation du Sauveur. *Celui qui dit qu'il demeure en J. C. dit St. Jean, doit lui-même se conduire comme J. C. s'est conduit (a).* Ce Précepte semble d'abord embrasser toute la conduite du Sauveur ; mais on n'a qu'à lire le verset suivant pour se convaincre que cet Apôtre a voulu dire que le Chrétien doit principalement imiter la Charité de son Maître. *Je ne vous écris pas un*

(a) I. Jean II. 6.

un Commandement nouveau, ajoute-t-il, *mais le Commandement ancien*, que vous avez reçu dès le commencement. Ce Précepte qui est appelé dans l'Ecriture tantôt *nouveau*, tantôt *ancien*, c'est celui de la Charité, comme tout le monde en convient.

Mais l'endroit de l'Ecriture Sainte que l'on cite le plus pour prouver que nous devons imiter généralement toute la conduite de J. C. toutes les vertus sans exception, c'est celui où St. Pierre dit, que le Sauveur *nous a laissé un exemple, afin que nous suivions ses traces* (a). Mais cet Apôtre a déterminé dans cet endroit, cette imitation à la Vertu particulière de la patience. Il avoit dit dans le verset précédent, que quand on est maltraité sans y avoir donné lieu par sa faute, on doit *le souffrir patiemment*, & que c'est ce dont J. C. *nous a donné l'exemple*. Il n'a donc en vue que d'animer les Chrétiens à qui il écrit, à souffrir constamment les afflictions.

Cela est vrai, dit-on; mais l'Apôtre ajoute dans la suite que J. C. *ne commit jamais de péché, & qu'aucune parole trompeuse ne s'est trouvée dans sa bouche*. Son but est donc de nous proposer ici le Sauveur comme le modèle de toutes les Vertus en général; autrement pourquoi auroit-il fait mention de sa parfaite Sainteté? Cependant ces dernières paroles que l'on allègue, n'empêchent point que la leçon de St. Pierre ne doive être rapportée au cas particulier des souffrances. On en conviendra si l'on fait
atten-

(a) I. Pierre II. 21.

attention qu'outre le but général de cet Apôtre d'exhorter ici tous les Chrétiens à la patience dont J. C. leur avoit donné l'exemple, il a encore une vue plus particulière; c'est de porter les Domestiques à souffrir patiemment les mauvais traitemens de leurs Maîtres. Il veut surtout qu'ils n'y donnent pas lieu par leur mauvaise conduite. Imitiez J. C. votre Maître, leur dit-il, qui a souffert, mais qui ne s'étoit point attiré cette persécution, puisque sa vie a toujours été irréprochable. *J. C. a souffert, lui qui n'a point commis de péché, & dans la bouche duquel il ne s'est trouvé aucune parole trompeuse.* Ce seroit un foible éloge de J. C. que de dire en général qu'il n'a jamais trompé personne. Mais cette particularité convient à la vue précise qu'avoit l'Apôtre. Il veut faire sentir aux Esclaves Chrétiens à qui il parle que si J. C. a souffert, ce n'est pas qu'il se fût attiré ces mauvais traitemens comme eux, qui souvent par les fautes qu'ils commettent, & par les mauvaises finesse qu'ils emploient pour tromper leurs Maîtres, donnent lieu à de sévères châtimens. Il leur fait comprendre que leurs souffrances ne sont d'aucun prix devant Dieu, qu'autant qu'elles ressemblent à celles de J. C. qui souffrit beaucoup, quoiqu'il fût innocent.

Ce Précepte de la Patience, appliqué à tous les Chrétiens, fait naître une difficulté contre ce que nous avons dit que J. C. exige de nous, que nous imitions ses vertus lorsqu'elles sont à notre portée. Celle-ci est des plus difficiles & des plus héroïques. Il s'agit quelquefois de sa-

cruifier sa vie même à l'exemple du Sauveur. Souffrir le martyre pour l'Evangile est tout ce qu'on peut faire de plus grand & de plus magnanime. N'est-ce point trop nous demander ? On répond que dans la Société Civile nous sommes déjà engagés à exposer notre vie pour la défense de notre Patrie, & que notre Religion mérite bien autant ce sacrifice, pour avancer ses intérêts. On ajoute que si notre Maître nous demande une action si courageuse, il nous donne des secours pour cela, & qu'il marche le premier à notre tête. Quand un Soldat est animé par l'exemple de son Prince, qui s'engage dans la mêlée, qui lui trace le chemin de la victoire, il ne sent plus la fatigue, il ne voit plus le péril. Il ne pense qu'à suivre son Maître de près. C'est là le cas du Chrétien à l'égard de son divin Chef. Il le suit courageusement au combat pour l'accompagner au triomphe.

Lorsque dans l'Épître aux Hébreux on nous exhorte à *avoir les yeux sur Jésus, le Chef & le Consummateur de notre Foi* (a). C'est dans la même vue ; c'est pour apprendre de lui à souffrir avec courage. L'Apôtre le dit trop clairement pour pouvoir s'y méprendre ; lequel, ajoute-t-il, à cause de la joie qui lui étoit offerte, a souffert la Croix, méprisant l'ignominie. Voilà comment l'exemple de J. C. que l'on nous propose dans l'Evangile, est presque toujours déterminé à quelque vertu particulière.

J'eus un jour un célèbre Professeur de Théologie

(a) Hébr. XII. 2.

logie, qui donnait à de jeunes Elèves des Leçons sur la Prédication. Il en étoit ce jour-là sur un de ces Textes où J. C. nous est proposé pour modèle. Il fit cette judicieuse Remarque, que comme il y a plusieurs endroits de l'Ecriture où l'on nous exhorte à imiter notre Maître, il est à craindre qu'en traitant ce sujet, on ne se trouve engagé à redire souvent les mêmes choses. „ Il s'agit, leur disoit-il, de montrer d'a-
„ bord que J. C. a pratiqué toutes les Vertus.
„ Ce dénombrement reviendra toujours de la
„ même manière. Il faudroit donc savoir s'ou-
„ vrir quelque nouvelle route, pour éviter la
„ monotonie. Après avoir parcouru en peu de
„ mots, les Vertus que J. C. a pratiquées, on
„ pourroit faire voir qu'il a montré une délica-
„ tesse extrême à l'égard de la Vertu, qu'il l'a
„ poussée au plus haut degré. On pourroit fai-
„ re voir aussi qu'il l'a pratiquée dans les cir-
„ constances les plus difficiles. Par exemple,
„ il a pardonné à ses ennemis dans le fort de ses
„ tourmens. On peut encore insister sur sa
„ persévérance dans la Vertu. Elle s'est soute-
„ nue jusqu'à la fin. Une autrefois on se fera
„ quelque autre Plan, qui ait du rapport au sujet
„ principal.

Voilà assurément des Leçons d'un habile Maître; mais comme elles supposent beaucoup de génie dans le Disciple qui doit les mettre en œuvre, je vai indiquer une méthode qui me paroît un peu plus à la portée de toutes sortes d'esprits, pour varier les Sermons que l'on a à faire sur les Textes qui nous proposent l'exemple de

J. C. C'est de faire d'abord un Portrait en raccourci de toutes les Vertus qu'a pratiquées le Sauveur, comme l'indiquoit ce Professeur, & de ne développer ensuite dans le détail, que la Vertu particulière dont il s'agit dans le Texte. En se tenant avec précision à son sujet, on traitera chaque fois une matière différente, quoiqu'il s'agisse toujours de l'imitation de J. C.

Puisque nous voila sur la manière de traiter ces sortes de Textes, il y en a un de ce genre qui demande quelque explication. St. Paul dit aux Corinthiens: *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Christ (a)*. Voici la méthode ordinaire des Prédicateurs pour développer ces paroles; ils font d'abord un portrait de toutes les Vertus de J. C. Ils montrent ensuite que St. Paul les a exactement copiées; après quoi ils nous exhortent à copier cette fidèle copie. Ils commencent par le dénombrement des Vertus de J. C. Ils nous peignent sa Charité, son désintéressement, son humilité, &c. & ils nous montrent dans St. Paul des traits bien marqués de toutes ces vertus. Quand ils en sont venus à l'article de l'Humilité de cet Apôtre, ils se trouvent dans un petit embarras; c'est qu'en prenant ce Texte de la manière qu'ils l'entendent, il fournit une difficulté contre cette Humilité même de St. Paul qu'ils veulent établir. Car n'est-il pas contre la modestie de se proposer ainsi aux autres pour modèle, sans aucun correctif, sans le moindre adoucissement. Peur-

on

(a) I. Corinth. XI. 1.

on dire sans un peu de présomption, *Soyez mes imitateurs.*

On a beau répondre qu'un Ministre de l'Evangile doit édifier par ses bonnes œuvres, & les faire éclater aux yeux du Public. La véritable manière d'édifier, c'est bien de pratiquer les vertus Chrétiennes, mais non pas de publier qu'on les pratique. Il est vrai que l'on fait une seconde Réponse qui paroît meilleure, c'est qu'il y a des occasions où sans blesser la modestie, on peut parler avantageusement de soi-même, c'est lorsqu'il s'agit de repousser des reproches ou des calomnies. St. Paul se trouvoit dans ce cas. Il voyoit l'honneur de son Apostolat attaqué à Corinthe, comme il paroît par cette Epître. Il est donc obligé de se louer en quelque manière lui-même, pour maintenir sa réputation, & pour pouvoir s'aquitter avec succès des fonctions de son Ministère. L'Humilité, toute modeste qu'elle est, ne nous défend pas dans de semblables occasions, de prendre soin de notre réputation.

Cette Réponse est satisfaisante; on ne peut pas en disconvenir. Mais on s'épargneroit toute cette discussion si l'on vouloit bien faire attention que dans cet endroit St. Paul ne se donne point pour un Homme qui ait exactement copié toutes les Vertus du Sauveur. Il se renferme à une seule, qui est même des moins éclatantes, & que l'on peut s'attribuer sans donner atteinte à la modestie. Si l'on examine la fin du Chapitre précédent, on verra qu'il s'agit uniquement de la Condescendance que l'on doit

avoir pour les foibles (a). St. Paul veut porter les Corinthiens par son exemple à avoir cette complaisance pour ceux qui avoient besoin d'être ménagés. „ Je tâche, dit-il, de ne choquer „ personne, de ne faire de la peine à personne, „ & sur-tout de ne point scandaliser les foibles. „ Je ne cherche point mon utilité particulière, „ mais ce qui convient aux autres, afin de con- „ tribuer à leur salut”. *Soyez mes imitateurs en cela, comme je le suis de Christ.* Le Sauveur a su se proportionner, s'accommoder à ceux avec qui il vivoit, pour les gagner tous à lui. Ainsi apprenons de notre Maître à nous priver d'une petite Liberté, qui au fond peut avoir des suites dangereuses. Il faut donc sur ce Texte insister uniquement sur cette Condescendance Chrétienne que nous devons apprendre de l'exemple de J. C. & de celui de St. Paul.

Ce qui a fait que par le passé on a regardé ce Texte d'une manière trop générale, c'est qu'il se trouvoit placé mal-à-propos à la tête d'un Chapitre, au-lieu que sa place naturelle devoit être la fin du Chapitre précédent, dont il est la conclusion. Les Traducteurs de Berlin l'y ont remis, & ils ont été imités en cela par la nouvelle Version de Genève.

Il faut donc en revenir là, que quand on prêche sur l'imitation de J. C. la meilleure méthode c'est de s'en tenir chaque fois à quelques Vertus particulières, & ne pas prétendre les embrasser toutes. Tous les habiles Maîtres convien-

nent

(a) 1. Corinth. X. 33.

nent que pour réussir avec leurs Disciples, il ne faut pas leur donner une si grande tâche à la fois. On doit commencer par un bout, si je puis m'exprimer ainsi. Autrement on effraye les gens quand on leur montre tant de Vertus poussées à un si haut degré. Ils désespèrent d'y pouvoir jamais atteindre. Cette sage méthode de nous former à l'imitation de J. C. par parties & par degrés, est aussi celle des Ecrivains sacrés. Ils travaillent à former en nous les Vertus les unes après les autres. Quand ils nous proposent l'exemple de J. C. ils déterminent en quoi nous devons marcher sur ses traces, sans trop nous charger à chaque fois, & en insistant principalement sur les Vertus qui nous conviennent le mieux, & qui sont le plus à notre portée.

Quand on examine avec quelque précision ces différens Passages qui nous prescrivent d'imiter J. C. notre Frère aîné, on est donc en état de répondre à l'objection que quelques personnes ont faite, que cet exemple paroît absolument au dessus des forces de l'Homme.

On peut encore répondre par-là à une autre difficulté qui a été faite contre les Préceptes de l'Evangile, c'est qu'ils sont ordinairement exprimés d'une manière trop vague, trop générale, trop indéterminée. *Tindal* nous a fait ce reproche. Plusieurs Auteurs lui ont répondu, & ont fort bien prouvé que la Morale de l'Evangile n'a point le défaut dont on se plaint. Mais ils ont ajouté cette Remarque importante, c'est que si quelquefois les Loix de J. C. ont quelque chose d'obscur, ou d'équivoque, son exemple, sa

pratique les interprête & les éclaircit. Sa conduite bien étudiée suffit pour fixer nos incertitudes. L'exemple du Sauveur nous apprend à appliquer les Règles générales aux circonstances particulières de la vie. Les Loix ne peuvent pas entrer dans un assez grand détail. Mais cet exemple y supplée & tient lieu d'explication aux Loix. Nous voyons dans sa conduite nos devoirs accompagnés de toutes leurs circonstances. Nous les voyons, en quelque sorte, accommodés au tems & au lieu. Mais ces avantages ne se trouvent pas dans l'exemple de J. C. pris d'une manière trop générale. Ce n'est qu'en l'appliquant à chaque Vertu particulière, qu'il éclaircit les doutes qu'il pourroit encore nous rester sur nos devoirs. Si donc l'imitation de J. C. proposée d'une manière trop vague, donne lieu à la critique, l'exemple du Sauveur appliqué en détail à chaque Vertu, selon l'usage de l'Ecriture, est précisément la réfutation de ce prétendu défaut que l'on voudroit trouver dans la Morale de notre Maître.

Il faudroit examiner aussi quelques Préceptes de l'Evangile où l'on nous exhorte à imiter Dieu lui-même. C'est-là où paroît être la plus grande difficulté. Mais il me semble qu'en voila assez pour le présent. Il est bon de reprendre haleine. Ce sera donc pour une autre fois.

ARTICLE II.

D. ALBERTI HALLER, A. R. P. P. O. S. R. A.
& S. S. Enumeratio methodica Stirpium Hel-
vetiæ indigenarum.

C'est-à-dire :

CATALOGUE METHODIQUE des Plantes, qui
naissent sans culture en Suisse, par le D.
ALBERT HALLER, Médecin du Roi de
la Grande-Bretagne, Professeur Ordinaire en
Médecine, & Membre des Sociétés Royales des
Sciences d'Angleterre & de Suède. Göttingen
chez vanden Hoeck 1742. Folio, en 2 Tomes,
pagg. 794, sans les Préfaces, avec 24 Plan-
ches.

C'Et Ouvrage, qui est dédié à S. A. R. le
Prince de Galles, est assurément un des
mieux exécutés, qui aient paru en Allemagne,
soit pour le Papier, soit pour l'Impression, soit
pour les Planches. Les Libraires commencent
à revenir, dans l'Empire, du trop d'œconomie de
leurs Ancêtres, ils se rapprochent de la propreté
& du bon gout qui règne chez les Anglois,
les Hollandois, & les François.

C'est le fruit d'un travail de quatorze ans, &
d'un grand nombre de courses, dont l'Auteur
fait l'énumération dans sa Préface. Un Algè-

briste, un Poëte, & tout le gros des Gens de Lettres mènent une vie molle, au prix du Botaniste; ils trouvent les matériaux de leurs études, ou dans leur Esprit même, ou tout au plus dans l'enceinte d'un Cabinet. La Nature a fait de la Terre un vaste Jardin, les sables brûlans de l'Arabie & les écueils glacés du Spitzberg ne sont point stériles aux yeux du Botaniste. L'hiver ne dépeuple jamais entièrement l'ornement de la Terre, une infinité de Mousses relèvent les Plantes les plus connues & les plus colorées, & fleurissent malgré les neiges, où il les faut déterrer.

Ainsi, point de repos pour le Botaniste, surtout s'il écrit l'Histoire des Plantes de quelque Pais déterminé. A peine la Saison la plus pluvieuse le renferme-t-elle pour quelques semaines, il se remet en Campagne au mois de Janvier pour aller chercher des Mousses, & finir la récolte des Champignons au mois de Novembre. Il a à parcourir tous les coins & recoins de son Pais, il ne peut savoir par raisonnement, si telle montagne qu'il négligeroit, ne renferme pas quelque Plante *Topique*, c'est un trésor pour lui, il ne se consolerait pas de l'avoir laissée aux soins d'un successeur ou d'un rival. Chaque omission est un défaut. On a vu *Vaillant* reprocher avec amertume à Mr. de *Tournefort* quelques petites Plantes, ou quelques variétés, que cet homme illustre n'avoit pas connues pour Citoyennes de Paris.

Mais entre les Botanistes mêmes, un Botaniste Suisse a bien plus de travail qu'un autre. Ce
Pais

Pais est infiniment varié. Il y a tel Canton, ou les chaleurs approchent de celles de la Provence; les Plantes, qui y naissent, en font foi. D'autres ne diffèrent en rien des Iles les plus reculées du Nord; il y a des glaces tout aussi éternelles, & des Lièvres également blancs, & les mêmes Espèces de Plantes. Le Catalogue de *Martius* en est une bonne preuve. Les Simples qu'il a ramassés en suivant la pêche des Baleines, naissent presque toutes sur les Alpes.

Entre ces deux extrémités il y a un nombre infini de milieux gradués, rochers tout nus, montagnes couvertes de paturages, bois affreux de Sapins, ensuite des prés, puis des champs, des vignes, & les Côtes délicieuses du Lac Léman terminent cette chaîne de milieux. Moins ardentes que le Valais ou la Valteline, elles ne cèdent en rien aux Pais les plus délicieux pour les Fruits, & pour la beauté de la Nature. Un Suisse seroit tenté de dire, qu'elles les surpassent tous, par la liberté parfaite qui y règne. Nuls impôts, nul Ministre absolu, point d'Armée sur pied, & cependant aucune apparence de Guerre à craindre. Quelles Prérogatives! & on trouve-t-on de pareilles en aucun autre lieu de la Terre? Mr. *Kayser*, tout Allemand qu'il est, a senti toutes ces vérités, après Mr. *Burret*, l'un & l'autre en ont parlé avec un cœur touché, & un épanchement de tendresse, qui vient de la nature même; car ce Gouvernement est le seul qui soit fait pour l'homme. Tel a été le Siècle d'or, l'ambition & la violence en ont privé le reste de la Terre.

Après

Après cette digression, je reviens au vaste Plan que l'Auteur a dû se former. Il a fallu parcourir tous ces Terreins si différens, il n'y en a point qui n'ait ses richesses, qu'on chercheroit vainement ailleurs. Mais ces courses ne sont pas des promenades. Mr. *Vaillant*, en travaillant au Catalogue des Plantes des environs de Paris; Mr. *Magnol*, en faisant la même chose pour Montpellier, & tant d'autres Botanistes, qui ont écrit des Ouvrages de cette nature, n'ont eu que du plaisir. Ils alloient voir de belles Terres, des Maisons de Campagne, des Parcs, des Bois délicieux; ils revenoient de leurs courses reprendre les aïssances de leur domestique, leur travail n'étoit que divertissement.

Mais en Suisse cela est bien différent. Il faut gravir contre les Alpes, y monter par des précipices affreux, en descendre par de plus grands dangers encore, chercher sur les hauteurs un froid perçant, qui caïlle le sang échauffé du voyageur, & retourner bientôt dans des Vallées, où la chaleur enfermée l'étouffe. On fait tous ces voyages, exposé à un air toujours inégal. Car les Alpes, où les nues reposent presque toujours, sont frappées tous les jours par des grêles, par des tonnères, ou couvertes d'épais brouillars plus dangereux encore, parce qu'ils cachent les chemins, ou plutôt les passages les plus aisés. Car il n'y a point de sentiers dans ces solitudes, le moindre brouillard y expose le Voyageur à s'égarer, sûr de périr s'il perd l'unique chemin possible, rarement y en a-t-il davantage. Point
de

de commodité avec cela , ni lit , ni pain , ces deux articles tranchent sur tous les autres : on passe les nuits dans des cabanes ; à la vérité , il y a des hommes hospitaliers comme dans l'ancienne Grèce , ils partagent avec l'étranger leur ordinaire , & leurs délices mêmes. Mais quelles délices ! du lait , & quelquefois une espèce de Caillé , qui se prend au fond des chaudières , où se forme le fromage , & qui en est la matière. La boisson est excellente pour des buveurs d'eau , elle est la meilleure du monde pour la fraîcheur & pour la pureté. Mais les nuits sont fort incommodes , le froid & la dureté des planches ou des grils de bois qui servent de lits , les rendent presque insupportables , toutes courtes qu'elles sont , car le Soleil quitte plus tard ces Régions élevées , & il y reparoit de meilleure heure.

Malgré ces desagrémens , il y a toujours eu des gens qui se sont résolus à la même fatigue , l'appareil singulier de la Nature , ces Montagnes de glaces éternelles , ces Piramides de rochers toujours couvertes de neiges ; ces sombres Vallées , où se précipitent par mille Cascades , cent Torrens impétueux ; ces Nappes d'eau naturelles , infiniment au-dessus de ce que peuvent se procurer les Monarques les plus puissans ; ces Déserts , où la solitude & le silence ne sont pas même interrompus par des oiseaux ; ces Troupeaux nombreux , image de l'innocence ; tout cela ensemble a quelque chose de touchant , de magnifique , & de majestueux. On s'en souvient avec plaisir , & on est tenté par un charme secret d'y retourner , & de se rafraichir d'idées si vives & si
fin-

Anglaises. Tout autre Voyage de même étendue est, pour ainsi dire, uniforme, au prix de celui-ci.

L'Auteur donne un Catalogue abrégé des Voyages qu'il a faits, & de ceux que d'autres Savans ont entrepris jusqu'ici. Il rend justice aux Grands-hommes, qui avant lui ont formé le même dessein, il expose tous leurs travaux, & marque ce que lui & eux laissent à faire à la postérité.

Qu'il est heureux d'oser sans honte convenir de ses défauts ! Il y a eu bien des siècles où cela deshonorait, heureusement les Sciences se sont si bien enrichies, qu'un homme peut avouer de n'en posséder qu'une petite partie sans passer pour indigent. Après les *Newton* & les *Baerhaaves*, il est permis de dire, j'ignore, je me suis trompé, je ne suis pas entièrement au fait.

L'Auteur a profité de ces grands exemples. Il fait une longue énumération des difficultés qu'il a trouvées, & dont quelques-unes se sont trouvées insurmontables. Ce n'est pas tout que de parcourir les Montagnes, de ramasser des Plantes, il faut les connoître, & non seulement les connoître pour soi, mais les reconnoître dans les Auteurs, où elles sont presque toujours mal décrites, souvent simplement nommées, multipliées sous des noms différens, cachées sous de faux Genres, ou placées au hazard parmi des Lettres ou des Ouvrages d'une autre nature.

Il a fallu tout lire, tout confronter. La Suisse a toujours fourni des Botanistes ; la Nature y inviter trop pour être abandonnée & ne pas s'en tirer

tirer des admirateurs: Cela augmentoit le travail de l'Auteur, il falloit ne rien omettre de ce que l'on a su avant lui, ou n'omettre que le moins qu'il étoit possible.

Voilà la méthode dont il s'est servi. Il a commencé par jeter sur des papiers détachés les descriptions, & les caractères de toutes les Plantes, à mesure qu'il en trouvoit. Des numéros unissoient les Plantes seches, qu'il conservoit à part, avec les descriptions.

Quand le nombre des Plantes a été un peu considérable, il a lu par ordre Chronologique tous les Auteurs, qui avoient du rapport à son Ouvrage. Cela veut dire qu'il n'a omis que ceux qu'il n'a pu déterrer, & qui ne sont ni considérables, ni en grand nombre. Il a ajouté à ses descriptions les noms de ces Auteurs, un précis de leurs découvertes, un jugement fort court sur la justesse de leurs opinions! Il a répété cette lecture jusqu'à trois fois pour les Auteurs les plus nécessaires. Tout cela a formé une vingtaine d'infolios.

Dé ce grand Ouvrage il en a extrait celui qui vient de s'imprimer, il n'y a conservé qu'un abrégé de ses descriptions, une idée fort courte des Vertus médicinales, avec les noms tirés des Auteurs les plus intéressans, & pour être Originaux, ou pour exceller.

Ces descriptions, il les a rangées sous une méthode, qu'il n'a pas voulu emprunter d'aucune de celles que l'on a publiées. Il a réfléchi sur leur force & sur leur foiblesse, & même d'en profiter.

Au-

Au-lieu des nombres dont s'est servi *Rivinus*, ou des figures que *Tournefort* a imaginées, il s'est servi des proportions qu'il a trouvées plus constantes que les nombres, comme elles sont plus évidentes que les figures.

Depuis peu d'années Mr. *Linnaeus*, Professeur d'Upsal, a renversé presque de fond en comble la Botanique, pour former de ses matériaux un édifice nouveau, plus régulier & plus symétrique.

Il n'a épargné ni les Caractères des Genres, adoptés d'après *Tournefort* par presque toute la République des Botanistes, ni leurs noms consacrés par leur ancienneté ou par l'usage des Praticiens, ni les noms des Espèces, tels que les plus grands Maîtres les avoient ou formés ou conservés. Il avoit posé de nouveaux principes, il a fallu les exécuter, & il a fait main-basse sur tout ce qui s'est écarté de son ordre d'Architecture. Un Botaniste s'égare dans ce nouvel édifice, il n'y reconnoit ni les corps de logis, ni les appartemens, ni les chambres, tout y est nouveau. Les Plantes qui ont fait l'amusement de sa jeunesse, paroissent sous de grands noms, qui lui sont étrangers, il trouve ensemble ce que tout le monde séparoit, & il trouve séparé, ce qu'on trouvoit réuni chez tous les Auteurs.

Mr. *Haller* a reçu les découvertes de *Linnaeus* avec équité. Il a jugé d'abord qu'une réforme étoit nécessaire. Mais, semblable en cela au *Martin* de Mr. *Swift*, il a cru que cette réforme alloit trop loin. Parmi les changemens de Mr. *Linnaeus*, il a trouvé com-

me

me à ceux de *Jean*, qu'on méprisoit trop ce qui est reçu, que quelquefois le nouveau ne paroïssoit pas beaucoup meilleur que le vieux, & que les conséquences de toutes les altérations alloient à détruire tout le Systême que l'on avoit voulu corriger.

Il a donc suivi Mr. *Linnaeus*, là où la vérité l'avoit guidé; il l'a abandonné, dès qu'il a trouvé qu'il n'étoit fondé que sur des Hypothèses. Il a tâché sur-tout de faire entrer dans son Systême le plus qu'il a pu de *Classes naturelles*. On appelle de ce nom, ces rapports faciles & évidens, qui unissent, par exemple, les *Ombellifères*, & que les Anciens mêmes y ont reconnus; mais dont les Modernes ont augmenté le nombre, & dont l'abondance fait le vrai mérite d'une Méthode.

La multiplicité des Méthodes n'est point préjudiciable à la Botanique, pourvu qu'elles ne soient pas trop impérieuses, & qu'elles ne forcent point à changer le Genre. C'est un reproche à faire à celle de *Linnaeus*.

L'Auteur n'en a presque point changé, & n'en a fait de nouveaux que quatre ou cinq, encore sont-ce presque par-tout des Espèces nouvelles, qui refusoient de se ranger sous des caractères qui avoient été faits sans elles.

S'il est utile d'être enseigné, ce qui est vrai, il l'est tout autant d'être averti de se défier de ce qui est douteux. L'Auteur a tâché sur-tout de faire sentir exactement le degré de certitude qu'il avoit sur chaque chose. Il n'a pas épargné les *peut-être*, & il a ajouté une étoile toutes les fois qu'il a dû parler d'une Plante qu'il ne

connoissoit pas au juste. Il y a bien quatre-vingt de ces Etoiles, il y en auroit trois mille dans *Tournefort*, s'il avoit jugé à propos de s'en servir.

Le Catalogue des Plantes qui ne s'étendent qu'à un Pais particulier ont un avantage; c'est que l'on peut parler définitivement de l'existence des Espèces dont il est question.

Il y a dans *Baubin*, dans *Tournefort*, des milliers de Plantes imaginaires dont l'existence n'est fondée que sur des rapports, sur des variétés, & sur l'autorité d'Auteurs obscurs, qu'on avoit mal compris. Ces Espèces d'illusions ont passé d'Auteur en Auteur, & ont été répétées souvent, même dans des Catalogues de Jardins. Mais ici on marque les places, où l'Auteur & quelques autres Botanistes ont trouvé chaque Espèce, ainsi il est facile de vérifier les descriptions. Il n'y a, à ces quatre-vingt près, aucune Plante dans ce Livre qui n'existe effectivement, & qui ne soit différente de toutes les autres; encore de ces quatre-vingt y en a-t-il plusieurs, que l'on peut espérer de déterminer encore. L'Auteur est bien différent en cela de *Lobel*, & de *C. Baubin* même, qui fort souvent ont marqué quelque Plante nouvelle à telle place où la postérité ne la trouve point, & où peut-être elle n'a jamais été. Les variétés ne sont pas du goût de l'Auteur; c'est ainsi qu'on appelle ces changemens accidentels qui arrivent dans les Plantes, & qui ne se soutiennent pas dans la graine, ni ne passent à la seconde génération: les couleurs des Tulipes, les nuances des Oeillets, & leur *plénitude*, en sont des exemples.

Ces

Ces variétés qui vont & qui viennent, qui dépendent du terroir, de la chaleur ou de l'ombre, & de mille causes étrangères triomphent chez les Fleuristes. Ces pompeux Catalogues d'Anémones, de Tulipes, d'Oreilles-d'ours, ne sont que des répétitions de la même Plante, différemment colorée, & prête à prendre d'autres couleurs & d'autres noms au premier Printems. Entre les dix mille Espèces de *Tournefort* il y en a des milliers qu'on peut ranger dans cette liste; & c'est une consolation pour les Botanistes, de voir rapprochée d'un tiers la fin de leur art, qui est la connoissance de toutes les Plantes de la Terre.

L'Auteur a rangé tous ces jeux de la Nature sous le titre général de la Plante dans laquelle on remarque une si grande variété; avec plus de ménagement cependant que *Linnaeus*, qui a détruit de véritables Espèces, lorsqu'il n'en vouloit qu'aux variétés. Tant il est vrai que l'homme donne dans l'excès, lors même qu'il y a lieu de croire que ce n'est pas la passion qui l'entraîne.

Si un Ouvrage, de la nature de celui-ci, doit être estimé par le grand nombre de Plantes qu'il renferme, il s'en trouvera peu à qui l'on puisse donner la préférence, & qui aient réellement le même degré de perfection. Les trois Royaumes Britanniques fouillés par un nombre infiniment plus grand de Botanistes, n'ont pas fourni, à beaucoup près, un si grand nombre de Plantes que la Suisse en a fourni aux *Bauhins*, aux *Scheuchzers*, aux amis de l'Auteur, & à l'Auteur même. Il y a 2500 Espèces sans compter les variétés.

Les Figures, qui abrègent si fort l'idée des Etres corporels, & qui font une description si vive de ce qu'elles représentent, sont presque toutes dessinées avec beaucoup de soin, & avec l'aide d'une loupe, par-tout où l'œil simple ne suffit pas. On ne craint point d'opposer les Figures des Mouffes à celles de *Vaillant* ou de *Dillenius*; il y a plus de naturel que dans celles-ci, & des traits moins durs & moins hardis que dans celles-là. La Vignette du Titre représente au naturel la fameuse glacière du *Mettenberg* dans la Vallée de *Grindelwald*. *Merian* & Mr. *Scheuchzer* en avoient donné de fort mauvaises Figures.

Les Botanistes se sont accoutumés à mettre à la tête de leurs Livres un Catalogue des Auteurs qu'ils citent. Le nôtre a suivi cette méthode, mais il les y a rangés en ordre Chronologique, cela abrège les disputes sur les découvertes; & il y a ajouté des raisonnemens fort succinets sur leur juste valeur, qui peuvent avoir leur mérite pour ceux qui commencent.

Une année que l'impression a duré, lui a fourni & par ses amis, & par lui-même, une vingtaine de Plantes de plus, & bon nombre de retractations, de corrections ou additions, dont on ne trouve jamais la fin dans tout ce qui regarde la Physique. Il y a tant à voir, & par tant de côtés, qu'il est fort pardonnable de ne pas tout voir, & même quelquefois de mal voir quelque particularité.

Voilà tout ce qu'il nous est permis de dire sur un Livre qui sera rare. Le Libraire n'en a tiré que 250 Exemplaires. L'Auteur se prépare à en donner un autre dans le même gout, mais infiniment

ment plus étendu. Ce sera l'Histoire des Plantés de l'Allemagne, vaste Empire , & dont la Suisse n'étoit autrefois qu'une des plus petites Provinces.

A R T I C L E III.

HISTOIRE de GUILLAUME le CONQUERRANT, Duc de Normandie & Roi d'Angleterre. Par Mr. l'Abbé P * * *. Deux Tomes 8. Pagg. 382 pour le Tome I, & 426 pour le Tome II, sans compter la Préface, qui en contient 40, & la Table des Matières. A Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, 1742.

ENtreprendre d'écrire l'Histoire d'un tems obscur & rempli de ténèbres, c'est s'engager dans un affreux labyrinthe, d'où l'on ne sauroit sortir qu'après avoir surmonté bien des difficultés. On n'y peut marcher que le flambeau à la main. Lorsqu'on jette les yeux sur les Ecrivains, dans lesquels on est obligé d'aller puiser les matériaux dont on a besoin, on trouve que leur nombre n'est guère composé que de Gens d'Eglise, de Moines ignorans, superstitieux, & ensevelis pour la plupart dans les préjugés de leur profession. Comment faire, & quelles mesures prendre, lorsqu'il est question de démêler dans leurs Ecrits la vérité d'avec l'erreur, le mensonge, & les contradictions qui s'y présentent à chaque pas? Il faut avouer que c'est une carrière bien

difficile à parcourir , c'est une route qu'il faut se fraier dans un chemin tout hérissé de ronces & d'épines.

Ces difficultés ; capables d'effraier l'homme du monde le plus laborieux, n'ont point rebuté notre Auteur. Après s'être armé de courage, & s'être tourné de tous côtés, il a enfin découvert un fil, qui pouvoit le conduire, avec quelque espérance de succès, dans le labyrinthe où il étoit résolu de s'enfoncer.

Voici par quelle voie il y a réussi. „ Chaque
 „ Nation , dit-il , a peu d'Ecrivains dans les
 „ deux siècles barbares où je me suis efforcé de
 „ pénétrer , & ce petit nombre est méprisable
 „ par l'ignorance , ou suspect par les préjugés ;
 „ mais toutes les Nations en ayant eu quelques-
 „ uns, la totalité en donne une multitude ; &
 „ quoiqu'ils soient presque tous d'une fidélité
 „ fort douteuse, les raisons qui doivent faire re-
 „ cevoir leur témoignage avec défiance, ne sont
 „ pas toujours de la même nature. Or cette
 „ différence, & souvent l'opposition même de
 „ leurs caractères & de leurs motifs, devient
 „ comme une règle sur laquelle on peut, si j'ô-
 „ se parler ainsi, les mesurer l'un à l'autre, &
 „ chercher la vérité dans les détours mêmes que
 „ la partialité ou l'ignorance leur ont fait pren-
 „ dre pour s'en écarter ; à peu près comme l'on
 „ écoute toutes sortes de témoins dans les Tri-
 „ bunaux de Justice, pour juger ensuite de la
 „ force de leurs dépositions, par les lumières
 „ qu'elles se prêtent mutuellement, sans exiger
 „ même qu'ils découvrent le secret de leurs mo-
 „ tifs,

„ tifs , que l'office des Juges est d'approfondir
 „ par la comparaison des circonstances & des
 „ témoignages. La difficulté n'est donc qu'à
 „ recueillir tous les témoins historiques des dif-
 „ férentes Nations , & qu'à se mettre en état
 „ de les entendre. Je me suis ouvert ces deux
 „ voies avec plus de facilité qu'un autre , par
 „ les relations que je me suis établies depuis
 „ longtems dans différens Païs, & par la con-
 „ noissance que j'ai de plusieurs Langues.

On peut juger si , à l'aide de ces secours ,
 l'Auteur a pu se trouver en état de remplir la
 tâche qu'il s'est imposée. Connu déjà par d'au-
 tres Ouvrages , auxquels le Public a fait un ac-
 cueil favorable , on doit s'attendre de trouver
 dans cette *Histoire de Guillaume le Conquérant*,
 une infinité d'anecdotes singulières , avec des
 réflexions justes & sensées sur les faits qu'il ra-
 porte , & sur-tout un stile pur , mâle , bien sou-
 tenu , & qui peint les objets de manière à fra-
 per agréablement l'imagination , en ne les lui
 présentant qu'avec les couleurs les plus vives,
 & revêtus de tous les ornemens dont ils sont
 susceptibles.

Une chose sur laquelle il a cru devoir préve-
 nir le Lecteur , c'est sur ce mélange d'évène-
 mens religieux & profanes qui semblent parta-
 ger presque également l'Histoire de son Héros,
 & qui peuvent faire douter quelquefois à quel
 titre il demande pour lui de l'estime & de l'ad-
 miration. Il donne sur cela un avis, qu'il n'a
 pu se dispenser de répéter plus d'une fois. On
 fait que le dixième & l'onzième siècles n'avoient

point d'autres Historiens que des Moines & quelques autres gens d'Eglise, qui ne mesuroient le mérite des plus Grands-hommes que par les services qu'ils rendoient à l'Ordre Monastique. Ils n'en raportoient pas moins les autres faits; mais c'étoit toujours à ceux-ci qu'ils donnoient leur principale attention avec tous leurs éloges; ils employoient le pouvoir du Ciel, ils prodiguoient les miracles en faveur de ceux qui les combloient de bienfaits; ce qui a fait dire à l'Evêque de Salisbury, qu'*il n'y avoit point alors d'espèce d'hommes aussi reconnoissante que les Moines*. Il y a mille exemples de cette injuste partialité, mais il suffit de rapporter celui que voici.

Edwy, Roi d'Angleterre, au milieu du dixième siècle, étoit monté sur le Trône avec toutes les qualités qui annoncent les plus heureux règnes; mais son mérite même aiant servi à lui faire reconnoître que les Moines avoient abusé de leur crédit sous le Gouvernement d'*Edred* son prédécesseur, il commença par les éloigner de la Cour, & l'envie de justifier sa conduite aux yeux du Peuple lui aiant fait rechercher exactement leur conduite, il n'y trouva que trop de sujets de leur ôter quantité de Bénéfices, qu'il rendit au Clergé séculier, qu'on en avoit dépouillé en leur faveur. L'unique reproche qu'il y eût à faire au caractère d'*Edwy*, étoit d'avoir une Maitresse, encore étoit-il douteux s'il ne l'avoit pas épousée. Cependant tout l'Ordre Monastique déchainé contre lui, suscita une révolte qui lui fit perdre la moitié de ses Etats, &

qui

qui le conduisit au tombeau après un règne de quatre ans , par la force du chagrin qu'il en conçut.

De quelles armes quelques Moines Anglois se servirent-ils pour la ruine de ce Prince ? de leur langue & de leur plume. Les persécutions que les plus cruels Tyrans ont fait souffrir à l'Eglise, n'ont jamais arraché des plaintes si amères aux premiers Chrétiens. Ils le noircirent pendant sa vie, & ils achevèrent de le deshonorer après sa mort. *Guillaume Malmersbury* parle de lui comme d'un monstre. A l'entendre, la Religion n'avoit jamais été en plus grand danger que sous son règne. Les Hérésies les plus pernicieuses n'avoient point approché de cet affreux desordre. Enfin , pour faire encore plus d'impression sur l'esprit du Peuple, les Moines écrivirent après la mort de ce Prince, que son Ame avoit été entraînée aux enfers par une troupe de Démons , & cette prétendue révélation est passée à la Postérité avec toutes ses circonstances.

Après ce que je viens d'exposer, je croi qu'il suffit, pour donner une idée plus particulière de cet Ouvrage , de marquer quelques-uns des principaux traits de l'Histoire du Héros de la Pièce , sans qu'il soit pour cela nécessaire de m'engager à suivre scrupuleusement l'ordre & l'enchainure d'une infinité d'autres évènements qui y ont raport, & avec lesquels ils sont même liés; mais qu'un Journaliste ne peut se dispenser de mettre à l'écart , pour ne pas tomber dans l'inconvenient de donner l'abrégé d'une Histo-

re, au-lieu d'un Extrait. Dans un Abrégé d'Histoire on est obligé de suivre pas à pas son Original, sans jamais s'en écarter; mais dans un Extrait on peut passer plus librement d'un sujet à l'autre, & on doit compter d'avoir suffisamment rempli sa tâche, lorsqu'on a tiré du corps de l'Edifice les morceaux que l'on veut mettre en œuvre pour servir de montre & d'échantillon aux Lecteurs.

La naissance de notre Héros est la première circonstance qui mérite d'être remarquée. *Robert*, Duc de Normandie son Père, commençoit à être soupçonné de quelque imperfection naturelle, lorsqu'une passion apprit au Public qu'il n'avoit pas renoncé à la galanterie. La chasse avoit fait jusqu'alors sa plus douce occupation. Il aimoit la Forêt d'Hième, où il y avoit une prodigieuse multitude de Bêtes fauves. Aiant appris que les habitans de Falaise en tuoient furtivement un grand nombre, & qu'ils en avoient pris occasion de se faire un commerce de Pelleterie, il résolut de se rendre lui-même dans cette ville pour punir les coupables. Entre les honneurs de sa réception, il agréa un Bal, où toute la Noblesse voisine s'empressa de paroître. Mais, au milieu des efforts qu'on fit pour lui plaire, personne n'y réussit mieux qu'une jeune Bourgeoise, qui n'en avoit peut-être pas le dessein. Elle se nommoit *Charlotte*.

Robert laissa surprendre son cœur par les charmes ingénus de cette Belle, & sur-tout par sa bonne grace à danser. S'étant informé de sa naissance & de son nom, il apprit avec chagrin qu'elle

qu'elle étoit la fille d'un Pelletier de Falaise, & que son père étoit un des plus coupables entre les Pelletiers qu'il venoit punir. Cependant le trait avoit déjà passé au fond du cœur. Il oublia ses projets de vengeance en faveur d'une fille à qui il ne pensoit plus qu'à faire connoître sa tendresse. On ne dit point si elle se défendit longtems, ni à quelles conditions elle se laissa vaincre. Mais, plus aimée que jamais après la foiblesse qu'elle eut de se rendre au Duc, elle eut l'art de se l'attacher si constamment, qu'elle l'entretint pendant toute sa vie dans l'éloignement qu'il avoit déjà marqué pour le mariage. Il ne paroît pas qu'on ait eu d'autres raisons que cette constance pour les croire mariés secrètement.

Les Sujets du Duc, que la seule supposition de son impuissance avoit empêchés jusqu'alors de le solliciter au mariage, le pressèrent de se choisir une Epouse entre plusieurs partis qu'on lui avoit présentés. Il leur confessa que sa Maîtresse occupoit son cœur, & leur déclarant qu'elle étoit enceinte, il ne leur dissimula point que si elle lui donnoit un fils, son espérance étoit qu'ils le reconnoitroient un jour pour son successeur. Le Peuple étoit déjà dans une haute attente du fruit de ses amours, depuis un songe de *Harlotte*, que *Robert* avoit pris lui-même plaisir à répandre. Elle accoucha heureusement d'un fils, qui fut nommé *Guillaume*, & qui augmenta dès le moment de sa naissance l'opinion qu'on en avoit conçue. Il se trouvoit dans la chambre, où il venoit de naître, un peu de pail-

paille, que le hazard fit rencontrer sous sa main. Il la prit; & la ferra; ce qui causa tant d'admiration aux spectateurs, que regardant cette action comme le présage de ses conquêtes, ils lui donnèrent dès lors le furnom d'*Aquéreur*.

Robert n'épargna rien pour donner une belle éducation à son fils. Il pria *Mauger* son frère, Archevêque de Rouen, de veiller aux premières leçons qu'il lui fit donner par les meilleurs Maitres. On ignore quelle sorte de distinction la mère de *Guillaume* obtint à la Cour de Normandie; on sait seulement qu'il ne fut pas le seul enfant qu'elle eut du Duc *Robert*. Elle lui donna un autre fils, nommé *Odon*, qui fut Evêque de Bayeux, sous le règne de son frère; & deux filles, dont l'une fut mariée au Comte d'*Aumale*, & l'autre au Comte d'*Albemarle*.

Telles sont les premières circonstances de la Vie de *Guillaume*. De-là l'Auteur passe aux événemens qui arrivèrent pendant l'absence de *Robert*, qui entreprit le voyage de Jérusalem pour s'y consacrer pendant quelque tems au service de la Religion. Le récit de ce voyage, tiré d'une des plus anciennes Chroniques de Normandie, est si curieux, & renferme des circonstances si singulières, que le Lecteur sera ravi d'en trouver ici une partie, dans les termes mêmes de l'Original.

Robert ayant été forcé par le mauvais tems de faire sa route par Mer, entreprit de traverser l'Italie. „ Or advint qu'en une Ville close, qui „ étoit sur le chemin, le Duc & ses gens fu- „ rent une nuit hébergés, & leverent lende-
main

„ main matin. Les Gardes, qui ouvrirent les
 „ portès, commencerent à hâter les Pélerins de
 „ passer: & le Duc voulut que toutes ses Gens
 „ passassent, & son Sommaige devant lui. Et
 „ quant ils furent tous passez, le Duc tout nuz
 „ piedz à tout son Bourdon alloit après; &
 „ l'ung ceux qui gardoient la porte, haulce ung
 „ baston qu'il tenoit, & fêrit le Duc par les
 „ espauls tant qu'il le fist chanceler. Et Nor-
 „ mans quant ils l'apperceurent, vont retour-
 „ ner, & têt l'eussent tué, quant le Duc se va
 „ escrire: ne lui faictes nul mal. C'est raison
 „ que Pellerins seuffrent pour l'amour de Dieu.
 „ Ainsi le Duc *Robert* garantit de mort celluy
 „ qui l'avoit fêru, & dit à ses gens qu'il aymoît
 „ mieulx le coup qui luy avoit été donné, que
 „ sa Cité de Rouen.

„ Ainsy passa le Duc Bourgogne, Prouven-
 „ ce & Lombardie, jusques à Rome, & print
 „ la Croix du Pape qui l'à estoit. Si comme
 „ il se partoît pour aller son chemin, il va re-
 „ garder l'ymaige de l'Empereur *Constantin* qui
 „ estoit d'ayrain, & monté sur un Cheval tout
 „ d'ayrain. Et vit qu'il n'avoit sur lui ne robe
 „ ne couverture: lors fist prendre le plus beau
 „ manteau qu'il eut, & le va faire affubler à cet
 „ ymaige. Et à tant se part, disant que les
 „ Romains faisoient réverence à leur Seigneur,
 „ qui en ung an ne lui pouvoient pas donner
 „ ung manteau. Et ainsy se partit le Duc de
 „ la Ville où estoit l'Empereur.

„ Il fist ferrer une Mulle que l'en lui menoit
 „ après lui de quatre fers d'or, & défendit à
 „ tou-

„ toutes Gens que se la Mule deferroit, que nul
 „ ne redressast le fer. Il estoit lors ordonnance
 „ que quiconque parloit à l'Empereur, il ostoit
 „ son Mantel, & le faisoit cheoir à terre. Si
 „ ordonna le Duc que quiconque de ses Gens
 „ parleroit à l'Empereur, quand il auroit osté
 „ son Mantel, qu'il le laissast, & qu'il ne le
 „ redressast pas, & ainſy fut fait. Et quant
 „ le Duc eust parlé à l'Empereur, il ne dressa
 „ pas son mantel, ung des Chevalliers de l'Em-
 „ pereur lui voulut bailler, & lui dit qu'il ne
 „ le vestiroyt jamais; & ainſy le dirent tous ses
 „ Gens qui avoient osté leur manteaulx. Quant
 „ le Duc *Robert* deust partir de la Ville, l'Em-
 „ pereur fist crier & deffandre que personne ne
 „ prist denier de chose que le Duc eut despen-
 „ du : mais néatmoins le Duc fist tout payer;
 „ & à ceulx qui ne vouloient compter, il fist
 „ laisser plus de la moitié qu'il leur devoit.
 „ Quant l'Empereur ouyt dire que le Duc de
 „ Normandie ne vouloit riens avoir qu'il ne le
 „ payast, si fist deffendre que nul ne vendist à
 „ ses gens point de boys dôt ils peussent cuire
 „ leur viande, fors par la main de l'Empereur.
 „ Et quant le Duc *Robert* le sceut, si ordonna
 „ que ses gens acheptassent toutes les noix qu'ils
 „ se pourroient finer & trouver, & des escalles
 „ ils cuississent leur viande; & ainſy fut fait.
 „ Quant l'Empereur eust veu la largesse, &
 „ honnêteté des Normans sy les en pris
 „ moult.

Je passe quelques autres circonstances, qui
 ne sont pas moins curieuses que les précédentes,
 pour

pour avoir occasion de joindre ici ce qui se passa à son arrivée à Jérusalem. Nous ne saurions mieux faire que d'employer encore les propres termes de la Chronique, dont le style a quelque chose de si naturel & de si expressif, qu'il ne sauroit que plaire au Lecteur. „ Quant „ le Duc & sa route furent arrivés en Hierusa- „ lem, se vont trouver à merveilles grant nom- „ bre de Chrestiens qui gisoient hors la Ville, „ & long-temps y avoient esté, car alors il n'i demouroit que poy ou nul Chrestien, se ils ne payoient aincoy un Besant d'or, & ces „ pures Pellerins n'avoient dequoy payer : sy „ les veissez venir à cens & milliers contre le „ Duc, plourans & criant mercy, car ils n'a- „ voient dequoy entrer. Lors ordonna le Duc „ que tant que tous ces Pellerins feussent entrés, „ il n'i entreroit. Et pour chascun fist bailler „ ung Besant d'or ou la vaille, & puis y entra „ à grant honneur, & moult donna à ceux qui „ gardoient la Ville. Et aussi fist de moult bel- „ les offrendes au Saint Sepulchre.

Après avoir encore raporté un fait, qui marque la générosité du Duc, la Chronique nous apprend enfin la cause de sa mort, en ces termes. „ Et quant il y eut esté (à Jérusalem) „ tant comme il lui pleut, il s'en partit, & vint „ jusques à Nice : là beut un mauvais breuvai- „ ge lui & le Comte d'*Arque*, dont ils moururent ; & furent enterrés en l'Eglise de Nice „ en l'an mil xxxv. où ils sont encores, &c.

Ces traits d'Histoire sont tout-à-fait curieux, & on ne peut qu'être redevable à l'Auteur d'en avoir

avoir inséré un assez grand nombre dans son Ouvrage , sans cependant lui rien faire perdre de cette belle uniformité qui règne d'un bout à l'autre dans sa narration & dans son style.

Après la mort du Duc *Robert* , les Etats de Normandie s'assemblerent. Quoique les principes du droit héréditaire ne fussent pas clairement établis en faveur de *Guillaume* , ils s'imaginèrent que la volonté de *Robert* son père , soutenue du consentement des Peuples , étoit le droit le plus certain à la succession. Sur ce fondement ils firent peu d'attention aux obstacles qu'on se préparoit de toutes parts à leur opposer. Le jeune Prince étoit alors à la Cour de *Henri I* , Roi de France , qui s'étoit chargé du soin de son éducation. *Raoul de Gacé* fut chargé avec quelques autres Seigneurs d'aller inviter *Guillaume* à venir s'asseoir sur son Trône, où il monteroit avec l'acclamation de tous les Peuples. *Guillaume* fut conduit à Rouen, où les Etats lui prêtèrent aussitôt le serment de fidélité. Ils lui donnèrent pour Gouverneur *Raoul de Gacé* , son Connétable , avec une autorité bornée par le Conseil , mais qu'un homme si sage & si fidèle sut étendre pour l'utilité de l'Etat, sans causer de murmure & d'ombrage à ceux qui la partageoient avec lui.

La minorité du jeune Duc fut un tems de troubles & de desordres. Notre Auteur en donne tout le détail , & en développe la source & l'origine avec beaucoup d'habileté. Les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas d'entamer le récit de ces évènements. Ce sont des faits si étroi-

étroitement liés les uns aux autres , qu'on ne sauroit guère les détacher , sans leur faire perdre ce qui en forme le principal agrément. Tout ce que je remarquerai à ce sujet, c'est que ces desordres réjaillirent sur la personne même du Prince & sur *Harlotte* sa mère.

Guillaume fut, en effet, exposé au mépris de ses Sujets. Le nom de bâtard, que les Princes du sang faisoient rétentir dans toutes sortes d'occasions , devint si vil aux yeux du Peuple même, que tout le monde en fit un sujet de raillerie. *Harlotte* ne pouvoit éviter d'en essuier toute la confusion, par les reproches qu'on lui faisoit d'avoir eu pour *Robert* une foiblesse qui coutoit si cher à la Normandie, & *Robert* n'avoit pas beaucoup réparé cette tache en élevant le père de sa Maitresse à la qualité de son Valet de Chambre. Ce fut pour couvrir tant de sujets d'humiliation, que le Connétable porta le jeune Duc à donner à sa mère un Mari, dont elle pût recevoir quelque lustre , & qu'il lui fit choisir *Guillebert de Crespy*, en lui accordant pour dot la Terre de Touftain le Goys, qui avoit été confisquée à *Touftain Comte d'Hiemes*, pour avoir mal défendu Falaise contre l'Armée de France.

Ces nuages, qui s'élevèrent dans l'enfance de *Guillaume*, firent briller avec plus d'éclat les grandes qualités qu'il avoit reçues de la Nature & de l'éducation. Le portrait que l'histoire de ses gestes nous a laissé de lui, dans un âge qui ne pouvoit guère surpasser seize ans, est celui d'un Héros, ou d'un Prince que le Ciel destine sen-

fiblement à le devenir. Le voici, ce portrait, dans les termes de notre Auteur. „ Sa taille „ étoit haute & majestueuse, son visage d'une „ beauté qui n'est pas commune à son sexe, „ mais sans que l'air en fût moins ferme & „ moins martial. Il excelloit dans tous les exer- „ cices du corps ; il avoit l'esprit vif & pé- „ nétrant, le caractère noble & porté aux gran- „ des entreprises, les manières ouvertes & gra- „ cieuses. Il avoit une teinture de toutes les „ Sciences, qui étoient en honneur dans son „ siècle, & sa facilité à les apprendre avoit cau- „ sé de l'admiration à ses Maîtres. Enfin, par- „ mi quantité de vertus, on n'appercevoit dans „ sa jeunesse que la semence de deux vices. „ D'autres Historiens l'accusent en effet de les „ avoir laissés croître avec trop d'indulgence ; „ c'étoit un penchant trop marqué vers l'avari- „ ce, & une chaleur à se ressentir des injures, „ que toutes les exhortations de son Gouverneur „ ne purent modérer.

Guillaume eut à peine commencé à prendre les rênes de l'Etat, qu'il s'éleva de nouveaux troubles. *Guillaume de Talou*, Comte d'Arques, avoit toujours été regardé comme le plus proche héritier du Trône ; & ce droit, qu'il tiroit de sa naissance, étoit accompagné de tant d'excellentes qualités, qu'il n'en avoit été que plus sensible à la préférence que les Etats avoient donnée sur lui au Bâtard de son frère. Il étoit fils, comme *Robert*, de *Richard II*, mais par la belle *Pavie*, que ce Duc avoit assez aimée pour répudier en sa faveur la sœur d'un Roi d'Angleterre.

Ce

Ce Comte sentant habilement que ce n'étoit pas en Normandie qu'il falloit chercher de l'appui pour ses prétentions, envoya à Paris quelques personnes fidèles, qui avoient ordre de faire au Roi l'ouverture de son dessein. *Henri*, promit un puissant secours au Comte, & le fit presser de commencer lui-même les hostilités, dans l'attente des Troupes Françoises, qui ne tarderoient point à se mettre en marche.

Notre Héros se tira heureusement d'un si grand danger. Il battit l'Armée de *Henri* dans plusieurs rencontres, & réduisit le Comte à se sauver sous l'habit d'un domestique. Cet essai militaire devint une source de lumières pour le jeune Duc. Il lui suffisoit d'avoir reçu les principes. Ils se développèrent d'eux-mêmes dans un caractère formé pour la guerre. On l'entendit raisonner sur toutes les difficultés de cette glorieuse profession avec l'habileté d'un Général qui a vieilli dans l'exercice des armes. Je passe sous silence quantité d'événemens curieux qui accompagnèrent cette première expédition.

Les grandes qualités de *Guillaume* & les avantages qu'il venoit de remporter ne furent pas capables d'éteindre les semences de révolte, qui étoient répandues dans toutes les parties de l'Etat. Deux de ses plus dangereux ennemis étoient *Nicolas de Saint-Sauveur de Hémont*, Comte de Cotentin, & *Reynart* Comte de Bessin. Le Duc avoit alors à la Cour un jeune Prince de son sang, qui avoit été élevé avec lui, & qu'il s'efforçoit continuellement de s'attacher par ses bienfaits. C'étoit *Guy*, fils du Comte de Bour-

gogne , & d'une fille de *Richard II*, nommée *Alips*. Un Gentilhomme Normand, nommé *Grimond du Plessis*, tâcha de le suborner. Il lui représenta que, depuis la fuite du Comte d'Arques , le Trône de Normandie étoit devenu son bien, & que *Guillaume* le possédoit injustement. *Grimont*, qui étoit lié avec les Comtes de *Cotentin* & de *Bessin*, les pressa de dresser toutes leurs machines pour opprimer le Duc, le détroner, & mettre en sa place le jeune *Gui* de Bourgogne, qui s'étoit livré aveuglément aux espérances flatteuses qu'on lui avoit données.

Les Troupes des deux Comtes s'étoient déjà réunies & alloient se mettre en marche, lorsque le Duc fut averti par un fou, à qui il avoit fait de grandes largesses, du danger dont il étoit menacé. *Guillaume* étoit alors sans défense à Valognes. Il n'examina point d'où lui venoit cet avis, & se jettant sur le premier cheval, sans avoir pris le tems de s'habiller tout-à-fait, il sortit seul de la Ville pour s'éloigner à la faveur des ténèbres. „ Ce récit, dit notre His-
 „ torien, paroîtroit sans vraisemblance, si l'on
 „ n'en trouvoit dans la Chronique un détail qui
 „ devient intéressant par la multitude des cir-
 „ constances”. Cette aventure mérite d'être rapportée. La voici.

Le Duc, couvert seulement d'un manteau, marcha dans l'obscurité jusqu'aux Vées de *St. Clément*, qu'il passa avec assez de bonheur; mais lorsqu'il fut de l'autre côté, il entendit un grand bruit de chevaux & de gens armés, qui redoublèrent ses alarmes jusqu'à l'obliger de se

caché dans une haie. Il ne douta point dans la suite que ce ne fussent réellement ses ennemis, qui avoient passé les Vées pour l'aller surprendre à Valognes. N'osant prendre le chemin de Bayeux, qui l'exposoit à toutes sortes de rencontres, il continua de marcher entre cette Ville & la Mer, dans une route qu'il connoissoit peu, & qui le conduisit vers la pointe du jour à Ry.

Le Seigneur *de Ry*, sortant de son Château fort matin, reconnut le Duc, malgré le triste état de son équipage; car son cheval, épuisé de fatigue, n'avoit plus la force d'avancer, & il achevoit lui-même de s'épuiser en le frapant d'une verge qui étoit son unique arme. Il demanda le chemin à ce Gentilhomme, qu'il ne connoissoit pas. „ Sainte Marie, dit-il, Monsieur, qui vous mène ainsi. Qui estes-vous, „ dist *Guillaume*, qui me cognoissez? Par ma „ foi, dit l'autre, l'en m'appelle *Hubert de Ry*, „ & tiens de vous cette Ville sous le Comte. „ Dites-moi vostre affaire hardiment, & ne „ me calez riens; car, en vérité, je vous sauverai comme moi-même. Lors, lui dit *Guillaume*, „ comme il estoit chassé, & tout son „ affaire. Quant il eust oui, si le faict entrer „ en sa maison, & le fit boire & manger, & „ lui bailla nouvel cheval, & appella trois fils „ qu'il avoit, & leur dist: Veez cy vostre droit „ Seigneur, montez à cheval, & sur toute l'obaisance „ que vous me devez je vous commande que vous le conduisiez à Falaise, & „ leur va dire les adresses, sans entrer en Ville

„ ne en grant chemin. *Guillaume* & les trois
 „ fils *Hubert* vont prendre congé, & chemine-
 „ rent, & passerent la rivière de Souppendan-
 „ tague, & tant qu'ils vindrent à Falaise, où
 „ ils furent reçus à grant joie.

Je n'ai rapporté cette aventure que pour faire voir combien cette Histoire est curieuse & intéressante; & , pour en donner une idée encore plus claire, je joindrai ici quelques-unes des autres circonstances qui suivirent cet événement.

Le Duc ne trouva à Falaise ni plus de secours, ni plus de sûreté qu'à Valognes. Les Ennemis se répandirent avec tant de diligence dans toutes les parties de la Province, que n'espérant point de pouvoir gagner sa Capitale, sans tomber entre leurs mains, il prit le parti de sortir de ses Etats, & d'aller implorer le secours de la France. *Henri* reçut son Vassal avec beaucoup d'affection & de joie, & lui accorda le secours qu'il venoit lui demander. On trouvera dans notre Auteur les motifs qui portèrent le Roi de France à en agir avec tant de générosité. Ce Prince fit aussitôt lever une Armée considérable. *Guillaume*, à qui il étoit resté quantité de serviteurs fidèles, fit aussi rassembler des Troupes, & partit avec *Henri*, qui avoit pris la résolution de l'accompagner. Toutes leurs forces se réunirent entre Argences & Meslides. Les Comtes de *Cotentin* & de *Bessin* vibrèrent fièrement au devant d'eux jusqu'au Val-aux-Dames, entre Tingleis & Argences, à quatre lieues de Caen.

L'ardeur de combattre parut égale entre les
 deux

deux partis. *Henri & Guillaume* mirent aussitôt leurs Troupes en ordre de bataille. Ils ne manquèrent point d'entendre la Messe, suivant la dévotion de ce tems-là, qui étoit accompagnée de beaucoup de valeur & d'ignorance; & les Historiens ont même eu soin de nommer jusqu'à l'Eglise, qui fut *Saint Beson de Valmeray*. „ Après la Messe chantée, beut & mangea qui „ voulut, & puis se mirent à chemin, si va le „ Roi adviser de loing une grant compaignie de „ gens en moult noble arroy, & bien estoient „ huyt vingt Chevaliers qui n'y avoit celui qui „ n'eust Guimpe à Dame ou à Damoiselle en „ sa lance. Par ma foi, dist le Duc *Guillaume*, „ celle gent que ja voy debveroit au jourdhuy „ avoir du plus beau. Je ne sçay quel parti il „ tendront. Sire, dit *Guillaume*, ja cuyde qu'ils „ sont nos amys; car un moult bon Chevalier „ nommé *Raoul de Tesson* les gouverne, & cuy- „ de qu'il soit mon amy”. En effet *Tesson* avoit toujours été fidèle au Duc, mais les Comtes de *Cotentin* & de *Bessin* l'avoient si vivement engagé dans leur parti, qu'il leur avoit juré que dans la mêlée il seroit le premier qui frapperoit le Duc de Normandie. Cependant, à peine eut-il vu la Banière du Duc, que se rappelant ce qu'il devoit à son Souverain, il tira à l'écart quelques-uns de ses meilleurs amis, auxquels il n'eut pas de honte de confesser son embarras. Ils lui répondirent qu'il ne devoit pas manquer de foi à son Seigneur; mais qu'il devoit aussi tenir le serment qu'il avoit fait aux deux Comtes.

Tesson prit son parti fort galamment. „ Et
 „ quant il eût oui ce , si partit de ses gens tout
 „ seul , & ferit son cheval des esperons tout
 „ droit vers le Duc *Guillaume* , qui estoit jouxte
 „ le Roy. Sans parler, ne mot dire, il print
 „ son gant, & en ferit le Duc par les épaules,
 „ & lui dist : Sire, n'en ayez desplaisir se je
 „ vous ai feru, ce n'a pas été par mal talent,
 „ mais convenoit que j'acquittasse mon serment,
 „ & encore nuict je vous servirai comme mon
 „ Seigneur. Et le Duc *Guillaume* lui dist : *Raoul*,
 „ grant merci. Or pensez de bien faire , je vous
 „ en prie ; lors s'en retourna vers ses gens.

Les deux Armées se rencontrèrent au Val-
 aux-Dames. L'engagement commença aussitôt,
 & la mêlée devint bientôt furieuse. La France
 & la Normandie avoient alors quantité de bra-
 ves Chevaliers, qui s'étoient aquis de la réputa-
 tion dans la galanterie & dans les armes. Cette
 bataille pensa couter la vie au Roi de France,
 & voici comment. „ Et tellement advint que
 „ parmi tous les gens du Roy de France, ung
 „ Chevallier, nommé *Guilleren*, frère de *Ha-*
 „ *mon aux Dents*, & frère de mère à *Neel de*
 „ *Costentin*, passa tellement de coup de lance &
 „ par force de cheval qu'il abattit le Roy de
 „ France. Cette chose ainsi advenue, le Com-
 „ te de *Saint Pol* courut sus au Chevallier, tant
 „ que de coups de lance ils cheurent tous deux
 „ à terre. Mais celui *Guilleren* tôt remonte,
 „ & ainsi qu'il remontoit, son cheval fut occis
 „ dessous lui, par le Sire de *Castelion*, & lui
 „ aussi par la presse des chevaulx. Cestui *Guille-*

„ ren

„ *ren* avoyt esté en moult de batailles, & estoyt
 „ bon Chevallier à merveilles.

Henri ne fit que s'animer par le malheur qu'il avoit eu d'être abatu. Il se jetta au fort de la mêlée, & chacun craignoit sa Banière. Les François crioient *Monjoye*; le Duc Guillaume, *Dieu ayde*; *Neel* de Cotentin & le Comte de Bessin, *Sainct Sever*; & les autres chacun son cri. *Hamon aux Dents* se présenta furieusement au Roi, pour vanger la mort de *Guillerem* son frère; mais il fut repoussé avec beaucoup de valeur, & tué enfin par les gens de ce Prince. Ce fut alors que *Raoul de Tesson* se crut libre de son serment, & qu'embrassant le parti du Duc, il augmenta le desordre des Ennemis par des coups terribles qui répandirent la fraieur dans tous les rangs. Le Duc *Guillaume* de son côté, après en avoir tué ou renversé un grand nombre, fendit impétueusement la presse, pour joindre le Comte de *Bessin*, qu'il voyoit animer ses gens contre lui. Il avoit déjà baissé sa lance, lorsqu'un Ecuier du Comte, natif de Bayeux, se jetta devant son maitre, pour le garantir au péril de sa propre vie. Il reçut le coup du Duc, qui fut porté avec tant de force, que la lance lui traversa le corps, & le fit tomber sans aucun reste de mouvement.

Une exécution si effrayante fit perdre courage aux Ennemis. „ Quand *Regnault* vit ce, si
 „ eust paour, & demanda où estoit *Neel*. Et
 „ veoit le Duc & ses gens assaillir chauldement.
 „ Adonc se mit à la fuite, & le Duc après.
 „ Quant *Neel*, qui se combattoit aux Francoys,

„ vit fuyr *Regnault*, si se commença à descon-
 „ fire. Et nonobstant *Neel* les cuyda rallier.
 „ Mais il ne peût. Si se mirent en fuite, & les
 „ François après. Adonc eurent le Roy de
 „ France & le Duc la victoire.

Cette victoire servit non seulement à rétablir le Duc de Normandie sur son Trône, mais encore à changer en crainte & en admiration le mépris qu'une partie de ses Sujets avoit toujours entretenu pour lui. Ce Prince reprit alors le chemin de Rouen, & *Henri* celui de ses Etats.

De nouveaux troubles engagèrent bientôt après *Guillaume* dans une nouvelle guerre, qui devint nécessaire pour sa défense. *Geoffroy Martel*, Comte d'Anjou, fier de quelques avantages qu'il avoit remportés sur ses voisins, sembloit avoir entrepris de s'en rendre le tyran: les ravages de ses Troupes avoient déjà jetté l'épouvante jusqu'aux frontières de Normandie. Le Duc marcha contre lui, lui livra bataille & le défit. Son triomfe fut deshonoré par un excès de cruauté. Les Angevins avoient reproché aux Normands d'avoir pour maitre le fils d'une misérable Pelletière. *Guillaume* fut si sensible à cet outrage, qu'il jura par la resplendeur de Dieu (car tel étoit son serment ordinaire), que s'il les pouvoit prendre il ne leur laisseroit pied, ne main, ne œil. Il ne tint que trop sa parole. Après la victoire il fit prendre dix-huit ou vingt de ses prisonniers, auxquels il fit couper les mains & les pieds; &, pour ne pas violer la moindre partie de son serment, il leur fit créver les

les yeux par un second ordre ; après quoi il les fit jeter dans la Ville & dans le Château d'Alençon, où le reste des Angevins s'étoit retiré.

Tous ces traits doivent donner au Lecteur une idée du caractère de *Guillaume*, & prouvent en même tems combien cette Histoire est intéressante, par le grand nombre d'anecdotes & de faits singuliers dont l'Auteur l'a ornée. Comme je n'ai nullement dessein de m'engager à suivre l'ordre des évènements, je me contenterai, pour finir cet Extrait, d'exposer en peu de mots quelques autres circonstances, qui serviront à faire connoître encore davantage & l'Ouvrage même, & le Héros qui en fait le sujet.

Après une victoire que *Guillaume* venoit de remporter sur la France, il entreprit de purger ses Etats d'un grand nombre de gens sans aveu, qui troubloient la tranquillité publique, & de réprimer les entreprises d'une multitude de petits Tyrans, qui sembloient chercher à se dédommager sur le Peuple de l'obéissance qu'ils étoient forcés de rendre à leur maître. Après avoir puni les premiers, suivant la mesure de leurs crimes, il fit, entre plusieurs Loix fort sages, un règlement tout-à-fait singulier, du moins suivant les termes des Chroniques, qui méritent d'être rapportés sans altération. „ Il fit une telle Loi „ que mecredy soleil couchant jusques au lundy „ soleil levant paix seroit entre les Peuples, que „ l'ung ne mefferoit à l'autre, ne par fait ne par „ dit. Et quiconque feroit le contraire il paye- „ roit amende au Prince selon le cas, & si se- „ oit

„ roit excommunié jusqu'à ce qu'il eût payé
 „ dix livres à la volonté de l'Evêque. Et pour
 „ ce fut ordonné que ce temps seroit appelé
 „ treve. Et ces ordonnances jurèrent tous les
 „ Prélats & Barons , qu'ils les tenroient & fe-
 „ roient tenir sans enfreindre”. A l'égard des
 Seigneurs, dont l'orgueil étoit insupportable au
 Peuple , il se contenta d'en bannir un grand
 nombre, qui méritoient peut-être un châtiment
 beaucoup plus sévère.

Guillaume ne trouva plus alors dans ses Sujets
 que de l'obéissance & de la soumission ; & les
 Seigneurs tournèrent leur ambition à bâtir des
 Eglises & des Abbayés. „ En ce temps, dit
 „ un des plus vieux Chroniqueurs, Normandie
 „ fut en bonne paix & sainte Eglise aussi ; &
 „ plusieurs Nobles Hommes édifierent Eglises
 „ & donnerent grandes possessions aux Moynes
 „ & aux Nonnains qui Dieu servoient”. On
 trouvera dans notre Auteur les noms de ces prin-
 cipaux Fondateurs.

La plus brillante partie de cet Ouvrage, &
 qui sert comme de fondement à la gloire du Hé-
 ros dont on y donne l'histoire, est sans contre-
 dit celle où l'Auteur traite de la conquête qu'il
 fit de l'Angleterre, & des autres exploits qui sui-
 virent ce grand événement. Tout ce qui pré-
 cède n'est que le prélude de cette époque re-
 marquable. C'est en effet dans cette partie de
 son Histoire qu'on le représente avec tout l'é-
 clat de ses qualités héroïques, avec toute l'é-
 tendue de génie, toute la fermeté de courage,
 toute la droiture & la grandeur d'ame , qui for-

forment les premiers caractères du monde.

Sans entrer dans aucun détail de ce qui concerne cette grande révolution, je me contenterai de faire remarquer ici que l'idée que nous donne l'Auteur des premiers mois de son administration n'est point inférieure aux plus beaux jours de ces heureux règnes qu'on a toujours donnés pour modèles, le Gouvernement des *Salomons* & des *Titus*. L'Angleterre oublia tout d'un coup ses malheurs, sous un maître qui sembloit s'être proposé pour unique objet de la rendre heureuse, & la tranquillité de l'Etat parut établie sur des fondemens inaltérables. *Guillaume* fit un devoir à toutes ses Troupes de traiter les vaincus avec la charité & la douceur dont la Religion fait un devoir aux Chrétiens. Tels étoient les termes de son Edit, & sa sévérité alla sur cet article jusqu'à établir des punitions rigoureuses pour les paroles injurieuses & les marques de mépris. Il fit publier en même tems des ordres encore plus étroits contre ceux de sa Nation qui attenteroient à l'honneur des femmes, ou qui donneroient le moindre sujet de plainte aux habitans du Pais. Il confirma tous les privilèges du Peuple, & il renouvella par un Edit spécial toutes les promesses qu'il avoit faites à la cérémonie de son Sacre.

Le détail de ses autres Ordonnances embrasse jusqu'aux plus simples usages de la Société; & s'il est vrai qu'il y a peu de Princes qu'on ne prit pour des modèles de justice, en s'arrêtant aux termes de leurs Edits, *Guillaume* sçut se distinguer de ceux qui ne donnent ces soins qu'à l'u-
sage

sage ou à l'ostentation, par l'exactitude constante qu'il eut à faire exécuter les siens.

Les Anglois gagnés par l'essai d'un Gouvernement si sage & si doux, perdirent jusqu'aux allarmes qu'ils avoient eues pour leur liberté, & dans l'espace de trois mois ils s'accoutumèrent à regarder leurs dernières révolutions comme une faveur signalée du Ciel, qui les avoit conduits à leur bonheur par cette voie.

Guillaume rendit le dernier soupir le 9 de Septembre 1087, âgé de 71 (a) ans, après en avoir régné 52 en Normandie, & 21 en Angleterre. Voici le portrait que fait notre Auteur des qualités naturelles de ce Prince. „ *Guillau-*

„ *me*, dit-il, en réunissoit un si grand nombre,
 „ qu'indépendamment de sa Couronne, il avoit
 „ passé pour un des hommes des plus distingués
 „ de son siècle. Dans sa jeunesse il avoit le vi-
 „ sage d'une beauté rare, & la taille extrême-
 „ ment bien prise; son regard étoit plutôt sé-
 „ vère & majestueux, que doux & prévenant;
 „ mais il savoit tempérer sa sévérité naturelle
 „ par une douceur à laquelle il étoit difficile de
 „ résister. Il étoit si vigoureux que son arc ne
 „ pouvoit être bandé que par lui-même; & dans
 „ les parties de chasse, comme dans les com-
 „ bats, il excitoit toujours de l'admiration par
 „ quelque coup qui paroissoit surpasser les for-
 „ ces communes de la Nature. Après la guer-
 „ re, sa principale passion étoit la chasse. . . .
 „ On n'a point remarqué dans sa Vie une seule
 „ faute

(a) Et non de *soixante-ans*, comme on l'a marqué dans l'Ouvrage, pag. 298 du second Tome.

„ faute qui blessât la prudence , & dans un si
„ grand nombre d'événemens qui se succédoient
„ quelquefois avec beaucoup de rapidité & de
„ confusion , on lui vit toujours prendre le par-
„ ti qui convenoit le mieux aux circonstances ;
„ vigilant d'ailleurs , & sans cesse actif , il mar-
„ quoit autant de fermeté dans l'exécution de
„ ses desseins , que de présence d'esprit & de
„ hardiesse à les former ; il prévoyoit les dan-
„ gers d'assez loin , pour les éviter quand ils
„ pouvoient l'être ; mais lorsque ses soins étoient
„ inutiles , personne ne les affrontoit avec plus
„ d'intrépidité.

Notre Auteur semble vouloir justifier ce grand Roi des accusations d'avarice qu'on trouve à chaque page dans les Historiens qui ont pris parti contre sa gloire. Un Prince avare, dit-il, n'auroit pas pris plaisir à bâtir des Villes, à fonder des Monastères , & d'autres établissemens de piété , & n'auroit pas distribué si libéralement les dépouilles de ses ennemis à des étrangers, lorsqu'avec la même autorité & le même droit il pouvoit en remplir ses cofres.

Tout est extrême dans les reproches & dans les louanges dont les Historiens ont comblé ce Héros. C'est toujours le langage de la haine ou de la faveur. Les Moines , qui étoient presque les seuls Ecrivains de ce tems-là , avoient à se plaindre de sa rigueur , ou à se louer de ses bienfaits , suivant le degré d'attachement qu'ils avoient pour la Nation Angloise ou Normande. Notre Auteur prétend , qu'au jugement de tous les Ecrivains Anglois , sans en excepter les mo-
der-

dernes, *Guillaume* est non seulement un usurpateur & un tiran , mais encore le Monarque le plus vicieux de son tems. La voie qu'il a cru devoir suivre entre les deux extrémités , a été de s'attacher toujours aux faits plutôt qu'aux peintures & aux jugemens du caractère, & d'en tirer ses conclusions lui-même pour l'éclaircissement de la Vérité.

Il n'y a plus lieu de douter, après cela, que cette Histoire ne soit écrite avec beaucoup d'impartialité, & qu'elle ne soit par conséquent très bien reçue de tous ceux qui ne cherchent qu'à s'instruire. Tout parle en sa faveur, & il paroît que l'Auteur ne l'a laissée sortir de ses mains, qu'après l'avoir mise dans l'état de perfection dont elle étoit susceptible.

Je ne dois pas oublier d'avertir ici le Lecteur, qu'on trouve à la tête du premier Tome de cet Ouvrage le Portrait de *Guillaume* , fidèlement dessiné d'après une peinture à fresque, que l'on conserve dans l'Abbayé de *St. Etienne* à Caen, & qui paroît très ancienne. L'Auteur a cru devoir insérer à la fin du second Tome deux pièces qui lui sont tombées entre les mains , & qui paroissent extrêmement intéressantes pour l'Angleterre & la Normandie. Ce sont deux Catalogues , qui contiennent les noms de tous les Seigneurs qui accompagnèrent le Roi *Guillaume* dans sa conquête, & dont la plupart fixèrent avec ce Prince leur établissement en Angleterre. La première de ces deux pièces fut tirée peu d'années avant la réformation, de l'Abbayé de *Battel*, où elle se conservoit depuis un
tems

tems immémorial , collée sur un Tableau qui paroissoit aussi ancien que cette Abbayé, & qui servoit comme elle de monument à la fameuse Bataille qui ouvrit l'entrée de l'Angleterre & le chemin du Trône à Guillaume. La seconde Pièce vient aussi d'Angleterre. On voit à la tête du Catalogue de l'Abbayé de Battel , l'Inscription suivante en caractères Saxons.

*Dicitur à bello bellum locus hic, quia bello
Angligenæ victi sunt hic in morte relictī:
Martyris in Christi festo cecidere Calixti.
Sexagenus erat sextus millesimus annus
Cum pereunt Angli, Stella monstrante Cometa.*

ARTICLE IV.

La SAINTE BIBLE, ou le VIEUX & le NOUVEAU TESTAMENT, avec un COMMENTAIRE LITTERAL composé de NOTES Choies, & tirées de divers Auteurs ANGLOIS. Tome I. Contenant le premier Livre de Moïse, ou la GENESE. A la Haye chez P. Paupie, 1742. Avec Privilège de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise. C'est un in quarto de 416 pagg. 156 pour les Avertissemens, Discours Préliminaire & Préface; & 22 pour la Table des Matières.

VOici le premier Tome d'un Ouvrage important, dont on avoit bien besoin dans
Tom. XXIX. Part. II. V les

les Eglises Réformées, où la Langue Françoisé est un usage. L'on ne sauroit donc que louer le dessein de l'Auteur, qui a voulu consacrer une partie de son tems & de ses Talens à une compilation si pénible. Le travail n'est pas la seule chose capable de rebuter dans un Ouvrage de cette nature. Il a fallu se procurer tous les Livres, dont on jugeoit pouvoir tirer quelque parti; ce qui ne laisse pas d'être une dépense considérable, qui s'augmente, pour ainsi dire, à mesure que l'on travaille. Quel dégoût n'est-ce pas encore que d'être obligé de consulter tant de différens Auteurs sur une même chose? Souvent ils n'ont fait que se copier les uns les autres; souvent ils n'ont pas eu tout le discernement nécessaire pour n'admettre dans leur Ouvrage que des choses judicieuses; souvent il y a des fautes à corriger; souvent ils se sont trompés. Il faut cependant tout voir, tout examiner, tout juger. Ce n'est pas tout encore. Il faut faire un bon choix, & ne donner à ses Lecteurs que des choses instructives; & les leur donner dans un bon ordre & avec netteté. Ceci demande de nouvelles qualités, qui ne se rencontrent pas toujours avec l'amour du travail. Il est vrai que l'Auteur a eu un avantage, que n'ont pas communément ceux qui travaillent sur l'Ecriture Sainte. Comme il n'a rien avancé de son chef, s'étant borné à nous donner en François les idées des meilleurs Commentateurs Anglois, il ne se verra point exposé aux Criaileries des Théologiens, dont il ne suivra pas toujours les explications. Quoiqu'il ne
soit

soit pas difficile de voir quel est le sentiment de l'Auteur dans les endroits où les Interprètes sont partagés ; cependant il ne fait que rapporter des opinions déjà connues, dont il y auroit de l'injustice à le rendre responsable.

Mais si le dessein est si louable, l'exécution y répond-elle à tous égards ? L'Auteur aussi modeste que judicieux n'ose pas s'en flatter. „ En formant le Projet d'un Commentaire aussi „ important, aussi étendu & aussi pénible, on „ ne s'est nullement flatté de l'exécuter d'une „ manière, qui ne laisse rien à souhaiter aux „ Connoisseurs. On n'a que trop senti, au contraire, qu'on auroit grand besoin de leur indulgence, soit par rapport aux choses, soit par rapport au style, & l'on se promet bien de profiter de leurs avis avec docilité, s'ils daignent les accorder, comme on les en prie. Il semble qu'un Ouvrage de la nature de celui-ci devroit moins être l'objet d'une Critique amère, que des encouragemens & des Conseils des personnes qui aiment la Religion (a). ”

Pour mettre en état de juger de la nature & du mérite de cet Ouvrage, tâchons d'en donner d'abord une idée générale ; après quoi nous entrerons dans quelque détail. Au premier égard, nous n'aurons d'autre chose à faire qu'à transcrire ce que l'Auteur lui-même nous en dit dans un *Avertissement*.

La *Version* de la Bible, qu'on a suivie dans
V 2 cet

(a) Voyez *Avertissem.* Parag. XIII.

cet Ouvrage , est celle de Mr. *David Martin*. On n'a pas craint cependant de la critiquer quelquefois par des Notes , qui font assez appercevoir qu'elle n'est rien moins qu'exemte de défauts. L'unique changement , qu'on se soit permis dans le Texte de cette Version , regarde la disposition même : au-lieu de recommencer la ligne à chaque Verset, on n'a laissé d'*alinéa* qu'autant qu'il en falloit , pour répondre à la division des *Chapitres*, telle qu'elle est énoncée dans chaque Sommaire.

Les *Parallèles* sont aussi tirés de la même Version ; & on les trouve ici tels qu'ils sont dans la Bible *in folio* de cet habile Ministre.

Comme rien ne contribue davantage à éclaircir la partie Historique de l'Ecriture Sainte, qu'une connoissance précise du tems & de la Datte des Evènemens, on a jugé que ce seroit rendre service aux Lecteurs, que de tenir perpétuellement sous leurs yeux au haut des pages l'*Année du Monde* & l'*Année avant J. C.* ; qui répondent aux faits mentionnés dans le Texte. L'on a suivi la Chronologie du célèbre *Usserius* ; & l'on s'est servi , pour l'éclaircir & pour la justifier, de Mrs. *Wells* & *Bedford*, de ce dernier sur-tout.

A la tête de chaque *Chapitre* se trouve un *Sommaire* , ou un *Argument* , qui renferme en abrégé le contenu du Chapitre. L'Auteur a cru devoir les composer de nouveau , & faire une Analyse plus exacte & mieux développée, qu'on n'avoit fait jusques ici. Voilà la manière dont paroît le *Texte sacré* dans cet Ouvrage.

vrage. Cette *Disposition*, les *Parallèles* qu'on a ajoutés deffous le Texte, la *Datte* des Evènements qu'on voit à côté, & les *Argumens* qui se trouvent à la tête de chaque Chapitre, sont déjà d'un grand secours pour l'intelligence de ce Livre sacré : mais ce n'est pas assez. Il y a de certaines connoissances générales, qu'il faut absolument avoir pour lire l'Ecriture Sainte avec fruit ; & qu'on ne sauroit cependant placer commodément dans un Commentaire. Le judicieux Auteur de cette compilation a bien senti cela ; c'est ce qui l'a engagé à faire précéder son Commentaire sur la Bible d'un *Discours préliminaire*, qui renfermât en abrégé ce qu'il est nécessaire de savoir avant que d'entreprendre la lecture de chacun des Livres de l'Ecriture Sainte.

Ce *Discours Préliminaire*, nous dit-il lui-même, est composé de deux Pièces différentes, qu'on a cru devoir réunir en un corps. La première est une Traduction de la belle Introduction, que Mr. *Stackhouse* a mise à la tête de sa *Nouvelle Histoire de la Bible*, de l'Edition de 1740 en deux Volumes *in folio*. On en a retranché quelques endroits qui ne pouvoient intéresser que des Lecteurs Anglois ; mais on y a ajouté quelques morceaux tirés de l'*Histoire des Juifs* du Dr. *Prideaux*, & des *Antiquités Ju-daiques* de Mr. *Lewis*. La seconde Pièce est la savante *Préface* dont le célèbre Mr. *Lenfant* avoit enrichi l'Edition de la Bible de Mr. *David Martin*, faite à *Hannover* & à *Leipzig* in 8. en 1728.

L'on ne s'est pas borné à ce Discours. L'on a cru devoir entrer dans de plus grands détails sur chaque Livre de la Bible en particulier. C'est ce dont on peut juger par une *Préface* générale sur le *Pentateuque* ; & une *Préface* particulière sur la *Génèse*, qu'on trouve dans ce premier Volume.

Ces deux *Préfaces* ne sont encore qu'une compilation. Elles sont tirées de plusieurs Auteurs. Ceux dont on a fait le plus d'usage, sont entr'autres les Drs. *Kidder & Parker*. Le premier publia en 1694, le *Pentateuque* en Anglois, avec de courtes Notes de sa façon. Le second donna en 1720 un vaste & savant Commentaire sur la *Génèse*, sous le nom de *Bibliothèque de la Bible*, &c. Ces deux Savans avoient mis à la tête de leurs Ouvrages d'amples Introductions destinées à défendre l'authenticité du *Pentateuque*, & spécialement de la *Génèse*. Cependant on a été obligé de leur associer d'autres Auteurs pour donner quelque chose de plus complet sur cette matière ; & Mrs. *Jonkin, Prideaux, Wells, Lewis*, n'y ont pas été les moins utiles. La *Préface* sur la *Génèse* est terminée par une *Table Chronologique*, exactement dressée sur la Chronologie d'*Usserius*.

L'on joindra à cet Ouvrage les Cartes *Géographiques* qui y seront nécessaires. Celles de ce Volume, qui sont toutes tirées de la *Géographie de l'Ancien Testament* du Dr. *Wells*, sont au nombre de cinq. L'on n'y a rien changé, excepté dans celle du *Paradis Terrestre*, où l'on a tâché de rendre plus sensibles les principaux Sy-

Systèmes des Savans sur la situation de ce Jardin délicieux.

Il nous reste à présent à donner une idée générale de la nature des Notes , qui se trouvent toujours exactement placées sous le Texte auquel elles servent d'éclaircissement. Elles sont tirées des meilleurs Commentateurs Anglois; tels que sont *Patrick* , *Willet* , *Ainsworth* , la *Bible Angloise* avec des Notes de divers Théologiens que le Parlement chargea de cet Ouvrage en 1640 , *Polus* , *Kidder* , *Henry* , *Parker* , *Wells* , *Pyle* , *Wall* , & *Stackhouse* , dans sa nouvelle Histoire de la Bible. On y ajoutera *Pocock* , *Hammond* , *Lowth* , & quelques autres Interprètes des Livres de l'Ancien Testament. Quant à ceux du Nouveau , l'on se reserve d'en faire un choix convenable lorsqu'il en sera tems.

L'on ne s'est pas borné au travail des Commentateurs. Les Ecrivains modernes ont fait diverses Observations critiques propres à répandre du jour , soit sur la Chronologie & sur l'Histoire , soit sur la Géographie & la Physique de l'Ecriture Sainte , soit sur les Usages dont il y est fait mention , & sur la Lettre des passages difficiles qui s'y rencontrent. L'on a eu recours à ces Auteurs particuliers; & l'on citera souvent les célèbres *Usserius* , *Prideaux* , *Newton* , *Shuckford* , *Bedford* , *Selden* , *Spencer* , *Mede* , *Douglass* , *Whitby* , *Waterland* ; les Théologiens qui ont contribué aux fameuses Lectures de *Boyle* , *Lewis* , *Delany* , *Chandler* , *Sherlock* , & les judicieux Compilateurs de l'*Histoire Universelle*.

Voilà les principales sources dans lesquelles notre Auteur a puisé. Tantôt il les a traduit presque mot à mot ; & tantôt il s'est borné à en rapporter seulement la substance ; mais dans toutes les occasions il s'est astreint à citer les Auteurs , & l'endroit de leur Livre, où il puise , quand la Remarque n'est pas tirée d'un Commentaire. De tous ceux dont on vient de lire la liste , *Patrick* & les Auteurs de l'*Histoire Universelle* sont ceux qu'on cite le plus fréquemment. Les Notes de *Patrick* se trouvent presque ici en entier. On les a constamment traduites ; à moins que sa pensée n'ait été mieux exprimée par d'autres, qu'il n'ait donné dans des rêveries Rabbiniques , ou fait des fautes évidentes.

L'on juge bien que si l'on n'a pas observé un grand ordre , en rapportant les différentes explications de tant d'Auteurs, il doit y avoir beaucoup de confusion dans l'Ouvrage & des répétitions en grand nombre ; ce qui grossiroit le Livre inutilement, & causeroit un grand embarras aux Lecteurs. C'est ici où le judicieux Compilateur a eu besoin de faire usage de tout son discernement, pour ne pas tomber dans un défaut qui auroit défiguré, & rendu son Ouvrage presque inutile. Transcrivons ici ce qu'il nous apprend lui-même des règles qu'il a suivies à cet égard.

„ En rapportant les différentes explications
 „ de ces Auteurs, soit Interprètes, soit autres,
 „ sans prétendre les adopter , ou s'en rendre
 „ responsable ; 1. On a eu soin de les arranger
 „ de

„ de manière que des Lecteurs attentifs pour-
„ ront voir sans peine quelle est celle qu'on
„ préféreroit , si l'on étoit appelé à dire son
„ sentiment. 2. Quand la matière demande
„ quelque discussion, l'on tâche de comprendre
„ sous des chefs généraux & distincts ce qu'on
„ doit principalement y observer , & l'ordre
„ qu'on doit y tenir. 3. On évite autant qu'il
„ est possible , tout ce qui pourroit sentir la
„ controverse & écarter du sens littéral , sans
„ s'interdire néanmoins les réflexions Morales
„ qui paroissent venir à propos au sujet. 4. Lors-
„ que l'Auteur, ou les Auteurs , dont on fait
„ usage, se trouvent déjà traduits en notre Lan-
„ gue, on se sert de ces Traductions. 5. On
„ est de même attentif à indiquer les Editions
„ des Ouvrages & des Traités particuliers dont
„ on a pris quelque Note. 6. Et pour ce qui
„ est enfin des Citations faites, soit par les Com-
„ mentateurs, soit par les autres Auteurs, dont
„ on se sert, quoiqu'on les laisse sur leur comp-
„ te, on s'oblige néanmoins à les vérifier quand
„ on le pourra & qu'on aura les Livres mêmes
„ dont elles sont tirées”.

Ce que nous venons de dire en général de
cet Ouvrage ne peut qu'en faire concevoir une
idée fort avantageuse. Nous pourrions même
borner ici notre Extrait, en disant que l'exécu-
tion répond à tous égards à l'idée que nous ve-
nons d'en donner. Il paroît que l'Anonyme, à
qui nous sommes redevables de ce bel essai, n'a
pas entrepris un Ouvrage au dessus de ses for-
ces; & qu'il ne s'est rien proposé qu'il ne soit

bien en état d'exécuter. Le Discernement y accompagne toujours le Savoir; & l'un & l'autre sont guidés par l'amour de la Religion & par la Piété. C'est ce dont il est aisé de se convaincre, soit qu'on jette les yeux sur le *Discours préliminaire* & les *Préfaces*, soit qu'on les jette sur les *Argumens* & sur les *Notes*.

Le *Discours Préliminaire* est destiné à défendre la Révélation contre les attaques des Incrédules. L'on y établit la vérité & l'autorité, la perfection & l'excellence, l'antiquité & le style, des Livres qui composent l'Ecriture Sainte. L'on en fixe le nombre; & en même tems l'on indique ce qui y est contenu. Tout ce que l'on dit sur cela est plein de force & de netteté. Nous n'en rapporterons qu'un seul exemple: c'est la Réponse à l'objection contre le style des Ecrivains du V. T.

Voici le Raisonnement que font les Incrédules là-dessus. „ Des Gens inspirés de Dieu au-
 „ roient-ils composé dans un si mauvais gout?
 „ Est-ce qu'il y auroit si peu d'éloquence dans
 „ leurs Livres? Est-ce que tout y seroit si tri-
 „ vial, si rampant, si bas? Certainement le
 „ Langage le plus pur, le style le plus parfait,
 „ la méthode la plus exacte, en un mot, toutes
 „ les perfections d'un bon Ouvrage doivent se
 „ trouver dans une Pièce, composée ou dictée,
 „ par l'Esprit de Dieu. Mais des Livres, dans
 „ lesquels on trouve le contraire de tout cela,
 „ ne sauroient être attribués à la Divinité sans
 „ une espèce d'impiété (a).

Pour

(a) Voyez *Discours Préliminaire*, pag. 50.

Pour répondre à cette difficulté l'on fait les réflexions suivantes. 1. Il est impossible de juger pertinemment du style des Livres sacrés par une Version. Il faut consulter le Texte Original, dont il n'est pas plus facile de rendre toutes les beautés dans une autre Langue, qu'il ne l'est de peindre un Diamant sans lui faire perdre son éclat. 2. Il ne faut pas juger de leur Eloquence par l'idée que nous nous formons de cet Art. Nous l'avons emprunté des Grecs & des Latins, qui sont postérieurs aux Ecrivains sacrés. Il est donc ridicule de prétendre que ceux-ci aient dû former leur Eloquence sur des Règles, qui n'étoient pas encore en usage. Il ne faut pas en conclure pour cela que leurs Ecrits en soient dénués. Ils sont très éloquens, si l'on en juge eu égard aux tems & aux lieux où ils écrivoient. Ce n'est pas leur faute si nous ne goûtons pas leurs hardies Métaphores, leurs figures perpétuelles, leurs sentences énigmatiques, leur étonnante brièveté dans de certaines rencontres, leurs transitions brusques, & en un mot, tout ce qui faisoit de leur tems la richesse du style sublime. 3. Cette observation scrupuleuse des Règles de l'Art n'étoit point nécessaire dans le but de Dieu. Il vouloit éclairer notre Entendement, soumettre nos passions & sanctifier notre volonté. Qu'importe en quels termes il l'ait fait, pourvu qu'il soit arrivé à son but? Quand un Prince déclare sa volonté à ses Sujets, se pique-t-il d'élégance dans le style? Court-il après les graces de la Diction? 4. L'Eloquence est l'Art de persuader; & elle consiste

à instruire , à plaire , & à toucher. Or , l'on peut dire qu'à ces trois égards il ne manque rien à l'Ecriture pour être éloquente. C'est ce que l'on fait voir en détail.

Dans la *Préface* générale sur le *Pentateuque*, l'on s'attache à prouver que *Moïse* est l'Auteur de ces cinq Livres; & que nous les avons tels, à quelques petits changemens près, qu'ils sont sortis des mains de ce Législateur. Pour ce qui est de la *Préface* particulière sur la *Génèse*, elle est fort courte; & ne renferme qu'un petit nombre de réflexions sur l'excellence de ce Livre; & une Table Chronologique des principaux évènements qui y sont rapportés.

Il nous reste à présent à donner un Echantillon de la nature des *Argumens* & des *Notes*, qui font la principale partie de cet Ouvrage. Nous prendrons pour cet effet, sans aucun dessein particulier, le quatrième *Chapitre* de la *Génèse*. Voici l'Abrégé qu'on en trouve à la tête.

„ Ce Chapitre contient de nouveaux Mo-
 „ numens des suites funestes du péché, & de
 „ l'attention du Ciel à le punir. On y voit I.
 „ La Naissance, les noms, & les occupations
 „ différentes des deux fils d'Adam, *vs.* 1, 2.
 „ II. Comment l'un & l'autre honoroient par
 „ leurs Sacrifices le Dieu Créateur, & de quel
 „ œil ce grand Dieu regarda leurs oblations,
 „ *vs.* 3, 4. III. La jalousie & le chagrin vio-
 „ lent que Caïn conçut, en voyant les Sacrifi-
 „ ces de son Frère Abel préférés, & les leçons
 „ que Dieu daigna lui faire pour l'adoucir, *vs.*
 „ 5-7. IV. L'excès affreux auquel Caïn se
 „ porta

porta, en devenant le meurtrier d'Abel, & la sévère, mais juste punition qui lui fut infligée, v^l. 8—13. V. L'état déplorable de ce malheureux, ses craintes & ses frayeurs, quand il eut reçu sa sentence, & ce que Dieu fit de nouveau pour calmer ses agitations, v^l. 14, 15. VI. Le País où il se retira, la Famille qu'il y eut, & la conduite qu'y tint un de ses Descendans, v^l. 16—24. VII. Enfin la grace que Dieu fit à Adam, en remplaçant la perte d'Abel par la naissance de Seth, dans la Famille duquel le vrai Culte s'affermir publiquement, v^l. 25, 26.

Il y a dans ce Chapitre diverses choses qui ont assez embarrassé les Interprètes. D'abord, l'on ne sauroit déterminer avec précision le tems dans lequel *Cain* & *Abel* offrirent leurs Sacrifices. *Patrick* remarque que le Genre-humain devoit déjà être fort multiplié, puisque *Cain* craignoit pour sa vie. *Stackhouse* infère de *Génèse* V. v^l. 3, que ce fut un an avant la naissance de *Seth*; &, selon le calcul de la plupart des Chronologistes, l'an du Monde 129. Ensuite le Sacrifice de ces deux Frères a donné lieu à diverses questions, que le savant Anonyme réduit à cinq principales. 1. S'ils l'offrirent par ordre de Dieu, ou s'ils y furent portés par les mouvemens de leur propre conscience. Ceux qui embrassent cette dernière opinion, se fondent sur ce qu'on ne trouve nulle part dans l'Ecriture l'institution des Sacrifices. Mais, I. *Moïse* a bien omis d'autres choses dans l'Histoire abrégée qu'il nous a donnée de ces tems-là. 2. La Rai-

Raison seule ne sauroit conduire à offrir des Victimes pour l'expiation des Péchés. 3. La Nature ne donne aucun droit à l'Homme sur la vie des Animaux. 4. Il a donc fallu une permission expresse de la Divinité. 5. Ce fut *par la Foi* qu'*Abel* offrit son Sacrifice, *Heb. XI. v. 4.* Mais que pouvoit être cette *Foi*, sinon une confiance sincère aux Ordres & aux Promesses de Dieu? 6. Enfin cet Acte de Religion fut *accepté* de Dieu; ce qui emporte manifestement que c'étoit lui qui en avoit prescrit l'usage. II. Pourquoi Dieu ordonna-t-il cela? Pour deux raisons. 1. pour tenir sans cesse devant les yeux des Hommes que le péché mérite la mort. 2. pour un Type du Sacrifice de J. C. III. On offroit donc non seulement des Fruits, des Herbes, &c. mais on immoloit aussi des Victimes dès le commencement. Voyez *Gén. VIII. v. 20. IX. v. 3. & VII. v. 2.* IV. *Cain* & *Abel* offrirent leurs Sacrifices à l'entrée du Jardin d'*Heden*, en vue de la *Schechinah*. On le prouve, parce que le terme Hébreux qu'on rend par celui d'*offrir* n'est jamais employé pour marquer des Sacrifices Domestiques; mais ceux-là seulement qui se faisoient à la Porte du Tabernacle par le Ministère des Prêtres. Voyez *Levit. IV. v. 4. & Lev. IX. V.* Quelques-uns prétendent qu'*Adam* fut le Ministre de ce Sacrifice; mais la manière dont *Moïse* s'exprime n'est guère compatible avec cette idée. Cette longue Note, que nous avons beaucoup abrégée, est tirée de *Patrick*, de *Stackhouse*, Tom. I. pag. 76--81; de *Shuckford*, Tom. I. pag. 77--88; de *Burnet*, *Défense de la Religion*, Tom.

Tom. I. pag. 260; & de *Sherlock*, *Usage & Fins*, &c. *Disc.* 3.

Le verset 7. de ce même Chapitre est très difficile à entendre. Nous transcrivons ici la Note en entier; afin que l'on puisse mieux juger de la nature du travail, dont nous rendons compte.

„ Si tu fais bien, ne sera-t-il pas reçu? Nous
 „ ne saurions nous résoudre à rapporter ici tous
 „ les sentimens des Interprètes sur ce passage
 „ difficile (a). Les uns traduisent, *n'en recevras-tu pas la récompense?* Les autres, *ne soutiendras-tu pas ta dignité?* Les autres, *ne seras-tu pas pardonné?* Le sens qui nous paroît le plus simple est celui-ci: *si tu fais bien, ne seras-tu pas reçu?* Peus-tu douter que tes Sacrifices ne soient reçus avec autant de faveur que ceux d'*Abel*, si tu les offres dans des dispositions semblables aux siennes? „ Voici
 „ une autre explication très naturelle & peut-être plus littérale. Comme ces mots, avoir *le Visage abattu*, signifient être *affligé*, *piqué*, *désolé*; ceux-ci, au contraire, avoir *le Visage élevé*, signifient être *content*, *satisfait*, *joyeux*,
 „ Job XI. vs. 15. On pourroit donc traduire;
 „ *pourquoi ton Visage est-il abattu? Si tu fais bien, ne sera-t-il pas élevé?* C'est-à-dire, si tu imites la Piété d'*Abel*, tu auras, comme lui, tout sujet d'élever ta face, ou d'être joyeux.
 „ *Patrick, Stackhouse* Tom. I. pag. 68. & *Shuckford*, Tom. I. pag. 3.

„ Mais

(a) Voyez *Hackspan*. Misc. cap. 4. *Mercerus*. Lib. de Dieu, *Lightfoot*.

„ *Mais si tu ne fais pas bien, le péché, c'est-*
 „ *à-dire, la punition du péché, comme ci-des-*
 „ *sous vs. 13. XIX. vs. 15. est à la porte; elle*
 „ *ne manquera pas de fondre sur toi. Patrick.*
 „ *Lightfoot traduit le mot de Péché, par un*
 „ *Sacrifice pour le péché; comme si Dieu disoit à*
 „ *Cain, que n'offres-tu un Sacrifice expiatoire?*
 „ *Dans la suite ces Sacrifices s'offroient ordi-*
 „ *nairement à la porte du Sanctuaire; mais cet-*
 „ *te explication nous paroît trop recherchée.*
 „ *Stackhouse, Tom. I. pag. 69. Un Commen-*
 „ *tateur moderne traduit, le péché est à ta propre*
 „ *porte; & selon lui ces mots signifient, c'est à*
 „ *toi seul que tu dois l'imputer. Cet Interprète*
 „ *est le Dr. Wells. Un autre l'entend ainsi: si*
 „ *tu es juste, ta justice te sauvera; mais si tu*
 „ *ne l'es point, qu'as-tu fait pour expier tes*
 „ *Crimes? La peine qu'ils méritent te menace*
 „ *encore; elle te serre de près. Sberlock.*

„ *Or, ses desirs se rapportent à toi, & tu*
 „ *as Seigneurie sur lui. C'est-à-dire, il te fera*
 „ *toujours soumis comme à son aîné, Gén. III.*
 „ *vs. 16. Voila donc trois choses que Dieu a*
 „ *la condescendance de représenter à Cain*
 „ *pour l'appaiser; 1. qu'Abel n'est point la cau-*
 „ *se que son Sacrifice n'a pas été agréé, mais*
 „ *que la faute est uniquement en lui, en ce*
 „ *qu'il n'a pas fait le bien; 2. que tant qu'il*
 „ *persévérera dans ses mauvaises dispositions il*
 „ *doit s'attendre, non à recevoir aucun signe*
 „ *de son amour, mais au contraire des marques*
 „ *sensibles de son indignation; 3. qu'au reste,*
 „ *tout ce qui est arrivé, ne portant aucune*

„ atteinte aux droits de sa naissance, il ne doit
 „ rien appréhender de la part d'Abel, ni par
 „ conséquent rien entreprendre contre lui. *Patrick, Stackhouse*, ibid. *Shuckford*, ibid.

L'on a fait une infinité de conjectures ridicules sur la marque que Dieu mit à *Cain*. Après en avoir rapporté quelques-unes, l'Auteur propose l'explication de *Mrs. Shuckford, Stackhouse & Pyle*, qui paroît tout-à-fait simple. Le mot que l'on traduit par *marque* signifie aussi un *signe*, un *miracle* (a). L'on peut donc traduire, comme ont fait les LXX; *Dieu fit un signe devant Cain*. Son but en cela étoit de l'assurer que personne ne le tueroit. C'est assez la méthode de Dieu de faire un miracle pour donner des assurances de ses promesses. L'on en trouve plusieurs exemples. Voyez *Exode X* vs. 1. *Isaie LXVI* vs. 19.

Rapportons encore la Note sur le Discours de *Lemec* à ses Femmes. „ Ce passage, dit-on, „ n'a pas médiocrement embarrassé les Interprètes. On n'y voit point de liaison avec ce „ qui précède. A la Vérité *Jaques Cappel* a „ cru (b) que *Lemec*, fier des inventions de ses „ Fils, avoit voulu s'en glorifier, en parlant à „ ses Femmes comme Moïse le rapporte ; & „ dans cette pensée il traduit le Texte au futur „ avec *Aben Ezra*, que notre Version a suivi ; „ *je tuerai, &c.* comme s'il disoit”, je tuerai
 un

(a) Voyez *Noldius* Conc. past. Heb. pag. 303, 304.

(b) *Hist. Sac. & Exot.* ann. 129.

un Homme s'il ose me blesser; je saurai même me défaire d'un jeune homme si je reçois de lui quelque meurtrissure. „ Mais cette liaison „ n'est point naturelle; au contraire elle fait violence au Texte. Il faut donc recourir à une „ autre interprétation. *Patrick*.

„ Comme la Vulgate , le Syriac & les „ LXX traduisent au passé; *j'ai tué un homme*, „ &c. divers Interprètes ont recours à une „ Tradition Orientale , adoptée par plusieurs „ Chrétiens au tems de *St. Jérôme (a)*. Elle „ porte en substance que *Lemec* étant à la chasse „ avec son fils *Tubal-Cain*, & ce dernier l'ayant „ averti qu'il voyoit remuer quelque chose dans „ un buisson, il décocha sur cet avis une flèche „ qui alla percer le cœur du malheureux *Cain* „ actuellement caché dans cet endroit-là; qu' „ ensuite au désespoir de ce coup funeste, *Lemec* „ affomma *Tubal-Cain* dans sa colère; mais „ que ces deux crimes aiant été involontaires, „ il chercha à s'en consoler avec ses Femmes „ par ces réflexions , *j'ai tué un homme en le* „ *blessant ; même un jeune homme en le meur-* „ *trissant*, &c. Mais cette Tradition n'est qu'une „ Fable, indigne d'être réfutée. *Patrick*.

„ Il paroîtroit plus naturel de supposer avec „ *Maimonides*, *Calvin*, & divers autres Inter- „ prètes, que *Lemec* voyant ses Femmes , ou „ peu soumises à son autorité, ou tremblantes „ de crainte que quelqu'un ne le punît lui-même de sa hauteur & de sa fierté , il voulut „ leur

(a) Vide Hieron. Ep. ad Damas.

„ leur faire comprendre que soit elles, soit d’autres, tous devoient plier devant lui ; qu’il ne craignoit rien, quand il *auroit tué un Homme*, &c. il en seroit encore plus vengé que *Cain*.
„ *Willet & Henry*.

„ Mais de tous les sentimens des Interprètes sur ce verset & le suivant, nous n’en trouvons point de plus vraisemblable que celui de *Louis de Dieu*, qui, à l’imitation du Paraphraste *Onkelos*, traduit le Texte par voye d’interrogation ; *ai-je tué un homme ?* &c. Peut-être que les Femmes de *Lemec* étant effrayées de l’invention des armes, & craignant que quelqu’un ne s’en servît contre *Lemec* pour lui ôter la vie, ce fut afin de les rassurer qu’il leur parla ainsi”. Ne craignez rien pour mes jours. Ai-je tué un homme, que je doive être blessé pour cela, &c. ? En cas qu’on ôsât m’attaquer, le Vengeur de *Cain* ne laisseroit pas ce crime impuni. Si Dieu a bien voulu protéger *Cain*, coupable d’un meurtre horrible, combien plus châtieroit-il ceux qui attenteroient sur les jours de *Lemec* innocent. *Patrick*.

„ En adoptant cette explication, l’on peut lui donner d’autres fondemens. Il est possible que les Femmes de *Lemec*, craignant qu’on ne le tuât à cause de sa Bigamie, il voulut les rassurer. *Wells*. Ou plutôt, il est possible que les Descendans de *Cain* appréhenderent pendant quelque tems que le reste de la Famille d’*Adam* n’entreprît de venger sur eux la mort d’*Abel* ; que pour se mettre à couvert de toute violence, *Cain* bâtit une Ville
X 2 „ où

„ où il réunit ses Enfans, & qu'enfin *Lemec*,
 „ les voyant encore pleins de crainte, & vou-
 „ lant les calmer, tint à ses Femmes, en pré-
 „ sence du reste de la Famille assemblée, un
 „ Discours, à peu près tel que celui qu'on vient
 „ de rapporter, ou tel que celui-ci, qu'*Onkelos*
 „ met dans sa bouche” : Je n'ai pas tué un
 homme, que le crime m'en soit imputé, ni un
 jeune homme que ma postérité doive être re-
 tranchée pour cela. „ Les paroles du verset
 „ suivant s'ajustent très bien à cette explication.
 „ Si *Cain* meurtrier est vengé sept fois. *Le-*
 „ *mec* innocent le fera à plus forte raison soi-
 „ xante-dix-sept fois. *Shuckford*, Tom. I. pag.
 „ 11, 12. & *Stackhouse*, Tom. I. pag. 74.

En voila assez pour donner une idée de la nature des Notes qui composent cet Ouvrage. J'avois d'abord trouvé que les *Parallèles* de *Martin* n'étant pas des plus exacts, il auroit été nécessaire de les revoir & de leur donner un plus grand degré de justesse. Mais en lisant l'Ouvrage, je me suis apperçu que l'on pouvoit se passer de ce travail. Les vrais *Parallèles* se trouvent toujours dans les Notes. Comme le meilleur moyen de développer le sens de l'Ecriture est de l'expliquer par elle-même, l'explication que l'on donne d'un passage se trouve toujours soutenue par ceux qui lui sont parallèles.

Il me sembloit aussi que, dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, une Paraphrase continuelle, dans le gout de celles de *Hammond* & de *Le Clerc*, auroit été d'une grande utilité. Mais c'est

c'est-là encore un préjugé, dont je n'ai pas eu de peine à revenir en voyant qu'il n'y a presque aucun verset, qui ne soit accompagné d'une Note, qui en donne une idée aussi nette que pourroit le faire une Paraphrase. Souvent même, comme on peut le remarquer dans les exemples que j'ai donnés, l'on paraphrase ce qui en a besoin.

Pour achever de faire connoître cet Ouvrage, il ne nous reste qu'à dire un mot de la Table des Matières. L'on en mettra une à la fin de chaque Volume; & elle renfermera par ordre Alphabétique tout ce qu'il y a d'important dans les Notes. Ce n'est pas un petit soulagement pour les Lecteurs. Celle qui se trouve dans ce Volume me paroît être dans un bon goût, n'étant ni trop chargée, ni trop sèche.

Il ne faut pas douter que l'accueil qu'on fera à cet essai ne soit un puissant motif, pour engager l'Auteur à continuer un travail si utile. Nous lui souhaitons la santé & le tems nécessaires pour le conduire à sa fin.

A R T I C L E V.

HISTOIRE ROMAINE depuis la Fondation de Rome jusqu'à la Bataille d'Actium : c'est-à-dire, jusqu'à la fin de la République. Par Mr. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, & Associé à l'Académie Royale des

Inscriptions & Belles-Lettres. TOME VII.
In 12. pagg. 488, sans compter la *Table*. A
Amsterdam, chez *J. Wetstein*, 1742 (a).

ON voit avec plaisir multiplier le nombre des Volumes de cette Histoire. Pourquoi cela ? C'est que l'Auteur, en même tems qu'il s'est appliqué à instruire son Lecteur, n'a pas négligé de donner à son Ouvrage tous les agrémens dont il étoit susceptible. *Miscuit utile dulci*. Il a sçu faire un bon choix des Faits qui devoient entrer dans son plan, & les a tous placés dans un ordre merveilleux, qui soulage la mémoire & en fait voir toute l'enchaineure. Quelles difficultés n'a-t-il pas fallu surmonter pour donner à chacun de ces évènements la place qui lui convenoit le plus ! Il n'y a que les Auteurs, qui ont mis en œuvre de semblables matériaux, qui soient en état de juger, comme il faut, d'une entreprise de cette nature. C'est un labyrinthe affreux, où l'on court risque de se perdre & de s'égarer, si l'on ne joint à beaucoup de courage, de patience & de résolution, un jugement exquis, un gout vif, beaucoup de pénétration, & un grand discernement, qui conduisent l'Auteur dans la vraie route qu'il doit tenir, & lui fassent éviter les sentiers détournés qui se présentent de toutes parts. Au milieu des richesses immenses que nous ont laissées les Anciens,

(a) Les six premiers Extraits de cette Histoire se trouvent dans les *Tomes* XXII, pag. 352 ; XXIV, pag. 434 ; XXV, pag. 91 ; XXVII, pag. 203 ; XXVIII, pag. 243 ; & XXIX, pag. 3 de cette Bibliothèque.

ciens , un Auteur qui veut aujourd'hui donner une idée juste de l'Histoire Romaine, ne laisse pas de se trouver dans l'indigence. C'est la remarque qu'ont faite les PP. *Catrou & Rouillé* (a); & Mr. *Rollin* n'étoit pas moins fondé à la faire.

Le Septième Tome que nous annonçons, est dans le même gout que les précédens. On trouve par-tout le même plan , le même ordre dans l'arrangement des faits, le même discernement dans le choix qu'on en fait, la même pureté & clarté de Stile , & enfin la même justesse dans les réflexions. Ce Volume contient les Livres XXII, XXIII, XXIV & XXV. L'Auteur expose dans le XXII Livre tout ce qui s'est passé depuis l'an 555 de Rome jusqu'à l'an 561. On y voit, entre autres événemens, la guerre contre *Nabis* Tyran de Sparte, le soin que prend *Quintius* de regler les affaires de la Grèce, la guerre contre les Gaulois, les exploits guerriers de *Caton* en Espagne, la dispute excitée à Rome au sujet de la Loi *Oppia*, & enfin les préparatifs & les commencemens de la guerre contre *Antiochus*. On ne fait mention dans le Livre XXIII que des révolutions arrivées pendant les années 561, 562, 563. Il contient la guerre des Romains contre *Antiochus*, terminée par la conquête de l'Asie Mineure, qui mérita à *L. Scipion* le surnom d'*Asiatique*. Le Livre XXIV renferme l'espace d'onze ans, 563--573. On y remarque la fin de la guerre des

X 4

Eto-

(a) Aussi Auteurs d'une *Histoire Romaine*,

Etoliens, les victoires de *Manlius* sur les Gaulois d'Asie, l'accusation de *Scipion l'Africain* & sa retraite à Litterne, le fanatisme des Bacchantales découvert & puni, les mécontentemens de *Philippe* Roi de Macédoine contre les Romains, la censure de *Caton*, la mort funeste de *Démétrius* fils de *Philippe*, le caractère & comparaison d'*Annibal* & de *Scipion l'Africain*, avec quelques autres évènements. Le grand objet que l'Auteur se propose dans le Livre XXV, & qui occupe les dix ou douze années suivantes, c'est la guerre des Romains contre *Perfée*, dernier Roi de Macédoine, laquelle se termine par la ruine de ce Royaume, & la fin de la Puissance Macédonienne. Comme cet événement est mêlé dans *Tite-Live* de quelques légères expéditions dans l'Espagne, l'Istrie, la Ligurie, la Sardaigne, la Corse, & quelques autres Provinces, Mr. *Rollin* traite d'abord de ces expéditions séparément, & de la manière la plus succincte qu'il lui est possible, sans pourtant rien omettre de ce qui lui a paru digne d'attention. Il en use de même à l'égard des affaires qui concernent en particulier l'intérieur & la police de Rome. De cette sorte la guerre de Macédoine n'étant point interrompue par des évènements étrangers, pourra être dans la suite exposée avec plus d'ordre & de clarté.

L'idée que je viens de donner des matières principales renfermées dans ce Volume, & de l'ordre qu'on y a suivi pour leur arrangement, me dispense d'entrer dans de longs détails des Faits remarquables que l'Auteur y expose. Je puis
même

même m'en exempter avec d'autant plus de raison , que le plan général de cet Ouvrage est déjà suffisamment connu par les Extraits qu'on en a donnés dans ce Journal , & auxquels je viens de renvoyer dans une Note. Je n'extrairai du XXII Livre, par où commence ce Septième Tome, que ce que dit Mr. *Rollin* de la contestation qui éclata à Rome au sujet de la Loi *Oppia*.

Dans l'intervalle entre deux guerres importantes , dont l'une contre *Philippe* étoit à peine terminée , & l'autre contre *Antiochus* étoit sur le point d'éclater , il survint à Rome, sous le Consulat de *Caton* , une querelle sur un objet assez peu important, mais qui ne laissa pas d'échauffer beaucoup les esprits. *M. Fundanius* & *L. Valérius*, Tribuns du Peuple, proposèrent la cassation de la Loi *Oppia*. Elle avoit été établie sous le Consulat de *Q. Fabius* & de *T. Sempronius*, dans le plus grand feu de la guerre d'*Annibal*, & peu après la bataille de Cannes si funeste à la République. Cette Loi défendoit aux Dames de Rome d'employer plus d'une demi-once d'or à leur usage ; de porter des habits de diverses couleurs , & de se faire voiturer à Rome, ou à mille pas à la ronde, dans un char attelé de chevaux, si ce n'étoit à l'occasion des Sacrifices publics. Deux autres Tribuns du Peuple , de la Famille des *Junius Brutus*, prenoient la défense de la Loi , & déclaroient qu'ils ne souffriroient pas qu'elle fût abrogée. „ Il est „ bon, dit Mr. *Rollin*, pour l'honneur des Dames par rapport à la question dont il s'agit ici,

„ de se souvenir que dès les premiers tems elles
 „ avoient un grand zèle pour le Bien public ,
 „ & peu d'attachement à leurs Bijoux , puis-
 „ qu'elles portèrent tout leur or & tous leurs
 „ ornemens au Trésor pour servir à l'accom-
 „ plissement d'un vœu fait par *Camille* à l'oc-
 „ casion de la prise de Véies. Le Sénat ne laissa
 „ point une si pieuse & si généreuse libéralité
 „ sans récompense, & accorda aux Dames de
 „ se faire conduire aux Sacrifices dans un char
 „ distingué & plus honorable, *pilento*; & , en
 „ toute occasion , jour de Fête ou non , dans
 „ un char plus commun, *carpento*.

Une autre remarque que fait encore Mr. *Rollin*, c'est qu'il y a beaucoup d'apparence que la Loi *Oppia* étoit demeurée sans exécution, quant au premier article qui regarde l'or, puisque quelques années après la bataille de Cannes, dans un tems où la République manquant absolument de fonds , fit porter au Trésor public tout l'or & l'argent des Citoiens, elle laissa aux Dames une once d'or pour employer à leur parure. Elles n'étoient donc pas alors réduites à l'unique demi-once que la Loi *Oppia* leur permettoit. Après ces observations, je reviens avec notre Auteur au récit du fait.

Les Tribuns ne furent pas les seuls qui s'engagèrent dans cette dispute. Plusieurs des Principaux de la Ville se joignirent à eux, les uns en faveur de la Loi, les autres pour la faire casser. Le Capitole étoit rempli d'une foule de gens du Peuple, partagés de sentimens aussi bien que les riches. Les Dames, qui étoient personnellement
 &

& si vivement intéressées dans cette affaire, se répandoient dans les rues, & assiégeoient tous les passages qui conduisoient à la Place publique, priant tous ceux qui descendoient pour s'y rendre, de vouloir bien, dans un tems où la République rentroit dans son premier état, & où la fortune des particuliers augmentoit de jour en jour, leur permettre de reprendre aussi leurs anciens ornemens. Elles allèrent jusqu'à s'adresser aux Consuls, aux Préteurs, & aux autres Magistrats, pour les conjurer de leur être favorables.

M. Porcius Caton, l'un des Consuls, inexorable & sourd à toutes les prières des Dames, fit à cette occasion un long Discours rapporté par *Tite-Live*, & que *Mr. Rollin* a inséré dans son Ouvrage. Il y a dans cette Pièce des traits extrêmement satiriques contre les Dames. Le Consul les y apostrophe elles-mêmes, en quelques endroits, de la manière la plus violente & la plus capable de les charger de confusion. Un Magistrat qui parleroit aujourd'hui sur ce ton, dans une cause où toutes les Dames du premier rang seroient intéressées, & cela au milieu d'une Nation civilisée, passeroit pour l'homme du monde le plus impoli, pour un homme grossier, sans éducation, & qui n'a nulle idée des égards que l'on doit avoir pour le Beau-Sexe.

Un petit échantillon de ce Discours fera juger du reste; car il seroit trop long de le rapporter ici en son entier. Voici par où *Caton* débute.
„ Si chacun de nous, Messieurs, avoit sçu con-
„ server son autorité dans sa maison, & se faire
„ ren-

„ rendre par sa femme le respect qui lui est dû ;
 „ nous serions moins embarrassés aujourd'hui à
 „ les contenir toutes dans le devoir. Mais , par-
 „ ce que nous nous sommes laissés donner la loi
 „ chez nous , ce Sexe impérieux veut nous l'im-
 „ poser jusques dans la Place publique.
 „ Ignorons-nous qu'il n'y a rien de plus dange-
 „ reux , que de permettre aux Dames de tenir
 „ des Assemblées particulières , & de former
 „ entre elles des brigues & des cabales ? Qu'est
 „ donc devenue cette ancienne modestie & re-
 „ tenue qui regnoit parmi le Sexe ? Pour moi ,
 „ je vous avoue que ce n'a pas été sans rougir
 „ que j'ai passé à travers cette foule de femmes
 „ pour arriver dans la Place publique. Si je
 „ n'avois pas été retenu par le respect que j'ai
 „ pour chacune en particulier plus que pour
 „ toutes en général , & que je n'eusse pas vou-
 „ lu leur épargner la honte de se voir apostrofer
 „ par un Consul , je leur aurois assurément ad-
 „ dressé la parole. N'avez-vous point de hon-
 „ te, Mesdames , leur aurois-je dit, de courir
 „ ainsi de rue en rue, d'assiéger les chemins &
 „ les passages, d'adresser vos prières & de faire
 „ la cour à des hommes qui ne sont point vos
 „ maris ? Cette grace même dont il s'agit, ne
 „ pouviez-vous pas la demander à vos maris
 „ dans le secret de vos maisons ? Etes-vous
 „ donc plus libérales de caresses en public qu'en
 „ particulier, & envers des étrangers, qu'à l'é-
 „ gard de ceux , à qui seuls vous devez & vo-
 „ tre amour , & les marques qui le témoi-
 „ gnent. Ne croyez pas, Messieurs,
 „ que

„ que leur unique but soit de recouvrer les avantages que la Loi *Oppia* leur a retranchés.
„ Elles aspirent à une liberté, ou , pour parler
„ plus juste, à une licence sans bornes.

La suite du Discours de *Caton* est dans le même gout , il outre tout , & semble plutôt avoir dessein de mortifier & d'humilier les Dames , que de chercher le bien & l'avantage de l'Etat. On pourra en juger par la réponse que lui fit *L. Valérius*. Le Discours que prononça ce Tribun en cette occasion , est charmant , plein de politesse , & de bonnes raisons. Sans trop flatter les Dames , il leur rend la justice qu'elles méritoient ; & , sans choquer *Caton* , en faisant même l'éloge de ses qualités personnelles, il répond avec force aux objections qu'il avoit proposées. Je ne transcrirai ici que le commencement de cette belle Harangue , & cela dans le seule vue d'exciter le Lecteur à la lire toute entière dans l'Auteur même à l'endroit auquel je renvoie ci-dessous (a).

„ S'il ne s'étoit présenté, répondit *Valérius*,
„ que des particuliers, soit pour attaquer, soit
„ pour défendre la proposition que nous faisons
„ au Peuple, content des raisons que l'on auroit
„ apportées de part & d'autre, je me serois
„ ru moi-même , & j'aurois tranquillement attendu vos suffrages. Mais , la voyant attaquée par un Consul , homme d'ailleurs infiniment respectable par lui-même , & qui, pour nous combattre , a non seulement employé

(a) Voyez pag. 61—68.

„ ployé son autorité, qui seule auroit déjà été
 „ d'un assez grand poids, mais encore un Dis-
 „ cours travaillé & assez long, je me trouve
 „ obligé de lui répondre. Après tout, sa vé-
 „ hémence s'est exercée beaucoup plus à cen-
 „ surer la conduite des Dames, qu'à réfuter
 „ notre proposition. Il s'est servi des termes
 „ odieux d'intrigue, de cabale, de soulèvement,
 „ en parlant de la sollicitation & des prières
 „ que les Dames emploient pour vous engager
 „ à abolir, aujourd'hui que nous sommes en
 „ pleine paix, & que la République est heu-
 „ reuse & florissante, une Loi qu'on a établie
 „ contre elles dans les conjonctures les plus
 „ tristes d'une guerre dangereuse & sanglante.
 „ L'exagération est forte & outrée: mais nous
 „ connoissons tous *Caton* pour un Orateur non
 „ seulement plein de force, mais quelquefois
 „ même dur & outré dans ses expressions,
 „ quoique dans le fond il ait l'esprit & le cœur
 „ doux & humain. Car enfin, qu'est-ce que
 „ les Dames ont fait d'étonnant & d'extraordi-
 „ naire, lorsque dans une Cause qui les regar-
 „ de, elles ont paru en public pour solliciter
 „ leurs Juges? Est-ce donc aujourd'hui pour la
 „ première fois qu'on les y a vu paroître en
 „ grand nombre? Je ne veux employer contre
 „ vous, *Caton*, que vos Livres des *Origines* (a).
 „ Vous nous y apprenez vous-même qu'elles
 „ l'ont fait plusieurs fois, & toujours pour le
 „ bien

(a) C'est une Histoire composée par *Caton*, dont les premiers Livres traitoient de l'Origine & de la Fondation de chaque Ville d'Italie.

„ bien de la République. Je n'en cite point
 „ les exemples, ils sont connus de tout le mon-
 „ de, & vous n'en pouvez disconvenir. Mais,
 „ dans tous ces cas, me direz-vous, leurs mo-
 „ tifs étoient différens. Je le sai bien; mais il
 „ me suffit de montrer que la démarche dont
 „ on leur fait un crime, n'est point une chose
 „ nouvelle. Et qu'ont-elles fait après tout? Il
 „ faut certainement que nous soyions bien déli-
 „ cats & bien dédaigneux, si nous nous trou-
 „ vons offensés des prières des Dames les plus
 „ distinguées de la Ville, pendant que les Mai-
 „ tres écoutent patiemment celles de leurs Es-
 „ claves.

Après ce beau préambule, *Valérius* passe au fait dont il est ici question. Il distingue deux sortes de Loix. Il y en a qui ont été établies pour toujours, & pour une utilité perpétuelle & générale. Ces Loix ne doivent jamais être abrogées, à moins que l'expérience ne fasse connoître qu'elles sont défectueuses, ou que quelque changement arrivé dans l'Etat ne les rende inutiles. Il y a d'autres Loix, auxquelles on n'a eu recours que dans des besoins particuliers. Ces dernières sont, pour ainsi dire, mortelles & passagères, & doivent cesser dès que les raisons qui les ont exigées, ne subsistent plus. Souvent la guerre abolit les Loix qui avoient été faites pendant la paix, & la paix annule celles auxquelles la guerre avoit donné naissance. Voilà un des principaux fondemens sur lesquels *Valérius* appuie ses raisonnemens, pour faire voir que la Loi *Oppia* pouvoit être abrogée sans nul in-

inconvenient. Il l'emporta sur son Adversaire, & cette Loi fut abolie par le suffrage de toutes les Tributs.

Ce fameux procès n'est pas un des moindres évènements dont il est fait mention dans ce Volume, & c'est ce qui m'a déterminé à en exposer ici les circonstances les plus remarquables. On en trouvera un plus long détail dans l'Auteur même, qui cite de tems en tems en marge les propres termes de *Tite-Live*, dont il a emprunté presque tout ce qu'il avance sur cette matière.

Sans m'arrêter davantage à suivre mon Auteur dans le récit qu'il fait des autres évènements que j'ai indiqués ci-dessus, je passerai tout d'un coup au Livre XXIV, dans lequel il a inséré un morceau extrêmement curieux & intéressant, lequel est tout entier de sa façon. Cette Pièce roule entièrement sur le caractère d'*Annibal* & de *Scipion l'Africain*, dont il marque les principaux traits dans le beau parallèle qu'il donne de leurs *Vertus militaires*, & de leurs *Vertus morales & civiles*. On pourra juger par-là de la justesse des réflexions de Mr. Rollin, de son exactitude à faire remarquer tout ce qui mérite de l'être, & du soin qu'il a apporté pour étudier le génie & le caractère des Héros qu'il introduit sur la scène, & qui y jouent les plus grands rôles. Comme les actions d'*Annibal* & de *Scipion* ne font pas la partie la moins curieuse, & la moins intéressante de l'Histoire Romaine, & que ces deux Grands-hommes méritent d'être étudiés attentivement & connus à fond,

fond, Mr. Rollin a cru ne pouvoir se dispenser de placer ici ce qu'il en avoit dit dans le *Traité des Etudes*, afin de réunir sous un même point de vue les grandes qualités qui leur sont communes, & les différences qui se rencontrent entre eux. Ce Parallèle est divisé en deux parties. Notre Auteur étale, dans la première, les *Vertus militaires* de nos deux Héros; & il traite, dans la seconde, de leurs *Vertus morales & civiles*. Je me contenterai d'exposer ici le précis de quelques-uns de ces *Caractères & Parallèles*, pour donner du moins au Lecteur une idée de leur mérite & de leur utilité.

VERTUS MILITAIRES.

I. *Etendue d'esprit pour former & exécuter de grands desseins.*

Cette qualité fait les Grands-hommes, & a le plus de part au succès des affaires. Elle consiste à avoir de grandes vues; à se former de loin un plan; à se proposer un but & un dessein, dont on ne s'écarte jamais; à prendre toutes les mesures, & à préparer tous les moyens nécessaires pour le faire réussir; à savoir saisir les momens favorables de l'occasion; à prévoir tout, & à veiller à tout, sans se troubler ni se déconcerter par aucun événement. Tel fut le caractère d'*Annibal* & de *Scipion*. Tous deux formèrent un projet grand, hardi, singulier, d'une vaste étendue, d'une longue suite, capable d'exercer les plus fortes têtes, mais seul sa-

lutaire , & seul décisif. *Annibal*, dès le commencement de la guerre , comprit que le seul moyen de vaincre les Romains , étoit d'aller les attaquer dans leur propre País. Il disposa tout de loin pour ce grand dessein. Il prévint toutes les difficultés & tous les obstacles. On fait quel fut le succès de ses entreprises. Le dessein de *Scipion* ne fut guère moins hardi ; ce fut d'attaquer l'Afrique dans l'Afrique même. Que d'obstacles sembloient s'opposer à cette entreprise ! Cependant elle eut un heureux succès , qui fut dû à la sagesse & à l'habileté du Grand-homme qui l'avoit formée.

2. *Profond Secret.*

Le Secret est un des moyens les plus nécessaires pour faire réussir une entreprise. *Scipion* ne confia qu'à *Lélius* le dessein de faire le siège de Carthagène. Cette entreprise eut un heureux succès. Ce fut aussi par un profond secret qu'il réussit à brûler de nuit les deux Camps , & à tailler en pièces les deux Armées des Ennemis. Les grands & fréquens succès d'*Annibal* sont aussi une preuve du profond secret avec lequel il concertoit & exécutoit toutes ses entreprises.

3. *Bien connoître le caractère des Chefs contre qui l'on a à combattre.*

Cette connoissance est une partie des plus essentielles de la Science militaire. *Annibal* la possédoit en perfection , & elle lui fit gagner les
ba-

batailles de Trébie & de Trasimène, en profitant du caractère vif & bouillant de *Varron*. Jamais *Scipion* n'auroit eu la pensée de mettre le feu au Camp des Ennemis, s'il n'eût été informé du peu de discipline que les Généraux y faisoient observer.

4. Entretenir dans les Troupes une Discipline exacte.

Annibal & *Scipion* excellèrent dans cette partie de l'Art militaire; mais notre Auteur prétend & fait voir que le mérite d'*Annibal*, à cet égard, doit paroître fort supérieur à celui de *Scipion*.

5. Vivre d'une maniere simple, modeste, frugale, laborieuse.

Parmi les remarques que fait *Mr. Rollin* sur cet article, il cite un passage de *Tite-Live*, où cet Auteur fait l'éloge d'*Annibal* en ces termes:
„ Il n'y avoit point de travail, dit-il, qui pût
„ lasser son corps ou abattre son esprit. Il su-
„ portoit également le froid & le chaud. C'é-
„ toit la nécessité & le besoin, non le plaisir
„ qui regloient son boir & son manger. Il n'a-
„ voit point d'heure marquée pour dormir: il
„ donnoit au sommeil le tems que lui laissoient
„ les affaires, & il ne se le procuroit point par
„ le silence, ni par la mollesse de son lit. On
„ le trouvoit souvent couché par terre dans
„ une casaque de Soldat parmi les Sentinelles &
„ les Corps de garde. Il se distinguoit de ses
„ égaux, non par la magnificence de ses habits,
Y 2 „ mais

„ mais par la bonté de les Chevaux & de ses
 „ armes.

Quant à *Scipion*, *Polybe* nous apprend qu'il menoit une vie sobre & frugale, qui le mettoit en état de donner toute son application aux affaires publiques. Il n'étoit pas fort occupé de sa parure. Elle étoit mâle & militaire, fort convenable à sa taille, qui étoit grande & majestueuse.

6. *Savoir également employer la force & la ruse.*

C'est ici qu'excelle *Annibal*. Dans toutes ses actions, dans toutes ses entreprises, dans toutes les batailles qu'il donna, la ruse & la finesse y eurent toujours la plus grande part. La science des stratagèmes n'étoit pas non plus inconnue à *Scipion*. Ce qu'il fit pour bruler les deux Camps des Ennemis en Afrique en est une grande preuve.

7. *Ne bazarder pas sa Personne sans nécessité.*

Un Général doit toujours s'éloigner du danger le plus qu'il lui est possible. On sait que la bravoure téméraire de *Marcellus* lui couta la vie, & pensa ruiner l'Empire. *Annibal*, qu'on ne soupçonnera jamais de timidité, eut toujours soin de mettre sa Personne en sûreté. Au siège de Carthagène, *Scipion* fut obligé de s'exposer au danger, mais il le fit avec sagesse & circonspection.

Je passe sous silence ce que dit *Mr. Rollin* de l'art & de l'habileté dans les Combats; du talent de la Parole, & de la science de manier adroitement

ment les *Esprits*. Après avoir fait sur tout cela d'excellentes remarques, il finit cette première Partie de son Parallèle par une *Conclusion* destinée à examiner, si c'est à *Annibal* ou à *Scipion* que l'on doit donner la préférence pour ce qui regarde les *Vertus militaires*. Il avoue franchement & modestement que cette décision n'est point de son ressort. Il ne laisse cependant pas d'entrer dans cet examen, mais au-lieu de n'exposer que ce qu'il pense lui-même à l'égard de ces deux Grands-hommes, il se contente quelquefois d'alléguer le sentiment de ceux qui n'en ont parlé qu'avec connoissance de cause.

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur les *Vertus morales & civiles* des deux Héros de notre Auteur, qui paroît d'abord se déclarer entièrement en faveur de *Scipion*. „ C'est ici, dit-il, le „ triomphe de *Scipion*, dont on vante, avec raison, la bonté, la douceur, la modération, la „ générosité, la justice, la chasteté même & „ la religion : c'est ici, dis-je, son triomphe, „ ou plutôt celui de la Vertu, infiniment préférable à toutes les victoires, les conquêtes, „ les dignités les plus éclatantes.

Voilà, sans doute, un magnifique portrait. Mais voyons celui d'*Annibal*. Il est affreux, du moins si l'on en croit *Tite-Live*, qui ne parle, à cet égard, de ce grand Capitaine que comme d'un monstre. „ De grands vices, dit cet „ Historien après avoir fait son éloge, égaloient „ de si grandes vertus : une cruauté inhumaine, une perfidie plus que Carthaginoise, nul „ égard pour la Vérité ni pour ce qu'il y a de

„ plus saint , nulle crainte des Dieux, nul respect pour les Sermons, nulle Religion (a).

Ces affreux traits ne seroient-ils pas l'effet de la prévention de *Tite-Live* ? Il y a lieu de le croire. On peut soupçonner les Romains, dit notre Auteur , de n'avoir pas rendu assez de justice à *Annibal*, & d'en avoir dit beaucoup de mal, parce qu'il leur en a beaucoup fait. En effet, ni *Polybe*, ni *Plutarque*, ne lui attribuent aucun des vices horribles que *Tite-Live* lui impute.

Cette réflexion de Mr. *Rollin* me paroît fort juste. Quand on connoît les hommes, on fait jusqu'où ils poussent leurs ressentimens contre leurs Ennemis & leurs Adversaires. La médisance, la calomnie, les injures les plus atroces, ont été de tout tems les fruits de ce maudit esprit de parti qui les aveugle. *Annibal* a fait beaucoup de mal aux Romains, donc c'étoit un scélérat, un homme sans Religion. *Tite-Live* étoit-il fondé à tirer cette conclusion ? Mais , dans ces sortes de cas, qui ne sont que trop fréquens , ce n'est plus la raison qui agit, ce n'est plus elle qui parle ; elle est sous le joug & sous l'empire de la passion qui nous domine, & de cet esprit de vengeance qui nous porte à peindre nos Ennemis avec les couleurs les plus noires. Tout le monde fait avec quel déchaînement , avec quelle rage & quelle fureur, les

Chrô

(a) *Hæc sanctas Viri ultimates ingentia vitia æquabant: inhumana crudelitas, perfidia plusquam Pœnica; nihil veri, nihil sancti: nullus Deus motus, nullum jusjurandum, nulla religio. Liv. XXI. 4*

Chrétiens traitèrent autrefois l'Empereur *Julien*, Prince brave & pieux, tout plein d'esprit & d'humanité, & supérieur en modération & en sagesse à la plupart de ses prédécesseurs (a). Ils en firent un monstre. Quel mal leur avoit-il donc fait ce bon Prince ? Aucun ; mais il n'étoit plus de leur Religion, c'étoit là tout son crime.

J'ai déjà fait remarquer, dans un des Extraits de ce Journal (b), les traits violens & infamans lancés contre *Louis XIV*, par un Auteur (c) qui paroît d'ailleurs très estimable, & dégagé même de la plupart des préjugés qui aveuglent les hommes. Qui l'engageoit à faire de ce Prince un portrait si affreux ? Une raison semblable à celle qui a porté *Tite-Live* à noircir *Annibal*, paroît avoir été le motif de la haine de Mr. *Gordon* contre ce Prince. *Louis XIV* avoit été longtems en guerre, non seulement avec l'Angleterre, mais encore avec la plupart des autres États de l'Europe. Voilà apparemment ce qui a si fort excité sa bile. Mais supposons qu'il y ait eu de l'injustice de la part du Roi de France, dans cette longue & meurtrière guerre qui a si longtems désolé l'Europe, falloit-il pour cela attribuer à ce Prince des vices qu'il n'a jamais eus ?

L'écar

(a) Voyez l'éloge, que fait de ce Prince, l'excellent Auteur des *Pensées libres sur la Religion*, &c. Tom. I. Chap. VII. pag. m. 198, & suiv.

(b) Biblioth. Rais. Tom. XXVIII. Part. II. pagg. 390, 391, 396.

(c) Mr. *Gordon*, Auteur des *Discours Historiques*, &c. sur *Tacite*.

L'état déplorable , où se trouve aujourd'hui l'Europe, vient encore de faire revivre cet esprit d'animosité; & il ne paroît que trop que le monde, en vieillissant, n'en devient pas beaucoup plus sage. Il n'y a que peu de tems qu'un Ministre d'un puissant Roi étoit loué, vanté, adoré même: on faisoit par-tout son éloge, on ne parloit que de ses vertus, de ses grand talens. Une seule démarche, qu'on lui attribue, a fait évanouir toutes ses belles qualités, & une partie de ceux qui l'ont tant vanté, ne reconnoissent plus en lui ni mérite, ni vertu. Qu'il faut souvent peu de chose pour faire perdre aux plus Grands-hommes l'estime & l'approbation du Public ! Un évènement fâcheux, que toute la prudence humaine ne sauroit prévoir, peut leur ravir en un instant tout le mérite d'une longue suite de belles actions. Mais y a-t-il de l'équité dans ces sortes de jugemens ? Un seul défaut, qui peut-être n'est pas capital, doit-il l'emporter contre cent vertus éclatantes qu'on lui oppose ?

ARTICLE VI.

HISTOIRE du MONT VESUVE, avec l'explication des Phénomènes qui ont coutume d'accompagner les embrasemens de cette Montagne. Le tout traduit de l'Italien de l'ACADEMIE des SCIENCES de NAPLES. Par Mr. DUPERRON DE CASTERA. In 12. pagg. 361, sans compter les Préfaces & l'explication des Figures. A Paris chez Nyon, Fils, 1741.

On

ON ne sauroit faire un éloge trop magnifique de cet excellent petit Ouvrage. Tout en est beau , charmant , curieux , intéressant. Le style, l'ordre, les pensées, l'importance du sujet ; les phénomènes rares, singuliers, & surprenans qu'on y expose ; les explications claires, nettes & précises qu'on en donne ; l'exactitude & la fidélité des descriptions ; tout, en un mot, invite à le lire, à le méditer, à l'étudier, parce que l'esprit y rencontre par-tout des charmes toujours nouveaux, accompagnés des peintures les plus vives & les plus frappantes.

Si nous avons sur toutes les parties de la Physique & de l'Histoire Naturelle des Traités aussi exacts, & aussi bien détaillés que l'est celui-ci, où l'on étale avec pompe le spectacle des phénomènes étonnans du *Vésuve* & des autres Volcans, on se trouveroit bientôt en état de réduire la Physique en Systême ; & la Nature commençant à se dévoiler à nos yeux, ne paroîtroit plus enveloppée de ces ténèbres épaisses, au milieu desquelles elle semble avoir pris plaisir à se cacher depuis tant de siècles. On est maintenant sur les voies ; après bien des tentatives, bien des détours , on a enfin découvert la seule & véritable route qui conduit sûrement , quoiqu'à travers mille difficultés , au Sanctuaire de la Vérité. Tout s'éclaircit & se développe insensiblement ; & , si le Monde dure encore quelques milliers d'années, nos Descendans, qui pourront joindre à leurs propres découvertes toutes celles qui se feront pendant ce long intervalle , auront des lumières infiniment supé-

rieures aux nôtres; &c, plus ils en auront, plus ils trouveront de facilité à dévoiler ce qu'il y a de plus secret &c de plus caché dans la Nature.

L'Ame humaine, cet Etre si mystérieux; celle des Animaux, &c les premiers Principes de ce nombre prodigieux de Corps organisés répandus sur toute la surface de la Terre &c dans le sein de la Mer, seront apparemment les derniers à être connus, parce qu'ils sont tous hors de la portée de nos foibles organes, &c que notre Esprit ne trouve en lui-même nul moien, nulle ressource, pour les soumettre à son examen &c à ses réflexions. A l'égard de mon Ame, j'ai bien un sentiment intérieur de son existence: je vois ses allures, ses démarches, ses opérations; mais sa nature est pour moi un mystère impénétrable. Quant à mon Corps, qui est une Machine faite avec un art merveilleux, &c dont les différens ressorts qui le font agir sont presque infinis, je ne saurois ni appercevoir le point d'où il part, ni concevoir que cette espèce de *Monade*, ou portion de matière d'une petitesse si énorme, dont il tire son origine, ait pu renfermer, concentrée comme elle a dû l'être avant le premier instant de son développement, tant de parties, tant d'organes, dont je le vois maintenant composé.

Il n'en est pas des effets &c des phénomènes de la Nature comme de l'Origine &c des Principes des Corps. Ces phénomènes se manifestent, en grande partie, à nos sens, &c indiquent souvent d'eux-mêmes à l'Esprit la route qu'il doit suivre pour en découvrir la cause. D'exactes

recherches & de bonnes observations fussent pour parvenir à cette découverte. C'est aussi la route qu'ont suivie les illustres Auteurs (a) de cette *Histoire du Vésuve*. „ On nous y donne, „ dit leur fidèle Interprète (b), un trésor d'ob- „ servations faites avec soin , avec méthode, „ avec sagacité : ce ne sont point là des Dis- „ cours jettés au hazard par des Voyageurs, qui „ souvent n'ont examiné les choses que d'un „ oeil louche ; ce ne sont point des Relations „ populaires , où la foiblesse d'esprit , l'amour „ du merveilleux , & l'illusion des sens amènent „ presque toujours le mensonge ; c'est l'ouvrage d'une Académie formée sous les yeux d'un „ grand Roi , qui n'est pas moins cher aux „ François qu'aux Napolitains ; c'est le rapport „ d'une Compagnie de Savans éclairés, qui ont „ pénétré dans le Sanctuaire de la Nature pendant l'Eruption de 1737.

Comme cet Ouvrage est suivi, raisonné, & que presque toutes ses parties sont tellement liées, qu'elles ont entre elles un rapport réciproque, en sorte que l'intelligence de l'une dépend nécessairement de l'intelligence de l'autre, nous ne nous écarterons point dans cet Extrait du plan que nos Auteurs ont suivi, afin de donner au Lecteur une plus juste idée de leur travail & du succès de leur entreprise.

La première chose que nos Académiciens font
con-

(a) Les Membres de l'Académie des Sciences de Naples.

(b) Mr. Duperren de Castéra, Traducteur de l'Ouvrage, dans son *Avis au Lecteur*, pag. xj.

considérer, c'est la nature & la constitution du terrain du Royaume de Naples. On y trouve par-tout une prodigieuse quantité de Minéraux très vifs, principalement de ceux qui sont les plus propres à s'enflammer, & à conserver l'activité du feu, lorsqu'il s'en est une fois rendu le maître. Tels sont entr'autres le Soufre, le Bitume, le Nitre, l'Alun, le Vitriol, & quantité d'autres Sels de toute espèce. Il est donc aisé d'imaginer comment tant de matières inflammables, répandues & cachées sous le Sol de ce Pais, ont pu s'amasser & s'augmenter par degrés dans quelque Canton ; comment ensuite, par le secours d'une motion intérieure, elles ont pris feu ; enfin comment ce feu a fait crêver la Terre, pour lancer l'Incendie au dehors, avec tous les ravages, avec tous les phénomènes, qui accompagnent les éruptions des Volcans.

C'est en imitant cette opération de la Nature, que les Chymistes ont fabriqué l'Or qu'on appelle *Fulminant* (a). Non seulement il s'allume au plus léger contact de quelque matière chaude, mais il éclate, il tonne, il rompt les vaisseaux où on le tient, & produit d'autres violens effets, qui lui ont fait donner un nom si terrible. Par la même voie, ayant fait une pâte avec deux portions égales de soufre & de limaille de fer, détrempée dans un peu d'eau, & l'ayant enfouie sous terre à une juste profondeur, Mr. Lémery (b) montre une image des Volcans ; car,

au

(a) Gassendi, *Lib. II de Meteor. Cap. 5.* Lémery, *Cours de Chymie*, Part. I. Chap. 1.

(b) *Hist. de l'Acad. des Scienc. an. 1700.*

au bout de huit ou neuf heures, la terre se gonfla & s'entrouvrit en divers endroits, d'où l'on vit s'élever des vapeurs chaudes & sulfureuses; l'instant d'après amena un tourbillon de flammes. Comme on voit encore aujourd'hui sur les Collines qui s'élèvent autour de Naples, quantité de cendres & d'autres choses marquées de l'empreinte du feu, divers Auteurs pensent (a) qu'anciennement ces mêmes endroits ont souffert quelque *accension*, dont l'injure des tems aura effacé le souvenir (b).

Les environs de Pouzzol & l'Isle d'*Iselna*, lieux très voisins de Naples, nous offrent encore des vestiges d'embrasemens naturels, que l'on trouve attestés par d'anciens Ecrivains. Dans le Canton de Pouzzol, combien de Sources d'eau thermales des plus cuisantes ! combien d'Eruves d'une efficacité singulière ! quelle quantité de Minéraux propres à la génération du feu ! On y trouve des Montagnes rongées, démantelées, réduites en forme d'Amphithéâtres (c). Tels sont le Mont *Barbaro*, dit anciennement *Gaurus*, les *Champs Léboriens*, nommés par les Grecs *Champs brûlés*, & la *Solfatara*, qu'ils appelloient le *Marché de Vulcain*, où le feu brilloit encore

(a) Voyez *Thomas Cornelle*, dans son *Progymnasme posthume de Senibus*, pag. 50.

(b) Ces matières brûlées peuvent aussi avoir été jetées là par le Vésuve même, ou par quelqu'un des Volcans qui bruloient autrefois dans le Territoire de Pouzzol.

(c) Voyez *Camille Pellegrin*, dans sa *Descript. de la Campanie*, *Dist. 2. Chap. 17, 18, 19.*

encore du tems de *Strabon* (a). Presque tous ces endroits n'exhalent maintenant que des vapeurs très chaudes, avec une épaisse fumée.

Il y a encore le Mont fameux, qui est situé au bord du *Lac d'Averne*, & que l'on appelle *Nouveau*, parce qu'en 1538, après un Incendie aussi soudain que violent, on le vit naître tout d'un coup; la Terre se souleva, les Rochers & les Cendres lancées par l'impétuosité du feu s'accumulèrent en retombant, & la Plaine demeura chargée d'une Montagne (b). L'Isle d'*Enarie*, à présent nommée *Ischia*, offre les mêmes spectacles: quantité de Fontaines chaudes & d'Etuves, beaucoup de Minéraux de toute espèce, beaucoup de Cantons, qu'on appelle *Terres brûlées* (c), pour éterniser la mémoire de quelque grand embrasement. *Strabon*, en parlant de cette Isle (d), rapporte que les *Erétréens* furent obligés de l'abandonner, parce que les soudaines éruptions de Feu & d'Eaux Thermales, jointes avec d'autres accidens pareils, leur en rendoient le séjour trop incommode. *Timée*, cité par le même *Strabon*, témoigne qu'un peu avant le tems auquel il vivoit,

(a) *Forum Vulcani, Campus circumquaque inclusus superciliis ignitis, quæ passim tamquam à Caminis Incenduntur magno cum fremitu expirant. Strabo. Lib. V. pag. 377.*

(b) Voyez le *Saint-Pellix*, de origine & situ *Campania*, pag. 11.

(c) Dans le Païs on appelle ces Cantons, le *Cremato*. Voyez le *Jasolin* dans son *Traité des Remèdes d'Ischia*, Lib. 1.

(d) Lib. V. *Geograph.* pag. 379.

Voit, un Monticule qu'on nommoit *Epope* (a), & qui s'élevoit au milieu de l'Isle, jetta du feu & des flammes après un grand tremblement de Terre. On voit encore dans les Oeuvres de *Jean Villani* (b), qu'en 1302 cette Isle fut ravagée par une formidable *accension*, qui fit périr quantité de monde & de Bestiaux, & qui gâta d'une manière prodigieuse la face du Pais. On y trouve même (c), en plusieurs endroits, des restes de ces Torrens, que l'on appelle vulgairement des *Lavanges*, Torrens de pierres liquéfiées par lardeur du feu, & consolidées ensuite par le froid de l'air, telles qu'on les rencontre aux pieds du Vésuve & de l'Éthna.

Après ces préliminaires, nos Auteurs se rapprochent du Vésuve, dont ils nous donnent une magnifique description. Nous n'en extrairons que ce qui mérite le plus d'être connu, & qui a le plus de rapport avec les remarques que nous exposerons dans la suite.

Le *Vésuve*, isolé & séparé de la chaîne du Mont Apennin, s'élève sur le bord du bassin de Naples vers l'Orient de la Ville. Les plaines d'alentour forment un charmant Paysage, où l'air est si bon qu'on ne sauroit en trouver de meilleur. Par-tout des Arbres fruitiers de différentes espèces, par-tout des Vignobles, dont on recueille d'excellens Vins. Le pied de la Montagne

(a) C'est ainsi que Casaubon corrige le mot *Epope*, qu'on trouve dans le Texte de Strabon, Lib. V. pag. 380.

(b) Dans les *Hist. Florent.* Lib. VIII. Cap. 53.

(c) Suivant l'observation du *Martini*, de Vésuv. Cap. V. pag. 41, 42.

tagne n'est pas moins fertile : on célébroit autrefois , & l'on célèbre encore la fécondité de ses Côteaux. Lorsqu'on monte plus haut , du côté qui regarde le Midi & le Couchant , les choses changent de face ; on trouve un Terrain , qui semble fait exprès pour inspirer de l'horreur. Ce ne sont que cendres , que pierres-ponces , & pierres brulées ; la moindre verdure n'oseroit y croître , tant s'en faut qu'on y voie des Arbres fruitiers ou des Vignobles.

Dans l'endroit où le Terrain prend cet aspect terrible , une portion de la Montagne se détache d'avec l'autre ; il reste sur les devants une chaîne de Côteaux , qui s'étendent vers l'Orient & vers le Nord ; la face qu'ils montrent aux Champs voisins est toute parée de verdure , l'autre n'offre que des Roches desséchées par le feu , & coupées en précipices. Au Midi , derrière cette file de Côteaux , s'élève un Sommet isolé , terminé par lui-même , & fait en forme de Cône ; il n'est composé que d'un amas de pierres , de cendres , & de sable stérile. C'est là ce qui porte proprement le nom de *Vésuve* ; l'extrémité de sa pointe vomit de tems en tems du feu , & presque toujours de la fumée. Vers le Septentrion s'élève une autre Pointe , qui dispute de hauteur avec la première , dont on vient de tracer le plan. Cette Pointe Septentrionale s'appelle précisément le *Mont de Somma* , soit qu'elle prenne son nom d'une Ville située au bas de la Montagne , entre l'Orient & le Nord ; soit qu'elle le donne à cette même Ville , dont la bonté de l'air & l'excellence des Fruits font un séjour délicieux.

Il paroît, par cette courte description du *Vésuve*, que sa masse inférieure forme comme un pied-d'estal commun entre les deux Sommets. Delà nait leur séparation mutuelle. L'union de leur base, & la division de leurs pointes les font prendre de loin, non pour une Montagne seule, mais pour deux Montagnes liées jusqu'à certain degré de hauteur, & détachées ensuite l'une d'avec l'autre. Telle est à présent la construction du *Vésuve*; mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait eu le même aspect dans les tems les plus reculés. Pour le prouver, nos Auteurs entrent dans un examen exact & fort recherché des transfigurations qu'il a dû essuier en divers tems. Voici à quoi se réduit le précis de cet examen.

Cette disjonction, qu'on voit entre les deux Sommets de la Montagne, doit passer pour un accident nouveau, & il y a tout lieu de croire que, du pied jusqu'à la cime, le *Vésuve* ne faisoit autrefois qu'un seul corps pyramidal. C'est ce qu'on peut inférer du témoignage des anciens Auteurs, qui nous le peignent dans cet état d'unité. *Strabon* dit (a) que le *Mont Vésuve* est de toutes parts environné de Campagnes très fertiles, si l'on en excepte le Sommet. Nos Auteurs citent un autre passage de *Dion* (b), qui s'exprime encore d'une façon bien plus claire sur cet article. Nous y renvoyons le Lecteur.

Les

(a) Lib. V. pag. 378.

(b) In *Tito*.

Les torrens de pierres liquéfiées, que la Montagne vomit, lorsqu'elle déploie sa fureur, fournissent aussi un argument très fort pour constater cette opinion. En effet, on trouve quelques-uns de ces torrens dans des endroits, où jamais ils n'auroient pu parvenir, si autrefois le Vésuve n'avoit pas été borné à une seule pointe. On en a un exemple récent. Il y a quelques années que les Pères Dominicains faisoient faire un puits dans leur Couvent de *Notre-Dame de l'Arc*; on découvrit, à la profondeur de plus de cent palmes, un torrent de l'espèce en question; l'ayant rompu, on continua de creuser la terre; un autre torrent pareil arrêta bientôt les Ouvriers, ensuite un troisième; enfin, dans moins de trois cens palmes, on en trouva quatre couches, qui ressembloient parfaitement aux *Lavanges* endurcies, que l'on voit tous les jours sur les racines méridionales du *Vésuve*. En réfléchissant sur la situation de ce Couvent, on juge d'abord qu'il n'est nullement possible d'imaginer le cours des *Lavanges* vers cet endroit, sans supposer qu'autrefois le Vésuve n'avoit qu'une seule pointe. C'est ce que prétendent nos Auteurs, & ils en donnent des preuves qu'il seroit trop long de rapporter ici.

Autrefois les racines du *Vésuve* occupoient moins d'espace qu'à présent; il faut bien qu'elles se soient amplifiées par l'éruption continuelle des cendres & des pierres, & sur-tout par l'affluence des matières fondues, qui, dans leur congélation, prennent la dureté du Rocher.

Avec

Avec le tems toutes ces choses ont dû gonfler & dilater le pied de la Montagne. Pour preuve de cette vérité, il suffit de creuser aux environs, particulièrement vers le Midi ; car on y rencontre trois & quatre épaisses couches de torrens pétrifiés, de la terre, & d'autres matières qui s'y sont entremêlées souvent jusqu'à la hauteur de plusieurs dizaines de palmes. En suivant cette idée, on conçoit que les flancs du *Vésuve* sont maintenant moins rapides qu'ils ne l'étoient autrefois. Quant à son ancienne hauteur, elle nous reste marquée par la pointe des Côtes Septentrionales, qui forment précisément le *Mont de Somma*.

Après avoir ainsi conçu en gros la base & la hauteur du *Vésuve*, on concevra non seulement la grandeur de sa masse entière, mais encore l'étendue de son Sommet. Du tems de *Strabon* le Sommet paroissoit déjà esplanade ; & , au tems de *Dion* , le milieu s'étoit abaissé par la force des éruptions continuelles, pendant que les flancs demeuroient sains & sains. C'est pour lors que le *Vésuve* prit la ressemblance d'un Amphithéâtre. Depuis cette époque il dut commencer à changer d'une façon prodigieuse, par les embrasemens, les tremblemens de Terre, & les gouffres qui naissoient dans son sein. Cette ruine, cet abaissement put fort bien gagner jusqu'aux bords de l'endroit où l'on voit ce Volcan séparé d'avec les Côteaux qui l'entourent ; & voila un nouvel aspect du *Vésuve*, dont on ne sauroit apporter d'autres preuves qu'une conjecture

jecture plausible , parce que les Auteurs contemporains n'en ont peut-être point fait mention, peut-être aussi parce que leurs Ouvrages sont perdus.

Tout le monde fait que le Vésuve est fait en manière de Pyramide. On demande sur cela par quelles voies ce Volcan a pu acquérir cette figure. Nos Auteurs satisfont à cette demande par une comparaison qui rend leur opinion tout-à-fait vraisemblable. „ Que notre *Mont*
 „ *de feu* , disent-ils , soit l'ouvrage des vio-
 „ lentes *accensions* , qu'il ait été formé de l'amas
 „ des Rochers , des Cendres , & d'autres ma-
 „ tériaux jettés au-dehors; l'on peut juger , par
 „ cela seul , qu'on voit qu'il garde exactement
 „ la figure conique: telle que la retient le mon-
 „ ceau de terre soulevée par une Taupe; telle
 „ encore que la conserveroit un petit tas de Sa-
 „ ble ou de Bled , ou d'autres choses menues &
 „ seches, qu'on laisseroit tomber constamment
 „ à plomb suivant la même ligne.

Nos Auteurs regardent comme une vanité de vouloir approfondir si le *Vésuve* jetta du feu dès la naissance du Monde, parce qu'on ne peut dire sur cela que des conjectures assez mal-fondées. Une chose , dont on ne peut douter, c'est que ce Volcan s'alluma & jetta des flammes longtems avant *Strabon* , qui florissoit entre l'âge d'*Auguste* & de *Tibère*. Les Ecrivains qu'ils citent en font foi. Le premier des embrasemens mémorables , dont on ait une description fidèle , arriva sous le règne de *Titus* ,
 l'an

*P*an 79 de *Jésus-Christ* (a). *Pline* le Jeune (b), *Dion*, & quelques Poètes (c) en ont parlé d'une façon très énergique. Depuis cet embrasement jusqu'à nos jours il en a paru plusieurs, dont quelques Ecrivains modernes nous ont laissé des Mémoires (d). Point de correspondance entre ces éruptions diverses, leurs saisons, leurs intervalles, leur force & leur durée n'ont pour toute règle que le caprice de la Nature.

L'Incendie de 1631 fut des plus épouvantables. Il en est resté des monumens si funestes, que les Peuples en gémissent encore. Les pierres que le Volcan lançoit rouges de feu, le mirent aux arbres, aux maisons des Païsans, & à d'autres Edifices voisins. Sept Villes furent presque entièrement détruites par le torrent des matières liquéfiées, & près de dix mille (e) hommes trouvèrent la mort dans les ruines ou dans les flammes. L'Incendie arrivé vers la fin de Mars 1730 mérite cependant d'être rapporté parmi les autres, non qu'il ait été des plus cruels, mais parce qu'il changea sensiblement le Sommet de la Montagne; car une grande quantité de matières vitrifiées & de pierres s'entassa sur la pointe, & la rendit beaucoup plus aigue & plus

(a) Suivant le calcul de *Tillemont*. Voyez la quatrième Note sur la Vie de *Titus*.

(b) *Epist.* 6 & 20. *Lib.* 6.

(c) *Stace*, *Martial*, & d'autres.

(d) Entr'autres le P. *Jules César Récupito*.

(e) Selon le rapport du *Carafa*, de *Conflagratione Vesuviana*. Mais le P. *Récupito* prétend que cette perte n'alla qu'environ à 5000 hommes.

plus haute qu'elle ne l'étoit auparavant. Une autre particularité qu'on remarqua dans cette éruption, c'est que les flammes en étoient plus vives, plus lumineuses qu'à l'ordinaire, & qu'elles s'élevoient jusqu'à une hauteur démesurée.

Nos Auteurs ne s'étendent pas beaucoup sur tous ces Incendies, pour avoir occasion de parler plus amplement de celui qui fait le principal sujet de leur Ouvrage, & dont ils virent eux-mêmes avec effroi les progrès & les phénomènes qui l'accompagnaient. Ce terrible Incendie, dont il faut donner du moins quelque idée au Lecteur, est celui de 1737.

L'éruption du feu commença vers la fin d'Avril. Le 16 de Mai le Volcan jeta des pierres toutes rouges de feu, & on vit en même tems descendre de son Sommet quelques matières liquéfiées. Le 19 l'Incendie augmenta considérablement : la fumée formoit de vastes tourbillons qui s'élevoient de plus en plus : la Montagne frémissait, son frémissement faisoit retenter les lieux circonvoisins. Pour lors l'épouvante se jeta dans le cœur du Peuple, elle s'accrut jusqu'au soir par degrés. C'étoit effectivement un spectacle affreux, que de voir entre cette fumée si épaisse des pierres, qui, lancées en l'air toutes rouges de feu, retomboient d'assez haut, & rouloient quelque tems avec fracas le long des flancs du Sommet.

Cette grêle de pierres fut encore plus vive le lendemain ; & l'incendie devint si furieuse, que, malgré l'éclat du grand jour, on voyoit briller les flammes dans le sein même des tourbillons
d'une

une fumée très noire, dont le feu étoit presque entièrement enveloppé. Sur le soir la tem-
pête redoubla; c'étoit un déluge de pierres bru-
ées, de pierres ponce & de cendres. En mê-
me tems le feu de la cime s'élargissoit, chaque
instant lui livroit quelque nouvelle portion d'es-
pace. Pénétrés d'horreur, & craignant le sort
le plus terrible, les Peuples d'alentour commen-
cèrent pour lors à se sauver. Vers les deux
heures après midi on entendit une détonation
épouvantable. Une nouvelle crévasse de la
Montagne en étoit la cause. Elle s'étoit faite
au flanc du Vésuve, entre le Midi & le Cou-
chant; sa première expédition fut de jeter des
flammes, lors même que le feu de la bouche
supérieure paroissoit le plus animé. Alors le fré-
missement du Volcan n'étoit pas moins horrible
que continuel. Vers les huit heures vingt-deux
minutes du soir, il s'éleva sur toute la Monta-
gne un brouillard très sombre, mais éclairé de
tems en tems par des foudres, qui traçoient des
fillons de flammes au milieu de la cendre & de
la fumée. Bientôt un torrent embrasé débou-
cha par la nouvelle crévasse: on le voyoit des-
cendre le long du Talus avec une impétuosité
sensible, & il menaçoit d'aller se jeter sur le
Bourg de Résina. Mais, vers les neuf heures
vingt-deux minutes de la même soirée, ce tor-
rent parut s'amortir, il perdit son cours, & l'é-
clat de sa couleur enflammée. Cependant les
pierres, les flammes & les tourbillons de fumée,
que la flamme vomissoit, ne diminuoient pas,

le rétentissement ne cessoit point , & l'air mugissoit toujours avec la même fureur.

A onze heures vingt-deux minutes du soir, la nouvelle crévasse redevint féconde tout à coup. On en vit sortir plus de fumée & plus de flammes qu'auparavant; elle enfanta une prodigieuse quantité de foudres , elle jetta même des pierres, ce qu'elle n'avoit point fait dans sa première éruption. En même tems le torrent , qui partoît de cette crévasse, reprit son cours avec plus de rapidité. Toute la Montagne paroissoit en feu. Dans cette situation , on l'entendit éclater avec autant de fracas que si elle fût tombée en ruine, & pendant quelque tems elle tonna de la sorte sans discontinuer. Les secousses de la terre étoient aussi épouvantables que fréquentes. Tous ceux, qui jusqu'alors s'étoient obstinés à rester dans leurs maisons, en furent arrachés par la fraieur: chacun fuioit, l'un d'un côté, l'autre d'un autre. Tout de suite le torrent occupa une grande portion de cette espèce de *Terreplain* , qui s'étend immédiatement au-dessous de la nouvelle crévasse, & que nos Auteurs appellent le *premier plan du Vésuve*. Là le même torrent inonda une aire longue d'environ 500 pas, & large de 300, & s'y entretint depuis onze heures vingt-deux minutes du soir, jusqu'à trois heures du matin suivant, ou peu s'en falloit.

En même tems , quelques Roches enflammées tombèrent sur des Genets, dont la croupe de la Montagne étoit revêtue au-dessous du *Terreplain* qu'occupoit le torrent. Les Genets s'allumèrent

umèrent d'abord, & leur feu donna un spectacle, qui ne servoit qu'à fomentier l'illusion, le trouble & l'horreur dans l'ame de la multitude. Le 21 du même mois commençoit à peine, que le dernier torrent qui jaillissoit de la crévasse nouvelle, continuellement poussé, & talonné par d'autres éruptions de semblables matières que sa source lui prêtoit, se jeta dans de petits Vallons, & s'y partagea en différens Ruisseaux, selon que l'exigeoit l'assiette des lieux. Formé par cette division, le premier Ruisseau couloit vers Réfina; mais en chemin il tomba dans une Vallée voisine, où quelques Cantons cultivés & plantés d'arbres furent la proie de l'embrasement qu'il trainoit avec lui. De l'extrémité de ce Ruisseau se détacha un filet de torrent, qui endommagea plusieurs biens dans un autre Vallon. Un autre Ruisseau pénétra dans une Vallée, où il marcha tout en corps jusqu'au lieu nommé *le Fossé blanc*. Dans cet endroit sa division forma deux bras; le droit brula quelques terres cultivées, le gauche ne fit que peu de chemin & peu de ravage. Le mardi, deuxième du mois, ce second Ruisseau alla bruler quelques vignes, & forma dans leur enceinte une espèce de petit Lac. Il continua de s'avancer, endommagea des terres, ruina des maisons de campagne, & fit encore plusieurs autres ravages, dont nos Auteurs donnent un détail circonstancié.

Pendant tout ce tems jusqu'au 23, l'ancienne bouche du Vésuve jeta des flammes très violentes, avec quantité de cendres & de pierres.

Ces flammes diminuèrent les jours suivans. Quant au feu du torrent il conserva sa vivacité jusqu'au 25 de Mai, après avoir exhalé une vapeur sulfureuse, qui infecta un terrain d'environ 600 pas à la ronde, où elle endommagea les feuilles des arbres & leurs fruits. Ensuite les dehors exposés au grand air s'amortirent peu à peu, toute l'ardeur se concentra dans le sein de la Lavange, au point qu'après plus d'un mois, lorsqu'on y creusoit à la profondeur d'une palme & demie, & qu'on enfonçoit un bâton dans le trou, le bâton s'allumoit encore assez facilement.

Après la description de ce terrible Incendie, nos Auteurs examinent en detail les circonstances particulières qui peuvent le plus intéresser le Lecteur. Le premier phénomène qu'ils examinent, est cet écoulement de matières liquéfiées, auxquelles ils donnent le nom de *Lavanges*. Ils font voir d'abord que les Anciens n'ont point décrit ces *Lavanges*, & que peut-être ils ne les ont point connues, quoique d'ailleurs *Virgile* & *Strabon* aient parlé très clairement sur le même sujet à l'égard du Mont *Etna*. Voici ce qu'en dit le premier,

*Vidimus undantem ruptis fornacibus Aetnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvens
saxa (a).*

Le passage de *Strabon* n'est pas moins expressif.

(a) *Georg.* Lib. 1. & *Aeneid.* 3. vers. 376.

pressif (a). Mais un de ceux qui se sont expliqués le plus nettement sur les *Lavanges Vésuviennes*, c'est *Procope*, qui, après avoir fait mention des autres phénomènes que le *Vésuve* nous offre dans ses fureurs, ajoute ce qui suit :

„ Outre cela, du sommet de la même Montagne, ainsi que du sommet de l'Etna, jaillissent ordinairement des matières embrasées, que leur fluidité fait descendre jusques dans la Plaine; elles s'avancent comme un Fleuve, elles portent dans leur cours le ravage & la destruction (b).

Voici quelques remarques assez curieuses qui roulent absolument sur les *Lavanges* ou *Torrents Vésuviens*, & qui en font connoître les qualités les plus palpables. Ordinairement on reconnoît d'assez loin les *Lavanges* nouvelles, mais plutôt par leur couleur de feu, que par leur élévation au-dessus du terrain d'alentour, car cette élévation n'est pas bien sensible en tous lieux; on ne l'apperçoit qu'à peine dans les Vallées, même en y regardant de près. Diverses bandes ferrugineuses paroissent tirer du haut en bas sur le dos de la Montagne, ce sont-là les *Torrents pétrifiés*. Plus l'œil approche de leur source, plus il leur voit une teinte sombre & noirâtre, mais avec le tems cette teinte s'appauvrit, elle s'efface peu à peu; de sorte qu'après certain nombre d'années on

(a) Le voici. *Lapide in crateribus colligato, at deinde sursum egesto, humor vertici superfusus coenitum est nigrum per Montem deorsum fluens: deinde ubi concrevis, lapis fit malaris.* Lib. VI. pag. 413.

(b) Lib. III. de *Belle Gothor.*

on ne sauroit discerner une *Lavange* d'un endroit, d'où on ne discernera point son élévation. Par cette inégalité de couleur, par ces teintes toujours dégradées, à proportion du tems écoulé, on pourra prononcer sans peine sur le plus ou moins de vieillesse des Torrens, dont la croupe de la Montagne est chargée; & les plus anciens seront ceux, dont l'écorce ayant déposé sa noirceur natale, ne ressemblera qu'à de la terre commune : métamorphose causée, moitié par l'action de l'air & des pluies, moitié par l'irruption de la poussière & des cendres, que dans un long intervalle de tems les vents & les pluies mêmes ne manquent jamais d'amafter sur la face extérieure des *Lavanges*.

Suivant nos Auteurs, l'image la plus propre pour bien peindre l'aspect que donnent au *Vésuve* les Torrens pétrifiés, qui l'ont inondé en différens tems, c'est l'exemple d'un Canton, dont quelques parties ont été labourées en sens divers, l'un plutôt, l'autre plus tard. Les portions fraîchement remuées montreront une couleur noirâtre au gré de l'humeur dont elles seront encore pleines; d'autres, suivant leur culture moins nouvelle, paroîtront d'un bis moins foncé; d'autres enfin n'annonceront l'effet de la Charrue, que par le brisement de la terre, par les sillons, & par les mottes qu'on y verra. Non seulement cet exemple fait concevoir avec justesse la couleur des Torrens vomis par le *Vésuve* en diverses occasions; mais il dépeint encore l'état de la Montagne, quant aux Scabrosités de sa superficie. Car, de même qu'en labourant

n Champ, l'on voit s'élever mille & mille morceaux de terre tous différens par leur grosseur & par leur figure, une motte se soutenir sur un ôté, l'autre sur un autre, celle-ci demeurer posée à plat, celle-là démontrer par quelque autre situation bizarre la force du Soc qui l'a bouleversée sans aucune loi certaine; ainsi s'offre aux yeux l'écorce des Lavanges.

Une autre qualité des *Matières Vésuviennes*, c'est leur fluidité, leur mollesse, que l'on peut comparer justement avec la fluidité du Bitume ondu, ou mieux encore avec celle du Verre liquéfié. Tout ce que nos Auteurs avancent sur cette fluidité est très curieux & digne d'attention; mais le détail dans lequel ils entrent sur cet article ne nous permet ni de les suivre, ni de leur faire remarquer la justesse de leurs réflexions.

Encore une propriété des *Lavanges* tout-à-fait étonnante, c'est leur chaleur, ou plutôt leur ardeur excessive. Ce phénomène est trop remarquable pour n'en pas dire ici quelque chose. Pour en donner du moins une idée générale, nous allons rapporter une expérience faite par quelques-uns de nos Académiciens à la *Tour du Grec*. Elle se fit cette expérience, le cinq de Juin, quinze jours après le jaillissement des matières. La matinée ne venoit que de commencer, l'air paroissoit encore un peu sombre. On s'approcha de la Lavange, en examinant avec soin tout ce qu'elle offroit aux yeux. Un objet digne d'attention attira bientôt tous les regards.

Non

Non loin du Couvent des Carmes, on découvrit sur le Torrent un enfoncement d'environ deux palmes de profondeur. C'étoit l'intervalle de quelques cailloux mal assemblés; au fond de ce creux l'on voyoit une Fournaise qui bruloit avec tant d'éclat, que les pierres y ressembloient au feu le plus rouge. On fit tant, qu'on tira delà quelques pierres ignifiées, on les frappa à grands coups de marteau pour voir jusqu'où pouvoit aller leur solidité dans cette inflammation. Au-lieu de plier sous le coup, et les se brisèrent en mille & mille morceaux étincelans, preuve de leur endurcissement aussi prompt qu'extrême.

On tâcha de faire ensuite par diverses comparaisons l'essai de la force du feu qui restoit alors dans le Torrent. Pour cet effet, ayant posé sur les pierres rouges un morceau de plomb de figure conique, pesant deux onces, nos Académiciens observèrent qu'après deux minutes & demie de tems il commençoit à s'amollir; l'autre minute d'après, il étoit totalement fondu, desorte que s'écoulant en-bas, il alla se perdre dans les interstices des cailloux. Un autre morceau de plomb, parfaitement semblable, tant pour la figure que pour le poids, fut mis sur une pêle toute rouge, & cette pêle jusqu'à la fin de l'expérience demeura sur des charbons bien allumés. Ils remarquèrent que six minutes & demie se passèrent sans que le plomb eût donné aucun signe de liquéfaction, & il ne fondit entièrement que la minute d'après, encore ne fut-ce qu'avec peine. Ayant fait refroidir
cette

ette masse de plomb , & lui laissant la figure crassée qu'elle venoit de prendre , ils la jettèrent sur les pierres rouges , & ils la virent toute liquéfiée en une minute & demie. De plus ils posèrent sur cette Fournaise , que le Torrent leur offroit , un vaisseau de cuivre avec une certaine quantité d'eau froide. On observa qu'à la troisième minute , l'eau commençoit à frémirourdement , & qu'elle bouilloit très fort dès la quatrième. Quelque tems après on mit le même vase avec une égale quantité d'eau sur des charbons rouges , qui , par leur disposition & par leur ardeur , sembloient imiter la Fournaise. L'eau frémit au bout de quatre minutes ; au bout de cinq elle bouillonna violemment.

On peut juger , par ces expériences , de l'excèsive chaleur du Torrent. Cette chaleur , telle que nos Académiciens l'employèrent pour lors , surmontoit d'un degré notable & l'ardeur des charbons les mieux embrasés , & l'ardeur du fer rouge. Or , tout le monde fait que le charbon & le fer font un feu , qu'on doit ranger dans la classe des feux les plus puissans , dont on ait coutume de se servir. Mais si ce feu des *Louanges* , sur lequel nos Académiciens ont travaillé , est si violent , quelle doit être la violence de celui qui règne dans leur sein , lorsqu'elles sortant du goufre elles font craindre leur dangereuse fluidité ? Sans en déterminer précisément le degré , on pourra en juger par les observations suivantes.

La Fournaise d'auprès des Carmes brilloit dans le Torrent à deux palmes de profondeur ,
&

& assez loin de la source, quoiqu'il se fût écoulé quinze jours depuis l'éruption des matières. Plus d'un mois après on voulut, par ordre du Roi, dégager le grand chemin, que le Torrent avoit chargé d'une masse embarrassante ; mais les Journaliers furent bientôt contraints d'abandonner l'entreprise, parce qu'ils trouvoient la moelle du même Torrent si embrasée, qu'elle amolissoit les instrumens de fer dont ils avoient besoin pour cette espèce de travail. Les nuages de fumée chaude, que le Torrent lançoit sans discontinuer, même quatre mois après l'*accension*, nous fournissent encore une autre preuve de la grande violence de ce feu. D'entre ces nuages de fumée, il y en avoit quelques-uns de très considérables, tant par la rapidité que par la densité des vapeurs, qu'on voyoit souvent s'élever jusqu'à la hauteur de quinze & vingt palmes dans l'air.

Dans ce terrible Incendie, une chose jeta universellement tous les spectateurs dans la plus profonde surprise. On voyoit qu'au Couvent des Carmes la croute supérieure du Torrent étoit parvenue jusqu'à toucher, & presque jusqu'à heurter le vitrage d'une fenêtre pratiquée pour éclairer l'escalier qui menoit au Dortoir, & que néanmoins cette même croute n'avoit nullement endommagé les vitres. Autre singularité plus frappante encore. Ces feuilles de plomb cannelé qu'on met aux fenêtres pour faire la jonction des losanges de vitre, n'avoient été offensées ni par la proximité, ni par le contact du Torrent, qui coula le long du Monastère.

Subti-

Subtiles & déliées, comme elles le sont ordinairement ces feuilles de plomb ne laissèrent pas de braver la chaleur, quoique le Torrent qui les toucha s'étant jetté par des portes & par d'autres fenêtres dans le Réfectoire & dans la Sacristie, y consuma & mit en cendres tous les meubles de bois. Encore faut-il remarquer que le Torrent ne frappa point ces meubles; il n'en approcha qu'à quelque distance: leur destruction fut l'ouvrage de la chaleur qu'il exhaloit. Dans le Réfectoire cette chaleur fut si terrible, qu'elle alla jusqu'à dissoudre des gobelets de verre qui étoient sur les tables; elle n'en faisoit que des masses informes, qui ont passé longtems de main en main au gré de la curiosité des uns & des autres.

Pourquoi, dira-t-on, cette chaleur des *Lavanges* paroît-elle moins efficace dans quelques endroits que dans d'autres? Cela ne provient, suivant nos Auteurs, d'aucune propriété spéciale qui rende tels & tels corps capables de lui résister. C'est dans le Torrent même qu'il faut chercher la source des inégalités merveilleuses que l'action de son feu nous fait voir. Elles proviennent peut-être, ces inégalités, d'une rencontre fortuite de telle ou telle matière, dans telle ou telle portion du Torrent.

Nous n'avons garde de suivre nos Auteurs dans tout le détail où ils entrent d'une infinité d'autres phénomènes surprenans, & de quantité de belles observations qu'ils font sur ces Torrents du Vésuve. Nous en avons dit assez pour donner une juste idée de l'excellence de leur *Histoire*.

re du Mont Vésuve, & en même tems de leur grande capacité & de la justesse de leurs réflexions. A en juger par cet Ouvrage, le Public ne doit s'attendre qu'à des chefs-d'œuvre de la part d'une si Illustre Compagnie. Les Philosophes, seuls juges compétons du vrai mérite de ces sortes de productions, ne payeront jamais trop, par leurs éloges les plus magnifiques, des recherches faites avec tant de soin, tant d'exactitude, & où la belle érudition ne règne pas moins que le bon gout.

ARTICLE VII.

SYNONYMES FRANÇOIS, leurs différentes significations, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse. Par Mr. l'Abbé GIRARD, S. I. D. R. *Et Traité de la PROSODIE FRANÇOISE.* Par Mr. l'Abbé D'OLIVET. Nouvelle Edition. In 12. pagg. 347, sans compter la Préface & la Table alphabétique des Synonymes. A Amsterdam, chez J. Wetstein, 1742.

LE Public a déjà reconnu tout le mérite de la première Partie de cet Ouvrage, qui est une production de Mr. l'Abbé Girard. Les secours infinis que fournit cet excellent petit Traité ne pouvoient guère manquer de lui gagner les suffrages des personnes de bon gout, & qui font cas de ce qu'il y a de plus fin & de plus déli-

délicat dans la Langue Françoisé. Ceux qui ne le connoissent pas encore, demanderont peut-être quel est le but que s'est proposé l'Auteur en faisant part au Public des observations qu'il contient.

Voici la réponse que fait sur cela l'Abbé lui-même. „ Ces observations , dit-il (a) , n'ont „ pour objet ni les règles de Grammaire, ni la „ pureté de l'Usage, mais uniquement la diffé- „ rence délicate des *Synonymes*; c'est-à-dire, le „ caractère singulier de ces mots, qui, se res- „ semblant comme frères par une idée commu- „ ne, sont néanmoins distingués l'un de l'autre „ par quelque idée accessoire & particulière à „ chacun d'eux : d'où naît, dans beaucoup „ d'occasions, une nécessité de choix, pour les „ placer à propos & parler avec justesse, qua- „ lité aussi rare qu'aimable, dont le gout est „ capable de faire briller le vrai, & de donner „ de la solidité au brillant. Tout-à-fait éloi- „ gnée du verbiage, elle apprend à dire des „ choses : ennemie de l'abus des termes, elle „ rend le langage intelligible : judicieuse dans „ l'emploi des mots, elle met du fin & même „ de l'éloquent dans l'expression : exacte, elle „ bannit les images vagues & tous les *à-peu-près*, „ dont les esprits superficiels & paresseux se „ contentent dans leur façon de concevoir, „ comme dans celle de s'expliquer : antagoniste „ du confus, elle empêche de s'égarer dans l'é- „ tude des Sciences: enfin, j'ose le dire, l'esprit

A a 2

„ de

„ de justesse & de distinction est par-tout la
 „ vraie lumière qui éclaire; & dans le Dis-
 „ cours, il est le trait qui distingue l'homme
 „ délicat de l'homme vulgaire.

Voilà une idée juste & bien claire de l'objet de ces observations. L'Auteur, sans y penser, a fait son éloge, & s'est attiré des louanges qu'on ne sauroit guère lui refuser. Comment cela, me direz-vous? Comment? Le voici. C'est que tous les talens & toutes les belles qualités qu'il donne à ceux qui savent faire un choix juste & judicieux de leurs termes & de leurs expressions, doivent nécessairement appartenir à celui qui a toute la capacité requise pour donner des leçons sur cette matière; & conduire lui-même les autres dans une carrière si brillante. Il y auroit là de quoi s'applaudir & se glorifier. Ce n'est pas, en effet, une petite prérogative que de servir de guide & de prescrire des règles aux Savans du premier ordre, aux Beaux-esprits, à ceux qui se piquent de parler & d'écrire élégamment, avec force & justesse, ou, pour me servir des propres termes de l'Auteur, à tous ceux dont le gout est capable de faire briller le vrai, & de donner de la solidité au brillant.

Quoique cet Ouvrage ne soit pas fort étendu, & qu'il ne forme qu'un Volume d'une grosseur médiocre, il ne laisse cependant pas de renfermer une infinité de remarques, toutes curieuses, & capables de contenter un esprit qui aime le beau, le solide & l'agréable. Joignez à cet avantage celui de la nouveauté. „ A l'égard de

„ mon

„ mon travail, dit l'Abbé *Girard* (a), je dirai
„ simplement, sans vanité, ni modestie affec-
„ tée, que je n'ai copié personne ; que je ne
„ crois pas même qu'il y ait encore eu person-
„ ne à copier sur cette matière : desorte que si
„ cet Ouvrage n'a pas le mérite de la perfection,
„ il a du moins celui de la nouveauté.

Il est encore recommandable par un autre
endroit, par sa grande variété. On rencontre
presque à chaque page des sujets différens & en-
tierement indépendans de ceux qui précèdent
& qui suivent, quoique de la même espèce.

„ Jamais Livre ne fut en même tems plus uni-
„ forme & plus diversifié : il n'exige point d'être
„ lu de suite, ni par ordre : il n'y a qu'à
„ l'ouvrir au hazard, on tombera toujours sur
„ quelque chose d'entier, capable de satisfaire
„ la curiosité, s'il ne contente l'esprit : aussi
„ bon pour remplir un quart-d'heure, que pour
„ occuper une journée, on peut le prendre &
„ le laisser à tout moment (b).

Telle est l'idée que s'en forme l'Auteur même,
& cette idée paroitra toujours bien fondée
à toute personne qui voudra en juger avec im-
partialité. Pour preuve de ce qu'on avance,
il n'est question que de produire quelques
exemples de ces Synonymes, en détachant du
corps de l'Ouvrage un petit nombre d'articles,
à l'aide desquels on puisse du moins conjecturer
de quelle manière on en a traité & éclairci une
infinité d'autres, qui ne méritoient pas moins

A a 3

d'être

(a) Ibid. pag. XVIII.

(b) Ibid. pag. XIX.

d'être tirés de la foule pour servir ici d'exemples, mais que l'on supprime à dessein, de peur de dérober aux Extraits qui suivront celui-ci quelque portion du terrain qui leur est destiné. J'abrégèrai les Articles qui seront un peu longs, & je donnerai en entier ceux qui ne contiendront que quelques lignes.

Bataille. Combat.

La *Bataille* est une action plus générale, & ordinairement précédée de quelque préparation. Le *Combat* semble être une action plus particulière, & souvent imprévue. Ainsi les actions, qui se sont passées à Cannes entre les Carthaginois & les Romains, à Pharsale entre *César* & *Pompée*, sont des *Batailles*. Mais l'action où les *Horaces* & les *Curiaes* décidèrent du sort de Rome & d'Albe, celle du passage du Rhin, la défaite d'un Convoi ou d'un Parti, sont des *Combats*. La *Bataille* d'Almanza fut une action décisive entre *Philippe de France* & *Charles d'Autriche*, dans la concurrence au trône d'Espagne. L'action de Crémone ne doit être regardée que comme un *Combat*. Le mot de *Combat* a plus de rapport à l'action même de se battre que n'en a le mot de *Bataille*; mais celui-ci a des graces particulières; lorsqu'il n'est question que de dénommer l'action. C'est ce que notre Auteur rend sensible par des exemples qu'il seroit trop long de rapporter ici.

Négoce. Commerce. Trafic.

„ Le *Négoce* regarde les affaires de Banque & de
„ *Marchandises*. Le *Commerce* & le *Trafic* ne regar-
„ dent que celles de *Marchandises*, avec cette diffé-
„ rence, ce me semble, que le *Commerce* se fait plus
„ par vente & par achat, & le *Trafic* par échanges.

Revenir. Retourner.

„ On *revient* au lieu d'où l'on étoit parti. On
„ *retourne* au lieu où l'on étoit allé. On *revient*
„ dans sa Patrie. On *retourne* dans son exil. On
„ dit aussi *revenir* à la vertu, *retourner* au crime.

Harangue. Discours. Oraison.

Le dernier de ces mots suppose toujours quel-
que appareil ou quelque circonstance éclatante.
Les deux autres n'expriment ni n'excluent l'é-
clat; la *Harangue* pouvant avoir sa place dans
une occasion pressée & peu connue, & le *Dis-*
cours étant souvent^u préparé pour des occasions
publiques & brillantes. Quelques Critiques ont
opposé à notre Auteur que c'est dans cette idée
d'appareil que consiste la différence qui se trouve
entre la *Harangue* & le *Discours*. La réponse
qu'il leur fait paroît solide. Il dit que les *Dis-*
cours, qu'on prononce aux réceptions des Aca-
démiciens, dans les Chaires, & en cent autres
occasions, peuvent avoir l'appareil le plus écla-
tans sans être ni *Harangues* ni *Oraisons*; & que,
dans une conversation secrète ou dans un tête-

à-tête, on peut *haranguer* au-lieu de *discourir*. La *Harangue* en veut proprement au cœur; elle a pour but de persuader & d'émouvoir; sa beauté consiste à être vive, forte & touchante. Le *Discours* s'adresse directement à l'esprit; il se propose d'expliquer & d'instruire; sa beauté est d'être clair, juste & élégant. L'*Oraison* travaille à prévenir l'imagination; son plan roule ordinairement sur la louange ou sur la critique; sa beauté consiste à être noble, délicate & brillante. Le Capitaine fait à ses Soldats une Harangue, pour les animer au combat. L'Académicien prononce un *Discours*, pour développer ou pour soutenir un Système. L'Orateur prononce une *Oraison* funèbre, pour donner à l'Assemblée une grande idée de son Héros. Voilà tout ce que cet Article contient de plus remarquable.

Idee. Pensée. Imagination.

L'*Idee* représente l'objet; la *Pensée* le considère; l'*Imagination* le forme. La première peint; la seconde examine; la troisième séduit. On est sûr de plaire dans la conversation quand on a des *Idees* justes, des *Pensées* fines, & des *Imaginations* brillantes. Tout cela est éclairci par quelques exemples.

Larron. Fripon. Filou. Voleur.

Une courte explication de ces termes en fera d'abord connoître la véritable signification. Voici celle qu'en donne notre Auteur. Le *Larron* prend

prend en cachette; il dérobe. Le *Fripon* prend par finesse; il trompe. Le *Filou* prend avec adresse & subtilité; il escamote. Le *Voleur* prend de toutes manières, & même de force & avec violence. Le *Larron* craint d'être découvert; le *Fripon* d'être reconnu; le *Filou* d'être surpris; & le *Voleur* d'être pris.

Amour. Galanterie.

Notre Auteur dit une infinité de belles choses & fait bien des remarques curieuses, à l'occasion de ces deux mots; mais, pour abréger, je n'en rapporterai que quelques-unes.

L'*Amour* est plus vif que la *Galanterie*: il a pour objet la Personne; il fait qu'on cherche à lui plaire dans la vue de la posséder, & qu'on l'aime autant pour elle-même que pour soi: il s'empare brusquement du cœur; il doit sa naissance à un je ne sai quoi d'indéfinissable, qui entraîne les sentimens, & arrache l'estime avant tout examen & sans aucune information. La *Galanterie* est une passion plus voluptueuse que l'*Amour*: elle a pour objet le Sexe; fait qu'on noue des intrigues, dans le dessein de jouir, & qu'on aime plus pour sa propre satisfaction que pour celle de sa Maîtresse. L'*Amour* nous attache uniquement à une Personne, & lui livre notre cœur sans aucune réserve; en sorte qu'elle le remplit entièrement, & qu'il ne nous reste que de l'indifférence pour toutes les autres, quelque beauté & quelque mérite qu'elles aient. La *Galanterie* nous entraîne généralement vers toutes les

les Personnes qui ont de la beauté ou de l'agrément, & nous unit à celles qui répondent à nos empressements & à nos desirs ; de façon cependant qu'il nous reste encore du gout pour les autres. Il semble que l'*Amour* se plaise dans les difficultés : bien loin que les obstacles l'affoiblissent, ils ne servent d'ordinaire qu'à l'augmenter. Pour la *Galanterie*, elle ne veut qu'abrégier les formalités : le facile l'emporte souvent chez elle sur le difficile : elle ne sert quelquefois que d'amusement. Il y a toujours de la bonne foi dans l'*Amour* ; mais il est gênant & capricieux. Il entre quelquefois un peu de friponnerie dans la *Galanterie* ; mais elle est libre & enjouée. L'*Amour* grave dans l'imagination l'idée flatteuse d'un bonheur éternel, dans l'entière & constante possession de l'objet qu'on aime : la *Galanterie* ne manque pas d'y peindre l'image agréable d'un plaisir singulier, dans la jouissance de l'objet qu'on poursuit ; mais ni l'un ni l'autre ne peint alors d'après nature ; & l'expérience fait voir que leurs couleurs, quoique gracieuses, sont également trompeuses. Lorsqu'on est trop tourmenté par les caprices de l'Amour, on travaille à se détacher, & l'on devient indifférent. Quand on est trop fatigué par les exercices de la *Galanterie*, on prend le parti de se reposer, & l'on devient sobre. L'excès fait dégénérer l'*Amour* en jalousie, & la *Galanterie* en libertinage. L'*Amour* ne messied pas aux filles, mais la *Galanterie* ne leur convient nullement ; parce que le monde ne leur permet que de s'attacher, & non de se satisfaire. Il n'en est pas ainsi à l'égard des fem-

femmes; on leur passe la *Galanterie*, mais l'*Amour* leur donne du ridicule.

On peut voir par cet échantillon, & on le verra encore mieux en consultant l'Ouvrage, que Mr. l'Abbé Girard parle fort sagement de l'*Amour* & de la *Galanterie*; il paroît même en quelque sorte tout pénétré de ce qu'il dit. Quoiqu'on soit Abbé, on peut bien sentir ce que c'est que l'*Amour*, & ne pas ignorer ce que c'est que la *Galanterie*. Un simple titre ne sauroit anéantir les sentimens de la Nature. Ce que je dis ici n'est pas en vue de censurer un si galant homme. Tant s'en faut. Aimer & estimer ce qu'il y a de plus aimable & de plus estimable dans la Nature, est une preuve qu'on est ce qu'on doit être dans l'état de perfection; & n'avoir sur cet article ni gout ni sentiment, prouve au contraire qu'on n'est pas fort éloigné de ressembler à de purs Automates. La perfection de notre Etre dépend en grande partie de la grande sensibilité de ses organes, & du gout vif que l'on a pour tous les plaisirs. C'est à la Raison à en fixer les bornes, lorsque la Nature veut trop s'émanciper.

Tout ce que je viens d'exposer, doit suffire pour faire connoître les grands avantages qu'on peut retirer du travail de l'Auteur. Si l'on me demande à qui cet Ouvrage convient, je répondrai, à toute sorte de personnes. Je n'en excepte absolument que ceux qui occupent le dernier rang dans la Société, la Populace, à qui on ne s'avise guère de prescrire des règles que pour ce
qui

qui regarde la Religion & la conduite de la vie pour être bon Citoyen.

Il ne me reste plus qu'à donner une idée du *Traité de la Prosodie Française* dont Mr. l'Abbé D'Olivet est l'Auteur, & qui fait la dernière Partie de cet Ouvrage. Ce Traité est divisé en cinq Articles, dont le premier est employé à éclaircir des Questions Préliminaires. On traite, dans le second, des Accens; dans le troisième, de l'Aspiration; dans le quatrième, de la Quantité; & dans le cinquième, on fait voir à quoi peut servir la connoissance de la Prosodie Française. Voici à quoi se réduit tout ce qu'il y a de plus remarquable dans chacun de ces Articles,

I. Questions Préliminaires.

Notre Auteur examine d'abord ce que c'est que *Prosodie*, & voici la définition qu'il en donne. Par ce mot, Prosodie, on entend la manière de prononcer chaque Syllabe régulièrement, c'est-à-dire, suivant ce qu'exige chaque Syllabe prise à part, & considérée dans ses trois propriétés, qui sont l'Accent, l'Aspiration, & la Quantité. Après avoir ensuite examiné ces trois propriétés, il répond à une question que l'on fait assez souvent sur les Principes de la Prosodie. Sont-ils fixes, ces Principes, ou sont ils arbitraires? La réponse, que fait notre Abbé à cette question, me paroît fort judicieuse. „ Pour moi, dit il, „ généralement parlant, je suis porté à les croire „ arbitraires dans deux sortes de Langues: dans „ celles qui sont encore trop récentes, & dans „ cel-

„ celles qui n'ont cours que parmi un Peuple
 „ grossier. Mais, par la même raison, je les
 „ crois fixés dans les Langues qui ont une cer-
 „ taine ancienneté, & qui sont dans la bouche
 „ d'une Nation polie.

La seconde Question, agitée par notre Au-
 teur, est celle-ci. *A-t-on connu autrefois notre*
Prosodie ; & jusques à quel point ? Les remarques
 qu'il fait sur cette Question sont curieuses & in-
 téressantes. C'est au règne de François I. qu'il
 fixe l'époque de cette science. Les savans hom-
 mes & les Beaux-esprits, dont il fit l'ornement
 de sa Cour, donnèrent à notre Langue *un carac-*
tère d'Elégance & de Doctrine (a), qu'elle n'a-
 voit point auparavant. Ce grand Roi, qui a été,
 non pas le restaurateur, mais le père des Beaux
 Arts en France, transmet son goût aux héritiers
 de sa Couronne. Jamais la Poésie ne fut si en
 honneur que sous *Charles IX.* En un mot, l'His-
 toire nous prouve que les fondemens, sur lesquels
 les bons Ecrivains François ont bâti sous le rè-
 gne de *Louis XIV.* furent tracés, & même po-
 sés en partie, dès le siècle précédent. Ainsi c'est
 dans les monumens de ce tems-là qu'il faut cher-
 cher les premiers vestiges de la Prosodie François-
 se, & on y trouvera plus de lumières sur ce su-
 jet, qu'il ne s'en trouve, peut-être, dans toutes
 les Grammaires & dans toutes les Rhétoriques
 imprimées de nos jours.

Pour prouver cette thèse, Mr. l'Abbé D'Olivet a recours à des faits, qui rendent la chose sen-

(a) *Entretiens d'Ariste & d'Eugène ; quatrième Edition, Cramoisy, pag. 149.*

sensible & entierement hors de doute, du moins par rapport à la *Quantité*, qui est le point capital de la Prosodie. Voici en peu de mots à quoi se réduisent ces preuves historiques. *Jodelle*, l'un des Poètes qui composoient la Pléiade fameuse sous *Henri II*, mit à la tête des Poésies d'*Olivier de Magny*, imprimées en 1553, un Distique mesuré par Dactyles & par Spondées, à la manière des Grecs & des Latins. Donc notre *Quantité* étoit dès lors bien connue & bien établie, puisque cette sorte de Versification en suppose la connoissance.

Voici encore d'autres monumens qui servent au même but, & qui ne sont pas moins authentiques que le précédent. *Pasquier* nous apprend (a) qu'en l'année 1555, le Comte d'*Alcinois* (b) fit des Vers Hendécasyllabes à la louange d'un Poème, dont lui *Pasquier* étoit l'Auteur. Il ajoute qu'en 1559, à la prière de *Ramus*, *personnage de singulière recommandation, mais aussi grandement desirieux de nouveautés*, il fit en ce genre un Essai de plus longue haleine que les deux précédens, qui étoient ce Distique de *Jodelle*, & ces Hendécasyllabes du Comte d'*Alcinois*. *Pasquier* rapporte ensuite (c) son Essai, qu'il croit quelque chose de merveilleux, & qui consiste dans une Elégie de vingt-huit Vers. On ne tarda pas à réunir ces deux sortes d'agrémens, la *Quantité* & la Rime. *Pasquier* attribue l'invention des Vers mesurés & rimés tout ensemble, à

Marc-

(a) Voyez ses *Recherches*.

(b) C'est-à-dire, *Nicolas Denisot*, qui déguisoit ainsi son nom.

(c) *Recherches*, Liv. VII. Chap. 13.

Octobre, Novembre & Décembre, 1742. 388

Marc-Claude de Buttet, dont les Poësies parurent en 1561. Cette nouveauté donna lieu à un Etablissement Littéraire, dont le souvenir mérite bien d'être conservé. Je parle d'une Académie, qui fut établie sur la fin de l'année 1570, pour travailler à l'avancement du *Langage François*, & à remettre sus, tant la façon de la Poësie, que la mesure & reglement de la Musique anciennement usitée par les Grecs & Romains (a). *Jean-Antoine de Baif*, & *Joachim Thibault de Courville*, Musicien, furent les promoteurs de cet Etablissement. Cette Compagnie naissante fut dérangée bientôt après par les Guerres Civiles, & par la mort de *Baif*, arrivée en 1591. *Passerat*, *Desportes*, *Rapin*, & *Scévole de Sainte-Marthe*, ne laissèrent pas de continuer à faire des Vers mesurés. „ Personne, que je „ sache, dit notre Auteur, n'en a fait depuis. „ C'est dommage qu'aucun d'eux n'ait enseigné „ la théorie des Accens & de la Quantité. *Henri „ Etienne* (b), le plus célèbre Grammairien du seizième siècle, n'en a parlé que superficiellement. „ *Totodore de Bèze*, dans son *Traité* (c) de la „ bonne Prononciation du François, est le seul „ Auteur de ma connoissance, qui ait un peu „ approfondi cette matière.

De

(a) On trouve les Lettres Patentes, rapportées tout au long, avec les Statuts de cette Académie, dans l'*Histoire de l'Université de Paris*. Tom. VI. p. 714, & suiv.

(b) Voyez la *Précellence du Langage François*, pag. 12, 13, 24, & les *Hypomneses de Gallica Lingua*, pag. 6, 9, 33, 75.

(c) *De Francica Lingua recta Pronuntiatio Tractatus*. Genève, 1584.

De tous ces monumens, & de quelques autres que je passe ici sous silence, notre Auteur conclut que nos Ancêtres ont cru avoir des principes fixes sur la Prosodie, & que c'est par conséquent à nous à examiner ce qui nous en reste.

Mais, dit l'Abbé D'Olivet, *puisque notre Prosodie fut autrefois si connue, pourquoi l'est-elle aujourd'hui si peu?* Il en donne trois raisons, que je me contenterai d'indiquer, en supprimant les détails & les éclaircissemens qui les accompagnent. La première de ces raisons est fondée sur le peu de besoin qu'on croit avoir de la Prosodie. La seconde, c'est que ceux qui seroient le plus en état d'en approfondir les règles, sont précisément ceux qui apportent à cette étude le plus de préjugés. Enfin la troisième & dernière raison, c'est qu'on a introduit de très grands changemens dans l'Orthographe depuis soixante ans.

II. Des Accens.

Suivant notre Auteur, rien n'est plus difficile à expliquer que les Accens. Pour y réussir il faut bien distinguer les divers sens qu'on attache quelquefois à ce mot. On peut, en l'accompagnant d'une épithète, sauver l'équivoque. C'est pour cela qu'il distingue cinq sortes d'Accens, qui sont l'Accent *prosodique*, l'Accent *oratoire*, l'Accent *musical*, l'Accent *national*, & l'Accent *imprimé*. Par l'Accent *prosodique* on entend une inflexion de la voix, qui s'élève, ou qui s'abaisse. Quelquefois aussi, & l'on élève d'abord, & l'on

l'on rabaisse ensuite la voix, sur une même Syllabe. Voila ce qui forme trois Accens, que les Grammairiens appellent l'*Aigu*, le *Grave* & le *Circonflexe*; l'*Aigu*, qui élève la voix; le *Grave*, qui l'abaisse; & le *Circonflexe*, qui étant composé de tous les deux sert à l'élever d'abord, & à la rabaisser ensuite, sur une même Syllabe. On trouvera dans l'Ouvrage même la manière de marquer ces Accens.

Je me bornerai à ces remarques, pour ce qui concerne l'Accent *prosodique*. Quant aux autres Accens, voici l'explication qu'en donne l'Auteur. L'Accent, qu'il nomme *oratoire*, n'est, à ce qu'il prétend, qu'une inflexion de voix, qui résulte, non pas de la Syllabe matérielle que nous prononçons, mais du sens qu'elle sert à former dans la phrase où elle se trouve. On interroge, on répond, on raconte, on fait un reproche, on querelle, on se plaint: il y a pour tout cela des tons différens; & la voix humaine est si flexible, qu'elle prend naturellement, & sans effort, toutes les formes propres à caractériser la pensée ou le sentiment. L'Accent *musical* consiste, ainsi que les précédens, à élever la voix, ou à la baisser; mais avec cette différence essentielle, qu'il en subordonne l'abaissement, ou l'élévation, à des intervalles certains, & qui sont tellement mesurés, que, s'en départir le moins du monde, c'est enfreindre les loix de la Musique. On entend assez ce que c'est que l'Accent *national* ou *provincial*. Accent, pris en ce sens, embrasse tout ce qui a raport à la prononciation; & par conséquent, outre les diverses inflexions

de la voix, il embrasse la Quantité. Ainsi l'Accent Gascon, outre qu'il élève la voix où il ne faut pas, abrège beaucoup de Syllabes longues; & l'Accent Normand, outre qu'il baisse souvent la voix où il ne faut pas, allonge beaucoup de Syllabes brèves. „ Pour les fautes qui regardent „ la Quantité, j'espère, dit notre Auteur, qu'un „ homme de Province trouvera quelque secours „ dans le quatrième Article de ce Traité. Pour „ la manière de gouverner sa voix, en quoi consiste proprement l'Accent, elle ne s'enseigne „ point par écrit. On peut envoyer un Opéra „ en Canada, & il sera chanté à Quebec, note „ pour note, sur le même ton qu'à Paris. Mais „ on ne sauroit envoyer une phrase de conversation à Montpellier, ou à Bordeaux, & faire „ qu'elle y soit prononcée, syllabe pour syllabe, „ comme à la Cour.

Tout ce que dit l'Auteur dans la suite de ce second Article, roule entièrement sur l'Accent *imprimé*, & sur l'Accent *profodique*, auquel il est obligé de revenir, parce que c'est sur celui-là, à ce qu'il prétend, que roulent toutes les difficultés. Il fait voir, à cette occasion, que l'Accent *imprimé* ne suffit pas pour fixer l'élévation, ou l'abaissement de la voix; qu'il ne répond point à l'Accent *profodique*, & que, quoiqu'il se marque de même, il n'en fait point l'office. Il rend tout cela sensible par un assez grand nombre d'exemples qu'il seroit trop long de rapporter ici.

III. *De l'Aspiration.*

On trouvera dans cet Article d'excellentes remarques sur l'Aspiration. D'abord l'Auteur nous donne une liste exacte des mots qui s'aspirent, au commencement, au milieu, ou à la fin. Delà il passe aux mots où se trouve l'équivalent d'une Aspiration, quoiqu'elle n'y soit pas marquée. Quant aux mots douteux, c'est-à-dire, sur lesquels on pourroit croire l'usage partagé, il les expose, avec de courts éclaircissemens. Pour ne rien oublier de ce qui a raport à l'Aspiration, il parle ensuite de l'effet que font certaines terminaisons *sourdes* ou *nazales*, lorsqu'elles se trouvent devant un mot qui commence par une voyelle. Cette dernière observation ne regarde point ceux qui écrivent en prose, puisque la prose souffre les *hiatus*, pourvu qu'ils ne soient ni trop rudes, ni trop fréquens. Les remarques qu'il fait à ce sujet, sont fondées sur l'autorité de l'Abbé *Regnier*, & de l'Abbé *de Dangeau*, excellent Académicien.

IV. *De la Quantité.*

Cet Article est très instructif & des plus importants. Vous y apprenez d'abord la différence qu'il y a entre *Quantité* & *Accent*, & ce que c'est que la Prosodie appelée *un tems*. L'Auteur vous y fait voir ensuite, en parlant des Syllabes, qu'il y a des longues plus longues, & des brèves plus brèves les unes que les autres; qu'il y en a enfin de douteuses, c'est-à-dire, qui ne sont par

Bb 2

elles-

elles-mêmes, ni longues, ni brèves, mais qui deviennent l'un des deux, ou arbitrairement ou nécessairement. Tout cela bien établi & bien prouvé, il en fait l'application conformément au génie de la Langue Françoisé. C'est assez que j'indique ici de quoi il est question dans cet Article, sans entrer dans les longs détails qu'il renferme.

V. *Utilité de la Prosodie.*

Il y a encore dans ce cinquième & dernier Article bien des remarques qui ont leur mérite. En voici une qui ne sauroit que flatter les Dames, puisqu'elle leur donne une prérogative qu'elles peuvent faire valoir dans une infinité d'occasions. L'Auteur examine pourquoi *les Femmes, ordinairement, parlent mieux que les hommes.* La raison qu'il en donne, du moins pour celles de la Cour & de Paris, c'est qu'elles ont *les organes plus délicats que nous, & plus d'habitude à discerner ce qui plait, ou ne plait point.* Cet aveu, dans la bouche d'un homme de Cour, pourroit passer pour une simple politesse, pour un compliment, ou une galanterie; mais, dans la bouche d'un Abbé, il y a tout lieu de croire que c'est la Vérité qui parle sans aucun déguisement. Ce seroit donc choquer non seulement la politesse, mais la Vérité même, que de ne pas reconnoître qu'il rend ici justice aux belles qualités naturelles & acquises des Dames.

ARTICLE VIII.

HISTOIRE UNIVERSELLE, depuis le commencement du Monde jusqu'à présent, traduite de l'Anglois, d'une SOCIÉTÉ de GENS de LETTRES. Tome II (a).

Nous avons déjà donné une idée assez étendue du beau & magnifique plan que nos Auteurs se sont formé pour parcourir la longue & vaste carrière où ils se sont engagés, malgré les difficultés immenses qui se rencontrent dans l'exécution d'une si grande entreprise. Le Lecteur a pu juger, par l'Extrait du premier Tome, de son vrai mérite, de ses beautés, de la profonde érudition qu'on y a étalée, du bon gout qui y règne, du bel ordre qu'on y a observé, de la grande variété qui s'y fait remarquer, en un mot de l'utilité & des grands avantages que chacun peut retirer de tant de veilles, de tant de travaux, & de tant de recherches pénibles qu'il a fallu faire pour exposer au grand jour les premiers évènements que nous offre l'Histoire générale du Monde. Ce premier Tome, que je regarde comme un coup d'essai, ou comme l'entrée d'un superbe Bâtiment dont il doit faire par-

(a) On trouvera l'Extrait du Tome I de cet Ouvrage à la page 111 de la Partie précédente de cette Bibliothèque.

partie, n'est peut-être point sans défauts ; & cependant il est digne des éloges de ceux qui savent régler la juste valeur de ces sortes de productions ; il y a même tout lieu de croire qu'il se les attirera , du moins de la part de ceux qui voudront bien en juger impartialement.

Il ne faut pas s'imaginer qu'un Livre n'est pas bon , parce qu'un Journaliste l'a critiqué , soit en découvrant en effet quelques erreurs où l'Auteur est tombé , ou en indiquant le foible d'un faux raisonnement , où en faisant voir qu'en tels & tels endroits on auroit pu suivre une meilleure route. Ceux qui jugent ainsi si légèrement du mérite d'un Ouvrage sont injustes. Toutes les productions , celles mêmes des plus Grands-hommes & des plus beaux génies , ont des défauts , des imperfections , il n'y en a point de parfaites à tous égards. Lorsque , dans mon premier Extrait , j'ai relevé quelques fautes où j'ai cru que nos Auteurs étoient tombés , je n'ai point prétendu donner atteinte à la gloire qui leur est due , ni diminuer en aucune manière l'idée avantageuse qu'on doit s'en former. D'ailleurs , en proposant mes réflexions , mes doutes , mes objections , je ne prétens point que la raison soit absolument de mon côté. Qui sait si mes Auteurs n'ont rien à repliquer , & si ce qu'ils ont à alléguer pour leur justification , n'est pas plus solide , mieux fondé , ou du moins plus vraisemblable que ce que je leur ai opposé. Ce n'est pas à moi à juger de ce différend ; & , quoique je croie avoir raison , je n'affirme & ne nie cependant rien que par provision. Je pense qu'on ne doit

doit jamais se déclarer en faveur d'aucun sentiment, quelque bien fondé qu'il paroisse, sans être disposé à l'abandonner dès que l'on trouve qu'on s'est trompé. Si l'on me démontreroit que *le tout n'est pas plus grand que sa partie*, je devrois le croire, & je le croirois en effet. Pourquoi cela ? C'est que le poids des raisons doit être le seul motif de nos opinions.

Je prie donc le Lecteur de se rappeler tout ce que je viens de dire, lorsqu'il lira les nouvelles objections que j'ai cru devoir proposer dans l'Extrait du Second Tome, dont je vais maintenant rendre compte. Ce Second Volume est partagé en trois Chapitres, qui sont le V, le VI & le VII. Le CHAPITRE V, qui renferme l'*Histoire des anciens Syriens*, est partagé en quatre Sections, dans la première desquelles on donne la *description de la Syrie*. La Section II expose l'*Antiquité*, le *Gouvernement*, les *Loix*, la *Religion*, les *Coutumes*, les *Arts*, les *Sciences*, & le *Commerce des Syriens*. La Section III renferme la *Chronologie des anciens Syriens*. On trouve dans la Section IV les *Règles des Rois des anciens Syriens*, qui sont les Rois de *Zobab* ou *Sophene*; ceux de *Damas*; ceux de *Hamath*, & ceux de *Gesbur*. Le CHAPITRE VI comprend l'*Histoire des Phéniciens*, & est divisé en V Sections. La Section I contient la *Description de la Phénicie*. On traite dans la Section II de l'*Antiquité*, du *Gouvernement*, des *Loix*, de la *Religion*, des *Coutumes*, des *Arts*, des *Sciences*, & du *Commerce des Phéniciens*. On trouve dans la Section III la *Chronologie des Phéniciens*. On traite dans

la Section IV des Rois Phéniciens, suivant l'ancienne Histoire fabuleuse des Grecs. On expose dans la Section V les Règnes des Rois de Phénicie, savoir des Rois de Sidon; des Rois & Juges de Tyr, & des Rois d'Arad ou Aradus. Le CHAPITRE VI contient l'Histoire des Juifs depuis Abraham jusqu'à la Captivité de Babylone. Ce Chapitre renferme sept Sections, dans la I desquelles on expose l'Histoire des Juifs depuis Abraham jusqu'à Moïse. La Section II comprend l'Histoire des Juifs depuis leur Esclavage en Egypte jusqu'à leur entrée dans le Pais de Canaan. On trouve dans la Section III leur Histoire sous Josué. On expose dans la Section IV la Description du Pais de Promission. La Section V traite du Gouvernement, de la Religion, des Loix, des Coutumes, des Sciences, des Arts, & du Commerce des Juifs. On donne dans la Section VI la Chronologie Judaique depuis la Vocation d'Abraham jusqu'à la Captivité de Babylone. Enfin la VII & dernière Section traite de l'Histoire des Juges d'Israël depuis la mort de Josué jusqu'à Saül.

Voila un champ bien vaste pour un Journaliste, & même un champ tout semé de belles fleurs, où l'on peut choisir à discrétion. On ne sauroit tout prendre, il faut en laisser. Ainsi nous nous bornerons à faire choix, parmi une si grande variété de faits historiques & de Remarques rares, importantes & curieuses, de ce qui pourra donner du moins quelque idée du mérite de ce second Tome & des richesses qu'il renferme.

La

La description que donnent nos Auteurs du Temple de la grande Déesse de Syrie, que l'on voyoit autrefois à Hiérapolis, est un endroit de l'Ouvrage très agréable à lire; mais comme il est trop long pour être placé en entier dans un Extrait, je n'en rapporterai qu'autant qu'il faut pour exciter la curiosité du Lecteur, & lui faire admirer un des beaux monumens de l'Antiquité.

Ce Temple étoit situé sur une éminence au milieu de la Ville, environné d'une double muraille, dont l'une étoit vieille & l'autre neuve. Au côté septentrional de ce Temple étoit une Cour, de cinq ou six cens pieds de circonférence, dans laquelle se trouvoient des Colonnes obscènes, ou Priapes, hautes de trois cens brasses ou de trois cens coudées. La façade du Temple étoit tournée vers l'Orient, & tout devant étoit une Tour élevée sur une terrasse, de la hauteur d'environ huit pieds. Ce Temple étoit bâti à la manière des Temples Ioniens. Le Porche étoit orné de portes dorées; l'or même éclatoit en plusieurs endroits du Temple, & principalement au Dôme. L'air qu'on y respiroit, étoit des plus agréables, & parfumoit les habits de ceux qui le visitoient. On voyoit dans l'intérieur du Sanctuaire les Statues de *Jupiter* & de *Junon*. Ces Statues étoient d'or. *Junon* étoit placée sur des Lions, & *Jupiter* sur des Taureaux. Une grande quantité de pierreries servoient d'ornement à *Junon*. Entre *Jupiter* & *Junon* il y avoit une autre Statue d'or, qui s'appelloit le *Signe*, & qui avoit une Colombe d'or sur la tête. Deux fois par an on la menoit en

procession vers la Mer. On voyoit encore dans ce Temple plusieurs autres Statues, comme celles d'*Apollon*, d'*Atlas*, de *Mercur*e, de *Lucine*, &c. On gardoit dans les enclos de ce Temple, des Bœufs, des Chevaux, des Lions, des Ours, des Aigles; Animaux qui étoient tous apprivoisés & sacrés. Tout près du Temple étoit un Lac, où des Poissons sacrés étoient conservés & nourris. Il y avoit au milieu du Lac un Autel, qui paroissoit flotter sur l'eau. Un grand Autel de bronze, & un nombre prodigieux de Statues de Rois & de Prêtres, étoient hors du Temple.

Rien n'est plus remarquable que l'Oracle qui étoit dans le Temple. On y voyoit des Images qui marchaient, qui suaient, qui rendoient des Oracles; & l'on entendoit souvent du bruit dans le Temple, quoique les portes en fussent fermées. L'Oracle d'*Apollon* étoit le principal de tous, il rendoit ses réponses lui-même, & il étoit le seul Dieu qui tût couvert d'habits, afin sans doute qu'on pût mieux se cacher sous cette enveloppe, lorsqu'il seroit question de rendre des Oracles. Cet *Apollon*, lorsqu'il daignoit répondre à quelqu'un qui le consultoit, commençoit par faire quelque mouvement; sur quoi les Prêtres accouroient incontinent pour le lever en haut; car, s'ils tardaient à venir à son secours, il suoit d'angoisse, & se démenoit comme un possédé. Cependant, il traitoit assez mal les Prêtres qui l'assistoient, les poussant avec violence, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, jusqu'à ce que le Grand Prêtre fût venu à lui, & lui eût proposé sa question. Si la question lui

lui déplaisoit, il se retiroit; sinon, il pouffoit les porteurs en avant.

Jugez par-là de l'habileté de tous ces Prêtres dans leur profession. Mais qui ne s'apperoit cependant, malgré toute leur habileté, qu'ils étoient de maitres fourbes. On pourroit aujourd'hui imiter tout ce qu'ils faisoient, & même aller beaucoup au-delà : peut-être tenteroit-on de le faire, si le siècle où nous vivons étoit moins éclairé. On trouveroit encore des Dupes & des Impositeurs; mais il y a trop de Philosophes & de gens éclairés, d'ailleurs la Superstition s'est fixée sur d'autres objets. „ Il n'est „ pas surprenant, dit un Auteur tout plein de „ fines & de judicieuses pensées (a), que les effets de la Nature donnent bien de la peine „ aux Philosophes. Les principes en sont si cachés, que la Raison humaine ne peut presque „ sans témérité songer à les découvrir; mais „ quand il n'est question que de savoir si les Oracles ont pu être un jeu & un artifice des Prêtres Payens, où peut être la difficulté? Nous, „ qui sommes hommes, ne savons-nous pas bien „ jusqu'à quel point d'autres hommes ont pu „ être ou Impositeurs ou Dupes ”?

Nous avons remarqué ci-dessus que cet Ouvrage est rempli d'un grand nombre de savantes Notes. Ces Notes roulent sur toutes sortes de sujets; & il paroît, par leur prodigieuse variété, que nos Auteurs ont fouillé presque par-tout, pour ramasser les excellens matériaux qui devoient

(a) *Mr. de Fontenelle, Histoire des Oracles.*

voient entrer dans les Notes dont ils ont orné leur Histoire. Pour donner un exemple de ces Notes, nous choisirons celles qu'ils font, dans l'Histoire des Juifs sous *Josué*, sur la *Grêle* qui tua une partie si considérable de l'Armée des Cananéens. Ils prétendent qu'il est clair, pour ceux qui entendent l'Hébreu, que ce furent des *Pierres* proprement dites, qui tombèrent sur ces Peuples. Il y a dans l'Original, & *l'Eternel fit tomber de grandes Pierres sur eux*, & un plus grand nombre mourut par אבני הברד, *Abrahabad*, les *Pierres de grêle*, que par l'épée.

Cette dernière expression a engagé les Septante, & après eux *Josèphe* (a) & l'Auteur de l'Ecclesiastique (b) à croire qu'il tomba seulement à cette occasion une *Grêle* d'une grosseur extraordinaire, ce qui s'accorde assez avec le génie de la Langue Sainte. „ Mais, d'un autre côté, „ disent nos Auteurs, il est certain que tant s'en „ faut que ce soit là le sens naturel du Texte, „ qu'à notre avis le mot de *Grêle* n'est employé „ ici que pour marquer la vitesse, la quantité, „ & la grosseur des *Pierres*; & l'expression de „ tomber comme *Grêle* est non seulement com- „ mune à tous les Anciens, mais a aussi été con- „ servée dans la plupart des Langues modernes: „ considérations qui ont porté plusieurs Savans à „ assurer qu'une pluie miraculeuse de *Pierres* „ réelles fournissoit l'explication la plus naturel- „ le des termes de l'Original (c) ”. La raison
qui

(a) Ant. L. V. C. 1.

(b) Ecclef. XLVI. 6.

(c) H. Grotius, Masius, Bonfret. Ger. Vossius, Jun. Munst. & plusieurs autres.

qui a porté *Grætius* à croire que c'étoient des Pierres réelles , c'est qu'il a trouvé plusieurs exemples parallèles dans l'Histoire profane. Mr. *Le Clerc* a ôsé affirmer que ce n'étoit qu'un grand Orage de Grêle, & traite d'impostures les pluies de Pierres, dont quelques Historiens font mention, & de folie les efforts que plusieurs Auteurs ont faits pour expliquer ce phénomène d'une manière naturelle.

Pour faire voir que Mr. *Le Clerc* est dans l'erreur, nos Auteurs examinent d'abord les témoignages que l'Histoire leur fournit sur le sujet en question, & ensuite les argumens qui ont été produits en faveur de la possibilité de ces sortes d'événemens. A l'égard du premier article, ils nous apprennent que sous le règne de *Tullus Hostilius*, successeur de *Numa Pompilius*, il tomba du Ciel sur le Mont Albe des Pierres, de la même manière que la Grêle quand elle est chassée par le vent (a). Les Romains refusèrent d'ajouter foi à un événement si extraordinaire, jusqu'à ce que la chose leur eût été confirmée par ceux qu'ils envoyèrent sur les lieux pour vérifier le fait. Une autre pluie de Pierres tomba encore dans la suite sur la même Montagne, & dura deux jours entiers (b). La même chose arriva à Rome, à Capoue, & en plusieurs autres endroits d'Italie (c). Ces Pierres étoient quelquefois chaudes, quelquefois froides, quelquefois comme de

(a) T. Liv. *Lib. I. Dec. I.*

(b) Idem, *Lib. XXV, XXX, XXXIV.*

(c) Voyez encore de *Bell. Afric. c. 47. Aman. Bell. Civit. L. IV. August. de Civit. L. CXI. c. 32. &c.*

de dures mottes de terre, & quelquefois comme de la poussière ou du sable.

Joignez à ces exemples un fait que nos Auteurs donnent pour certain, savoir que des Pierres ont été soutenues en l'air pendant un tems considérable, & sont ensuite retombées avec une grande force à terre. Telle étoit cette Pierre qui, au raport de *Plutarque* (a), tomba en Thrace dans la rivière d'Argos, qu'*Anaxagore* crut être venue du Soleil (b), & que l'Auteur dont *Plutarque* a tiré ce fait nous assure (c) avoir flotté en l'air comme une Nuée lumineuse pendant soixante & quinze jours, durant lesquels plusieurs morceaux s'en détachèrent, à peu près comme ce qu'on nomme folets. La Pierre même étoit d'une si prodigieuse grosseur, que *Pythagore* ne voulut jamais croire, avec *Aristote* (d), qu'elle avoit été emportée de quelque rocher, & élevée en l'air par quelque vent véhément, parce qu'il auroit été impossible qu'elle s'y fût si longtems soutenue que *Damachus* affirme qu'elle fit. *Plin*e assure qu'on la conservoit encore soigneusement de son tems, & dit qu'elle étoit de la grandeur d'un chariot à quatre roues (*magnitudine Vebis*), & d'une couleur obscure. Telle étoit encore celle qui tomba en Alsace, au milieu d'un Orage de Grêle, le 29 de Novembre 1630 (e). Cette Pierre, que l'on

(a) Vit. Lissand.

(b) Voyez Diog. in *Ana.* & Not. Menag. in *Laert.*

(c) *Damachus ap. Plut. ubi supra.*

(d) *Meteorelog. L. I. c. 7.*

(e) *Gesner & Anl. de Boot. Hist. Lapid. & Gem.*

l'on conserve encore dans une Eglise, pèse près de trois cens livres. Telles étoient enfin les Pierres que le Comte *Marcellin* affirme être tombées en Thrace l'an 1452, & plusieurs autres dont il seroit superflu de faire mention.

Ce n'est pas encore tout. Nos Auteurs rapportent des exemples de quelques autres sortes de pluies de Pierres, qui sont plus naturelles que les précédentes, comme étant causées par de violens Ouragans, par des Tremblemens de terre, ou par des Feux souterrains. De la première sorte étoit celle qui tomba sur les Perses, lorsqu'ils allèrent pour piller le Temple de Delphes (a) : phénomène que quelques Voyageurs assurent être très ordinaire dans quelques endroits de l'Amérique (b). Celle, qui tomba sur les Gaulois, lorsqu'ils tentèrent la même entreprise, est attribuée à un violent Ouragan par *Pausanias*, & par *Justin* à un Tremblement de terre (c). La dernière sorte est celle, qui est causée par des Feux souterrains, & dont nos Auteurs se contentent de produire un seul exemple remarquable de nouvelle date, savoir, de celle qui précéda l'étonnante émerfion de l'Isle de Santorino hors de l'Archipel, l'an 1707, dont voici quelques circonstances. Un bruit terrible semblable à celui que font de grosses pièces d'artillerie, ou le Tonnerre, se fit entendre pendant plusieurs jours, durant lesquels on vit s'élever hors de la Mer, comme autant de fusées, une quantité prodigieuse de Pier-

(a) Diod. Sicul. Bibl. L. XI.

(b) Voyages de *Coréal*, &c.

(c) *Pausan.* L. I. *Just.* L. XXIV, vers la fin.

Pierres, qui allèrent retomber à cinq milles de l'endroit d'où elles étoient parties. Pendant ce tems, l'air étoit rempli d'une fumée épaisse & sulfureuse, mêlée de cendres, qui tombèrent en telle abondance, que les Pais voisins en furent couverts. Quelque chose de pareil arriva l'an 1538 en Italie (a), près du Village de Tripergola, d'où, après plusieurs secousses, & un Tremblement de Terre, qui dura deux jours, pendant lesquels l'air fut rempli d'une épaisse poussière, mêlée de Pierres, qui tomboient du Ciel, on vit une Montagne, qui s'étoit formée au milieu du Lac de Lucréno.

Reste à prouver la possibilité de la formation de ces Pierres en l'air. Rien n'est plus facile, suivant nos Auteurs; &, à l'aide d'une supposition bien simple, ils vont rendre raison de tout. Voici comment. „ Que de la poussière, du „ sable, de la terre, & d'autres matériaux, „ puissent être transportés dans l'air à une considérable hauteur par un tourbillon de vent, est „ un phénomène très ordinaire; ainsi tout ce „ que nous avons à supposer ici est, que ces „ matières se sont mêlées avec des exhalaisons „ sulfureuses, bitumineuses, ou huileuses, & „ avec l'humidité des Nuées, se sont durcies „ ensemble par leur propre pesanteur & par la „ pression de l'air & des Nuées, & sont ensuite tombées quand elles ne pouvoient plus être „ soutenues ”. Pour donner plus de poids à cette explication, & faire voir qu'elle n'a rien de

(a) Montfaucon, dans son *Voy. d'Italie*,

de forcé, on raporte ici dans une Note un fait tiré d'un Auteur (a) que l'on dit être très croyable, lequel assure qu'il tomba dans le voisinage d'Abdone douze cens Pierres, de couleur de fer rouillé, unies, dures, d'une couleur sulfureuse, & à tous égards assez semblables à celles qu'on nomme communément Pierres de Tonnerre. Ces Pierres tombèrent du milieu d'un Tourbillon, qui parut comme une atmosphère de feu, & il y en eut parmi de si grandes, qu'une d'elles pesoit soixante, & une autre cent & vingt livres. Tout ce que nos Auteurs concluent de ces évènements & de la possibilité de la formation de ces Pierres en l'air, c'est qu'il n'y a rien là que de naturel, & qui n'ait parfaitement pu arriver durant la défaite des Cananéens; que, par conséquent, il n'est nullement nécessaire d'avoir recours à l'Allégorie afin d'échapper à l'obligation d'avouer que le fait étoit miraculeux, ni à l'assistance des bons ou des mauvais Esprits, pour prouver la possibilité du prétendu Miracle, comme ont fait quelques Auteurs (b); *puisque tout ce qu'il y avoit de surnaturel dans cet événement étoit simplement d'avoir dirigé la tempête d'une manière à la faire tomber sur les Cananéens.*

- Que le Lecteur juge à présent, par tout ce que je viens de rapporter, & dont une bonne partie est renfermé dans les Notes, de la prodigieuse & agréable variété qui se trouve dans cet Ouvrage; des recherches immenses qu'ont dû faire

(a) Cardan. *de Variet.* Lib. XIV. c. 72.

(b) Masius, Bonfrer. & autres.

faire nos Auteurs pour recueillir les matériaux propres à orner & embellir un si superbe & si vaste édifice ; & des grands avantages que le Public, & sur-tout les Savans de tout ordre peuvent retirer de ce travail. Ces Notes, dont il est chargé, ou plutôt, dont on l'a enrichi & orné, sont souvent autant de Dissertations, dans lesquelles on a rassemblé avec art presque tout ce que l'on pouvoit dire & alléguer sur les points contestés, ou que l'on veut éclaircir. Quoiqu'il y ait quelques endroits qui méritent d'être critiqués, ou qui soient même défectueux, on ne doit pas croire pour cela que l'Ouvrage ne soit toujours très digne de l'approbation & de l'estime du Public, puisqu'il est comme impossible de remplir un plan si vaste & si difficile à exécuter, sans tomber quelquefois dans l'erreur, tantôt faute d'attention ; tantôt parce qu'on suit de mauvais guides, ou bien parce qu'on est imbu de préjugés, qui n'empêchent que trop souvent les plus Grands-hommes de discerner le vrai d'avec le faux.

Je doute, par exemple, que le sentiment que nos Auteurs paroissent avoir adopté, touchant cette *Grêle de Pierres* qui tomba sur les Cananéens, doive trouver un grand nombre de Sectateurs, sur-tout parmi ceux qui ajoutent moins de foi à des faits peu avérés, qu'à ce qui est comme démontré en Physique. Quant à moi, il me semble que ce sentiment, de la manière qu'ils l'exposent, n'est point appuyé de bonnes preuves, & que la plupart des faits qu'ils allèguent en leur faveur, sont ou incertains, ou chimériques

qués & manifestement faux , ou entierement contraires au cours ordinaire de la Nature.

Quoique mon dessein ne soit nullement de m'arrêter ici beaucoup sur cette question de Physique , je crois cependant que , sans sortir des bornes d'un Extrait , je puis bien exposer quelques-unes des difficultés qui se présentent à mon esprit , dût-on me reprocher que je fais un écart. Il n'y a point de Loi qui oblige un Journaliste d'être muet ; & il l'est en quelque sorte lorsque , dans un Extrait , il ne fait que suivre son Auteur , sans rien produire de son fonds. Après tout , un peu de critique anime & reveille les esprits endormis , elle répand du jour sur les matières contestées , elle fait envisager le sujet que l'on traite de plus de manières , & fait presque toujours plaisir au Lecteur , qui aime à voir le fort & le foible , le pour & le contre d'une Hypothèse. Mais , me dira-t-on , vous allez vous attirer à dos tous les Auteurs de cet Ouvrage , ils forment une petite Société bien assortie , bien unie , & par conséquent redoutable ; & vous pourriez bien succomber sous leurs coups. Je ne crois pas avoir rien de tout cela à craindre. Ces Messieurs sont gens d'esprit , nullement entêtés de leurs sentimens , & tout disposés à changer d'idées , lorsqu'ils croiront s'être trompés. Voici donc les objections que j'ai à leur faire ; s'ils y répondent , & que leurs raisons me paroissent plus solides que les miennes , je changerai de sentiment. Voilà tout le risque que je cours.

1. Presque tous ces faits de pluies de Pierres,

du moins de celles qui sont d'une grosseur un peu considérable, doivent être regardés comme impossibles, & comme contraires à toutes les Loix de la pesanteur, qui nous apprennent qu'un corps pesant, massif, dur, & d'un volume considérable, ne sauroit jamais être longtems suspendu en l'air sans retomber par son propre poids vers le centre de la Terre, où il tend, & où il est comme attiré, à moins qu'il n'y soit soutenu & arrêté par un obstacle capable de résister à cette force qui le porte & le pousse continuellement en embas. Telle est la Loi de la Gravité, & cette Loi ne souffre aucune exception. Jetez un Corps pesant en enhaut, il montera; mais vous le verrez bientôt redescendre avec impétuosité, lorsque la Gravité lui aura fait perdre le mouvement qui lui avoit été imprimé pour monter.

2. Vous me direz que l'air peut faire résistance aux Pierres, dont il est ici question, & que cette résistance leur tenant lieu d'appui & de soutien, s'oppose à leur chute, & même d'autant plus qu'elles ont plus de volume. Je conviens de cette résistance de l'air sur les corps qui tombent; mais cette résistance doit être très peu de chose, & presque insensible, sur des Pierres telles que celles qu'on allègue ici pour exemples, puisque leur masse l'emporte infiniment sur la résistance de l'air. Des corps fort poreux, comme du bois de Liège, par exemple, tomberont, je l'avoue plus lentement que d'autres corps moins poreux, comme des morceaux de bois de Sapin ou de Chêne, parce que ces corps extrême-

mément poreux ont plus de volume ou de superficie, & moins de masse; mais cependant ils ne laisseront pas de tomber, malgré leur grand nombre de pores, & vous ne verrez jamais un morceau de Liège se soutenir longtems en l'air, s'il ne trouve d'autre résistance que ce même air. Or comparez, je vous prie, la pesanteur spécifique du bois de Liège avec celle de la plupart des Pierres que l'on suppose être tombées avec l'orage, & vous verrez quelle différence il y a entre ces deux pesanteurs; celle des Pierres est certainement bien plus considérable que celle du Liège. Si donc du Liège, tout poreux qu'il est, force & surmonte en très peu de tems la résistance de l'air, comment voulez-vous que des Pierres dures, massives, & très peu poreuses, en comparaison du Liège, puissent non seulement s'y soutenir longtems, mais même s'y promener & y planer, en quelque sorte, comme font les Oiseaux.

3. Appliquons ces Principes aux faits surprenans & extraordinaires allégués par nos Auteurs. Que doit-on penser de cette Pierre dont parle *Plutarque* (a) qui flotta en l'air pendant soixante & quinze jours, & qui étoit de la grandeur d'un Chariot à quatre roues. En bonne foi, peut-on regarder comme *certain* un fait de cette nature. Une masse énorme, comme celle-là, a-t-elle pu se soutenir si longtems en l'air? Le croira qui voudra. Pour moi, j'aimerois autant croire que le Prophète *Eli* monta aux Cieux sans mi-

(a) Voyez ci-dessus, pag. 398.

racle, & sans une force surnaturelle qui l'y éle-
leva.

4. Cette autre Pierre, qui tomba en Alsace en 1630 (a), au milieu d'un Orage, & que l'on conserve encore dans une Eglise, ne nous offre-t-elle pas un phénomène aussi incroyable que le précédent? Qui a vu tomber cette Pierre, sont-ce des gens dignes de foi? Cette Pierre pèse, dit-on, près de trois cens livres. Soit. Mais si elle pèse autant, elle ne peut avoir été formée dans l'air, comme on le suppose ici, à moins qu'on ne suppose en même tems une prodigieuse résistance de l'air pendant tout le tems de sa formation, pour s'opposer à sa chute. Quelle devra être cette résistance? Je vous le demande à vous, Messieurs les Physiciens. Que nos Auteurs ne disent-ils plutôt que cette Pierre étoit soutenue en l'air par un Aïman. Mais ils n'élu-deroient pas par-là la force de l'objection. Eh! Messieurs, leur repliqueroit-on, qui soutenoit cet Aïman?

5. Voila donc des faits, qui certainement sont fabuleux, & contraires à toutes les Loix de la Gravité établies par l'Auteur de la Nature dans notre Atmosphère. Cependant on les donne pour naturels, pour certains, & cela sur la foi de gens crédules, peut-être superstitieux, & qui aimoient le merveilleux.

6. Vous êtes plaisant, me diront mes Auteurs, & en même tems bien incrédule. Si nous vous faisons voir que ces Pierres ont réellement pu se for-

(a) Voyez ci-dessus, pag. 398, 999.

former dans l'air, nous croirez-vous? Oh! pour cela, oui, Messieurs, je vous croirai. Prouvez-le seulement. „ De la poussière, *dites-vous*, „ (a) du sable, de la terre, & d'autres matériaux ont pu être transportés dans l'air par un „ Tourbillon; ils ont pu s'y mêler avec des „ exhalaisons sulfureuses, &c. s'y durcir, & „ retomber ensuite quand ils n'ont pu plus être „ soutenus “. Je vous accorde tout cela, Messieurs, & peut-être est-ce trop vous accorder. Mais n'importe, je veux bien, ne pas vous priver de votre meilleur argument, pour qu'on ne puisse pas dire que vous vous êtes battus sans armes. Je n'ai qu'une seule question à vous faire. Quel volume, quelle grosseur, doivent avoir ces Pierres, pour tomber du haut de l'Atmosphère, où elles se sont ainsi formées: & combien de tems y peuvent-elles être suspendues? Si vous me disiez que ces Pierres n'ont pesé qu'une ou deux livres, qu'elles ont été formées dans un instant par la réunion subite des particules qui les composent, & qu'elles sont tombées sur le champ, on pourroit regarder ce phénomène comme possible, & vous dépouilleriez du moins votre Hypothèse de ce qu'elle a de plus rebutant. Mais non, vous ne vous bornez pas à cela, vous rendez le fait infiniment plus merveilleux; & d'un phénomène que vous supposez naturel, vous en faites, sans y penser, un miracle étonnant. Les Pierres que vous alléguerez en preuves sont des masses énormes. L'u-

Cc 4

ne

(a) Ibid. pag. 400.

ne est de la grandeur d'un *Chariot à quatre roues*, & l'autre pèse près de *trois cens livres*. La première s'est promenée dans l'air l'espace de *soixante & quinze jours*, & la seconde est tombée au milieu d'un Orage, sans que l'on puisse savoir si elle s'y soutint longtems.

7. Le fait que vous alleguez ensuite (a), pour faire voir la possibilité de la formation de ces Pierres, ne prouve rien de plus que ceux que je viens de réfuter. Il augmente bien la liste de vos preuves, mais ces preuves, que vous portez en compte, se réduisent toutes à une seule, puisqu'on les détruit toutes du même coup. Je veux parler de ces douze cens Pierres, que vous prétendez être tombées dans le voisinage d'Abdone, dont une pesoit *soixante*, & une autre *cent & vingt livres*. Pourquoi ne tomboient elles pas, ces deux dernières Pierres, avant que d'être parvenues à une pesanteur si considérable? Dites-moi si l'air, en aucun lieu de la Terre, peut résister à la chute d'une Pierre de cinq ou six livres, que l'on y supposeroit suspendue, & vous voulez que celles-ci n'aient forcé la résistance de l'air, qu'après avoir aquis une pesanteur infiniment plus grande.

8. Tenez, Messieurs, vous n'aviez besoin que d'une seule preuve, & vos Adversaires vous auroient tenus quitte pour tout le reste. Il ne falloit qu'un seul fait de la nature de ceux que vous apportez; mais ce fait devoit être bien prouvé, bien avéré. On voudroit savoir, avant tout,
si

(a) Ibid. pag. 400, 401.

si ces faits sont vrais. Produisez quelques bons témoins oculaires, très dignes de foi, à qui des apparences trompeuses ne puissent en imposer, & on vous donnera gain de cause. Mais, me direz-vous, la Pierre tombée en Alsace se conserve encore dans une Eglise, chacun peut la voir, & c'est un fait que bien des Voyageurs ne révoquent point en doute. Allons doucement. Je conviens de l'existence de cette Pierre. Mais prouvez-moi qu'elle se soit formée dans l'air, & qu'elle en soit tombée. Voilà le point de notre question. Il y a quelques années que l'on gardoit en Champagne, dans une Eglise, le *Prépuce* de *Jésus-Christ*; c'étoit une Relique que l'on conservoit précieusement. Les Prêtres & le Peuple ne doutoient point que ce curieux morceau ne fût une pièce authentique. Un bon Huguenot, peu crédule, qui seroit venu leur demander des preuves de la véracité d'un fait si peu croyable, se seroit-il contenté de l'exhibition de cette pièce? Je ne doute point de l'existence de votre Relique, auroit-il dit, mais prouvez-moi que ce soit réellement le *Prépuce* de *Jésus-Christ*.

9. Je suis assez surpris, Messieurs, qu'une partie du même événement passe chez vous pour quelque chose de naturel, tandis que vous regardez le reste comme miraculeux & surnaturel. Ne croyez pas que mon dessein soit de vous critiquer mal à propos; tout ce que j'ai à vous opposer dans cette neuvième Remarque est entièrement fondé sur ce que vous avancez clairement & en termes bien formels. Lorsque vous parlez de la formation de ces Pierres en l'air, &

de leur chute, vous dites qu'il n'y a rien en tout ceci que de naturel, & qui n'ait parfaitement pu arriver dans la défaite des Cananéens; & que par conséquent, il n'est nullement nécessaire d'avoir recours à l'Allégorie, afin d'échapper à l'obligation d'avouer que le fait étoit miraculeux, comme a fait Le Clerc, ni à l'assistance des bons ou des mauvais Esprits pour prouver la possibilité du prétendu Miracle, comme ont fait d'autres. Voilà la première partie de l'évènement, celle-là même que vous regardez comme naturelle. Voyons maintenant la seconde partie, la miraculeuse & surnaturelle. La voici, de la manière que vous vous exprimez vous-mêmes. *Tout ce qu'il y avoit, dites-vous, de surnaturel dans cet évènement étoit simplement d'avoir dirigé la tempête d'une manière à la faire tomber sur les Cananéens.*

Vous m'allez peut-être demander, d'où me vient cette surprise & mon étonnement: Voici ma réponse. Cette surprise me vient de ce que vous voulez que l'on trouve du miraculeux dans ce qui n'a rien d'extraordinaire, & que vous en mettiez dans ce qui paroît tout-à-fait surnaturel, & contre toutes les Loix connues de la pesanteur. Je crois vous avoir prouvé, dans mes Remarques précédentes, l'impossibilité de la formation de ces Pierres, telle que vous la supposez; ainsi, si le fait est vrai, s'il est réellement tombé de telles Pierres du haut de l'Atmosphère, ce phénomène doit passer pour miraculeux. Reste à vous prouver que la seconde partie de l'évènement, que vous prétendez être surnaturelle,

Octobre, Novembre & Décembre, 1742. 418.

relle, n'a rien au contraire de miraculeux, & qui ne puisse arriver très naturellement.

Pour rendre la chose sensible, il est nécessaire de rapporter auparavant le Texte de l'Ecriture, parce que l'explication de cet événement doit être fondée sur les circonstances mêmes qui l'accompagnaient. Le fait est exposé dans le Chapitre X de Josué, en ces termes. Josué donc vint promptement à eux, & monta de Guilgal toute la nuit (a). Et l'Eternel les mit en déroute devant Israël, qui en fit un grand carnage près de Gabaon; & les poursuivit par le chemin de la Montagne de Beth-horon, & les battit jusqu'à Hazéka, & jusqu'à Makkeda (b). Et, comme ils s'enfuoient de devant Israël, & qu'ils étoient à la descente de Beth-horon, l'Eternel jetta des Cieux sur eux de grosses Pierres jusqu'à Hazeka, dont ils moururent; & il y en eut encore plus de ceux qui moururent des Pierres de Grêle, que de ceux que les enfans d'Israël tuèrent avec l'épée (c).

Remarquez bien, je vous prie, l'instant de la chute de ces Pierres ou de cette Grêle. Elles tombèrent, ces Pierres, dans le moment même que les Cananéens étoient en déroute, & qu'ils prenoient la fuite avec le plus de précipitation. Cette déroute d'une Armée entière, cette fuite précipitée, ne pouvoit que causer dans l'air une agitation extraordinaire. La Nuée flottoit alors sur la tête de ces Troupes en desordre. Agitée, & ébranlée par les secouffes continuelles & violentes qu'elle reçoit de l'air inférieur, elle se rompt,

(a) Vers. 9.

(b) Vers. 10.

(c) Vers. 11.

rompt, elle se defunit, & ne pouvant plus se soutenir, elle fend l'air à l'endroit où elle rencontre le moins de résistance, & tombe impétueusement sur les Cananéens.

Voilà de quelle manière j'explique, sans être Théologien, cet endroit de l'Ecriture. Faisons voir maintenant que cette explication n'a rien que de très conforme à la nature de l'évènement en question, & qu'elle s'accorde parfaitement avec les observations qui ont été faites sur ces sortes de phénomènes par des Philosophes qui ont examiné de près, & avec le plus de sagacité, les effets les plus surprenans.

La première de ces Observations est de Mr. Parent, Membre de l'Académie des Sciences, & c'est Mr de Fontenelle qui en a fait part au Public dans son Histoire de cette même Académie. Voici la relation de cet évènement, tel que Mr. de Fontenelle le rapporte. „ Le 15 de „ Mai il tomba aux environs d'Iliers une quantité prodigieuse d'une Grêle, qui étoit prodigieuse aussi par la grosseur. La moindre étoit „ grosse comme les deux pouces, la plus grosse „ l'étoit comme le poing, & pesoit cinq quartiers, & la moyenne étoit de la grosseur des œufs de Poule, & en plus grande quantité. Il „ en tomba en plusieurs endroits de la hauteur „ d'un pied. Il y eut 30 Paroisses, dont les „ Blés furent coupés, comme si on y eût passé la faucille. Les Habitans d'Iliers voyant ce „ ravage eurent recours à leurs Cloches, qu'ils „ sonnèrent avec tant de vigueur, que la Nuée „ se fendit au-dessus de leur Paroisse en deux „ par-

parties qui s'écarterent chacune de leur côté, enforte que cette seule Paroisse au milieu de 30 autres qui n'avoient pas de si bonnes Cloches, n'a presque pas été endommagée, &c. (a).

Cette première Observation, qui paroît être contraire à l'explication que je viens de donner, ne la détruit nullement, comme je le ferai voir ci-dessous, & comme le prouve en effet une autre Observation que voici. „ Il y eut en „ Basse Bretagne, la nuit du 14 au 15 Avril „ 1718, un Tonnère extraordinaire, dont Mr. „ *Deslandes*, qui étoit alors à Brest, a donné l'histoire à l'Académie. Il fut précédé par des orages & des pluies, qui avoient duré presque sans interruption pendant plusieurs jours; enfin vint cette nuit du 14 au 15, qui se passa presque toute en éclairs très vifs, très fréquens, & presque sans intervalles. Des Matelots, qui étoient partis de Landerneau dans une petite Barque, éblouis par ces feux continuels, & ne pouvant plus gouverner, se laissèrent aller au hazard sur un endroit de la Côte, qui, par bonheur, se trouva saine. A quatre heures du matin il fit trois coups de Tonnère si horribles, que les plus hardis frémirent. Environ à cette même heure, & dans l'espace de Côte, qui s'étend depuis Landerneau jusqu'à St. „ *Paul de Léon*, le Tonnère tomba sur 24 Eglises, & précisément sur des Eglises où l'on sonnoit pour l'écarter. Des Eglises voisines, où l'on

(a) Hist. de l'Acad. An. 1703. pag. 25.

„ l'on ne sonnoit point, furent épargnées. Le
 „ Peuple s'en prenoit à ce que ce jour-là étoit
 „ celui du Vendredi Saint, où il n'est pas per-
 „ mis de sonner. Mr. *Deslandes* en conclut que
 „ les Cloches, qui peuvent écarter un Ton-
 „ re éloigné, facilitent la chute de celui qui est
 „ proche & à peu près vertical, parce que l'é-
 „ branlement qu'elles communiquent à l'air dis-
 „ pose la Nuée à s'ouvrir.

Je me bornerai à ces deux Observations pour ne pas donner trop d'étendue à mes Remarques. Elles prouvent l'une & l'autre que l'air agité par le son des Cloches peut rompre une Nuée & la faire ensuite tomber, ou à quelque distance de là, ou sur l'endroit même d'où vient l'agitation de l'air. Tout cela dépend de bien des circonstances, d'un Vent, par exemple, qui dirige & détermine en même tems la Nuée plutôt d'un côté que de l'autre, du plus ou du moins de résistance que fait la Nuée même contre les premières secousses qu'elle reçoit. On a observé que les coups de Canon produisoient le même effet que le son des Cloches, ils sont même plus efficaces. *Ils dispersent les parties de la matière de la Foudre, en rompant les traînées qu'elle forme, soit qu'elles ne fassent que commencer à s'élever dans l'air, ou qu'elles s'y trouvent déjà suspendues (a).*

Appliquons cela à l'évènement en question. Dans le tems que les Cananéens s'enfuyoient de devant Israël, & qu'ils étoient à la descente de
 Beth-

(a) Voyez sur cela Mr. *Musschenbroek*, dans son *Essai de Physique*, pag. 376.

*Beeth-horon, l'Eternel jetta des Cieux sur eux de grosses Pierres jusqu'à Hazeka. L'idée que donne par-là l'Auteur sacré, c'est que la Nuée se rompit & tomba, au moment même que les Cananéens prenoient la fuite. Le mouvement impétueux de toute une Armée qui est en déroute, ne peut que causer dans l'air une violente agitation, & des espèces d'Ondes qui partant brusquement de la surface de la terre, & se succédant les unes aux autres, vont porter le désordre à plus ou moins de hauteur de l'Atmosphère, suivant le plus ou moins de force & de mouvement communiqué à ces Ondes. Une petite pierre jettée légèrement dans l'eau peut vous donner une idée claire de ce qui se passe dans l'air. Dans l'instant de sa chute vous voyez dans l'eau une infinité d'Ondes qui se succèdent régulièrement, & vont s'étendre beaucoup au-delà du centre d'où elles partent. Ces Ondes se font plus facilement dans l'air, & s'y propagent davantage, parce que l'air fait moins de résistance que l'eau. Après cette explication, qui est claire, nette & précise, je demande au Lecteur s'il trouve du *sur-naturel* dans l'évènement dont nous parlons. S'il y en a, il faut en supposer & en mettre dans tous les cas où une Nuée vient à se rompre, & à briser, détruire ou écraser les corps qu'elle rencontre dans sa chute. Je vous avoue que je ne vois dans tout cela ni miracle, ni rien d'extraordinaire. C'est à nos Auteurs à répondre à ce que je viens d'alléguer. Tout ce que je crains, c'est que le Lecteur ne se plaigne de m'être trop étendu sur cet article. J'ai trouvé le*

sujet

sujet beau, curieux, important; & j'ai cru que les Philosophes, & les Théologiens mêmes, me sauroient gré de l'avoir préféré à une infinité d'autres qui n'ont besoin d'aucun éclaircissement.

Les autres matières, renfermées dans ce Volume, sont en trop grand nombre, pour les parcourir toutes dans un Extrait. Parmi les articles qui paroissent les plus curieux, celui où nos Auteurs donnent la *Description du Pais de Promission*, mérite peut-être le plus d'être connu, tant à cause de sa grande variété, que parce qu'il ne sauroit manquer d'intéresser la plupart des Lecteurs. Nos Auteurs semblent avoir fouillé par-tout, pour ne rien omettre de ce qui pouvoit contribuer à rendre cette *Description* parfaite & complète. Comme le champ est trop vaste pour nous arrêter sur toutes les particularités qui méritent d'être rapportées, nous nous bornerons à ne donner de cette Pièce qu'une idée générale qui en fasse connoître & le plan & le contenu.

Ce fameux Pais connu sous le nom de *Canaan*, ou *Chanaan*; a été successivement désigné par divers autres noms, dont nos Auteurs donnent la liste, & dont ils font voir en même tems la véritable origine & l'étymologie. Après avoir donné une idée de sa Situation, de ses Limites, & de sa Division, ils entament ce qu'il y a de plus essentiel & qui mérite le plus d'être détaillé, savoir, la Description des principales parties du Pais. Les Montagnes, dont ils font d'abord mention, & qu'ils décrivent d'après les plus célèbres Voyageurs, sont le Liban, le Mont Hermon,

mon, le Mont Carmel, le Thabor, & la Montagne des Oliviers. Voici, en peu de mots, ce qu'ils nous apprennent de cette dernière.

La Montagne des Oliviers est éloignée environ d'un mille de Jérusalem, & commande la plus grande partie de cette Ville. Il faut cependant remarquer que, comme Jérusalem est elle-même fort élevée, la Montagne des Oliviers, vue de cette Ville, ne paroît nullement haute (a); & c'est ce qui a fait qu'un Poète (b) la désigne simplement par le nom de Colline. On prétend qu'elle a été quelquefois le séjour du *Shekinah* (c). Ceux qui l'ont placée sur les confins de la Galilée, se sont certainement trompés (d). Elle a été en réputation, & mérite de l'être encore, pour sa fertilité. Voici la description qu'en fait un Auteur du septième siècle (e).

„ On n'y trouve presque aucun arbre que des
 „ Oliviers, suivant le témoignage d'*Acculfus* :
 „ cependant comme le terrain y est fort fertile,
 „ il produit aussi des Vignes, du Froment & de
 „ l'Orge ”. Le côté occidental est, comme
 nous l'apprend un autre Auteur (f), „ couvert
 „ d'Oliviers, d'Amandiers, de Figuiers, & de
 „ Palmiers: la terre, qui y est d'une fécondité
 „ admirable, semble, en produisant moins qu'el-
 „ le

(a) Phoc. in *Descript. Loc. Terr. Sanct.*

(b) Perdic. Ephes. in *Descript. Hierosolym.*

(c) Idem, *ibid.*

(d) Nos Auteurs le prouvent dans une Note.

(e) Adamnan de *Loco Sanct.* Lib. I. apud Reland.

Palast. illust.

(f) Sandys, *Trav.* Lib. III.

„ le ne pourroit faire, reprocher aux Barbares
 „ leur négligence à la cultiver.

Cette Montagne est extrêmement fréquentée par les Pèlerins, qui visitent Jérusalem. Pour ce qui regarde les Voyageurs, qui ont parcouru ces quartiers, ils ne manquent pas de faire l'énumération de tous les Sanctuaires, qui se trouvent sur cette hauteur. „ On nous y montra, dit un

„ d'eux (a), environ aux deux tiers du chemin, des Grottes, qui alloient en serpentant sous terre, & qui s'appellent les *Grottes des Prophètes*. Un peu plus haut nous vîmes douze

„ Voutes en arcade sous terre, l'une à côté de l'autre, lesquelles avoient été bâties, disoit-on, en mémoire des douze Apôtres, qui avoient compilé en cet endroit leur confession de foi.

„ Soixante pas plus haut, on arrive à un endroit, où *Jésus-Christ*, suivant une tradition du Pais, prédit la destruction de Jérusalem (b). Un peu plus haut, à la main droite, est

„ le lieu où *Jésus-Christ* dicta, pour la seconde fois, à ses Disciples, l'Oraison Dominicale (c). Un peu au-dessus est la Caverne de Ste. *Pélagie*. En continuant à monter, on trouve

„ un Colonne qui marque le lieu, où un Ange avertit la Ste. Vierge qu'elle n'avoit plus que trois jours à vivre. Enfin, au sommet même de la Montagne est la place, d'où notre Sau-

„ veur monta au Ciel. Ici étoit autrefois une grande Eglise bâtie à l'honneur de ce glorieux

„ triom-

(a) Maund. *Journ. from Aleppo to Jerus.* p. 103.

(b) Matth. II. 4.

(c) Luc. XI. 1, 2.

„ triomphe. Mais, tout ce qui en reste à pré-
 „ sent est seulement un Dôme octogone, qui
 „ peut avoir huit verges de diamètre, & qui est
 „ posé, dit-on, au dessus de l'endroit où les
 „ pieds de *Jésus-Christ*, (d'un desquels on pré-
 „ tend encore discerner l'empreinte); touchè-
 „ rent pour la dernière fois la terre. L'emprein-
 „ te de l'autre pied y étoit aussi autrefois; mais
 „ les Turcs l'ont transportée dans une grande
 „ Mosquée qu'ils ont au haut de la Montagne
 „ de *Moriab*. A deux stades de cet en-
 „ droit, vers le Nord, est la partie la plus élevée
 „ de la Montagne des Oliviers, & sur laquelle
 „ étoit autrefois une Tour. appelée *Kiri*
 „ *Galilei*. Cet ancien monument subsistoit en-
 „ core il y a deux ans, mais il fut démoli par
 „ un Turc, qui avoit acheté le champ où cette
 „ Tour étoit située.

Les Turcs affectent d'avoir tant de vénéra-
 tion pour le Dôme, qui couvre l'empreinte du
 pied de notre Sauveur, qu'ils défendent quel-
 quefois aux Chrétiens d'y entrer, leur permettant
 simplement de se tenir à la porte, pour y faire
 leurs dévotions, & regarder la pierre où est l'em-
 preinte, à la distance d'environ quatre coudées
 (a). Cette défense ne peut être attribuée qu'à
 l'humeur sévère du Gouverneur, rien de pareil
 n'ayant été pratiqué ni avant (b), ni après (c).
 Il se pourroit aussi que cette prétendue vénéra-
 tion

(a) Radziv. *Peregrin. Jersalem.* pag. 24.

(b) Idem, *ibid.*

(c) Sandys, *ubi supra.*

tion des Turcs (a) ne fût qu'une finesse pour faire payer aux Chrétiens la permission de contenter leur curiosité.

Telle est la description que nous donnent nos Auteurs de la Montagne des Oliviers, & on peut juger par-là du plan qu'ils ont suivi, dans la description des autres Lieux dont ils font mention. Quoique ce morceau soit rempli d'une profonde érudition, il paroît cependant qu'ils ont omis quelques particularités assez remarquables, qu'un des plus habiles Géographes de ce siècle a cru devoir insérer dans celui de ses Ouvrages qui a le plus augmenté sa réputation (b).

Après avoir parlé des Montagnes, des Plaines, des Vallées, des Solitudes & de la Fertilité du Pais de Promission, nos Auteurs passent aux *Raretés* qui s'y trouvent, & qu'ils divisent en *Raretés Naturelles* & *Artificielles* : division, disent-ils, à laquelle on en pourroit ajouter une autre, en les partageant en *FausSES*, en *Douteuses*, & en *Certaines*; mais ils laissent cette distinction à faire à leurs Lecteurs. Nous nous contenterons d'indiquer ici quelques-unes de ces principales *Raretés*, dont le détail occupe environ 17 pages, toutes chargées de Notes & de Remarques curieuses & importantes.

Parmi les *Raretés Naturelles* nos Auteurs placent des Melons, des Olives, & d'autres fruits de pierre, que l'on trouve sur le Mont Carmel, & qui sont exactement semblables aux fruits mêmes

(a) Maund. *ubi supra*.

(b) Mr. Bruzen la Martinière, dans son *Dictionnaire Géographique*, à l'Article *Oliviers* (la Montagne des).

mes, tant en dehors qu'en dedans. Les Melons en particulier, lorsqu'on les ouvre, répandent une odeur fort agréable. On trouve au même endroit une sorte d'Huitres, & des grappes de Raisin du même genre (a). *Nous ne déciderons pas*, disent nos Auteurs, *si ce sont des jeux de la Nature ou bien des Pétrifications* (b). On trouve dans la Plaine de Jérico des fleurs connues sous le nom de *Roses de Jérico*, auxquelles on attribue des propriétés bien extraordinaires. Les uns disent qu'elles facilitent les accouchemens (c), & qu'elles ne fleurissent que la veille de Noël (d); d'autres prétendent (e) qu'elles fleurissent tous les jours de Fête de Notre-Dame. Rien de plus tabuleux que tout cela. Nos Auteurs remarquent fort bien que ces fleurs s'ouvrent & s'épanouissent en toute saison & à toute heure, pourvu qu'on les mette dans l'eau. D'ailleurs, elles ne sont point particulières à la Plaine de Jérico, puisqu'on en trouve en d'autres endroits, & particulièrement dans les Déserts aux environs du Mont Sinai (f).

Dans une Vallée, qui est entre Bethléhem & le Couvent de St. Jean Baptiste, on voit un Vill-

(a) Le Brun, *Voy. au Levant*, Vol. IV. p. 231. in 4.

(b) On explique ce que c'est dans un Ouvrage qui vient de paroître à la Haye chez J. Neaulme, & qui est intitulé, *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Pétrifications*. Nous donnerons ci-après un Extrait de ces Mémoires, où l'on trouve d'excellentes choses.

(c) Radzivil, *ubi supra*, p. 98.

(d) Thevenot *Voyage au Levant*, Part. I. L. I. c. 41.
Le Brun, *Voyage au Levant*, Vol. I. p. 277. in 4.

(e) Thevenot, *ubi supra*.

(f) Thevenot, *ibid.* Part. I. L. XI. c. 41.

lage nommé Bootes hellad, auquel on attribue l'étrange propriété, qu'aucun Mahométan n'y sauroit vivre plus de deux ans (a). Quand la force manque, disent les Chrétiens du Pais, il faut avoir recours à la finesse. Delà cette fable, qui a peut-être fait assez d'impression sur les Turcs, pour les engager à quitter ce Village (b). *Sandys* dit (c) que cet endroit se nomme *Bexec*, & ajoute que les Chrétiens ont le bonheur de le posséder tout entier, l'air en ayant été mortel aux Mahométans, qui ont voulu s'y établir: ce qui semble donner lieu de douter, si les Turcs ont pris l'épouvante d'eux-mêmes, ou si les Chrétiens ont eu l'habileté de la leur inspirer. *Thevenot* l'appelle (d) *Beticelle*, & rapporte avoir oui dire qu'un Turc n'y pouvoit pas vivre au-delà de huit jours. *Radzivil* (e), qui nomme l'endroit *Bethagil*, renchérit encore sur le Miracle, en faisant mourir en cet endroit tout concis la troisième nuit: prodige qui lui fut attesté par deux Arabes, qui savoient presque la chose par expérience. La première nuit, dirent-ils, que nous y fumes, nous nous sentimes attaqués d'un violent mal de tête: la seconde, leur corps enfla tellement, que, pour prévenir une mort prochaine, ils se firent transporter ailleurs; ce qui n'empêcha pas que l'un d'eux ne fût quatre mois, & l'autre six, avant que de pouvoir se remettre. Notre Voyageur ajoute que, quand il

(a) Maund. *ubi supra*, p. 92.

(b) Idem, *ibid.* pag. 91.

(c) Dans ses Voyages, p. 142.

(d) Voyage au Levant, Part. I. L. XI. c. 47.

(e) In *Peregrin. Jerosolym.* pag. 88.

il vint en cet endroit, aucun des Mahométans, qui étoient avec lui, n'ôsa y entrer. Pour confirmer un phénomène si merveilleux, *Radzivil* attribue la même qualité meurtrière à un Couvent de Religieuses, éloigné de trois milles de Damas: le tout par une faveur singulière de Dieu, pour garantir ces chastes Vierges des attentats des Payens & des Infidèles.

En voila assez sur les *Curiosités* ou *Raretés Naturelles* du Pais de Promission. Il seroit à souhaiter que nos Auteurs n'eussent pas inféré dans cette liste un si grand nombre de faits fabuleux, ridicules, & qui bien loin d'orner leur Histoire, ne peuvent que la défigurer entièrement. Je conviens que dans leurs Notes ils font remarquer ou la fausseté ou la bizarrerie de ce qu'ils allèguent dans le Texte, sur la foi de quelques Voyageurs crédules, ignorans, & superstitieux; mais tout cela ne les sauve pas du reproche qu'on pourra toujours leur faire, d'avoir donné place dans un Ouvrage, où doit régner le bon goût, à quantité de contes absurdes, qui ne méritoient nullement d'être tirés du boubier où on les a puisés.

L'article qui concerne les *Raretés Artificielles* l'emporte infiniment sur le précédent. On y apprend quelque chose de réel, de mieux prouvé, de mieux constaté, & par conséquent de plus satisfaisant pour les personnes judicieuses. J'en extrairai quelque chose pour en donner une idée au Lecteur.

Rien n'est plus digne de l'attention des curieux que les Ruines de Ptolémaïde, ou de St.

Jean d'Acre. Elles semblent donner lieu de supposer que la Ville n'étoit composée que de Palais; elle avoit deux murailles bien fortifiées de bastions, chacune desquelles avoit un fossé revêtu de pierres, & plusieurs fausses portes; mais le tout est tourné présentement sens dessus dessous (a). Dans les champs, qui sont aux environs de ces mesures, se trouvent plusieurs grands Globes de pierre, de treize ou quatorze pouces de diamètre, qui ont été employés au siège de la Ville, l'usage des Canons n'étant pas encore connu en ce tems-là (b). Les Ruines les plus remarquables, qu'on voit dans l'enceinte des murailles, sont: 1. La Cathédrale dédiée à St. *André*, pas loin de la Mer, & surpassant en hauteur tous les autres bâtimens; 2. L'Eglise de St. *Jean*, Patron de cette Ville; 3. Le Couvent des Hospitaliers, qui doit avoir été très beau, à en juger par les débris; 4. Le Palais du Grand-Maitre de l'Ordre, dont il reste encore un bel Escalier, & une partie d'une Eglise; 5. Quelques débris d'une grande Eglise appartenant autrefois à un Couvent de Religieuses (c). On y voit aussi, disent nos Auteurs, *les Ruines d'un Palais, dont notre Roi Richard a été le fondateur, à ce qu'on peut juger par ses armes qu'on y apperçoit encore* (d).

Ce qui mérite encore d'être remarqué, ce sont, suivant *Thevenot* (e), les restes d'environ
trente

(a) Sandys, Lib. III. p. 159.

(b) Maund. Journ. from. Aleppo Jerus. p. 54.

(c) Idem, *ibid.*

(d) Sandys, *ubi supra*, p. 160.

(e) Thevenot, *Voyage au Levant*, L. II. c. 53.

ente Eglises, & particulièrement d'une, où les Chevaliers avoient un Trésor, lequel ne fut transporté delà que depuis quelques années, dans un Vaisseau qui s'étoit rendu à Acre, sous prétexte l'y être attiré par des raisons de commerce. *Saxlys* rapporte (a) que ce Trésor étoit dans une Voute de la même Eglise, ce qui étant sçu des successeurs desdits Chevaliers, on envoya, dit-il, environ quarante ans avant son tems quelques Galères de Malthe qui enlevèrent sans peine ce Trésor, les Habitans s'étant enfuis en les voyant arriver. Il paroît par *Maundrell* (b) que cette Eglise étoit la Cathédrale même de St. *André*.

Un second exemple de ces *Raretés Artificielles*, dont nos Auteurs donnent le détail, suffira pour faire juger de la manière dont ils ont décrit les autres. Un Livre comme celui-ci demande qu'on en détache quelques morceaux, pour en donner une plus juste idée au Lecteur, qui se défie souvent d'un Extrait, où l'on se borne à louer ou à critiquer un Ouvrage, sans exposer du moins quelques-unes des principales pièces qui le composent. C'est sur-tout à l'égard des Ouvrages de prix que le Public est fondé à exiger cela d'un Journaliste.

Les fameuses Grottes, auxquelles on a donné le nom de *Sepulcres des Rois*, seront le second & dernier exemple que nous citerons pour faire connoître ces *Raretés*; & nous finirons même par-là cet Extrait, qui paroitra peut-être un peu long, si l'on se rappelle le plan général de ce

Dd 5

Jour-

(a) Trav. L. III. p. 160.

(b) Journ. from, Aleppo Jerus. p. 55.

Journal, mais qu'on trouvera cependant extrêmement court, si l'on considère d'un côté l'importance de l'Ouvrage, & de l'autre la grande abondance des matières qu'il renferme. Rien n'est plus difficile que de déterminer pour quels Rois ces Grottes ont été destinées. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'elles ont servi de Tombeaux, comme il paroît par les Cercueils qu'on y trouve. Le Prince *Radzivil* affirme, que c'est en ce lieu qu'ont été enterrés les Rois de *Juda*: lieu, dit-il, qui étoit autrefois dans l'enceinte des murailles de la Ville, quoiqu'il soit présentement dehors (a). D'autres Voyageurs (b) tombent dans la même erreur; tandis que *Maundrell* (c), qui a examiné la chose avec plus de soin, conclut, comme une chose certaine, qu'aucun des Rois d'Israël ou de Juda n'a été enterré ici, à moins que ce ne soit *Exéchias*. Il se pourroit bien aussi que ces Sepulcres fussent ceux des Fils de *David*, dont il est fait mention dans l'Ecriture (d).

Le tout est un Ouvrage d'un prodigieux travail & d'une excessive dépense, étant entièrement taillé dans le Roc. Au midi de l'entrée, qui peut avoir quarante pas en quarré, est un Portique, qui a neuf pas en longueur, & quatre de largeur. Au devant de ce Portique est une espèce d'Architrave autrefois ornée de fruits & de fleurs, que le tems a détruits ou effacés, & c'est à la gauche de ce Portique qu'on descend

vers

(a) *Peregrin. Jerusol.* p. 104.

(b) Voyez *Le Brun*, *Tbevenot*, &c.

(c) *Journal from Alepto Jerus.* p. 76.

(d) 2 *Chron.* XXXII, 33.

ers les Sepulcres. D'abord on entre dans une grande Chambre de sept ou huit verges en quaré, taillée dans une seule pièce de marbre. Cette Chambre a communication avec cinq ou six autres, dont les deux dernières sont plus profondes que le reste, d'un escalier de six ou sept degrés, par lequel on y descend. Dans chacune de ces Chambres, hormis la première, sont des Cercueils de pierre, placés dans des niches, & autrefois embellis de quelques ornemens de Sculpture, mais à présent brisés en pièces, au moins la plupart. *Maundrell* (a) paroît insinuer que plusieurs de ces Cercueils étoient encore entiers, & *Radzivil* (b) atteste aussi avoir vu des os dans quelques-uns, ce qui semble donner droit de conclurre que, brisés ou entiers, il y en avoit un bon nombre; & cependant *Le Brun* (c) ne fait mention que de trois, dont un étoit en pièces, & les deux autres entiers. *Radzivil* (d) calcule que quarante & quelques Corps peuvent avoir été déposés dans les Niches de ces Chambres, chaque Niche contenant deux Cercueils. *Le Brun* (e) en fait monter le nombre jusqu'à cinquante; mais, comme dans des lieux obscurs, comme ceux-là, on n'est pas fort à son aise, & que, malgré la curiosité dont on est animé, on ne demande pas mieux que d'en sortir, il est naturel que les Voyageurs ne s'accordent

(a) Ubi supra, p. 77.

(b) Ubi supra.

(c) *Voy. au Lev.* Vol. II. p. 195. in 4.

(d) Ubi supra.

(e) Ubi supra.

dent pas exactement entre eux, dans ce qu'ils racontent de ces sortes de lieux.

Ce qui surprend le plus, est l'art avec lequel sont construites les portes de ces Apartemens, toutes étant taillées dans le même Roc que le reste, & tournant sur des Gonds aussi taillés dans le Roc (a); singularité qu'on a d'abord de la peine à comprendre, mais qui a été très bien expliquée, quelque extraordinaire qu'elle paroisse en elle-même. *Maundrell* (b) prit garde que la seule porte, qui étoit encore dans ses Gonds, ne touchoit pas son linteau, à deux pouces près, & observe, à cette occasion, qu'on auroit pu aisément l'ôter des Gonds, & que les portes, qui avoient été jettées à bas, avoient les Gonds d'en-haut deux fois plus longs que ceux d'en-bas, ce qui découvre tout l'artifice.

En voila bien assez pour cette fois. J'avois promis, dans la Partie précédente de cette Bibliothèque, de donner dans celle-ci l'Extrait des Tomes II & III de cette Histoire. Je n'ai pourtant pas tenu ma parole. Pourquoi cela, me direz-vous, & quelle nécessité y avoit-il de promettre une chose que vous n'aviez pas dessein de faire? Voici tout ce que j'ai à alléguer pour ma justification; & si après cela on me trouve encore coupable, je veux bien me condamner moi-même, & courir les risques des reproches qu'on pourra me faire. Je croiois réellement alors pouvoir donner dans un seul Extrait une idée assez étendue de ces deux Tomes; je me suis

(a) Voyez *Radziv. Le Brun, Maund, &c.*

(b) *Ubi supra*, p. 76.

is trompé : en faisant cette promesse, je n'engageois qu'en gros les matières que j'avois à parcourir : je conjecturois, à vue de país, que je pourrois remplir ma tâche entière, en me renfermant dans de justes bornes ; enfin je n'avois pas compté devoir m'engager avec mes savans auteurs dans un examen philosophique de ces fameuses Pierres lancées du haut des Cieux, & précipitées du milieu d'une Nuée, pour étourdir, renverser, écraser, & faire périr ces misérables Cananéens. Le meilleur parti à prendre pour un homme qui s'est trompé, c'est de le reconnoître qu'il s'est effectivement trompé, & de profiter de ses fautes passées pour mieux faire à l'avenir. *Nemo nostrum non peccat, Homines sumus, non Dii.*

ARTICLE IX.

LETTRE sur la COMETE de 1742.

QUoique ce petit Ouvrage ne porte point le nom de son Auteur, ni du lieu où il a été imprimé, on fait pourtant qu'il est d'un des savans Mathématiciens de Paris, qui joint aux sciences abstraites les agrémens d'un Esprit cultivé & orné (a).

II

(a) Mr. de Maupestuis de l'Académie des Sciences de Paris, si connu par son Voyage au Nord pour déterminer la Figure de la Terre,

Il en est des Phénomènes Physiques comme des Evénemens Historiques; lorsqu'il en arrive, tout le monde en parle pendant un certain tems, c'est le sujet de toutes les conversations, où le nombre des ignorans étant infiniment plus grand que celui des Gens éclairés, on est toujours dans l'erreur, si quelqu'un bien au fait de la nouvelle courante, ne rectifie ce que l'on a dit de vague & même d'absolument faux. C'est ce que Mr. de *Maupertuis* a fait dans la petite Lettre dont il est question, qu'il feint d'adresser à une Dame pour égayer son sujet.

„ Peu curieux de rechercher quelles influences aura cette Comète, puisqu'un autre Astre décide de tous les évènements de sa vie ”, Mr. de *Maupertuis* entre en matière en disant „ que les Comètes après avoir été si longtems la terreur du monde, sont tombées dans un tel discredit, qu'on ne les croit plus capables que de causer des rumeurs; (a) la révélation, la raison, ni l'expérience ne nous ont fait connoître leur influence sur les évènements moraux; ainsi laissant à part tout ce qu'on a dit des malheurs quel'on prétend toujours suivre les Comètes, dont on les a injustement accusées, Mr. de *Maupertuis* passe aux différentes opinions que l'on a eues sur la nature des Astres. (b) Sénèque est un de ceux qui a le plus approché de la Vérité, croiant, sur le rapport des Chaldéens, qu'elles étoient des Astres durables, dont on disoit que ces Peuples avoient calculé le cours, mais que Sénèque dit que

(a) Pag. 4.

(b) Pag. 16.

ue l'on ne connoitra parfaitement que par une longue suite d'observations.

Les Comètes (a), selon Mr. de *Maupeirtuis*, sont de la nature des Planètes, auxquelles elles ressemblent en tout: *Kepler* a le premier découvert les loix du mouvement des Planètes, dont *Newton* (b) a expliqué la cause, à laquelle ce grand Philosophe a donné le nom d'attraction. Cette attraction est une force qui tire continuellement les Planètes vers le Soleil; sans cela, au-lieu de décrire une ligne courbe, chacune décriroit une ligne droite, & s'éloigneroit du Soleil à l'infini; ces courbes ne sont point des cercles, mais des Ellipses à un des foyers desquelles est le Soleil.

Les Ellipses des Planètes sont fort peu allongées, ce qui fait qu'elles paroissent décrire une ligne circulaire. Il n'en est pas de même des Comètes, qui décrivent des Ellipses extrêmement allongées, d'où il résulte qu'elles sont quelquefois à des distances immenses du Soleil, & quelquefois elles en sont très près, (c) la Comète de 1680 n'ayant été dans son *Périhélie* éloignée du Soleil que de la 6^e partie de son Diamètre.

L'allongement de ces Ellipses fait que les Comètes (d) emploient beaucoup plus de tems que les Planètes à achever leurs révolutions autour du Soleil, la plus prompte des Comètes y mettant vraisemblablement 75 ans, ce qui fait que les voyant peu de tems, & le reste de leur course

(a) Pag. 19.
(d) Pag. 40.

(b) Pag. 30.

(c) Pag. 32.

se déroband à notre vue, pour s'achever dans les dernières Régions du Ciel, on n'en peut calculer le tems que par des recherches sur celles qui ont déjà paru, & dont le cours a été à peu-près semblable à celui de la Comète que l'on examine. Cependant, lorsqu'une Comète a marqué son orbite dans le Ciel par quelques points fixes où elle a été observée, on achève par la Théorie d'en déterminer le cours; & l'événement, dit Mr. de *Maupeirtuis* a répondu à l'attente & au calcul, aussi longtems & aussi loin que notre vue a pu le suivre.

Les calculs de Mr. *Halley* (b) lui ont fait trouver que les Comètes se meuvent en tout sens autour du Soleil, ce qui est bien contraire au système des Tourbillons contrédict par la différence des plans des Planètes, & encore plus des Comètes, dont quelques-unes ont un mouvement tout-à-fait rétrograde, & absolument opposé au mouvement de Tourbillon.

Suivant ce principe, si une Comète s'approchoit fort près de la Terre, il en résulteroit de grands inconvéniens (c), ou par l'attraction réciproque de ces deux corps, ou par quelque fluide qui seroit resserré entr'eux, le moindre de ces mouvemens n'iroit à rien moins qu'à changer la situation de l'Axe & des Poles de la Terre.

La queue de la Comète causeroit encore d'autres dangers. L'opinion la plus probable est que
cette

(a) Pag. 47.

(b) Pag. 52.

(c) Pag. 66.

cette queue n'est qu'un amas immense d'exhalaisons & de vapeurs que l'ardeur du Soleil en fait sortir; nous serions noyés dans ces vapeurs ou brûlés par ces exhalaisons.

Le Deluge universel, dont l'Ecriture nous parle, n'est, selon un ingénieux Auteur (a), que l'effet d'une Comète qui passant près de la Terre l'inonda de sa queue, & causa une pluie de 40 jours. Ce qui rend cette explication d'autant plus vraisemblable, c'est que son Auteur remontant depuis 1680, trouve que tous les 575 ans, il y a une Comète (b) pareille & que la 7 période tombe dans l'année du Deluge.

Ces maux ne sont pas les seuls que nous puisse causer une Comète, qui passeroit trop près de la Terre, elle l'entraineroit avec elle, & lui feroit décrire la même Ellipse qu'elle décrit, ce qui exposeroit la Terre aux plus grandes vicissitudes par ses différens éloignemens du Soleil. Elle pourroit même, choquant la Terre, la briser en mille pièces (c).

Suivant cette Théorie, une Comète peut porter ses attentats jusqu'au Soleil. Mr. Newton nous rassure contre ce danger, trouvant par l'analogie qu'il y a entre les Comètes & les Planètes, que les plus petites Comètes sont celles qui sont les plus proches du Soleil, & que les plus grosses en sont les plus éloignées (d).

Après avoir dit tous les maux que nous avons à craindre des Comètes, il est juste de dire le bien

(a) *Whiston*, Auteur Anglois.

(b) Pag. 72.

(c) Pag. 82.

(d) Pag. 88.

bien qu'elles peuvent nous faire. Un petit mouvement qu'une Comète causeroit à la Terre en relèveroit l'Axe, & fixeroit les Saisons à un Printems continuel ; un léger déplacement lui feroit décrire une orbite plus circulaire autour du Soleil, & dans laquelle elle se trouveroit toujours à la même distance de cet Astre. Enfin une Comète pourroit servir de Lune ; celle que nous avons à présent n'a peut-être été, dans son origine, qu'une Comète qui s'est trouvée engagée dans le Tourbillon de la Terre, ce que l'on peut aussi conjecturer des Satellites de Jupiter.

Mr. *Newton* leur donne encore un autre emploi, qui est de réparer les pertes continuelles que le Soleil fait ; une Comète passant assez près du Soleil, pour entrer dans son Atmosphère, en est absorbée, & lui sert d'aliment, ainsi que par la même raison elle en peut servir aux Étoiles fixes. Tel est le précis de cet Ouvrage sur la Comète qui y a donné lieu, & qui, selon Mr. de *Maupertuis*, est une des plus petites qui aient paru.

Il y a eu quelques Critiques de cette Lettre dans un Journal dont on fait que les Auteurs sont Antinewtoniens. Quelques ingénieuses, en effet, que soient les solutions que *Newton* donne de plusieurs Problèmes Astronomiques, ces solutions sont si sublimes, qu'elles sont à la portée de trop peu de personnes pour être généralement reçues ; de plus, en examinant plusieurs de ces solutions, on trouve que si elles sont soumises au calcul, on ne peut quelquefois les accorder avec ce que nous voions des usages de la Nature. C'est pour ne se point brouiller avec les Newtoniens qu'on se

se sert du mot, *usage de la Nature*, parce qu'ils n'en reconnoissent d'autres loix que celles que la sublime Géométrie de leur Maître leur a révélées; ces usages si constants, si uniformes, si utiles aux hommes, nous procurent tous les biens dont nous jouissons.

Supposons les choses arrangées suivant les Systèmes des Philosophes, est-il à croire que ces Systèmes puissent approcher, le moins du monde, de la perfection de ce que nous voions, sans en savoir les causes.

Au reste cette Lettre, dans laquelle on trouve en abrégé tout ce que l'on peut dire sur les Comètes, fait honneur aux talens & à l'esprit de son Auteur, indépendamment du Sujet & du Stile. On a encore un vrai plaisir à la lire par la beauté de l'impression.

ARTICLE X.

ELOGE DE MR. ROLLIN, *Par Mr. DE BOZE*
Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Lu dans l'Assemblée publique de cette Académie le 14. Novembre 1741.

CHARLES ROLLIN, second fils de Pierre Rollin, Maître Coutelier à Paris, y naquit le 30 Janvier 1661, & fut destiné, comme son frère aîné, à suivre la profession du père, qui leur fit

avoir à l'un & à l'autre des Lettres de Maîtrise dès leur plus tendre jeunesse.

Un Bénédictin des Blancs-manteaux , dont il alloit souvent entendre ou servir la Messe , parce que leur Eglise étoit dans le voisinage , fut le premier qui aperçut en lui de grandes dispositions pour les Lettres. Il connoissoit la mère , qui étoit , en son genre , une femme de mérite : il lui parla , & lui dit qu'il falloit absolument qu'elle le fît étudier. Un sentiment intérieur lui en disoit bien aussi quelque chose : mais des raisons plus fortes en apparence s'y opposoient toujours. Elle étoit devenue veuve , sans nulle ressource du côté de la fortune , que la continuation du commerce de son mari. Ses enfans pouvoient seuls l'aider à le soutenir , & elle se trouvoit hors d'état de faire pour aucun d'eux les fraix d'une autre éducation.

Le bon Religieux , bien loin de se rebuter , continua ses instances : & le principal obstacle aiant été levé par l'obtention d'une Bourse du Collège des XVIII , le sort du jeune *Rollin* fut décidé en conséquence , & dès-lors il parut tout autre , même aux yeux de sa mère.

Elle commença par trouver plus d'esprit & plus de délicatesse dans les marques de son respect & de sa soumission. Elle fut ensuite sensible à ses progrès , qu'on lui annonçoit de toutes parts , & dont on ne lui parloit qu'avec une sorte d'étonnement : & ce qui ne la flatta pas moins , sans doute , ce fut de voir les parens de ses compagnons d'étude , les plus distingués par leur naissance , ou par le rang qu'ils tenoient dans le

mon:

monde, envoyer ou venir eux-mêmes la prier de trouver bon que son fils passât avec eux les jours de congé, & fût associé à leurs plaisirs, comme à leurs exercices.

A la tête de ces Parens illustres étoit Mr. le *Péletier* le Ministre, dont les deux fils aînés avoient trouvé un redoutable concurrent dans ce nouveau venu. Leur père, qui connoissoit mieux qu'un autre les avantages de l'émulation, ne chercha qu'à l'augmenter. Quand le jeune Boursier étoit Empereur, ce qui lui arrivoit souvent, il lui envoyoit la même gratification qu'il avoit coutume de donner à ses fils, & ceux-ci l'aimoient, quoique leur rival : ils l'amenoient chez eux dans leur carrosse, ils le descendoient chez sa mère quand il y avoit affaire, ils l'y attendoient : & un jour qu'elle remarqua qu'il prenoit sans façon la première place, elle voulut lui en faire une forte réprimande, comme d'un manque de savoir-vivre ; mais le Précepteur répondit humblement, que Mr. le *Péletier* avoit réglé qu'on se rangeroit toujours dans le carrosse suivant l'ordre de la classe.

Cet échantillon du succès des études de Mr. *Rollin* devoit suffire, & nous en supprimerions d'autant plus volontiers les autres détails, qu'à quelques petites différences près, ces détails ne font que trop souvent ramenés dans l'éloge historique des Sujets que la mort enlève à l'Académie. Mais nous ne pouvons nous dispenser de dire encore, qu'étudiant en Rhétorique au Plessis, sous le célèbre Mr. *Hersan*, qui redoubloit volontiers l'ardeur de ses Disciples par d'honora-

bles épithètes, Mr. *Hersan* disoit publiquement qu'il n'en trouvoit point qui distinguât assez le jeune *Rollin*, qu'il étoit quelquefois tenté de le qualifier de DIVIN. Il lui renvoyoit presque tous ceux qui lui demandoient des Pièces de Vers , ou de Prose : *Adressez-vous à lui*, leur disoit-il, *il fera encore mieux que moi*.

A quelque tems delà, un Ministre à qui on ne pouvoit rien refuser, Mr. *de Louvois*, engagea Mr. *Hersan* à quitter le Collège du Plessis, pour s'attacher à Mr. l'Abbé *de Louvois* son fils, qu'il faisoit élever avec soin, & qui de lui-même donnoit de grandes espérances. Mr. *Rollin* n'avoit alors que 22 à 23 ans, & déjà on le regardoit dans l'Université comme digne de succéder à Mr. *Hersan*. Il fut le seul qui pensât différemment, & ce ne fut pas sans lui faire violence, qu'on le détermina à être Professeur de Seconde, comme Mr. *Hersan* l'avoit été avant que de passer à la Chaire de Rhétorique, qu'il eut aussi, comme lui, quelques années après; & ce qui acheva de rendre la conformité parfaite, c'est que Mr. *Hersan* qui avoit de plus la survivance d'une Chaire d'Eloquence au Collège Royal, s'en (a) démit encore, avec l'agrément du Roi, en faveur de Mr. *Rollin*.

La nécessité de composer des Tragédies pour la distribution des Prix, à la fin de chaque année, étoit l'unique chose qui embarassoit un peu Mr. *Rollin*. Quelque sensible qu'il fût d'ailleurs aux beautés des anciens Poètes Dramatiques, il étoit trop

(a) *Es* 1688.

trop persuadé que ces fortes de représentations ne convenoient point dans les Collèges, où elles faisoient seulement perdre un tems précieux aux Maîtres & aux Ecoliers: & on se rapella, à ce sujet, que Mr. le *Péletier* en ayant voulu faire représenter chez lui par Messieurs ses fils, & les jeunes gens qu'il avoit associés à leurs études, Mr. *Rollin* étoit le seul qu'on ne put jamais y charger d'aucun rôle. Un certain fonds d'ingénuité, attaché à toutes les parties de son caractère, l'empêchoit de se revêtir un instant du moindre personnage étranger.

A cet article près, aucun Professeur n'exerçoit ses fonctions d'une manière plus brillante. Il faisoit souvent des Harangues Latines, où il célébroit les évènements du tems, tels que les premières victoires de Monseigneur, la prise de Philipsbourg & les Campagnes suivantes. Mais le Grec lui sembla toujours mériter une forte de préférence. On commençoit à le négliger dans les Ecoles de l'Université: il en ranima l'étude, & il en fut, pour ainsi dire, le véritable Restaurateur. Il regrettoit fort qu'on eût abandonné l'usage de soutenir des Thèses en Grec. Mr. *Boivin* le cadet & lui en avoient donné le dernier exemple: & n'ayant pas assez d'autorité pour rétablir cet usage, il en introduisit un autre encore plus utile, celui des Exercices publics sur des anciens Auteurs Grecs & Latins. Il choisit les plus jeunes des fils de Mr. le *Péletier* pour le premier de ces Exercices; & les applaudissemens qu'ils reçurent, excitèrent dans les autres Collèges une émulation, qui s'y soutient encore. Mr.

Rollin en augmentoit ordinairement l'éclat par des Pièces de Vers qu'il adreffoit, tantôt à ceux-mêmes qui faisoient ces Exercices, tantôt à leurs Parens; & plusieurs de ces Pièces sont imprimées. Mr. le *Péletier* conservoit précieusement l'original de celle que Mr. *Rollin* lui avoit adreffée sur l'exercice de Messieurs ses fils. Il en composa trois sur ceux de Mr. l'Abbé de *Louvois*: & la troisième a cela de singulier, qu'elle explique avec une netteté & des graces inimitables, l'Estampe de cette Thèse fameuse, que Mr. le Marquis de *Louvois* son père lui fit dédier au Roi à son retour de la prise de Mons. Il joignoit à ces talens un zèle infatigable, & un tel discernement des esprits, qu'il voyoit tout d'un coup ce dont ils pouvoient être capables, & la route qui devoit les y conduire. Habile à réprimer l'impétuosité & à élever le courage, à ménager la délicatesse & à domter l'indolence, c'est ainsi qu'il a formé quantité de gens de Lettres, d'excellens Professeurs, & qu'il a donné au Clergé, à la Magistrature, au métier même des Armes, des Sujets d'un grand mérite. Mr. le Premier Président *Portail* se plaisoit quelquefois à faire semblant de lui reprocher qu'il l'avoit excédé de travail; & Mr. *Rollin* lui répondoit sérieusement: „ Il vous sied bien, Monsieur, de
 „ vous en plaindre! C'est cette habitude au tra-
 „ vail qui vous a distingué dans la place d'Avo-
 „ cat Général, qui vous a élevé à celle de Pré-
 „ mier Président: vous me devez votre for-
 „ tune.

Après avoir professé huit ou dix années de
 suite

suite au Plessis, Mr. Rollin en sortit pour se livrer entièrement à l'étude de l'Histoire Ancienne, ne retenant de ses fonctions publiques que celle de la Chaire d'Eloquence du Collège Royal, qu'il n'exerçoit encore qu'à titre de survivance, sans aucun émolument; mail il avoit 6 à 700 liv. de rente, & il se croioit extrêmement riche.

L'Université, qui sentit le vuide qu'y laissoit la retraite de Mr. Rollin, ne fut pas longtems sans le rappeler. Elle le nomma Recteur à la fin de 1694, & elle le continua deux ans, ce qui étoit alors une grande distinction. En cette qualité, il fit deux fois, aux Ecoles de Sorbonne, le Panégyrique du Roi, que la Ville venoit de fonder. On n'y vit jamais un Auditoire plus nombreux & plus choisi. Ces deux Discours furent regardés comme autant de Chefs-d'œuvre; le dernier sur-tout, qui avoit pour objet l'établissement des Invalides. Et cependant, comme cet objet n'avoit pas rempli toute la fécondité du génie de Mr. Rollin, il fit distribuer le même jour, dans l'Assemblée, une Ode sur les autres embellissemens de Paris. La description de ses portes en Arcs de triomphe, formoit seule dans cette Ode un nouveau Panégyrique encore plus digne du Héros.

C'est au même tems qu'il faut rapporter ce que l'on trouve dans les Mémoires du Sr. Amelot de la Houffaye, à l'article des Préséances. Il y marque qu'à une Thèse de Droit, le Recteur Charles Rollin ne souffrit jamais que l'Archevêque de Sens (*Fortin de la Hoguette*) prît le pas sur
Ee 5 lui,

lui. Il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'en tout autre tems, & en toute autre occasion, il ne l'auroit jamais disputé à personne.

La fin du Rectorat de Mr. *Rollin* ne lui rendit pas toute sa liberté. Mr. le Cardinal de *Nonilles* l'engagea à se charger de l'inspection des études de Messieurs ses neveux, qui étoient au Collège de Laon : & il s'en occupoit avec plaisir, quand Mr. *Vittevent* appelé à l'éducation des enfans de France, souhaita avant tout pouvoir lui remettre la Coadjutorerie de la Principauté du Collège de Beauvais. Mr. *Rollin* eut toutes les peines du monde à l'accepter : & il paroît par quelques Lettres imprimées de Mr. l'Abbé *Duguet*, que ce fut lui qui l'y déterminâ.

Le Collège de Beauvais, aujourd'hui si florissant, étoit alors une espèce de désert, où il n'y avoit que très peu d'Ecoliers, & point du tout de discipline ; & ce qui sembloit ôter l'espérance de pouvoir jamais y rétablir l'ordre & le travail, c'est qu'il étoit uni à un autre Collège de même nature. Nous ne dirons point comment Mr. *Rollin* vint à bout de le mettre en honneur & de le peupler, presque au delà de ce qu'il peut contenir. On s'imagine bien qu'il fallut y employer tous les talens qu'il exige lui-même d'un bon Principal, dans son *Traité des Etudes*. C'est assez la coutume des grands Maîtres de ne prescrire les véritables devoirs d'un état qu'en décrivant, sans y penser, la manière dont ils ont rempli les leurs.

Aussi

Aussi rien n'égalait la confiance qu'on avoit en lui. Un homme de Province, homme riche, & qui ne le connoissoit que de réputation, lui amena son fils pour être Pensionnaire à Beauvais, ne croiant pas que cela pût souffrir quelque difficulté. Mr. Rollin se défendit de le recevoir, sur ce qu'il n'avoit pas un pouce de terrain qui ne fût occupé; &, pour l'en convaincre, il lui fit parcourir tous les logemens. Ce père au désespoir, ne chercha point à l'exprimer par de vaines exclamations. *Je suis venu*, lui dit-il, *exprès à Paris; je partirai demain: je vous enverrai mon fils avec un lit. Je n'ai que lui: vous le mettrez dans la cour, à la cave si vous voulez: mais il sera dans votre Collège, & de ce moment-là je n'en aurai aucune inquiétude.* Il le fit comme il l'avoit dit. Mr. Rollin fut obligé de recueillir le jeune homme, & de l'établir dans son propre cabinet, jusqu'à ce qu'il lui eût ménagé une place ordinaire.

En 1712, il quitta la Principauté de Beauvais pour reprendre plus tranquillement le premier projet de ses études. Il commença par travailler sur Quintilien, dont il faisoit grand cas, & dont il voioit avec peine qu'on faisoit trop peu d'usage. Il en retrancha tout ce qu'il y trouva d'inutile pour former des Orateurs ou des gens de bien: il exposa sa méthode & ses vues dans une élégante Préface: il mit des Sommaires raisonnés à la tête des Chapitres: il accompagna le Texte de petites notes choisies: & l'édition parut en deux Volumes in 12, au commencement de 1715.

L'Université, à qui il étoit ainsi toujours cher & toujours utile, le chargea, en 1719, d'une Harangue solennelle en forme d'actions de grâces, pour l'Instruction gratuite que le Roi venoit d'y établir. Le sujet étoit grand : il l'égala par la noblesse & la magnificence des expressions : il y parla en maître consommé, de l'ordre, du choix, & du goût des études ; & ce qu'il en dit fit naître le plus ardent desir d'avoir quelque jour sur cette matière un Traité complet de sa façon.

L'Université jugeant aussi que ses anciens Statuts avoient besoin de quelques changemens à cet égard, & que personne n'étoit plus capable de les bien rédiger que Mr. *Rollin*, elle le nomma encore Recteur en 1720. Mais des circonstances particulières abrégèrent tellement ce second Rectorat, qu'il ne fut plus question des Statuts, & qu'il eut tout le tems de composer son Traité de la Manière d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres. Il le divisa en 4 Vol. dont il publia les deux premiers en 1726, & les deux derniers en 1728.

Encouragé par le succès de cet Ouvrage, il en entreprit un autre beaucoup plus étendu, & qui en étoit cependant comme une suite nécessaire : ce fut l'Histoire Ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes & des Perses, des Macédoniens & des Grecs. Il avoit d'abord espéré pouvoir la réduire à six ou sept Volumes, mais elle le conduisit insensiblement jusqu'au treizième.

Ils ont tous paru dans l'intervalle de 1730 à 1738, que donnant les deux derniers Volumes
de

de cette Histoire Ancienne, Mr. *Rollin* donna encore le premier Volume d'une Histoire Romaine, qui en a déjà cinq: le sixième & le septième sont même imprimés, & n'attendent pour paroître que les Cartes Géographiques qui doivent les accompagner. Le huitième & partie du neuvième sont faits, & vont jusques après la guerre contre les Cimbres, qui n'a précédé que d'environ LXX ans la bataille d'Actium, où se terminoit le projet de Mr. *Rollin*. Ses Illustres Disciples, qu'il commençoit à appeller ses maîtres, ne sauroient laisser son Ouvrage imparfait en aucun sens.

Le Public leur demandera peut-être encore les Harangues Latines de Mr. *Rollin*, parce qu'il n'y en a aucune d'imprimée, & probablement aucune qui ne mérite de l'être. Si nous nous étions assujettis à indiquer dans l'ordre des tems toutes celles qui sont venues à notre connoissance, où dont le souvenir s'est plus heureusement conservé, il y en a une entre autres que nous n'aurions pas oubliée; celle qu'il prononça en 1701, deux ans après son entrée au Collège de Beauvais, sur l'avènement de *Philippe V* à la Couronne d'Espagne. On a eu un peu plus de soin de ses Poësies: on les inséra, en 1727, dans un Recueil de Pièces choisies; & outre celles dont nous avons déjà fait mention, il y en a un grand nombre d'autres de la même force & de la même beauté. Si on étoit tenté d'adjuger la préférence à quelqu'une, sa traduction Latine de l'Ode de Mr. *Despreaux* sur la prise de Namur ne manqueroit pas de suffrages.

Il y a aussi plusieurs Epigrammes, qui ont presque toutes leur singularité. Il seroit difficile, par exemple, d'en trouver une plus propre à justifier la qualité de DEVINS qu'on attribue assez communément aux Poètes, que celle qu'il envoya en 1695, la première année de son Rectorat, au Petit-fils de Mr. le Péletier, qui n'avoit encore que cinq à six ans. Il lui fit porter le jour de la Chandeleur, au nom de l'Université, un Cierge semblable à celui qu'elle a coutume de présenter aux Premiers Présidens; & lui écrivit qu'il falloit qu'il s'accoutumât à recevoir cet honneur, qu'il se disposât sur-tout à s'en rendre digne, parce que la Première Présidence étoit une place que Thémis elle-même lui destinoit sûrement, après qu'elle en auroit revêtu Mr. son Père.

Te manet hæc sedes : summum Themis ipsa Tri-
bunal,
Vera cano, Patri destinat, inde tibi.

Ils en étoient alors fort éloignés l'un & l'autre; cependant le père fut Premier Président douze ans après; & le fils l'est aujourd'hui. Dans une autre Epigramme Mr. Rollin fait la plus ingénieuse allusion à son premier métier. Il envoie un couteau pour étrennes à un de ses amis, & lui mande que si ce présent lui semble venir plutôt de la part de Vulcain que de celle des Muses, il ne doit point s'en étonner, parce que c'est de l'autre des Cyclopes qu'il a commencé à diriger ses pas vers le Parnasse.

On

On a imprimé séparément deux autres Pièces de Mr. Rollin: des Hendécasyllabes adressés, en 1691, au Père *Journeux*, sur ce qu'à l'occasion de la prise de Montmélián, il venoit de donner à Paris, sous le nom d'un de ses Ecoliers, la même Pièce de Vers, qu'il avoit autrefois publiée à Caen sous son propre nom, sur la prise de Maëstrich en 1673. La seconde est le *Santolus Pœnitens*, qui fit beaucoup de bruit quand il parut, & dont la traduction Française, attribuée d'abord à Mr. *Racine*, se trouva dans la suite être de Mr. *Barvin* le cadet. L'Epitaphe de *Santeuil* gravée dans le Cloître Saint Victor, est aussi de Mr. *Rollin*: & il est certain que si la modestie lui eût permis d'estimer ses Oeuvres Latines autant qu'elles le méritoient, ce recueil auroit terminé agréablement la nouvelle édition de son Traité des Etudes & de son Histoire Ancienne.

Nous n'avons rien dit du succès qu'ont eu ses Ouvrages, parce que tout en résonne encore, & dans les Pais étrangers comme en France. Le Duc de Cumberland & les Princesses ses sœurs en avoient toujours les premiers Exemplaires: c'étoit à qui les auroit plutôt lus, & à qui en rendroit le meilleur compte. Le Prince disoit: *Je ne sais comment fait Mr. Rollin; par-tout ailleurs les réflexions m'ennuient; & je les salue à pieds joints; elles me charment dans son Livre, & je n'en perds pas un mot.*

La Reine leur mère, peu de tems avant qu'elle mourût, s'étoit proposée d'entrer en commerce de Lettres avec lui, & elle lui avoit fait dire

à ce sujet les choses du monde les plus flatteuses. Les Lettres du Prince Royal, aujourd'hui Roi de Prusse, mettoient le comble à ce tribut d'estime. Mais quand à son avènement au Trône, il eût la bonté de lui en faire part, comme à quelques autres Savans du premier ordre, Mr. *Rollin* lui marqua qu'il respecteroit désormais ses grandes occupations, & que n'ayant plus de conseils à prendre que de sa propre gloire, il n'auroit plus l'honneur de lui écrire.

L'exemple des Princes est séduisant. Un Poëte fameux par ses Ouvrages, & plus encore par ses disgraces, le célèbre *Rousseau*, voulut aussi être en liaison avec Mr. *Rollin*. Il lui écrivit plusieurs Lettres; il lui adressa des Epitres en Vers: & Mr. *Rollin* ne crut pas devoir se refuser à un commerce où il espéroit placer utilement des traits de Christianisme & de piété. D'heureux préliminaires l'enhardirent à faire tenir au Poëte une partie des Oeuvres de Mr. l'Abbé *Duguet*, & le Poëte lui envoya en échange ses Poësies de l'édition d'Amsterdam, mais sans le Supplément, dont il craignoit que l'austère Morale de Mr. *Rollin* ne fût alarmée. Enfin, il vint lui-même à Paris dans le plus grand *incognito*. Il y vit presque tous les jours Mr. *Rollin*, & ne voulut pas repartir sans lui avoir fait la lecture de son Testament. Il y desavouoit, dans les termes les plus forts, ces monstrueux Couplets qui furent l'origine de ses malheurs, & continuoit de les attribuer à celui qu'il avoit d'abord accusé de les avoir faits. Mr. *Rollin* l'arrêta tout court à cet endroit:

droit : il lui représenta vivement que le témoignage de sa conscience suffisoit pour le disculper ; mais que ne pouvant avoir aucune preuve équivalente pour en charger nommément qui que ce soit autre, il se rendroit dès-lors coupable d'un jugement téméraire au-moins, & peut-être d'une calomnie affreuse. Le Poète n'eut rien à répondre, & Mr. *Rollin* se scut grand gré de lui avoir fait effacer cet article.

Le Roi l'avoit nommé à une place d'Associé dans cette Académie lors du renouvellement de 1701 ; & comme il n'avoit pas encore eu le tems de rendre célèbre le Collège de Beauvais, peu fréquenté avant lui, il ne prévoyoit pas que quand il le seroit, il s'y trouveroit absorbé par tant de soins différens, qu'il ne pourroit plus remplir à son gré les fonctions d'Académicien. Dès qu'il le reconnut, il demanda la vétérance : elle lui fut accordée avec toute la distinction qu'il méritoit, & il n'en aima pas moins nos exercices. Il se rendoit ici le plus souvent qu'il lui étoit possible, aux Assemblées publiques surtout ; non seulement, disoit-il, parce qu'on y lisoit plus de choses dont il pouvoit profiter, mais encore parce que c'étoit de sa part un hommage plus marqué. Quand il entreprit son *Histoire Ancienne*, il en exposa le plan à l'Académie ; lui demanda la permission d'y faire entrer librement tout ce qu'il trouveroit à son usage dans nos Mémoires imprimés, & la communication de ceux qui ne l'étoient pas encore. Il demanda en même tems à Mr. le *Chancelier* un Académicien pour Censeur, & cet Académicien

se trouva être un de ses anciens Elèves. Enfin ce n'étoit qu'après qu'on avoit reçu ici un Exemplaire de chaque Volume de son Ouvrage, qu'on aprenoit dans le monde qu'il étoit fini: & quand il ne pouvoit le présenter lui-même, il en faisoit faire les plus grandes excuses. Le cinquième Tome de son Histoire Romaine, qui vient de paroître, me fut apporté ainsi pour l'Académie, trois ou quatre jours seulement avant sa mort.

Tant de Volumes donnés coup sur coup achevèrent de montrer quelle étoit la facilité de Mr. *Rollin*. On n'en doutoit pas: on savoit qu'il étoit né extrêmement laborieux, & que l'amour du Bien public pouvoit tout sur lui. Mais pendant un très long tems il n'avoit écrit qu'en Latin: c'étoit, ce semble, sa langue naturelle: on doutoit presque qu'il en eût une autre, & il avoit plus de soixante ans, quand il commença à écrire en François. L'élégance & la pureté de son stile furent donc un nouveau spectacle auquel on ne s'attendoit point: il sembloit les avoir acquises dans le moment, par la seule envie d'être plus utile. L'Académie Françoisse elle-même en a souvent rendu témoignage. Mais il pensoit si modestement de lui-même, qu'il ne cessoit de s'étonner de ce qu'il étoit devenu Auteur: & loin d'avoir jamais rien tiré de ses Ouvrages, dont le prodigieux débit auroit fait la fortune de tout autre, il ne s'étoit embarrassé, en les donnant au Libraire, que de la manière dont il le dédommageroit, s'ils n'avoient pas assez de cours.

Cette façon de penser s'étendoit à tout ce qui
avoit

Octobre, Novembre & Décembre, 1742. 451

avoit quelque raport à lui. Propre sur sa personne, plus par habitude & par raison, que par la moindre recherche, il avoit en mourant le même meuble qu'il avoit fait faire en entrant Professeur au Collège du Plessis en 1683; & retiré dans le quartier de Paris le plus éloigné, il y occupoit une maison si petite, que la plupart des Etrangers que sa réputation y attiroit, auroient voulu en sortant écrire sur sa porte, comme sur celle d'Erasme, *Voila une petite maison qui renferme un Grand homme.* Sa piété étoit vive, tendre, sincère: & tout ce qu'il nous convient d'en dire, c'est que rien ne lui paroïssoit petit dans la Religion, & que hors d'elle il ne trouvoit rien de grand.

Il mourut le 14 Septembre dernier, âgé de quatre-vingts ans, sept mois & quelques jours.

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

Quoique le parti des Théologiens Rationaux fasse tous les jours de nouveaux progrès, on ne laisse pas de voir paroître de tems en tems quelque Ecrit en faveur de la bonne ancienne Théologie. Tel est le suivant intitulé, *Christianity not founded on Argument, &c.* C'est-à-dire: *Que le Christianisme n'est pas fondé sur le Raisonnement: & les véritables preuves de la Vérité de l'E-*

vangile, exposées dans une Lettre à un jeune Savant d'Oxford. In 8. Cet Auteur ne veut pas qu'on renonce absolument à la Raison, & ne dit pas qu'elle est aveugle & corrompue: il prétend seulement qu'il ne lui convient point de juger des matières de Religion, qu'elles ne sont point de son ressort, & que la créance que nous donnons aux Vérités révélées ne doit pas être fondée sur des spéculations, mais sur la *conviction de notre entendement*. Si vous entreprenez d'examiner tout, dit-il à son ami, vous ne vous assurerez jamais de rien. Si une fois vous vous donnez la liberté d'examiner, où pourrez-vous vous arrêter? où trouverez-vous un point fixe pour terminer vos recherches? La foi n'est-elle pas un don de Dieu, & ne sommes-nous pas exhortés à prier l'Etre suprême de nous l'augmenter & la fortifier? Comment pouvons-nous donc prétendre à y parvenir de nous-mêmes, & sans son secours?

Cet Ouvrage n'avoit garde d'avoir l'approbation des Rationaux, & ils y ont fait une Réponse assez vive. *The Oxford Young Gentleman's reply, &c.* C'est-à-dire: *Réponse du jeune Savant d'Oxford, au Livre où l'on s'attache à faire voir que le Christianisme n'est pas fondé sur le raisonnement.* In 8.

The Ax laid to the root of Christian-Priest-Craft, in four Discourses. By a Layman. C'est-à-dire: *la Coignée mise à la racine de la fourberie des Prêtres Chrétiens, en quatre Discours. Par un Laïque.* In 8. Il ne paroît pas que l'Auteur en veuille à la Religion même; cependant il n'épargne point le Clergé, il en fait un portrait hideux, mais qui n'est peut-être que trop ressemblant. Dans le premier Discours il fait voir comment le Clergé est parvenu à la Grandeur dont il jouit: Dans le second, il marque l'artifice dont il s'est servi pour s'em-

s'emparer des Dixmes. Le troisième Discours traite du pouvoir qu'il a usurpé, & qui le rend redoutable aux plus grands Princes: enfin, le quatrième découvre les moyens qu'il a employés pour asservir les Laïques. Tout cela est accompagné de plusieurs traits d'histoire curieux & intéressans, & de plusieurs réflexions judicieuses, mais un peu mordantes.

Mr. *Milward*, Docteur en Médecine, & Membre de la Société Royale, a publié, avec une Préface de sa façon, trois Harangues de *Jacques Drake* sur la Fièvre intermittente, la petite Vérole & la Rougeole, & la Pharmacie moderne: *Jacobi Drakei celeberrimi Anthropologiae Auctoris, Orationes tres; de Febre intermittente, de Variolis & Morbillis, & de Pharmacia bodierna. In lucem edidit, & Praefationem adjecit Edvardus Milward, Medicinae Doctor, & Societatis Regiae Londinensis Socius. In 4.*

Mr. *Mac-Laurin*, Professeur en Mathématique dans l'Université d'Edinbourg, & Membre de la Société Royale, a enfin publié son *Traité des Fluxions*, en deux Tomes in 4. Il y répond à Mr. *Berkeley*, à présent Evêque de Cloyne en Irlande, qui avoit attaqué la doctrine des *Fluxions* dans une Brochure publiée à Londres en 1734, intitulée l'*Analyste*, & prétendu que ce calcul si admiré des plus grands Mathématiciens, n'est fondé que sur des Paralogismes, & que Mr. *Newton*, qui en est l'inventeur, l'a exprimé d'une manière si obscure qu'on ne sauroit l'entendre. Son but étoit de faire voir que l'obscurité des Mystères de la Religion n'est pas une raison de les rejeter, puisque dans les Mathématiques mêmes il y avoit des choses qu'on ne pouvoit pas comprendre (a). On attendoit

Ff 3

cette

(a) Voyez le Tome XII de cette Bibliothèque, p. 476.

cette réponse avec beaucoup d'impatience, & il y a lieu de croire qu'elle sera digne de l'attente du Public.

Mr. *Lockman* nous va donner un choix de ce qu'il y a de plus intéressant dans les *Lettres curieuses & édifiantes* des Missions étrangères. Ces Lettres comprennent plus de vingt Volumes, que Mr. *Lockman* réduira à quatre en retranchant les détails longs & ennuyeux des Conversions, des Miracles, &c: mais le Public sera amplement dédommagé de ces retranchemens nécessaires par les Notes dont il accompagnera sa Traduction, & qui contiendront plusieurs particularités qu'on ne trouve point dans ces Lettres, & qui leur peuvent servir de supplément.

Mr. *Philippe Francis*, Ministre, a publié *Proposals*, &c. C'est-à-dire: *Projet pour imprimer par souscription une Edition correcte des Odes, des Epodes, & de l'Ode Séculaire d'Horace, avec une Traduction en Vers & des Notes Critiques, tirées de ses meilleurs, Commentateurs Latins & François.* Cet Ouvrage contiendra deux Volumes in 8. & les souscripteurs payeront dix Shillings pour chaque exemplaire; cinq en souscrivant, & trente sous en recevant chaque Volume.

Le Docteur *Middleton* vient de nous donner *The Epistles of M. T. Cicero to M. Brutus, &c.* C'est-à-dire, *les Lettres de Cicéron à Brutus & de Brutus à Cicéron, avec le Texte Latin vis-à-vis de la Traduction Angloise & des Remarques sur chaque Lettre.* A quoi l'on a joint une *Dissertation Préliminaire où l'on défend l'autorité de ces Lettres, & on réfute toutes les Objections de Mr. Tunstak.* In 8.

Mr. *Fielding*, Ecuyer, & Mr. *Young* Ministre, ont entrepris une Traduction Angloise d'*Aristophane*, & nous ont donné le *Plutus* comme un échantillon

sition de leur travail. Ils y joindront d'amples Notes Historiques & Critiques, & n'oublieront rien de ce qui peut contribuer à embellir & perfectionner cet Ouvrage. On le mettra sous la presse dès qu'on aura un nombre suffisant de souscriptions.

La Lettre que Mr. *Martin* publia il y a environ deux ans. pour défendre les Quakers contre les faussetés & les mauvaises plaisanteries de Mr. *Voltaire* (a), a été si bien reçue qu'il s'en est fait une seconde Edition. *A Letter from one of the people call'd Quakers, &c.*

The Elements of Algebra, &c. C'est-à-dire: les Elémens d'Algèbre, réduits à une Méthode nouvelle & aisée, avec leur usage & leur application dans la solution d'une grande variété de Questions Arithmétiques & Géométriques, &c. Par Mr. *Nathaniel Hammond*. In 8.

Mr. *Jean Marchant* publie par brochures un Livre intitulé : *An exposition of the Books of the New Testament, &c.* C'est-à-dire: Exposition des Livres du Nouveau Testament, tirée des Ecrits des meilleurs Auteurs, anciens & modernes; dans laquelle les textes difficiles sont expliqués; plusieurs Traductions défectueuses sont rectifiées; & les Contradictions apparentes sont conciliées. Ouvrage très utile à toute sorte de personnes, de quelque Religion & de quelque capacité qu'elles soient, pour s'avancer dans la connoissance des Ecritures, & dans la pratique d'une Vertu & d'une piété sincère. L'Auteur compte que cette exposition fera deux cent feuilles d'impression. On en publiera toutes les semaines une brochure de deux feuilles in folio pour trois sous, jusqu'à ce qu'on ait distribué le tout.

F f 4

On

(a) Voyez cette Bibliothèque, Tom. XXVI. p. 224.
232.

On a fait une nouvelle Edition de l'Histoire des Colonies Angloises en Amérique. *The British Empire in America*, &c. C'est-à-dire: „ les Domaines de la Grande Bretagne en Amérique; où l'on „ marque l'établissement de ses Colonies dans le „ Continent & dans les Isles de l'Amérique. Avec „ une description du Climat, du Terroir, des Productions & du Commerce de Terre-neuve, de „ la Nouvelle Angleterre, de la Nouvelle Ecosse, „ de la Nouvelle York, de la Nouvelle Jersey, de „ la Pensylvanie, du Maryland, de la Virginie, „ de la Caroline, de la Georgie, de la Baye „ de Hudson, des Barbades, de Sainte Lucie, „ d'Antigue, de Monserrat, de St. Christophle, „ de St. Vincent, des Bermudes, de la Jamaïque, &c. ” Cette nouvelle Edition est à plusieurs égards préférable à la première; car, sans compter qu'elle est mieux imprimée, on a indiqué les changemens qui sont arrivés dans ces Colonies, depuis l'année 1710 que la première Edition parut, jusqu'à présent. In 8. 2 Voll.

The History, Proceedings, Debates, and Protests of the House of Lords, &c. C'est-à-dire: l'Histoire, les Procédures, les Débats, & les Protests de la Chambre des Seigneurs, depuis la Restauration jusqu'à la fin du dernier Parlement en 1741. Comparés avec les Procédures de la Chambre des Communes, & liés avec l'Histoire du tems. Avec des Tables à chaque Volume. In 8. 7 Voll.

The Annals of Europe for the Year 1740, &c. C'est-à-dire: Annales de l'Europe pour l'année 1740, In 8. La continuation de cet Ouvrage est une bonne preuve de l'approbation du Public (a).

The

(a) Voyez Tom. XXV. p. 466, 467. & Tom. XXVII, p. 220, 221.

The Microscope made easy, &c. C'est-à-dire :
Le Microscope rendu facile & commode, „ où 1. la
„ nature, les usages, & la propriété de grossir qui
„ se voit dans les meilleurs Microscopes, est décri-
„ te, calculée, & expliquée, pour l'instruction
„ particulièrement de ceux qui veulent examiner
„ les merveilles des plus petits objets de la Na-
„ ture, quoiqu'ils ne sachent point d'Optique; a-
„ vec des règles sûres pour préparer, appliquer,
„ examiner, & conferver toute sorte d'objets, &
„ les précautions qu'il faut prendre en les regar-
„ dant; 2. & où l'on fait l'histoire des surprenan-
„ tes découvertes qui ont déjà été faites par le Mi-
„ croscope, accompagnées de réflexions utiles;
„ & une grande variété de nouvelles expériences
„ & d'Observations, proposant plusieurs sujets peu
„ connus à l'examen des Curieux. Par *Henry Ba-*
„ *ker*, Membre de la Société Royale & de celle
„ des Antiquaires de Londres. Avec plusieurs
„ tailles douces”. In 4. Le Microscope de Mr.
Baker a été examiné & approuvé par la Société Ro-
yale, comme une excellente pièce.

D E L E I P S I C.

On a publié ici un Essai sur l'Art Poétique pour l'usage des Allemands, par Monsieur *Gottsched* sous ce Titre : *Versuch einer Critischen Dichtkunst vor die Teutschen.*

Mr. *Gottsched* avoit donné dans cet Ouvrage la Mécanique de la Poësie, les espèces différentes de Vers, les figures si célébrées dans les Ecoles, & si négligées dans le siècle où nous vivons, & tout ce qui a du rapport au Discours rimé, entant qu'il diffère du Discours sans rime. Il y avoit ajouté par-tout des Exemples de sa façon, & une Tra-

duction de la Poétique d'Horace, bien différente de la sienne pour le Plan. D'un autre côté Mrs. *Bodmer* & *Breitinguer*, Professeurs à Zurich, avoient donné depuis l'an 1727, cinq ou six Volumes de Critique, où ils avoient parlé de la Poésie, autant qu'elle s'élève au dessus de la Prose. Ils y traitoient de l'imagination, de la Peinture Poétique, de l'usage des comparaisons, du sublime, & ils écrivoient sur toutes ces choses avec beaucoup de savoir, de pénétration, & de liberté. Peu à peu il s'alluma une Dispute entre les Auteurs de la Poétique Grammaticale, & les Auteurs de la Poétique Raisonnée. Cette contestation a donné occasion à deux Journaux qui se publient à Leipzig & à Zurich, où l'on combat d'un côté pour la pureté de la Langue, & de l'autre pour le Bon-sens, & le Pathétique. Ne pourroit-on pas terminer ce différend? Ne sauroit-on estimer un de ces avantages sans mépriser l'autre? *Virgile* ne les a-t-il pas unis? Quoiqu'il en soit, Mr. *Gottsched* s'est fâché tout de bon, & dans sa Poétique nouvelle & dans le Journal qui s'imprime sous sa direction. Il maltraite vivement les Partisans de la Raison, & tous leurs adhérens, même Mr. *König* célèbre Poète & Successeur de *Besler* à Dresde. Il paroît pourtant que, dans le fond, Mr. *Gottsched* ne désapprouve pas entièrement les Critiques des Suisses. Il a ôté de son Livre presque tous les exemples tirés de ses propres Ouvrages, pour en mettre d'autres à la place, tirés des meilleurs Poètes de sa Langue.

Le défi que Mr. *Gottsched* a fait dans la Préface du Second Volume de sa Traduction de *Bayle*, lui a encore attiré un autre adversaire en la personne de Mr. *Liscov*, qui s'est rendu redoutable à tous les prétendus Beaux-Esprits de l'Allemagne, par une Ironie très-forte & qui tient beaucoup du génie

nte du Dr. *Swift*. C'est dans la Préface d'une Traduction Allemande de *Longin* sur le Sublime par Mr. *Heineken* (a), imprimé à Dresde, qu'il prend occasion de se déchaîner contre les Savans de Leipzig, & de les fronder avec sa vigueur ordinaire, en leur refusant jusqu'à la connoissance du Langage, pendant que Mrs. *Bodmer* & *Breitinger* n'en vouloient qu'à leur manque d'Art, de feu, & de véritable Poétique. Voilà ce qui en arrive quand on provoque tout le monde. Quoiqu'il en soit, les querelles de cette nature méritent d'être rapportées : ordinairement c'est une marque de l'état florissant d'une Science, quand on s'intéresse si fort en sa faveur. Dans le XIV siècle on s'est disputé sur des Cathégories & des Abstractions. Dans le XV on s'est querellé sur le Latin & sur le Grec. Le XVI a abondé en controverses de Religions. Dans le XVII on s'est fait la guerre sur la Philosophie de *Descartes*, sur la Physique & les Mathématiques. Le XVIII a fourni, du moins en Allemagne, un déluge d'Ecrits litigieux sur la Métaphysique : qu'on y prenne garde, les Sciences ont toujours fleuri lorsqu'elles ont fait naître les disputes les plus vives & les plus animées. Cela forme un préjugé favorable pour l'état présent de la Poésie & du Bel-Esprit en Allemagne. Aussi a-t-on vivement relancé à Leipzig & *Bouhours* & l'Auteur des Lettres Saxonnes; & l'on a soutenu aux Etrangers que l'Allemagne a fourni dans les différens genres de la Poésie, un bon nombre de grands Originaux. Malheureusement les Etrangers n'entendent ni les Poètes, ni ceux qui disputent à leur occasion. La Langue Allemande,

(a) *Longin vom erhabenten, Griechisch und Teutsch nebst einen neuen Vorrede von einen ungenannten.*

de , la plus ancienne , & la plus originale des Langues del'Europe , a manqué de puissant protecteur , & il auroit fallu pour la mettre plus en vogue & la faire briller avec plus d'éclat , que quelque grand Monarque se fût déclaré pour elle. Elle ne s'est presque point étendue , & elle cède partout le pas à sa Cadette , si heureuse pour avoir eu un Louis XIV.

Parmi les Ouvrages nouveaux les plus intéressans qu'on voit paroître ici , on doit compter le *Museum Richterianum , sistens Fossilia Metallica , Lapides , Conchyliorum , Insectorum , Piscium & Plantarum Marinarum enarrationem , cum Præfatione Hebenstreit*. Il est enrichi de belles Planches & d'un Catalogue fort instructif de la Collection des Curiosités naturelles du Conseiller *Fritsch*. Mr. *Hebenstreit* , le même qui a fait le Voyage d'Afrique , a donné dans la Préface un précis de l'Histoire Naturelle , & Mr. *Christ* une Description des Agathes & autre Pierres précieuses de ce riche Cabinet.

Voici le Titre d'un Ouvrage , dans un autre genre , mais non moins intéressant pour tous ceux qui souhaitent de connoître à fond l'Histoire du moyen Age de l'Empire : *Codex Diplomaticus exhibens Anecdota , ab Anno 1381 ad 1700 , Moguntiacæ , edidit Valent. Ferd. de Gudenus Assessor Camera Imperialis , Gottingæ 1742*.

Rien ne peut être plus exact que ces Diplomes. Ceux qui par étude ou par curiosité sont portés à s'engager dans des tems plus reculés encore , trouveront à se fatiguer dans l'Ouvrage de Mr. *Westphalen* , qui fera 3 Vol. in fol. dont on a déjà publié deux. Le troisième Volume , à ce qu'on promet , paroitra dans peu : le Titre en est , *Monumenta inedita Rerum Germanicarum , præcipue Cimbricarum*

rum & Megapolensium, quibus varia Antiquitatum, Historiarum, Legum, Juriumque Germaniæ, speciatim Holsatiæ & Megapoleos, vicinarumque Regionum Argumenta illustrantur, suppleantur, & stabiliantur, e Codicibus Manuscriptis, Membranis & Chartis Authenticis erui studuit, Notulasque adjecit & cum Præfatione instruxit E. J. de Westphalen Eques, &c. Ce Livre est enrichi d'un grand nombre de figures, qui représentent ce que le tems nous a conservé de plus intéressant pour illustrer & vérifier des faits & des monumens si anciens.

Le Spécifique de *Mad. Stephens*, qui a fait tant de bien au Public, prouvé par l'exemple de plusieurs personnes guéries par son remède, a excité par sa réputation grand nombre de Savans de la Nation à en examiner au plus juste la vertu. Les expériences qu'en a faites entre autres *Mr. Lobb*, vont à un détail prodigieux, dans son Traité qui porte le Titre suivant : *Theoph. Lobb Tractatus de Dissolventibus Calculos ac Curatione Calculi & Podagræ, ope Alimentorum, &c.* Selon lui c'est l'Ail, l'Oignon le suc des Limons, & quelques autres Végétaux, qui ont remporté le prix, en dissolvant la Pierre avec le plus de succès. *Mr. Staebelin* donne quelques expériences faites avec l'Eau d'une Fontaine où il avoit vu beaucoup de Coquilles se dissoudre & se réduire en poussière. Quel bonheur pour le Genre-humain, si un remède aussi doux pouvoit nous délivrer d'un mal aussi cruel que la Pierre, & d'une Opération aussi redoutable que la Taille !

D' A M S T E R D A M.

Wetstein donnera dans peu une Edition nouvelle, & plus correcte que la précédente, de l'*Exposition Anatomique de la structure du Corps Humain*,

main, par Mr. Winslow, Membre de l'Académie Royale, ancien Professeur en Anatomie, & en Chirurgie, de l'Université de Paris, &c. en IV Volumes in 12. enrichie de figures. Il donnera aussi le Tome cinquième de *Titus Livius ex Editione ac Commentariis Drakenburgi* 4. Les Tomes sixième & septième, qui seront les derniers, paroîtront à la fois, & on les achevera le plutôt qu'il sera possible, afin de contenter l'empressement des Savans pour un Ouvrage si nécessaire. On sait d'ailleurs que les Amateurs des belles Editions de tous les Auteurs Latins, & ceux qui se sont formé des Bibliothèques, attendent avec impatience une production de cette importance, qui doit tenir le premier rang dans leur Collection. On doit porter le même jugement de l'Edition magnifique de *Diodore de Sicile*, en Grec & en Latin, sur des Collations excellentes & avec des Notes du Professeur *Wesseling*. fol. 2 Voll.; de celle de *Virgile* avec les Notes de *Heinsius* & de *Burman* 4. IV Voll.; de celle des Oeuvres de *Lucien*, en Grec & en Latin, avec une Traduction nouvelle, & enrichie de nouveaux & savans Commentaires de Mrs. du *Soul*, *Hemsterbuis*, *Gesner*, *La Croze*, *Reitz*, &c. 4. III Voll.; & enfin de l'Ouvrage du fameux *Morrell*, sur les Médailles des XII premiers Empereurs, lequel formera III Volumes in folio.

Comme ce Libraire s'est chargé seul de toutes ces belles Editions, & qu'il n'a épargné ni soins ni dépenses pour les rendre aussi parfaites qu'il est possible, le Public ne sauroit que lui être redevable du riche présent qu'il va lui offrir. Il débite à présent la belle & correcte Edition qu'il avoit promise des Oeuvres d'*Homère*, Grec & Latin, par *Samuel Clarke*, dans un format très commode de petit in 12. Il donne aussi les Oeuvres d'*Horace*

race en Latin, en petit format de 24. Ce dernier Ouvrage est enrichi des Variantes de *Bentley* & de *Sanadon*, avec un Indice Alfabétique de toutes les pièces d'*Horace*, & une Table contenant le nouvel arrangement que le Père *Sanadon* a fait des Pièces de ce Poëte: le *Carmen Seculare*, dont il a fait une nouvelle distribution, s'y trouve aussi entièrement de sa façon, à la fin du Livre.

On trouve encore, chez ce même Libraire, un Ouvrage sans contrédit des mieux travaillé, & le plus grand que notre siècle ait produit sur une matière aussi universelle & aussi intéressante que l'Histoire Ecclésiastique. La manière dont il est exécuté répond parfaitement à l'importance de cette entreprise, que nous devons à Mr. *Venturini*, fameux Marchand Libraire à Lucque, qui ayant formé le noble dessein de donner l'Histoire Ecclésiastique aussi complète qu'il est possible, a engagé Mr. *Dominique George* & le P. *Jean Dominique Mans* à l'exécuter, & à le mettre dans le meilleur ordre. On a pris pour Texte les *Annales de Baronius*, mais on a eu soin de mettre toujours au bas de la page la *Critique du P. Pagi*, qui y avoit du rapport, afin qu'on pût voir l'un & l'autre d'un coup d'œil. Il y a encore au bas de la Critique du P. *Pagi* de courtes Notes Chronologiques de la façon de Mr. *George*, pour rectifier les dates, & principalement les *Fastes Consulaires* jusqu'à l'an 565, sur la foi des Monumens écrits ou gravés qu'on a déterrés depuis la mort du Cardinal *Baronius* & du P. *Pagi*. A la fin de *Baronius* on ajoutera son Continuateur *Oderic Raynauld*, avec des Notes plus amples du P. *Mans*, qui commenceront au Huitième Siècle; on y trouvera entre autres environ soixante Conciles, dont il n'avoit pas été fait mention auparavant dans les Collections des
Con-

Conciles, &c. On a eu soin de ne rapporter dans les Notes que des faits bien attestés, sans s'amuser à faire des conjectures ou de longs raisonnemens, qui auroient trop grossi l'Ouvrage sans le rendre plus parfait. La Dédicace qui est adressée au Roi de Portugal, a été très bien reçue. Le premier Tome sortit de la presse l'an 1740; il contient l'*Apparat*. Dans la *Préface Générale* on fait l'Eloge du Cardinal *Baronius* & du P. *Pagi*; on y fait mention de toutes les Editions qui ont été faites des *Annales* & de la *Critique*; de l'occasion qu'ils ont eu d'écrire; des Protestans contre lesquels *Baronius* a écrit, & de ceux qui ont écrit contre lui, &c. On trouve après la *Dissertation Hypatique* du P. *Pagi*, l'*Epître Consulaire* du Card. Noris; l'*Apolo-gie pour les Consuls Césaréens* par le P. *Pagi*; la Collation de la Chronique de *Prosper* avec un MS. du Vatican par Mr. *George*; les *Epîtres Paschales* de *Denys le Petit*, avec des Notes; la *Préface* du P. *Pagi* sur la *Critique de Baronius*; sa *Lettre à l'Abbé Nicaise*; sa *Dissertation de la Période Grecque & Romaine*; dix *Catalogues des anciens Papes*; le *Calendrier Romain*; l'*Apparat Chronologique* du P. *Pagi*; l'*Appendice aux Notes sur le quatrième Siècle*; la *Préface générale* de *Baronius*, & les *Préfaces particulières* qu'il avoit mises devant chaque Tome de ses *Annales*; enfin l'*Apparat de Baronius*. Le onzième Tome de cette Collection renferme le huitième de *Baronius*, & finit avec le septième siècle.

Les Notes, quoique courtes, ont coûté un travail infini. Mr. *George* a été obligé de consulter tous ceux qui ont écrit sur les *Fastes Consulaires*, outre les MSS. & les Inscriptions antiques qu'il a vus lui-même. Le P. *Mans* a lu, pour cet effet, les Oeuvres mêlées de *Baluze*, les *Anecdotes des PP.*

Mar-

Mortene & Durand, la Collection des vieux Monumens en neuf Tomes in folio, les Ecrivains Italiens publiés par Muratorius en 27 Volumes in folio, les Antiquités Italiennes du moyen Age, les Collections d'Eccard, de Menken, & de Ludewig, la Gaule Chrétienne, l'Italie sainte, & plusieurs autres Pièces & Monumens. A juger des Notes du dernier par celles du premier, elles seront faites avec goût & jugement, & elles nous apprendront quantité de choses intéressantes, que nous n'aurions pas trouvées nous-mêmes, ou que nous n'aurions trouvées que par des recherches très-longues & très-pénibles. C'est ainsi, par exemple, qu'il nous apprend en deux mots, sur la foi d'un ancien Calendrier gravé sur un marbre, placé présentement au Vatican, que la fameuse bataille de César & de Pompée s'est donnée dans les champs de Pharsale le neuvième de Juin, & que la mort de Caius Petit-fils d'Auguste étoit arrivée le 10. d'Avout; époques sur lesquelles les Savans avoient été fort partagés & fort embarrassés auparavant. Cette excellente Collection, qui renfermera trente Volumes in fol. au moins, se donne par voye de souscription à raison de 10. flor. de Hollande le Volume, en papier ordinaire, & f. 12 : 10. le grand papier : ceux qui ne souscriront point seront obligés de payer pour le Volume, en papier ordinaire f. 12 : & f. 15. pour le grand papier. On peut en avoir déjà les XII premiers Volumes chez ce Libraire, qui est le seul avec qui Mr. Venturini a voulu entrer en des engagements, pour empêcher qu'un Ouvrage de cette importance ne perde rien de son prix, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, s'il se trouvoit entre les mains de plusieurs. C'est en effet le sort qu'ont eu tant d'excellens Livres, & même

Tome LXXIX. Part. II. G g des

des Livres qui ont coûté de grosses sommes aux Libraires, & qui cependant se sont donnés & se donnent encore beaucoup au dessous de leur valeur, pour avoir un trop grand nombre de Maitres. *Weststein* s'engage envers ceux qui prendront ces premiers Volumes, d'en fournir toute la suite, qui doit paroître en moins de deux années, aux conditions marquées ci-dessus, à mesure qu'il la recevra d'Italie; ce qui n'est pas un petit avantage pour les souscripteurs, si l'on considère les fraix & les risques du transport, fraix qui sont considérables, & qui sont pour le compte de ce Libraire.

Pierre Humbert a imprimé & débite un nouveau Volume des Sermons de feu Mr. de Superville in 8. Ce Volume contient douze Sermons. Il débite aussi un nouveau Volume des Sermons du célèbre Tillotson, traduits de l'Anglois. Ce Volume contient dix-sept Sermons, dont il y en a quatre sur l'Immortalité de l'Ame, cinq sur le Jugement dernier, deux sur la Résurrection, deux sur le Bonheur des gens de Bien dans la Vie à venir, & quatre sur d'autres matières aussi fort intéressantes.

A R T I C L E X I I.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

P A R I S.

Liste des Professeurs du Collège Royal.

PROFESSEURS POUR L'HEBREU.

Messieurs *L'Abbé Sallier.*

L'Abbé Henry.

PRO-

PROFESSEURS POUR LE GREC.

Messieurs *L'Abbé Capperonnier.*
L'Abbé Vatry. Il est aussi Inspecteur
du Collège.

PROFESSEURS POUR LES MATHEMATIQUES.

Messieurs *De Cury.*
De Montcarville.

**PROFESSEURS POUR LA PHILOSOPHIE
GREQUE ET LATINE.**

Messieurs *L'Abbé Terrasson.*
L'Abbé du Gua de Malvès.

**PROFESSEURS POUR LA MEDECINE, LA
CHIRURGIE, LA PHARMACIE ET LA
BOTANIQUE.**

Messieurs *Burette.*
Astruc.
Du Bois.
.

**PROFESSEURS POUR LA LANGUE
ARABE.**

Messieurs *De Fiennes.*
Fourmont l'Ainé.

PROFESSEURS POUR LE DROIT CANON.

Messieurs *Capon.*
Le Merre.

PROFESSEUR POUR LA LANGUE
STRIAQUE.

Monsieur L'Abbé Fourmont.

Le Père *Maffillon*, connu par ses Prédications, & Evêque de Clermont en Auvergne depuis 1717, étant mort, sa place à l'Académie Française a été donnée à Mr. le Duc de *Nivernois*.

Mr. l'Abbé *Houtteville*, Auteur de la Religion Chrétienne, prouvée par les faits, & Secrétaire de l'Académie Française, étant mort aussi depuis peu, le Secrétariat a été donné à Mr. de *Mirabaud* Auteur des Traductions du *Tasse* & de l'*Arioste*. Sa place d'Académicien n'est pas encore donnée.

Mr. de *Boze*, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, aiant demandé sa demission, à cause de ses infirmités, l'Académie a élu Mr. *Frère* si connu par sa profonde Erudition.



D E L E I P S I C.

Liste des autres Professeurs de l'Université de
Leipzig (a).

PROFESSEURS EXTRAORDINAIRES. EN
THEOLOGIE.

Messieurs *Jean-Chrétien Hehenstreit*, Docteur en
Théologie, Professeur Ordinaire pour
l'Hébreu.

Mes-
(a) Voyez la *Bibliothèque Raisonnée*, Tom. XXVII.
p. 412.

Octobre, Novembre & Décembre, 1742. 469

Messieurs *Chrétien Weiss*, Docteur en Théologie
& Archi-Diacre de l'Eglise St. Ni-
colas.

Jean-Chrétien Clodius, Professeur pour
l'Arabe.

PROFESSEURS EN DROIT.

Messieurs *Gottlieb-Guillaume Dinckler*, Docteur
en Droit & Professeur Ordinaire du
Droit Saxon.

Jean-Frédéric Hoeckner, Docteur en
Droit & Professeur Ordinaire du
Droit de la Nature & des Gens.

Jean-Gottlieb Siegel, Docteur en Droit
& Professeur Ordinaire du Droit
Féodal.

Abraham Kaestner, Docteur en Droit
& Professeur Extraordinaire.

Chrétien Schoen, Docteur en Droit.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Messieurs *Adam-Frédéric Rezoldt*, Professeur Or-
dinaire en Chimie.

Juste-Godefroi Gunz, Professeur Ex-
traordinaire en Anatomie & en Chi-
rurgie.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs *Charles-Guntber Ludovici*, Professeur
Ordinaire en Philosophie.

Chrétien Beyer, Professeur Extraordi-
naire en Philosophie.

Messieurs, *Jean-Auguste Ernesti*, Professeur Extraordinaire des Humanités & Recteur de l'École de St. Thomas.

Jean-Rudolf Kieseling, Professeur en Philologie Sacrée.

Mr. *Ernesti* a commencé sa Profession Extraordinaire des Humanités par un Programme : *de Glossariorum Græcorum vera indole & recto usu in interpretatione*. L'Oraison Inaugurale qu'il a publiée, a pour Titre : *To. Aug. Ernesti Oratio Lipsiæ a. d. ix April. A. ciccxcxxxii Professionis Humaniorum Litterarum Extraordinariæ adeundæ causâ recitata*.

La Chaire de Mr. le Docteur *Olearius*, qui étoit Professeur en Langues Greque & Latine, a été remplie par Mr. *Jean-Henri Winckler*, ci-devant Professeur Extraordinaire en Philosophie. Il a commencé sa Profession par un Programme de deux feuilles *de studio Ciceronis in Græcis*.

Mr. *George-Frédéric Richter*, Professeur en Morale & en Politique, Collégiate du Collège Mineur des Princes, & Bibliothécaire de l'Université, étant mort le 23 Juin, sa Chaire a été donnée à Mr. *Jean-Frédéric May*, Maître en Philosophie & Professeur Extraordinaire de la même Faculté.



DE FRANCFORT SUR L'ODER.

*Liste des Professeurs de l'Université de Francfort
sur l'Oder.*

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs *Jean-David Grillo*, Docteur en Théologie.

Paul-Ernest Jablonski, Docteur en Théologie.

Tilman-Henri Siegel, Prédicateur de la Cour de Sa Majesté le Roi de Prusse.

Paul Gyöngyössi, Docteur en Théologie.

PROFESSEURS EN DROIT.

Messieurs *Jean-Wolfgang Trier*, Docteur en Droit, & Premier Professeur de sa Faculté.

Jean-Laurent Fleischer, Docteur en Droit.

Jean-Christophe Pessler, Docteur en Droit.

Jean-Gottlieb de Hackeman, Professeur des Instituts de Justinien.

PROFESSEURS EN MEDECINE.

Messieurs *André-Ottomar Goelicke*, Docteur en Médecine.

Messieurs] *Charles-Auguste à Bergen*, Docteur en Médecine.

Jean-Frédéric Cartbeuser, Docteur en Médecine.

PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE.

Messieurs *Nicolas Westerman*, Professeur en Eloquence.

Jean-Frédéric Polac, Docteur en Droit & Professeur en Mathématique.

Alexandre-Gottlieb Baumgarten, Professeur en Philosophie.

Wolf-Balthasar Adolph de Steinwehr, Professeur en Droit Naturel & des Gens, en Histoire & en Antiquités.

Chrétien Deutsch, Professeur en Théologie Evangélique-Luthérienne.

Martin Diterich, Docteur en Théologie & Professeur en Théologie Evangélique-Luthérienne, Pasteur & Inspecteur Ajoint.



D' A M S T E R D A M.

Monsieur *PIERRE BURMAN*, élu Professeur en Histoire & en Belles-Lettres, commença ses Leçons le 10 Septembre, par une Harangue sur l'*Entbousiasme Poétique*. Aiant remarqué que tous les Auteurs, qui ont traité cette matière, n'en avoient écrit qu'en Prose, il crut qu'il convenoit mieux d'en composer un Poëme. Il proposa cette Question, si

si c'est l'inspiration, ou un heureux naturel, ou l'étude, qui fait les grands Poètes; & il donne la préférence à la première, sans exclure pourtant les deux autres, ni les choses qui préparent à recevoir cette Inspiration & qui l'aident, comme la Musique, le Vin, l'Amour, avec les autres Passions, la lecture des bons Poètes, les Boisées, les Rivières. Tout cela est prouvé par une liste de Poètes Anciens & Modernes ainsi inspirés.

Ici notre Poète fut saisi du sommeil, pendant lequel il eut un songe. Les songes, quoiqu'ils soient ordinairement occasionnés par des pensées qu'on a eues pendant la veille, ne les représentent pas exactement; ni ne les continuent avec la dernière régularité: celui-ci fut de la même nature. Caliopé montra les récompenses des bons Poètes, & les peines des mauvais dans l'autre Monde. A la gauche elle fit voir les Poètes Plagiaires écorchés; les Pédans condamnés à garder les Pourceaux & les Anes; les Médifans convertis en Chiens enchaînés; les Parasites en Corbeaux; les Obscènes en Hupes, &c. A la droite étoient sur le Parnasse, Homère, Hésiode, Virgile, Valerius Flaccus, Horace, Ovide, Catulle, Tibulle, Properce, & plusieurs autres anciens Poètes. Les Poètes nés en Hollande, qui avoient composé des Vers, soit en Latin soit en Langue du País, se trouvèrent distingués parmi les Modernes. Le songe finit par l'Apothéose de feu Mr. *Pierre Burman*, Professeur à Leide.

Comme la récitation de ce Poème a été accompagnée & suivie d'un applaudissement général de la part des Auditeurs, il n'y a pas lieu de douter qu'on ne le lise & relise toujours avec beaucoup

de plaisir & de satisfaction; ce qui engagera *Mr. Burman*, comme nous l'espérons & le souhaitons, à nous donner de tems en tems des productions semblables de son esprit également heureux & fertile.

Le même Monsieur *Pierre Burman*, dont nous venons d'annoncer la Harangue, après avoir été Professeur à *Franequer*; remplit actuellement ici la Chaire qu'occupoit Monsieur *Jacques-Philippe d'Orville*, Professeur en Histoire, en Eloquence & en Langue Greque, lequel conserve néanmoins toujours les mêmes Titres & Honneurs qu'il avoit auparavant.

Les autres Professeurs de notre Ecole Illustre sont:

Messieurs *Corneille Sieben*, Professeur en Droit.
Corneille-Hugues Vonk, Professeur en
 Langues Orientales & Antiquités.

Autres Professeurs qui ne sont point de l'Ecole Illustre.

Messieurs *Guillaume Roël*, Professeur en Anatomie.
Jean Burman, Professeur en Botanique.

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I. E CLAIRCISSEMENT <i>sur l'Imitation de JESUS-CHRIST, & sur celle de DIEU lui-même que nous prescrit l'Evangile.</i>	Pag. 243
II. CATALOGUE METHODIQUE <i>des PLANTES, qui naissent sans culture en Suisse, par le D. ALBERT HALLER.</i>	265
III. HISTOIRE <i>de GUILLAUME le CONQUERANT, par Mr. l'Abbé P * * *</i>	277
IV. <i>La SAINTE BIBLE, ou le VIEUX & le NOUVEAU TESTAMENT, avec un COMMENTAIRE LITTERAL, &c.</i>	305
V. HISTOIRE ROMAINE <i>depuis la Fondation de ROME jusqu'à la BATAILLE d'ACTIUM, &c. Tome VII.</i>	325
VI. HISTOIRE <i>du MONT VESUVE, &c.</i>	344
VII. SYNONYMES FRANÇOIS, &c. <i>par Mr. l'Abbé GIRARD, avec le TRAITE' de la PROSODIE FRANÇOISE par Mr. l'Abbé d'OLIVET.</i>	370
VIII. HISTOIRE UNIVERSELLE, <i>depuis le commencement du Monde jusqu'à présent, &c. Tome II.</i>	389
IX. LETTRE <i>sur la COMETE de 1742.</i>	429
X. ELOGE <i>de Mr. ROLLIN, par Mr. de BOZE, &c.</i>	435
XI. NOUVELLES LITTERAIRES.	451
XII. NOUVELLES ACADEMIQUES.	466

T A B L E

DES

M A T I E R E S.

A.

- A**MBRE JAUNE (l') ne doit pas son origine à la Mer; elle vient de la Terre. 85
- Ame.* Si les Ames de tous les Hommes ont été créées à la fois avec celle d'*Adam*. 143, & suiv.
- Nature de l'Ame. 201, & suiv. 224
- Ane de Véronne*, Relique ainsi nommée, qu'on promène par la Ville, & qu'on honore. 35
- Annibal.* Victoire qu'il remporte près de la Ville d'Herdonnée. 6. Son entretien avec *Scipion*. 28. Son caractère & son parallèle avec *Scipion*. 337, & suiv.
- Ansaldo.* Extrait de son Ouvrage intitulé, *de la Tradition des Principes de la Loi Naturelle*. 177
- Apollonie* (la Dent de Ste.). Relique honorée d'une Chapelle particulière à Vienne. 37
- Astapa.* Comment les habitans de cette Ville avoient irrité les Romains. 20. Cruautés qu'ils exercèrent sur eux-mêmes pour ne pas tomber entre les mains des Romains qui les assiégeoient. *ibid.* & suiv.

B.

- B**ACON (*Roger*) est un des premiers qui s'appliquèrent à la Science Hermétique. 47
- Baker* (Mr. *Henri*). Son *Microscope* rendu facile, &c. 457
- Boyle*

TABLE DES MATTERES.

<i>Bayle</i> a mal entendu le <i>Système de Spinoza</i> .	131,
	183
<i>Bernard</i> (St.). Maux qu'il a causés.	107.
Regardé comme un faux Prophète.	<i>ibid.</i>
<i>Bible</i> (La Ste.), ou le <i>Vieux & le Nouveau Testament</i> , avec un <i>Commentaire Littéral</i> , &c. Extrait du Tome I. de cet Ouvrage.	305
<i>Blanchini</i> (Joseph). Ouvrage qu'il publie.	60.
Idee qu'on donne de sa Logique ou manière de raisonner.	63, & suiv.
<i>Boulainvilliers</i> (le Comte de) prétend qu'on n'a pas encore refuté, comme il faut, le <i>Système de Spinoza</i> .	130, 131
<i>Boze</i> (Mr. de), Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Son <i>Eloge</i> de Mr. Rollin.	435, & suiv.
<i>Bragance</i> (le Duc de), depuis Roi de Portugal. Son grand crédit excite la jalousie des Espagnols qui cherchent à le perdre.	17.
Les Portugais lui offrent la Couronne.	18
<i>Durman</i> (Mr. Pierre), Professeur en Histoire & en Belles-Lettres à Amsterdam, publie le <i>Recueil de Nicolas Heinsius</i> ; Extrait de cet Ouvrage.	73

C.

C ASTERA (Mr. Duperron de), Auteur de la Traduction de l' <i>Histoire du Mont Vésuve</i> .	344
<i>Casuiſtes</i> . Faits qui font voir combien l'esprit des Casuistes flatteurs est méprisable.	94, & suiv.
<i>Caton</i> . Lieu de sa naissance.	9.
Comment il passa sa jeunesse.	<i>ibid.</i>
Sa Famille.	11.
Comment il chercha à se rendre recommandable.	<i>ibid.</i>
Il fait	

- fait sa première Compagne.** *ibid.* Il sert en **Sicile**, en qualité de **Tribun Légionnaire.** *ibid.*
Comment il vivoit à l'Armée. *ibid.*
- Charles IX, Roi de France.** Vices qui regnoient à sa Cour. 101
- Chemins.** Colonne milliaire qui étoit le centre de tous les grands Chemins. 56
- Chrétien (les)** regardés comme **Persecuteurs & Intolérans.** 103, & *suiv.*
- Christianisme.** Ouvrage où l'on fait voir que le **Christianisme** n'est pas fondé sur le **Raisonnement.** 451. Réponse à cet Ouvrage. *ibid.*
- Cœur (Jaques).** Particularités de sa vie. 49. Est protégé par la belle **Agnès Sorel.** *ibid.* Amasse des richesses immenses, & par quelles voies. *ibid.* Amende à laquelle il est condamné; il se retire dans le **Royaume de Chypre.** *ibid.* & *suiv.*
- Comète.** Extrait d'une **Lettre sur la Comète de 1742.** 429. A quels dangers notre **Globe** feroit exposé si une **Comète** s'en approchoit de trop près. 432
- Création du Monde.** Voyez **Monde.**
- Croisades (les)** regardées comme de folles & de bisarres entreprises. Jugement qu'on en porte. 105, & *suiv.*
- Cuivre** qui végeoit par les trous & les pores d'une vieille poutre. 40
- Cunigonde.** Miracle attribué au **Manteau** de cette **Impératrice.** 38

D.

- D**ANVILLE (Mr.), Géographe ordinaire du Roi. 55. Auteur des *Eclaircissemens Géographiques sur l'Ancienne Gaule*, &c. *ibid.* Extrait de cet Ouvrage. *ibid.*
- Déluge Universel.* Quelle peut avoir été la cause de celui dont l'Ecriture nous parle. 433
- Descartes.* Si sa supposition, que *tout est plein*, est fausse. 135, 136
- Deslandes* (Mr.). Observation de cet Auteur. 413
- Dieu.* Réfutation de ceux qui prétendent que Dieu resteroit oisif, s'il n'étoit occupé à créer chaque jour de nouvelles Ames. 144
- Droit Naturel.* Si les Hommes en ont une idée innée. 155, & suiv. 190, & suiv.

E.

- E**CCLÉSIASTIQUES (les). Comment on doit les considérer. 87
- Edouard II*, Roi d'Angleterre. Traits violens contre ce Prince. 98
- Edouard III*, Roi d'Angleterre. Belles qualités de ce Prince. 99
- Elizabeth*, Reine d'Angleterre. Belles qualités de cette Princesse. 92, 100
- Eugène* (le Prince) fut sur le point de résigner ses Charges en 1719. 38

F.

FABIUS. Histoire de la conduite qu'il tint à l'égard de *Scipion*, 23, & *suiu.* Cette conduite fait naître contre lui de violens soupçons de jalousie & d'envie. 27

Flaccus (C. Valerius). Dérégliemens de sa jeunesse. 6. Il renonce à ses anciennes habitudes, & prend une Charge de Prêtre de *Jupiter*. 7. Réflexion sur cet événement. *ibid.* & *suiu.*

Fontenelle (Mr. de). Belle Définition qu'il donne de l'*Histoire* en général. 112. Cité par l'*accord des deux Loix* de Képler dans le *Système des Tourbillons*. 137. Eloge qu'il fait de Mr. *Varrignon* & de l'Abbé de *St. Pierre*. 149

Francis (Mr. Philippe). Ouvrage de ce Ministre. 454

Fulvius (le Proconsul *Cn.*) est tué dans un Combat que lui livre *Annibal*. 6

G.

GENERATION des Animaux. Question sur cette matière. 138, & *suiu.*

Géographie. Extrait des *Eclaircissemens Géographiques sur l'Ancienne Gaule*, &c. 55

Girard (Mr. l'Abbé). Extrait de ses *Synonymes François*. 370

Gloire (l'amour de la) est un des plus grands-mobles des actions des hommes. 8. Exemple qu'en en donne. *ibid.*

Gordon (Mr. Tb.). Extrait du Tome Second de ses *Discours Historiques*, &c. sur *Tacite*. 86

Gottsched (Mr.). Son *Essai sur l'Art Poétique*. 457. Ennemis qu'il s'attire. 458

Grêle.

DES MATIERES.

Grêle. Si les *Pierres de Grêle*, qui tombèrent sur les *Cananéens*, étoient réellement des *Pierres* ou de la *Grêle*. 395, & suiv. Raisons de ceux qui prétendent que c'étoient effectivement des *Pierres*. 397, & suiv. Objections contre ce sentiment. 403, & suiv.

Grotte de Pirmont (la) est un exemple nouveau d'une vapeur spécifiquement légère, & par là même mortelle aux Animaux. 34

Grotte aux Chiens. Explication des phénomènes qui la rendent célèbre. 33, 34

Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie & Roi d'Angleterre. Extrait de son *Histoire*. 277

H.

HALLER (Mr. le Docteur *Albert*), Professeur en Médecine, &c. Extrait de son *Catalogue méthodique des Plantes qui naissent sans culture en Suisse*, &c. 263

Hammond (Mr. *Nathaniel*). Ouvrage de cet Auteur. 455

Heinsius (Nicolas de). Extrait de son *Recueil*. 78. Raisons du retardement de l'Édition de cet Ouvrage. 74. Histoire de la Vie de cet Auteur. 76, & suiv. Ses Ouvrages. 85

Henri II, Roi de France, fait une paix honteuse avec l'Empereur, dans le dessein de faire la guerre à ses Sujets. 104

Henri III, Roi de France. Pourquoi personne ne vouloit se fier à lui. 101. Régardé comme un grand dissipateur. 91. Ses autres mauvaises qualités. 104, & suiv.

Henri IV, Roi de France. Belles maximes de ce Prince. 96, & suiv. 100

Tome XXIX. Part. II.

Hh

Hif-

T A B L E

Histoire Universelle depuis le commencement du Monde jusqu'à présent. Premier Extrait de cet Ouvrage. 111. Second Extrait. 389

Hongrie. Riches Mines de la Haute Hongrie. 39. Inquisition de Hongrie, & comment on y tourmente les Protestans. 41. Personnes qui y ont été brûlées. *ibid.*

Hongrois. Comment traités par la Maison d'*Autriche*. 19. Services qu'ils rendent aujourd'hui à cette Maison. *ibid.*

L

JANVIER (le Miracle de St.) à Naples. Comment on l'explique tout naturellement. 33. Liqueur qui fait le même effet. *ibid.*

Jaques V, Roi d'Ecosse. Particularité concernant ce Prince. 108, & *suiv.*

Jean XXII (le Pape) a écrit sur la Science Hermétique. 48

Jeannin (le Président). Ses belles qualités. 100
Jésus-Christ. *Eclaircissement sur l'Imitation de Jésus-Christ*, & sur celle de Dieu lui-même que nous prescrit l'Evangile. 243, & *suiv.*

Indibilis, un des plus puissans Princes d'Espagne, perd son Royaume, & pourquoi. 12. Son Discours à *Scipion*. *ibid.* & *suiv.* Voyez *Scipion*.

K.

KEYSLER. Continuation de l'Extrait de ses Voyages. 30

L. LEN.

DES MATIERES.

L.

- L** ENGLER du Fresnoy (Mr. l'Abbé), Auteur de
l'*Histoire de la Philosophie Hermétique*. Ex-
trait de cet Ouvrage. 43. Critiqué. 44, &
suiv.
- Lieu Gauloise*. Ce que c'est. 58
- Lobb* (Mr. Theoph.). Son *Traité* touchant les
Dissolvans de la Pierre, &c. 461
- Locke* prétend que nous n'avons aucune idée innée
du Droit naturel. 159, & suiv.
- Lockman* (Mr.). Ouvrage qu'il va publier. 454
- Loeres*. Révolution arrivée dans cette Ville. 23,
& suiv.
- Louis XIII*, Roi de France, traité avec peu de mé-
nagement. 98, & suiv.
- Louis XIV*. Ses grandes dépenses. 93, & suiv.
Ne devoit pas prêter l'oreille aux insinuations
du Marquis de *Louvois*, & pourquoi. 108
- Lulle* (Raimond). Particularités touchant ce Phi-
losophe Hermétique. 48

M.

- M** AC-LAURIN (Mr.). Son *Traité des Flu-
ides*. 453
- Marcellus*. Ses conquêtes. 5, 6
- Marchant* (Mr. Jean). Ouvrage de cet Auteur. 455
- Marfigli* (le Comte de). Ingratitude dont on a
usé à son égard. 34
- Martin* (Mr.). Nouvelle Edition de sa *Lettre*
pour défendre les *Quakers* contre Mr. de *Vol-
taire*. 455

T A B L E

<i>Middleton</i> (le Docteur). Ouvrage qu'il publie.	454
<i>Mille</i> . Quelle est la longueur d'un Mille Romain.	56, & <i>sui.</i>
<i>Milward</i> (Mr.), Docteur en Médecine. Ouvrage qu'il publie.	453
<i>Misson</i> (Mr.) insulté mal-à-propos au sujet de l' <i>Ane de Vérone</i> .	35
<i>Molières</i> (Mr. de) a expliqué mécaniquement dans le Système du <i>Plein</i> les Loix Astronomiques des Vitesses dans leurs Orbes.	136
<i>Monde</i> . Différentes opinions sur la Création du Monde.	124, & <i>sui.</i>
<i>Moules</i> vivantes qu'on trouve enfermées dans des blocs de Marbre.	36
<i>Musschenbroek</i> (Mr.). Idée qu'il donne de l' <i>Espace</i> . 187. Preuve qu'il donne de l'Immatérialité de l'Ame.	203

N.

N APLES. Combien les Femmes publiques y causent de desordres.	31, 32
<i>Neal</i> (l'Evêque). Mauvais conseil qu'il donna à <i>Jacques I.</i> , Roi d'Angleterre.	95, 96
<i>Népomuc</i> (<i>Jean de</i>), fameux Saint en Bohême.	41.
Médaille gravée à Rome sur sa Canonisation.	<i>ibid.</i>
<i>Neumann</i> (Mr.), de Berlin. Liqueur de son invention qui feroit en cas de besoin, le même Miracle que <i>St. Janvier</i> à Naples.	33
<i>Nuée</i> . Cause de la chute des Nuées & du Tonnerre.	412, & <i>sui.</i>

- O**LIVAREZ (le Duc d'). De quelle manière il vouloit qu'on traitât les Portugais. 14
Olivet (l'Abbé d'). Extrait de son *Traité de la Prosodie Françoisé*. 370

P.

- P**AÏS de *Premission*. Sa description. 416
Paradis. Plaisirs qu'on y gouterà. 174, & suiv.
Parent (Mr.). Observation de cet Auteur. 412
Pascal. Idée de la manière de raisonner de ce Philosophe. 170
Philippe II, Roi d'Espagne. Conduite qu'il auroit dû tenir pour conserver les Païs-Bas. 19
Philosophie Hermétique (Histoire de la). Extrait de cet Ouvrage. 43
Pié Grec. Quelle est sa longueur. 57
Pierre (l'Abbé de St.). Extrait du XV Tome de ses *Ouvrages de Politique, &c.* 147. Fait qui prouve sa grande générosité. 149. Examen de son sentiment, que *tous les Hommes ont naturellement l'idée d'une action juste, quoiqu'il n'y ait aucune Loi positive qui soit commune entre eux.* 155, & suiv.
Pierres. Leur Végétation. Voyez *Végétation*.
Pierres à Champignons. Ce que c'est. 30
Pléminius (le Propréteur Q.) est chargé par *Scipion* de reprendre la Ville de Locres. 23. Inhumanité avec laquelle il en traite les habitans. 24. Mauvais traitemens qu'il reçoit. 25. Autres exemples de sa cruauté. *ibid.* Il est chargé de chaînes, & conduit à Rhège. 26. Conjectures

- tures sur la manière dont il termina sa vie. 27
- Polignac* (le Cardinal de). Son Eloge. 204, & suiv. Idée de son *Antilucrèce*. 219
- Polybe*. Réflexion de cet Auteur. 14
- Porto-Ré*, Port ainsi nommé que l'Empereur *Charles VI* fit bâtir pour la sûreté de sa Flotte. 36.
- Moules vivantes qu'on y trouve, enfermées dans des blocs d'un Marbre de couleur brune. 36
- Portugal*. Histoire abrégée de la grande Révolution arrivée dans ce Royaume sous le règne de *Philippe IV* Roi d'Espagne. 16
- Possessions du Diable* regardées comme des maladies populaires. 172, & suiv.
- Prague*. Particularités touchant cette Ville. 42
- Prosodie Française*. Extrait de cet Ouvrage. 370
- Puffendorff* (*Essai de*). Mémoire dans lequel il donne à la Cour de Suède une idée exacte du Ministère Impérial, tel qu'il étoit en 1675. 39.
- Son sentiment sur la *Loi Naturelle*. 199, 200

R.

- R**AISON. Quel est le plus haut degré où elle soit arrivée en 1740. 176. Ouvrage où l'on fait voir qu'il ne convient point à la Raison de juger des matières de Religion. 452. Réponse à cet Ouvrage. *ibid.*
- Richard II*, Roi d'Angleterre. Traits violens contre ce Prince. 98
- Rollin* (Mr.). Extrait du Tome VI de son *Histoire Romaine*. 3. Réflexions de cet Auteur. 7, 14, 27. Extrait du Tome VII. 325. Son Eloge par Mr. de Boze. 435
- Rousseau* (le Poète) veut être en liaison avec Mr. *Rollin*. 448. Il se rend *incognito* à Paris. *ibid.*

DES MATIERES.

Il desavoue les monstrueux *Couplets* qui furent
l'origine de ses maiheurs. *ibid.*

S.

SAVOIE (*Marguerite de*), Duchesse de Mantoue, gouverne le Portugal en qualité de Viceraine. 17

Schemnitz (les Mines de). Combien on y emploie d'Ouvriers. 39

Scipion. Réponse qu'il fait au Discours d'*Indibilis*.

13. (Voyez *Indibilis*). Sa mesintelligence avec

Fabius. 23. (Voyez *Fabius*). Jugement sur

le Discours qu'il tint à *Annibal*, dans une en-

trevue qu'eurent ces deux Généraux avant la ba-

taille de Zama. 28, & *suiv.* Son caractère, &

son parallèle avec *Annibal*. 337, & *suiv.*

Gravesande (Mr. de). Son éloge. 201, 202.

Sa preuve de l'Immatérialité de l'Ame. *ibid.*

Soie. Espèce de Soie brune qu'on trouve attachee à une Coquille. 30. Ce qu'on en fait.

ibid.

Spinosa. Exposition du Systéme de ce Philoso-

phe. 129, 183. N'a pas encore été bien réfuté.

130, 184

Stade. Quelle est la longueur du Stade que les

Historiens emploient souvent pour marquer des

distances. 57

Superstition. Pourquoi la Superstition est si dange-

reuse dans un Prince foible. 102, & *suiv.*

Exemples qui font voir que c'est à la Supersti-

tion qu'on doit attribuer tant de cruelles guer-

res qui ont désolé l'Europe. 103

Synonimes François, &c. Extrait de cet Ouvra-

ge. 370

T A B L E

T.

THEOLOGIENS (les). Jugement sur la liberté qu'ils prennent d'exiger des autres hommes une exacte conformité à l'égard des sentimens sur la Religion. 89. Reproches qu'on leur fait, d'être divisés, de contester avec aigreur; &c.

ibid. & *sutr.*

Tocai. Etendue de ce fameux Vignoble. 40.
Grains d'Or trouvés dans les Ceps & les Raisins de Tocai. *ibid.*

Tonnère. Voyez *Nuée.*

Tophania. Eau dont se servoit cette Empoisonneuse pour détruire un homme à l'heure marquée. 31

Trevisan (Bernard). Lieu de sa naissance. 48.
A travaillé pendant 60 ans à la recherche de la Pierre Philosophale. *ibid.*

Tronchin (Mr. Théodore). Eloge de ce Médecin. 196, 197. Son sentiment sur la *Loi de Nature.* *ibid.*

V.

VASCONCELLOS (*Michel*), Secrétaire d'Etat en Portugal: son grand pouvoir. 17. Ses intrigues pour faire naître des haines & des inimitiés entre les Grands du Royaume. *ibid.* Sa mort tragique. 18

Végétation. Fait qui concerne la Végétation des Pierres. 40

Vésuve. Les pierres que jette ce Volcan contiennent des particules de fer. 31. D'autres se couvrent d'une croute vitriolique. *ibid.* Extrait de l'*Hif-*

DES MATIERES.

<i>l'Histoire du Mont Vésuve.</i>	344
<i>Vienne.</i> Idée avantageuse qu'on donne de cette	
Ville. 37. Reliques & Images miraculeuses qui	
s'y trouvent. <i>Ibid.</i> & <i>suis.</i> Pourquoi cette Cour	
ne sauroit figurer dans le Monde.	39
<i>Villanas (Donna Philippa de).</i> Héroïsme de cette	
Femme Portugaise.	18
<i>Voltaire (Mr. de).</i> cité. 86. 87. A entrepris de	
réfuter <i>Pascal.</i> 170. Abandonne le parti de	
<i>Locke,</i> & sur quoi. 200. Attaqué au sujet de	
ce qu'il a dit des <i>Quakers.</i>	455
<i>Urbain (le Père).</i> Son desintéressement.	35

FIN DE LA TABLE.

C A T A L O G U E

Des nouveaux Livres François, qui se trouvent chez WETSTEIN.

Amusemens de la Chasse & de la Pêche, où l'on enseigne la manière de prendre toutes sortes d'Oiseaux & d'Animaux à quatre Pieds, avec nombre de Figures 12. 2 voll.

L'Antipamela ou la fausse Innocence découverte dans les Aventures de Syrene. 12.

Bible qui contient le Vieux & le Nouveau Testament avec un Commentaire Littéral composé de Notes Choies tirées de divers Auteurs Anglois, le Tome premier, contenant le premier Livre de Moïse. 4.

Bibliothèque de Campagne ou Amusemens de l'Esprit & du Cœur, Tome XI & XII. 12.

Campagnes Philosophiques ou Mémoires de Mr. de Montcal, Aide-de-Camp de Mr. le Maréchal de Schomberg, contenant l'Histoire de la Guerre d'Irlande, par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité. 12. 2 voll.

Causes Célèbres & Intéressantes, avec les Jugemens qui les ont décidées, 8. les Tomes XIV-XVIII.

Histoire Céleste ou Recueil de toutes les Observations Astronomiques faites par ordre du Roi, avec un Discours Préliminaire, par Mr. le Monnier. 4. Paris. Enrichie de figures.

— de France, par le P. Daniel. N. Ed. 12. XVI voll.

— Générale & Particulière du Visa fait en France pour l'Extinction de tous les Papiers Royaux & des Actions, &c. que le Système des Finances avoit enfantés. 12. 4 voll.

Hif-

CATALOGUE.

Histoire Universelle de Diodore de Sicile, traduite en François, par Mr. l'Abbé Terrasson. Tomes 3. & 4. 12.

Institutions Physiques de Madame la Marquise du Chastelet. 8. 2 voll. Enrichies de figures.

Labat, Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique. 12. Paris, Nouv. Ed. VIII voll. avec figures.

Lenglet du Fresnoy, Méthode pour étudier la Géographie, où l'on donne une Description exacte de l'Univers, formée sur les Observations de l'Académie Royale; troisième & nouvelle Edition, Paris, 8 voll. enrichie de Cartes Géographiques 12.

*Lettres de Critique, de Littérature, d'Histoire, &c. écrites à divers Savans de l'Europe, par feu Monsieur Gisbert Cuper, Bourguemaitre de la Ville de Deventer, Député des Etats, &c. publiées sur les Originaux, par Monsieur de B*** 4. enrichies de figures.*

Mémoires & Négociations de Mr. le Comte d'Estrades. Nouv. Edition, dans laquelle on a rétabli tout ce qui avoit été supprimé dans les précédentes. 12. IX voll.

Egyptiennes & Angloises, ou Correspondance Historique, Philosophique, Critique & Littéraire sur des Sujets peu communs entre un Sage Egyptien, & un Savant Anglois. 8.

Oeuvres de Mr. Néricault Desfontaines, Nouv. Edition, considérablement augmentée. 12. 4 voll.

Ozanam Trigonometrie Rectiligne & Sphérique, avec les Tables des Sinus, &c. Nouv. Edit. Paris.

Récréations Mathématiques, Nouv. Edit. 8. Paris, 4 voll. avec figures.

Paméla ou la Vertu récompensée, traduit de l'Anglois,

CATALOGUE

*glois, nouv. Edit. revus & enrichie de figures
en Taille douce. 12. 2 vol.*

— *du même Ouvrage les Tomes 3. & 4. con-
tenant Pamela dans la Grandeur, enrichis de fi-
gures. 12.*

*Parfait Ingénieur François (le) ou la Fortification
Offensive & Défensive. Nouv. Edit. Augmentée de
la Relation du Siège de Lille & de Namur, & en-
richie de plus de cinquante Planches, 4. Paris.*

*Pratique de la Perfection Chrétienne, par Alphonse
Rodríguez, Traduit de l'Espagnol. 12. VI vol.
Nouv. Edit. Paris.*

*Rollin, Histoire Romaine depuis la fondation de Rome
jusqu'à la Bataille d'Actium. C'est-à-dire, jus-
qu'à la fin de la République, Tome VIII. 12.*

— *le même Ouvrage complet, VIII Tomes, en-
richi de Cartes & de Figures, avec le Portrait
de l'Auteur. 12.*

*Synonimes François, leurs différentes significations,
& le choix qu'il en faut faire pour parler avec
justesse, par Mr. l'Abbé Girard; & Traité de la
Prosodie Française, par Mr. l'Abbé d'Olivet.
Nouv. Edit. 12.*

*Vertueuse Sicilienne ou Mémoires de la Marquise
d'Albellini. 12.*

F I N.

